



Inflexions

civils et militaires : pouvoir dire

Courage !

« Réveillez-vous ! »

Portraits de femmes afghanes

Le courage qui vient

La bravoure, vertu du passé ?

Métamorphoses

En images

Mythologie du guerrier

La conquête du courage au combat

Courages militaires

Des jeunes (presque) comme les autres

*Le sapeur-pompier,
courageux, téméraire ou opportuniste ?*

Expression libre

Courage intellectuel et stratégie

De Socrate à Kant, le courage de la vérité

L'homme politique est-il courageux ?

À contre-jour

Vivre selon sa conscience

Famille et handicap. Quel courage ?

Entretien avec Anne Nivat

Françoise Hostalier

Monique Castillo

Jean-René Bachelet

Yann Andruétan

Éric Deroo

Audrey Hérisson

Hervé Pierre

Thierry Marchand

Nicolas Mingasson

Didier Rolland

Emmanuel Goffi

Olivier Kempf

Frédéric Gros

Entretien avec Alain Duhamel

Cécile Gorin

Thierry de La Villejégu

Michel Delage

POUR NOURRIR LE DÉBAT

Salut au vieux crabe joyeux !

Un hommage à Pierre Schoendoerffer

Jean-Luc Cotard

« Aux armes chrétiens ! » Esther Dehoux, Amandine Le Roux, Matthieu Rajohnson



Inflexions

civils et militaires : pouvoir dire

La revue Inflexions

est éditée par l'armée de terre.

14, rue Saint-Dominique, 75700 Paris SP07

Rédaction : 01 44 42 42 86 – e-mail : inflexions.emat-cab@terre-net.defense.gouv.fr

Télécopie : 01 44 42 57 96

www.inflexions.fr

Facebook : inflexions (officiel)

Membres fondateurs :

M. le général de corps d'armée (2S) Jérôme Millet ■ Mme Line Sourbier-Pinter

■ M. le général d'armée (2S) Bernard Thorette

Directeur de la publication :

M. le général de corps d'armée Jean-Philippe Margueron

Directeur délégué :

M. le colonel Daniel Menaouine

Rédactrice en chef :

Mme Emmanuelle Rioux

Comité de rédaction :

M. le général d'armée (2S) Jean-René Bachelet ■ Mme Monique Castillo ■ M. Jean-Paul

Charnay ■ M. le médecin chef des services Patrick Clervoy ■ M. Samy Cohen ■ M. le

colonel (er) Jean-Luc Cotard ■ M. le colonel Benoît Durieux ■ M. le colonel Michel Goya

■ M. Armel Huet ■ M. le grand rabbin Haïm Korsia ■ M. le général de brigade François

Lecointre ■ Mme Véronique Nahoum-Grappe ■ M. le colonel Thierry Marchand ■ M. le

colonel Hervé Pierre ■ M. l'ambassadeur de France François Scheer ■ M. Didier Sicard

■ M. le colonel (er) André Thiéblemont

Membre d'honneur :

M. le général de corps d'armée (2S) Pierre Garrigou-Grandchamp

Secrétaire de rédaction : adjudant-chef Claudia Sobotka

claudia.sobotka@terre-net.defense.gouv.fr

Les manuscrits soumis au comité de lecture ne sont pas retournés.

Les opinions émises dans les articles n'engagent que la responsabilité des auteurs.

Les titres des articles sont de la responsabilité de la rédaction.



Inflexions

civils et militaires : pouvoir dire

Courage !

NUMÉRO 22

L COURAGE!

┘ ÉDITORIAL ┘

┘ JEAN-LUC COTARD ┘ 7

┘ DOSSIER ┘

« RÉVEILLEZ-VOUS! »

┘ ENTRETIEN AVEC ANNE NIVAT ┘ 15

Lauréate du prix Albert-Londres en 2000, du prix Erwan Bergot en 2004, grand reporter, reporter de guerre et écrivain, Anne Nivat arpente seule et sans protection les théâtres d'opérations les plus dangereux. Elle témoigne ici de la guerre, du courage, des journalistes, de leur crédibilité, de la peur, du décalage du monde.

PORTTRAITS DE FEMMES AFGHANES

┘ FRANÇOISE HOSTALIER ┘ 29

Nafisa est policière, Soraya gynécologue et Azeza députée. Trois femmes afghanes qui exercent des professions qui peuvent être mortelles. Elles ne sont ni inconscientes ni « têtes brûlées », ni des héros ni des victimes, seulement des femmes engagées, peu conscientes d'être à nos yeux des modèles de courage.

LE COURAGE QUI VIENT

┘ MONIQUE CASTILLO ┘ 35

Il faut du courage pour surmonter la fracture qui ronge l'intimité individuelle et divise le corps social entre son éthique et sa force, au risque de réduire la vie politique à une opposition désastreuse entre le cynisme et le nihilisme. Aller au-delà de cette opposition, renoncer à la sécurité de se croire justifié par l'appartenance à un clan, savoir que le point de vue du monde n'existe pas encore et n'est donné à personne, appellent un courage à venir comme mobile éthique et culturel.

LA BRAVOUR, VERTU DU PASSÉ ?

┘ JEAN-RENÉ BACHELET ┘ 43

Célébrée au cours des siècles, volontiers sur le mode épique, la bravoure est, dans l'armée de terre, au cœur d'un curieux paradoxe. Sa célébration est plus actuelle que jamais, or le mot est presque tombé en désuétude. La bravoure ne reste-t-elle pas pourtant la vertu cardinale du soldat ?

MÉTAMORPHOSES

┘ YANN ANDRUÉTAN ┘ 53

Aujourd'hui, le courage n'est plus le privilège d'un petit nombre et n'est plus l'affrontement avec un danger mortel. Néanmoins, les oxymores qui le constituent perdurent : un acte courageux est à la fois absurde, individuel et scandaleux, mais aussi exemplaire, raisonnable et valeureux.

EN IMAGES

┘ ÉRIC DEROO ┘ 61

MYTHOLOGIE DU GUERRIER

┘ AUDREY HÉRISSON ┘ 69

Aujourd'hui, si le courage est toujours attribué au héros, celui-ci n'est plus un « dur » qui fait la guerre, mais un « doux » dont le courage a été « moralisé » pour désormais revêtir une dimension éthique non-violente.

LA CONQUÊTE DU COURAGE AU COMBAT

┐ HERVÉ PIERRE L 79

Le courage ne se décrète pas, pas plus qu'il ne s'attribue. Il est néanmoins toujours affaire d'éducation : la compétence, la cohésion et la cohérence sont à acquérir à l'entraînement. En résumé, si le courage s'exprime dans l'instant, les conditions de son expression se forment dans le temps.

COURAGES MILITAIRES

┐ THIERRY MARCHAND L 91

Un pilote de chasse, un sous-marinier et un officier de l'armée de terre présentent ici leurs approches, visions et conceptions de cette vertu militaire à l'aune de leurs expériences propres.

DES JEUNES (PRESQUE) COMME LES AUTRES

┐ NICOLAS MINGASSON L 103

L'auteur de cet article a partagé durant plusieurs mois la vie d'un groupe de combat avant, pendant et après son séjour en Afghanistan. Il rend compte d'un étonnement : ces jeunes comme les autres ont fait preuve d'un courage quotidien qui force le respect. Et l'un des moteurs puissants de ce courage ordinaire, c'était le groupe.

LE SAPEUR-POMPIER, COURAGEUX, TÊMÉRAIRE OU OPPORTUNISTE ?

┐ DIDIER ROLLAND L 111

Héros « professionnel », le sapeur-pompier reçoit avec son packaging les insignes du courage et des vertus collectives. Adulé, récompensé, il doit cependant cultiver un autre courage, celui de la distanciation.

EXPRESSION LIBRE

┐ EMMANUEL GOFFI L 119

Le poids de la culture militaire pèse lourdement sur la liberté d'esprit des militaires qui ont plus que jamais besoin de penser de manière innovante. Mais être un esprit libre nécessite du courage dans une institution caractérisée par la soumission à l'autorité.

COURAGE INTELLECTUEL ET STRATÉGIE

┐ OLIVIER KEMPF L 129

Le courage intellectuel n'est pas l'apanage des intellectuels : les chefs militaires aussi, du simple fait qu'ils doivent décider, et donc trancher l'incertitude, en ont besoin. Ça l'est également pour les responsables de la stratégie, qu'ils la pensent ou qu'ils la mettent en œuvre. Car prévenir la surprise stratégique, c'est être capable de penser différemment.

DE SOCRATE À KANT, LE COURAGE DE LA VÉRITÉ

┐ FRÉDÉRIC GROS L 141

Le courage de la vérité est une notion travaillée par Michel Foucault dans les cours qu'il donne au Collège de France entre 1982 et 1984, à travers l'étude du concept grec de *parrêsia* (« le dire-vrai »). Quatre figures de ce courage sont étudiées ici : le courage démocratique, le courage socratique, le courage cynique et le courage des Lumières.

L'HOMME POLITIQUE EST-IL COURAGEUX ?

┐ ENTRETEN AVEC ALAIN DUHAMEL L 149

Le courage est la vertu cachée de l'homme politique. Il distingue l'homme d'État du politicien. Avec le risque constant de l'impopularité, encore accru par le temps médiatique et par la tyrannie de la transparence.

À CONTRE-JOUR

┐ CÉCILE GORIN L 153

Le courage n'est parfois que le costume de lumière à l'ombre duquel viennent se dissimuler des agissements bien moins nobles. De l'imposture à la honte, en passant par les coulisses de la folie et de la faute, le masque du courage peut cacher des vérités qu'il conviendrait parfois mieux de ne pas révéler.

VIVRE SELON SA CONSCIENCE

┃ THIERRY DE LA VILLEJÉGU

L 163

Le handicap peut susciter le rejet ou, à l'inverse, faire naître des destins de héros. L'accueil et la défense de la vie des personnes vulnérables dessinent la voie d'une nouvelle chevalerie, signe des contradictions de notre époque et d'une prise de conscience morale.

FAMILLE ET HANDICAP. QUEL COURAGE ?

┃ MICHEL DELAGE

L 167

Plutôt que d'invoquer le courage, il faudrait retenir l'idée de capacités psychiques à offrir. On peut comprendre que certains ne se sentent pas aptes et respecter le choix qu'ils font de ne pas garder un enfant handicapé, non par commodité, mais en pleine connaissance de cause.

┃ POUR NOURRIR LE DÉBAT

SALUT AU VIEUX CRABE JOYEUX!

UN HOMMAGE À PIERRE SCHOENDOERFFER

┃ JEAN-LUC COTARD

L 173

Réduire Pierre Schoendoerffer à un cinéaste de la guerre et de la mer, c'est passer à côté de son humanité. Cet hommage tente de présenter une vie et de transmettre l'attachement que l'on pouvait ressentir au contact, même bref, de ce « Crabe » hors normes.

« AUX ARMES CHRÉTIENS ! »

┃ ESTHER DEHOUX, AMANDINE LE ROUX, MATTHIEU RAJOHNSON

L 179

Au ^{xiii}e siècle, l'échec retentissant de la cinquième croisade souleva l'indignation. Dans la *Complainte de Jérusalem contre la cour de Rome*, Huon de Saint-Quentin dénonce l'attitude de la papauté et rappelle aux chrétiens leur devoir de combattre pour reprendre la Ville sainte.

┃ TRANSLATION IN ENGLISH ┃

COURAGE THAT IS ONE THE WAY

┃ MONIQUE CASTILLO

L 191

BRAVERY: A VIRTUE FROM THE PAST?

┃ JEAN-RENÉ BACHELET

L 199

┃ COMPTES RENDUS DE LECTURE ┃

L 209

┃ SYNTHÈSES DES ARTICLES ┃

L 225

┃ TRANSLATION OF THE SUMMARY IN ENGLISH ┃

L 231

┃ BIOGRAPHIES ┃

L 237

JEAN-LUC COTARD

Membre du comité de rédaction

ÉDITORIAL

Vingt-deux. Déjà vingt-deux numéros ! En 2004, lors de la première réunion de ce qui allait devenir le comité de rédaction de la revue, dans une salle obscure à l'odeur de renfermé et de poussière de l'état-major de l'armée de terre, Véronique Nahoum-Grappe, qui participe par ailleurs au comité de rédaction d'*Esprit*, expliquait, avec sa verve et sa chaleur coutumières, que la durée de vie de la future revue importait peu : son empreinte sur le monde de la recherche ou celui des relations entre les armées et son environnement pouvait être fondamentale avec seulement dix numéros. Nous en sommes à vingt-deux. *Inflexions. Civils et militaires : pouvoir dire* laisse-t-elle une empreinte ? Une chose est certaine, la revue travaille et fait travailler, fait réfléchir et réagir.

Depuis neuf ans, huit si on ne prend en compte que la date de parution du premier *opus* complètement atypique, la revue creuse un sillon particulier, créant parfois des psychodrames au sein du ministère, au sein de l'armée de terre, parfois même du comité de rédaction, dans un domaine qui n'est pas la stratégie, qui utilise l'histoire, la sociologie, la médecine et bien d'autres sciences humaines. Elle cherche les regards croisés de praticiens et de théoriciens qui étudient l'action militaire, en fait le soldat, lequel n'est rien d'autre qu'un homme placé volontairement dans des situations extraordinaires par le pouvoir politique. Elle permet à ceux qui veulent bien la lire d'y trouver des témoignages, des réflexions, des analyses parfois caustiques et critiques. Bref, cher lecteur, *Inflexions* est une revue qui vit réellement.

La rédactrice en chef et sa fidèle adjointe pourraient être considérées comme son bras armé, son exécutif. Légalement, un directeur de publication, officier général évoluant dans la proximité du général chef d'état-major de l'armée de terre est responsable de ce qui est publié. Ces trois personnes animent le comité de rédaction, noyau de réflexion de la revue, qui se réunit régulièrement en différents lieux, le plus souvent parisiens. Il est composé d'une vingtaine de civils et de militaires, qui proposent et discutent de thèmes de dossiers avant que l'un, parfois plusieurs, soit choisi pour rédiger une accroche qui est envoyée aux auteurs pressentis. Il arrive de plus en plus que des articles soient spontanément proposés. Les commentaires des uns et

des autres permettent d'améliorer tel ou tel passage des travaux fournis. Les échanges ont lieu au cours de réunions, mais aussi, le plus souvent, par messagerie électronique. En revanche, les membres du comité de rédaction aimeraient voir se développer la participation des lecteurs. La partie « Pour nourrir le débat » n'est pas assez alimentée par la critique argumentée des articles publiés dans les numéros précédents. La revue n'a pas en effet la prétention d'être exhaustive. Et ce numéro ne fait pas exception à la règle. Le comité a commencé à travailler sur le thème du courage durant l'hiver 2011-2012. La majorité des articles a été livré au début du mois de septembre. *In extremis*, mi-octobre, quelques-uns ont été ajoutés au sommaire en raison de l'intérêt du sujet. Cet éditorial clôt l'exercice.

Pourquoi un numéro sur le courage ? La revue s'en explique auprès des auteurs pressentis : « L'épreuve de la guerre a donné au courage la figure emblématique de l'action militaire : les affres du combat, la sortie de la tranchée, baïonnette au canon, les blessures de la chair et de l'esprit et, malgré tout, la ténacité dans l'adversité. Le courage était salué comme la vertu personnelle du dépassement de soi, dans la ligne, romancée, de la chevalerie et, en même temps, comme la vertu publique du sacrifice de soi pour des valeurs plus hautes que soi, dans la ligne de l'éthique républicaine. Ainsi, le courage faisait-il consensus en œuvrant comme un imaginaire structurant, un modèle qui pouvait mobiliser chacun dans l'accomplissement de ses tâches d'ouvrier ou d'apprenti : on était "courageux" quand on consacrait ses forces à aller au bout de son travail difficile et pénible, au bout de sa mission. Les actions courageuses, individuelles ou collectives, celles du sportif qui embrasse le courage comme une immense passion, celles du sauveteur qui hausse le devoir au niveau du sublime, inspirent toujours le même désir d'avoir foi dans l'humain. Mais les sociétés modernes se sont faites réflexives et elles soumettent leur propre foi dans leurs valeurs fondatrices à l'épreuve du doute. Les militaires eux-mêmes s'interrogent sur le sens exact du courage, en "démilitarisant" au besoin l'image qu'on s'en est faite, constatant que l'on peut être courageux dans l'action et lâche dans la décision, courageux dans l'initiative et lâche dans la soumission. Surtout, ils n'opposent plus simplement le courage à la lâcheté (une lecture virile qui se justifie traditionnellement pour des raisons que l'on peut dire professionnelles), mais aussi à la faiblesse, regardant ainsi le courage d'un point de vue plus existentiel, où l'humain se regarde sans illusions, mais peut aussi se partager dans l'imprévu de vécus tragiques pour lesquels nul n'a de réponses toutes faites. L'épreuve de la Résistance et des camps de concentration a intégré les civils, au-delà de l'expérience du front, dans l'imaginaire du courage, en l'augmentant du secret, de la

modestie et de l'anonymat. Les catastrophes naturelles ou technologiques soulignent aujourd'hui d'autres champs d'action et d'épreuve. Elles sont mobilisatrices de courage, rendu plus anonyme encore à l'âge de la communication généralisée, en devenant le courage abstrait, fonctionnel, contractuel de ceux qui font, jusqu'à la mort, un métier qui ne prévoyait pourtant pas une telle issue. La médiatisation retire alors au courage, paradoxalement, une grande part de sa visibilité douloureuse, charnelle, psychique et morale, pour le ramener à une information générale et sans destinataire particulier. L'acte de courage apparaît comme un acte individuel, éventuellement comme la somme d'actes individuels, qui est indissociable de l'autre et de son regard. La collectivité a besoin du courage des siens, mais peut-elle y forcer et l'instiller ? Le courage, voilà donc une vertu qui n'est pas réservée aux seuls militaires. Les politiques, les intellectuels, les entrepreneurs et bien d'autres s'en réclament, et le courage se spécialise par professionnalisme éthique : courage du "parler vrai" en politique, courage de la pensée libre et énoncée comme telle chez l'écrivain et le journaliste, courage de décider dans l'incertitude chez l'entrepreneur. Un courage qui lutte, comme toujours, contre l'ennemi intérieur (ruse, mensonge, indifférence) et les contrefaçons (témérité, insensibilité, cynisme), mais aussi, caractère plus spécifique de notre temps peut-être, contre le découragement, quand la tentation de renoncer est le premier ennemi du courage de vouloir. Le courage peut être l'action ponctuelle et sans répétition, mais aussi s'inscrire dans le temps avec une reproduction continue, persévérante, de gestes qui n'ont rien d'héroïque. Dans une époque qui cherche ses repères, où l'effort le dispute à la sécurité dans la rhétorique de l'action, le courage change-t-il de rôle et de mesure, et son examen, par le prisme de la chose militaire, peut-il instruire sur ses enjeux moraux, politiques et culturels ? »

Parfois, le résultat des articles commandés n'est pas tout à fait à la hauteur de ce que l'on attendait, parfois la surprise est extraordinaire. C'est un peu ce qui s'est passé avec ce numéro. Le comité avait donné son accord pour qu'une interview fût diligentée auprès d'Anne Nivat. Oui pour une journaliste, oui pour une lauréate du prix Albert-Londres. Donc l'entretien était prévu pour venir en appui des autres articles, plus particulièrement en description du courage des civils et des militaires rencontrés en Tchétchénie, en Irak ou en Afghanistan. Pourtant, il est devenu l'accroche du numéro. Vous y découvrirez une forme de courage physique, intellectuel et surtout répété. Le courage dans la continuité, dans la persévérance, vous le découvrirez chez les femmes afghanes décrites par Françoise Hostalier. Sans effets de manches, ces trois portraits font écho au « Réveillez-vous ! » d'Anne Nivat.

Monique Castillo, fidèle à sa culture et à son talent, questionne quant à elle les contraires, pose des définitions, des limites. Elle aborde le découragement pour mieux revenir sur le courage, celui qui vient, celui qui permet de trouver « le langage de la *capacité* d'être, de faire et d'agir, [lequel] porte en lui la force de concurrencer [la] rhétorique de l'apparence parce qu'il redonne accès à la réalité ».

C'est à partir de l'histoire militaire que le général Bachelet s'interroge sur le mot bravoure, en soulignant son caractère aujourd'hui désuet. Une approche que complète Yann Andruétan, qui fait lui aussi référence à la bravoure en plaçant en exergue une citation d'Ardant du Picq sur la bravoure absolue. Son propos permet de souligner les oxymores qui entretiennent « une économie morale et sociale complexe » : le courage se métamorphose en quittant son côté héroïque pour devenir beaucoup plus une valeur populaire. Les images sélectionnées par Éric Deroo renforcent cette analyse. La perception du courage a évolué. Du mythe héroïque et individuel, on arrive à la souffrance endurée en groupe.

Dans sa mythologie, Audrey Hérisson associe le courage au dépassement de soi par l'action et par la parole. Elle souligne, elle aussi, le glissement de sa nature, mais arrive à la conclusion qu'il n'est rien sans espoir. Hervé Pierre, lui, s'appuie sur sa récente expérience afghane pour nous parler du courage, mais aussi de ses corollaires, la peur, la faiblesse potentielle. Il montre combien « le courage ne peut être ni thésaurisé ni capitalisé : il n'existe qu'à la condition d'un éternel recommencement, donc d'un perpétuel effort de volonté ». Celui qui a vu une fois l'une de ses actions qualifiée de courageuse, ceux qui ont repoussé une fois les limites de leur frayeur font souvent preuve d'humilité et de détresse. Ce courage des militaires ne se concrétise pas toujours de la même façon. Selon que l'on opère ou combat au sol, en l'air ou sous l'eau, il ne se matérialise apparemment pas de la même façon. En approfondissant le sujet avec trois officiers très expérimentés, Thierry Marchand montre qu'il existe beaucoup de points communs malgré une apparente divergence.

Si, dans les articles précédemment cités la notion de groupe était presque implicite, Nicolas Mingasson vient apporter son témoignage extérieur à l'armée. Pour lui, le moteur du courage individuel, tel qu'il a pu le vivre en suivant une unité de son entraînement jusqu'en Afghanistan, réside dans la force du groupe. Il parle de courage ordinaire, de modestie et d'« usine à courage ». Parmi les devises des unités militaires, il en est une qui affiche le courage comme principe : celle des sapeurs-pompiers de Paris : « Sauver ou périr. » Didier Rolland, sous-officier devenu historien, héraut de la brigade des sapeurs-pompiers, parle de ses héros. Il montre qu'il est nécessaire

de prendre de la distance avec les conséquences des actes courageux. L'adulation par la foule est à l'opposé de la vulnérabilité physique et psychique de l'homme. Après le courage de l'action, les pompiers doivent ainsi avoir le courage du retrait.

Après une succession d'analyses et de témoignages portant sur l'action courageuse, arrivent ceux de la pensée courageuse. Emmanuel Goffi aborde le courage intellectuel ainsi que la liberté d'esprit et d'expression des militaires. Alors qu'Olivier Kempf fait la relation entre le courage intellectuel et l'esprit de décision, mais aussi avec la volonté, notamment celle d'innover pour surprendre et éviter d'être battu, au sens propre et au sens figuré, dans sa routine. Une réflexion tendue vers l'action qui ne peut pas s'affranchir d'une rétrospective philosophique que nous offre Frédéric Gros. Ce dernier rappelle que le courage est « une affirmation de soi qui tient bon dans un rapport de force ». Il évoque le rapport entre courage et philosophie avant d'aborder une pensée développée par Michel Foucault : le « courage de la vérité ». « La recherche de la vérité demande autre chose que simplement de la culture ou de l'intelligence » parfois au prix de l'acceptation de la remise en question des évidences. La pensée courageuse, comme l'action courageuse, oblige à l'exposition, à la critique, voire à la condamnation. Ce courage intellectuel et l'esprit de décision permettent d'interroger le monde politique. C'est ainsi que le professeur Sicard a interrogé l'éditorialiste Alain Duhamel sur le courage des hommes politiques. Eux aussi s'exposent. Ils évoluent sous la tyrannie de la transparence et de l'accélération du temps médiatique, avec le risque d'une « mortelle » impopularité politique.

Mais le courage n'est-il pas qu'un voile ? Que peut-il cacher ? Sur quoi débouche-t-il ? Son contour est-il précisément défini ? N'existe-t-il pas que parce qu'il autorise une légende collective ? Pour Cécile Gorin, « de l'imposture à la honte, en passant par les coulisses de la folie et de la faute, le masque du courage peut cacher des vérités qu'il conviendrait parfois de ne pas révéler ». D'une certaine façon, cet article fait écho à la distanciation demandée aux pompiers. Il appelle des réflexions sur les traumatismes psychologiques, telles que la revue *Inflexions* et le Centre de recherche des écoles de Coëtquidan ont pu les analyser au cours d'un colloque de deux jours, aux Invalides, en octobre dernier.

Ce courage face au risque intellectuel, la revue le prend en publiant deux articles qui se répondent l'un à l'autre. Le premier a suscité au sein de la rédaction beaucoup d'échanges. Son auteur, Thierry de La Villejégu estime en effet que les parents d'enfants handicapés font preuve d'un véritable courage en acceptant leur naissance. Certains ont émis des réserves quant à l'arrière-plan du discours, à l'image

que cet article aurait pu donner à la revue. D'autres ont souligné que ce texte pourrait laisser croire que ceux qui n'acceptent pas la venue au monde d'un enfant handicapé ne sont que des lâches. Le débat a été vif, argumenté. Finalement, un *modus vivendi* a été proposé avec la publication d'une sorte de réponse apportée par le psychiatre par Michel Delage qui réfléchit et travaille sur ce sujet. Pour lui, il ne convient pas de parler de courage dans ce contexte, mais d'aptitude et de capacité. *Inflexions* propose cette confrontation d'opinions en fin de volume, parce que chacun aura alors des éléments à la fois techniques et intellectuels pour pouvoir avoir le courage de réfléchir et de choisir. Initier un débat, n'est-ce pas aussi une forme de courage, alors que l'objet de ce débat a quitté quelque peu le soldat, sujet originel de la revue ? Mais, en fait, même si cela peut apparaître comme un glissement, nous sommes bien dans la philosophie de celle-ci : prendre prétexte de l'environnement extraordinaire du soldat pour essayer d'élargir le champ de réflexion à la société.

Avant de terminer cet éditorial, il est impossible de ne pas parler de la disparition de Pierre Schoendoerffer, que plusieurs membres du comité de rédaction avaient eu le plaisir de rencontrer. Un hommage lui est rendu dans la partie « Pour nourrir le débat ». L'écrivain, cinéaste, documentariste aventurier, avait, en mars 2011, accepté de nous donner une interview au contenu très riche dans le cadre du numéro « Partir ». Pour ce numéro consacré au courage, une nouvelle collaboration avait été envisagée sans que l'on ait eu le temps de la mettre en œuvre. Un vieux « crabe » est parti ; nous en gardons de belles images et de belles lettres.

Le comité de rédaction est conscient que ce numéro est imparfait, qu'il manque notamment des témoignages issus du monde économique. Il espère cependant que cette vingt-deuxième livraison, qui vient compléter par certains points celle sur les héros (n° 16) ou celle sur la transmission (n° 13), contribuera à une réflexion bien au-delà des rangs des militaires, tout en permettant de mieux connaître leur monde, que certains pensent à part. ┘

DOSSIER



ENTRETIEN AVEC ANNE NIVAT

« RÉVEILLEZ-VOUS ! »

Elle n'a pas froid aux yeux, que ce soit sur ses talons hauts ou sous la burqa. Elle n'aime pas qu'on lui dicte ce qu'elle doit faire. En la lisant, vous apprendrez qu'elle a le sens de la fidélité et de l'écoute. Depuis treize ans, Anne Nivat, journaliste indépendante, lauréate du prix Albert-Londres presse écrite en 2000 et du prix littéraire de l'armée de terre Erwan-Bergot en 2004 pour *Lendemain de guerre en Afghanistan et en Irak*, arpente seule et sans protection les théâtres d'opérations les plus dangereux. Collaboratrice de différents médias, auteure d'une dizaine de livres, elle a accepté de nous rencontrer un peu plus de six mois après la parution de son dernier opus, *Les Brouillards de la guerre* (Fayard, 2012).

Initialement, il s'agissait de parler du travail des journalistes en zone de guerre, éventuellement de la crise des otages et des polémiques qui ont pu tourner autour au cours de l'année 2011, de parler de la perception qu'elle pouvait avoir des militaires français, de l'image qu'ils donnent en Afghanistan. Mais un entretien ne se déroule pas toujours comme prévu : à un moment, un déclic s'est produit. La parole s'est libérée, laissant apparaître une foule d'émotions et de sentiments. Dans une revue où l'on parle beaucoup de l'expérience des militaires, le lecteur peut découvrir comment, en mai 2012, en pleine campagne présidentielle, Anne Nivat témoigne pour *Inflexions* de la guerre, du courage, des journalistes, de leur crédibilité, de la peur, du décalage du monde. Le discours n'est pas éthéré. Les militaires diraient qu'elle s'exprime « avec ses tripes », qu'elle s'enflamme pour mieux poursuivre ce travail de vigie et d'alerte. Elle ne se pose pas en « donneuse de leçons », mais incite par son discours et ses exemples à réfléchir un peu plus sur le monde qui nous entoure. Anne Nivat a accepté de relire et de laisser publier ces moments de vérité intimes qu'il est si difficile d'exprimer quand on a connu de tels événements. Ce seul fait suffit à écouter son injonction : « Réveillez-vous ! »

Inflexions : Dans *Lendemain de guerre*, en 2004, vous faisiez le parallèle entre les conflits en Irak et en Afghanistan. Dans *Les Brouillards de la guerre*, le lecteur perçoit une certaine évolution. Depuis la parution de ce livre, quelque chose a-t-il encore changé ?

Anne Nivat : Non, la situation en Afghanistan n'a pas évolué d'une façon qui serait différente de celle que j'ai décrite dans cet ouvrage. Il y a simplement eu plus de morts. Et malheureusement, les décisions importantes concernant ce pays n'ont toujours pas été prises. Il faut

dire qu'en période électorale, le brouillard s'épaissit davantage... Nous avons pu constater une fois encore la part ultra congrue accordée aux questions internationales dans le débat. Nous faisons face à une absence totale de discussion réelle sur ce que la France a fait en Afghanistan, sur les leçons à en tirer. Sur ce point-là, les militaires ont des choses très intéressantes à dire, beaucoup plus intéressantes que les hommes politiques. Le problème, c'est qu'ils ne peuvent pas les dire. Je les comprends. Mais quand on laisse parler les politiques sur de tels sujets, ils n'apportent pas la moindre réponse aux questions que nous nous posons. Ils en parlent d'une façon qui n'intéresse pas les Français. Or ceux-ci aimeraient apprendre exactement ce que les soldats français ont vu et fait sur place, ce à quoi ils ont été confrontés...

Inflexions : *Alors...*

Anne Nivat : J'ai reçu énormément de réactions de militaires français après la publication de mon livre. Pourtant, il ne traite pas des Français mais des Canadiens. Beaucoup viennent me voir partout où je passe et je suis très heureuse de cet intérêt qui, cependant, ne m'étonne pas : si peu de choses ont été écrites sur ce conflit vu de l'intérieur et sur la partie jouée par les militaires. Quand un livre comme le mien paraît – alors qu'il ne s'agit pas d'un livre de jugement, mais d'un ouvrage où je fais ce que je peux pour essayer de décrire la complexité sur place des différentes positions ainsi que la vision des uns par les autres –, ça intéresse forcément les militaires.

Inflexions : *On sent quand même une forme d'interrogation quant à la naïveté que vous constatez chez eux, quelle que soit leur nationalité...*

Anne Nivat : Il s'agit avant tout d'un livre de pur reportage qui est fait pour montrer et non pour démontrer. Mais on peut toujours lire entre les lignes.

Inflexions : *Les Canadiens que vous suivez semblent ne se réveiller qu'à la fin de leur mandat.*

Anne Nivat : Peut-être. Pourtant, ils ne sont pas naïfs, mais ils parlent et ils agissent comme si. Le major Pruneau me dit aujourd'hui en riant : « Anne, tu vas finir par réussir à m'enlever mes lunettes roses ! » Mais je comprends que lui ait voulu y croire... C'est normal ! Il n'aurait pas pu autrement venir à bout de sa mission. En même temps, il a été confronté aux réalités du terrain où une équipe succède à une autre pendant que les Afghans, eux, restent sur place. Deux visions du conflit et de son évolution extrêmement différentes, et que l'on peut facilement opposer. C'est à partir du moment où j'ai moi-même été mise face à ces deux mondes que je me suis sentie l'obligation de les

raconter. J'ai mis autant de passion et d'énergie des deux côtés ; j'ai eu autant de plaisir à infiltrer le monde militaire que celui des civils.

Inflexions : *Une infiltration ?*

Anne Nivat : Eh oui ! L'infiltration, c'est de la discrétion et de la durée, chez les militaires comme chez les civils. Dans les deux mondes, je me faisais la plus petite possible pour ne pas gêner ceux qui m'accueillaient. Comme chez les Afghans, les Irakiens ou les Tchétchènes à l'occasion de mes premiers longs reportages. Je ne voulais pas que ma présence modifie leur comportement. Quand on montre de la curiosité, quand on s'intéresse, on arrive à obtenir et à observer des scènes réelles, qui ne sont pas, qui ne peuvent pas être mises en scène. C'est ça qui m'intéresse. Le journaliste lambda, lui, ne vient qu'en coup de vent sur le terrain, tend un micro avec une question dont la formulation implique déjà telle ou telle réponse... Forcément, le résultat n'est pas le même. Je n'ai aucune prétention à apporter la vérité avec un grand V. Je ne pense d'ailleurs pas qu'elle existe. Mais j'ai vu et entendu beaucoup de choses... Je ne peux pas me taire.

Inflexions : *Dans votre ouvrage, à un moment donné, vous parlez de contre-insurrection et revenez sur cette doctrine américaine d'origine française. Si le modèle avait été véritablement appliqué en Afghanistan, cela aurait-il pu éventuellement changer la situation ?*

Anne Nivat : Si on avait appliqué la doctrine française de contre-insurrection, un nombre bien supérieur de militaires aurait été nécessaire sur le terrain pour contrôler les populations. Le résultat aurait forcément été différent. Mais dès le départ, cette doctrine a été révisée par les Américains : elle n'a pas été appliquée de la même façon en Afghanistan qu'elle l'a été, par exemple, en Algérie. Ajoutons à cela une valse-hésitation permanente de tous les militaires, je parle avant tout des Américains, puisque ce sont eux qui mènent la danse en Afghanistan. Car la question centrale est celle des effectifs et donc de la logistique qui va avec. Sur ce sujet, la France ne peut faire le poids face aux États-Unis. C'est une évidence. Nous sommes suiveurs.

Inflexions : *Alors...*

Anne Nivat : Alors on peut nous vendre toute la « com » qu'on veut, cette doctrine ne fonctionne qu'à un niveau géographique limité. Comme avec Pruneau et ses Canadiens du 22^e Royal Regiment¹ : ça marche tant que celui-ci est là. Mais que s'est-il passé avant ? Et que se

1. Le 22^e Royal Regiment est un régiment francophone. Ses premiers contacts avec l'armée française depuis le second conflit mondial date de 1993, lorsqu'un détachement est venu s'installer à Visoko, entre Sarajevo et Kakanj où étaient stationnées des unités françaises. L'armée canadienne a pour chef suprême, même symbolique, la reine Elisabeth II.

passera-t-il après ? Pruneau le disait avec beaucoup de pudeur : « Moi, je ne regarde pas ce qui se passe de l'autre côté de la rivière, là où sont les Américains. » D'ailleurs, le changement de témoin, si je puis dire, entre les troupes canadiennes et américaines a été très intéressant à observer.

Inflexions : *À l'échelle de l'individu, il peut y avoir des résultats intéressants.*

Anne Nivat : Oui, absolument. Ce qui m'intéresse, c'est l'individu. La femme que je suis va à la rencontre des hommes. Chez toutes les personnes que j'ai rencontrées, j'ai toujours été bien reçue. Cela veut dire qu'il existe des façons de comprendre l'autre et qu'il est possible de dialoguer même si on n'est pas du même avis. Mais cela n'a rien à voir avec ce qui se passe en Afghanistan aujourd'hui : là, c'est comme un jeu vidéo géant. Tout au long de ces années vécues là-bas, beaucoup d'Afghans m'ont dit qu'ils ne comprenaient pas les militaires occidentaux : « Mais ils ont peur de se battre ou quoi ? » « C'est quoi cette histoire de zéro mort ? » « Pourquoi, à chaque fois qu'ils perdent un homme, font-ils un tel tapage ? » On peut leur expliquer la pression médiatique et les opinions publiques occidentales qui exigent zéro mort, que chaque décès remet tout d'un coup la guerre au centre des opinions, ils répondent : « Nous, on n'a pas besoin que la guerre soit remise au centre. On est dedans ! On perd des dizaines de personnes tous les jours ! Et alors ? C'est ça la guerre ! » Cela ne veut pas dire qu'ils ont moins de respect pour leurs morts, mais simplement que la guerre ne se fait pas sans pertes et qu'ils le savent. D'ailleurs, je remarque que les militaires sur le terrain ont une approche un peu comparable. C'est ce fossé que j'essaie non pas de combler, c'est impossible, mais de faire, disons, dialoguer. Que chacun ait conscience de l'existence de l'autre.

Inflexions : *La lecture de votre livre laisse apparaître la notion de courage, de courage méconnu. Alors, qu'est-ce pour vous que le courage ?*

Anne Nivat : Il est très différent pour les militaires et pour les populations civiles. Ces dernières n'ont pas d'armes pour se défendre, voilà la grande différence. Leur premier courage, c'est de continuer à vivre, de subvenir aux besoins de leur famille sans fuir, sans tourner le dos... C'est celui des femmes qui sortent chercher de l'eau au puits alors que c'est dangereux, alors que plus personne n'y va, qui continuent à nourrir leur famille alors qu'il n'y a plus rien à manger et qu'on ne sait combien de temps cela va durer encore... Ça, c'est du courage ! J'insiste : les civils n'ont pas le choix. Le courage des soldats existe aussi bien entendu. Quand ils sortent en patrouille, en véhicule ou

à pied de leur FOB², quand ils évoluent en territoire hostile, quand ils savent que tous leurs mouvements sont épiés, enregistrés, utilisés, quand ils sont très visibles alors que l'ennemi ne l'est pas... Je ne suis d'ailleurs pas d'accord quand les hommes politiques affirment que celui-ci ne mène pas une guerre « *fair* »³. Ce sont les nouvelles guerres d'aujourd'hui, les guerres asymétriques : des armées régulières, visibles, qui sont des cibles, face à des hommes, ou à des femmes parfois, qui ne le sont pas.

Toutes les guerres que j'ai couvertes sont de ce type. Il est évident que les talibans et les djihadistes prennent en otage la population civile. C'est d'ailleurs pour cela qu'elle m'intéresse, cette population prise entre deux feux : celui des armées étrangères régulières qui sont venues pour la « libérer », mais qui lui font peur, et celui des rebelles. Comment les armées régulières occidentales ne feraient-elles pas peur aux autochtones ? Leur logistique est extrêmement impressionnante. Les soldats qui patrouillent sont de véritables « robocops ». Ils n'ont jamais vu ça : les soldats sont avant tout source d'une inépuisable curiosité. De l'autre côté, il y a les talibans ou les djihadistes, qui sont une minorité. Souvent des autochtones armés, qui effraient eux aussi. Alors, face au courage des militaires occidentaux existe aussi le courage des talibans. Je ne suis pas là pour dire qui a tort et qui a raison. J'ai beaucoup de mal à penser une guerre comme juste ou injuste. Mais il est très difficile pour moi de conclure que la guerre en Afghanistan était justifiée.

J'ai vécu trop longtemps au sein des populations civiles pour ignorer à quel point des guerres très vite commencées deviennent interminables ; à quel point les conséquences durent et dureront. Après la guerre, c'est encore la guerre. Aujourd'hui, en Irak, c'est la guerre. Ce n'est pas parce qu'il n'y a plus de journalistes que ce n'est plus la guerre. Simplement, nous ne sommes plus informés. Pourtant, en Irak, ça va très mal. En Afghanistan, ça va très mal aussi. Les militaires occidentaux vont partir et ça continuera à être la guerre. Alors, ensuite, on va gloser : « Est-ce une guerre civile ou pas ? » Toujours est-il que dans aucun des pays dans lesquels je suis allée depuis plus de dix ans, il n'y a aujourd'hui de société apaisée, réconciliée, qui construit un avenir pour des jeunes de vingt ans.

Inflexions : *Comment appréciez-vous le travail des journalistes ? Peuvent-ils faire leur travail correctement ?*

Anne Nivat : Il est très difficile de faire son travail correctement. Parce qu'observer une guerre en cours, c'est complètement différent de la

2. FOB : *Forward Operating Base* (« base opérationnelle avancée », ou « camp »).

3. *Fair* pour « loyal ».

résolution d'algorithmes mathématiques ; ça reste très subjectif. Je ne prétends d'ailleurs pas à l'objectivité : l'objectivité n'existe pas. Ce n'est pas parce que dans un même article on donne la parole à un militaire américain et à un taliban que l'on est objectif. En revanche, j'apporte nuances et détails. Des détails parce que ma légitimité, c'est d'avoir été sur place et d'avoir observé. C'est surtout le traitement audiovisuel du conflit qui me gêne. Je crois que dès qu'il y a une caméra de télévision les comportements ne sont plus les mêmes. Rapidement, on arrive à la mise en scène. À la sur-médiatisation au détriment du contenu. Pour avoir du contenu, il faut rester discret. Malheureusement, la discrétion n'est pas le propre de la gent journalistique.

Je ne considère pas que j'ai du courage, au sens de ce que pensent les gens lorsqu'ils disent : « Quel courage vous avez ! » Cela me flatte, oui, que l'on puisse penser ça, mais en même temps cela m'agace, parce qu'en général, ceux qui me disent cela s'arrêtent là et ne vont pas plus loin. Or, justement, ce qui m'intéresse, c'est de faire aller plus loin. Et si j'ai du courage, que dire des gens qui m'ont accueillie, avec lesquels j'ai vécu, qui m'ont offert le gîte et le couvert, parfois leur lit, et qui n'ont pas ce privilège inouï qui est le mien : posséder un passeport français qui me permet de quitter ces zones alors que eux doivent y rester. Eux ont du courage ! On oublie tout ça, on n'en parle pas. Le courage fait partie du métier de journaliste, de ce métier qui, à mon avis, n'en est pas vraiment un.

Inflexions : *Journaliste n'est pas un vrai métier ?*

Anne Nivat : Pour moi, non ; c'est ma façon de vivre ; c'est naturel. Si on n'a pas de courage, ce n'est même pas la peine de penser à aller dans ces pays-là. C'est exactement comme les militaires : on ne s'engage pas dans l'armée si on n'est pas prêt à partir en opérations extérieures. Et en même temps, on n'est jamais prêt à ce que l'on va voir. On s'aguerit quand on est dans la guerre, dedans. Avant, tout est très théorique. C'est la même chose pour les militaires. Aujourd'hui, j'ai beaucoup de mal à parler de cette expérience, sauf à mes proches. C'est difficile de parler à ceux, et ils sont nombreux, qui ne connaissent rien au quotidien de la guerre. Finalement, ça me serait peut-être plus facile avec un militaire qu'avec un civil.

Inflexions : *Jean-Paul Mari a publié Sans blessures apparentes, un livre sur les blessures post-traumatiques. Le fait d'écrire ne serait-il pas une façon pour vous de... ?*

Anne Nivat : Bien sûr que si. Chacun a sa façon de s'en sortir. Le retour, pour le militaire ou le civil qui a vu la guerre comme moi ou d'autres journalistes, ce n'est pas évident. Ma façon, c'est de trouver les mots pour partager ce que j'ai vu. Si je ne partageais pas, j'irais

beaucoup plus mal, je ne me sentirais pas utile. Le but est quand même de rester vivant et de témoigner pour ceux qui veulent savoir. Je ne force personne à s'intéresser à ce qui s'est passé ou à ce qui se passe en Afghanistan, en Irak ou ailleurs. Mais je ne veux pas que l'on dise ensuite qu'il n'était pas possible de savoir. Ce que j'ai publié prouve le contraire. Beaucoup plus de gens qu'on ne le croit sont intéressés ; le succès continu de mes livres et de mes conférences le montre. Le fait de parler à quelqu'un qui en revient, qui plus est une femme, qui raconte des histoires vraies, est important. Ils découvrent ces guerres sous un angle plus humain. Si l'armée parlait de ses missions de façon humaine, il y aurait à mon avis beaucoup de choses à dire.

Je l'ai constaté lors de la promotion de mon livre au Canada. Le major Pruneau m'a accompagnée à une émission de radio en direct. Je l'avais convaincu. Il était intimidé. Normal : officier en fonction, ce n'était pas évident pour lui de s'exprimer. Je lui ai dit : « Il faut que tu parles comme si on était toi et moi, comme si on discutait. » Ça a été extraordinaire. Les auditeurs de cette grande émission du matin ont adoré. Il y a eu énormément d'appels. Et cela parce qu'il est apparu comme un être humain, tout simplement. Peu de temps après, j'ai été invitée sur un plateau de télévision pour une intervention de trois ou quatre minutes à peine. Pruneau devait venir avec moi ; le voir à l'image aurait été encore plus fort. Son sourire, sa gentillesse auraient éclaté. Mais on a attendu le feu vert en vain. Ses chefs ont refusé qu'il participe à cette émission, et c'est dommage. L'officier de presse qui l'accompagnait était lui-même peiné... C'est symptomatique de l'armée qui fait sans cesse deux pas en avant puis trois pas en arrière.

Inflexions : *Quelle est votre vision des officiers de presse ?*

Anne Nivat : J'ai beaucoup plus de respect pour les militaires sur le terrain que pour les officiers de presse. Mais je comprends que l'armée ait dû s'adapter pour pouvoir « absorber » ces journalistes qui demandent à être embarqués. Les officiers de presse font leur boulot. Personnellement, je n'ai pas besoin d'eux.

Inflexions : *Facilitent-ils les choses ou sont-ils plutôt gênants ?*

Anne Nivat : Je n'ai jamais eu à me plaindre des officiers de presse parce que je ne suis pas passée par eux. Pour cet ouvrage, c'est Pruneau qui est venu me chercher. Là est la grande différence. Les militaires français me demandent maintenant pourquoi ce n'est pas avec eux que je suis partie. Ils auraient tous adoré parce qu'ils voient le résultat dans ce livre. Mais, en leur temps, ils n'ont pas osé venir me chercher. Pruneau, lui, a pris des risques. Il a eu le courage de me téléphoner. En outre, je n'ai pas eu besoin d'officier de presse puisque je pouvais

me rendre en Afghanistan sans l'armée canadienne ou française ou qui que ce soit, comme je l'ai toujours fait. J'ai rejoint Pruneau et ses hommes sur le terrain. Ce qui a été apprécié, c'est ma capacité à dialoguer avec les militaires comme avec les civils. Les Canadiens m'ont fait une confiance totale. Je crois que c'est simplement une question de respect. Quand il y a du respect mutuel – le respect, ça se construit –, on obtient tout. Ce respect, je l'ai eu côté afghan et côté militaire. C'est ça qui rend le livre intéressant. Mais ce n'est réalisable qu'avec du temps.

Inflexions : *Qu'allez-vous faire à l'avenir ? Retournerez-vous en Irak et en Afghanistan ?*

Anne Nivat : Je ne peux arrêter ce que j'ai commencé car sur aucun des trois terrains que je connais la guerre n'est terminée. Je ne peux m'en désintéresser. J'y retournerai, à ma façon, en décidant quand, comment, avec qui et pour voir qui. Pour essayer de comprendre et de montrer à mes concitoyens ce qui se passe en ces trois endroits. Mais je ne me précipite pas. Je n'ai pas exprimé le désir d'accompagner des militaires français car je suis encore « sous le coup », si je puis dire, des militaires canadiens, mais c'est justement parce que je ne vais pas très vite. J'ai en tête énormément de sujets de reportage ; c'est le temps qui me manque. La Légion étrangère, par exemple, m'intéresse beaucoup. J'aimerais comprendre comment ces hommes s'intègrent en France grâce à cette institution. Je trouve ça extraordinaire. Il n'y a que l'armée pour faire un truc pareil.

Inflexions : *Il n'y a pas que la Légion...*

Anne Nivat : Je n'ai pas vu jusqu'à présent de reportages qui mettaient vraiment cette singularité en avant. Mais ce serait l'œuvre de toute une vie. Quand je suis sur un sujet, j'y suis pour très longtemps.

Inflexions : *Qu'aimeriez-vous que les militaires, les hommes politiques disent ?*

Anne Nivat : J'admets que les militaires ne puissent pas tous sortir de leur réserve. Mais, en même temps, je pense que l'armée devrait entretenir des rapports plus intelligents avec les journalistes afin de montrer une image plus intéressante d'elle. Parce qu'elle est intéressante. Surtout depuis qu'elle est devenue professionnelle. Beaucoup de journalistes n'arrivent pas à comprendre ce qui fait sa spécificité. Ils sont dans le truc « guerre » à fond, à très court terme. Du coup, ils restent très superficiels. Moi, ce qui m'intéresse, ce sont les hommes, à l'armée ou ailleurs. J'aimerais qu'enfin les Français s'intéressent aux opérations extérieures dans lesquelles la France est engagée depuis plus de dix ans. Mais on en est loin malheureusement, parce que c'est un

sujet tabou. Et les militaires en souffrent. Ils ont une double frustration : la première, sur le terrain, avec les règles de l'engagement – j'en parle un peu dans mon livre même si c'est compliqué –, la seconde, immense, à leur retour, face à la totale incompréhension de leurs concitoyens sur leur action. *Grosso modo*, quand un copain civil d'un militaire lui demande « Qu'est-ce que t'as fait là-bas ? T'en as tué combien ? » et que celui-ci, qui est parti six mois – ce qui coûte une fortune au contribuable –, lui répond « Ben, j'ai tué personne », il est étonné, il se demande à quoi ça a servi d'y aller.

Les civils ont une image totalement fautive de la façon dont se déroulent les guerres d'aujourd'hui. Si des militaires comme le major Pruneau racontaient leurs expériences, pouvaient les partager, ça serait formidable, ça donnerait de l'humanité à leur mission ! C'est toujours les histoires, les trajectoires humaines qui touchent. Il n'y a aucune autre façon d'atteindre les gens. Ceux-ci en ont assez des discours qui sont toujours les mêmes, de cette répétition ; on l'a bien vu avec la campagne présidentielle. Ils ont besoin de sincérité et ne la trouvent pas. Il me semble avoir eu beaucoup de moments de sincérité avec les militaires que j'ai côtoyés. J'ai essayé de les retranscrire. J'ai essayé de les transmettre.

Inflexions : *Que pensez-vous des hommages nationaux, aux Invalides ou ailleurs ?*

Anne Nivat : Les hommages aux soldats morts ? (*silence*) Il faut toujours rendre hommage bien sûr. Mais c'est tellement instrumentalisé, par tout le monde. Cette instrumentalisation me répulse. On ne voit plus que cela, rien derrière. C'est nécessaire pour les familles des victimes, mais, dans les médias, il faudrait partager le parcours de certains de ces soldats. Si on savait davantage de choses, si on les montrait, si on les disait, ça resterait dans les mémoires. Ça marquerait plus.

Inflexions : *Considérez-vous les soldats morts au champ d'honneur comme des victimes ou comme des personnes qui ont fait leur travail ?*

Anne Nivat : Des personnes qui ont fait leur travail, bien sûr. Non, je ne peux pas les considérer comme des victimes. Les militaires qui s'engagent aujourd'hui ne peuvent pas être considérés comme des victimes. C'est la guerre et à la guerre on meurt. Même chose pour les non-militaires. Moi, si je meurs demain, en Afghanistan, en Irak ou ailleurs, il est hors de question que des voix s'élèvent pour dire que j'étais une victime. Partir est mon choix ; je prends des risques et je les assume. C'est d'une banalité inouïe ce que je dis, mais on l'oublie. La guerre, ce n'est pas un jeu vidéo, c'est du réel ! On est dans une bulle ici. Il faut en sortir, la faire éclater. Elle nous empêche de comprendre la dangerosité de l'extérieur. Les non-succès militaires et la durée de

ces guerres font que nous n'avons rien réglé aujourd'hui. D'autres actes terroristes – je ne sais pas comment les nommer dans le futur s'ils prennent une autre forme – auront lieu. En dehors de la bulle, le monde est en ébullition. Les seuls à s'en rendre compte sont les militaires. Et encore... Parce que, quand ils partent en OPEX⁴, ils vivent eux-mêmes dans des bulles. Moi, j'étais en dehors, tout le temps. Et quand j'étais avec eux, je revenais dedans. C'est humain. Je comprends qu'après la patrouille, ils rentrent exténués. Qu'il leur faut se relaxer, se sentir en sécurité. Mais ils ne sont pas en sécurité. Comment l'être ? C'est impossible. Alors on fait régner une illusion de sécurité. Moi aussi, quand, pendant la guerre en Tchétchénie, j'entrais dans une maison, chez des talibans ou autres indépendantistes, sous les bombes russes, j'avais envie de me sentir en sécurité sinon je devenais folle. J'avais besoin de croire que je dormais à l'abri du dangers. Mais tout pouvait arriver à tout moment. C'est ça la guerre ! Les militaires ont leurs armes pour se protéger. Moi non, par choix. Je pars du principe que l'absence de protection est la meilleure des protections. C'est pour ça que je n'aime pas être « embarquée » ; c'est pour ça que je n'aime pas me trouver dans un VAB⁵.

Inflexions : *Un sentiment d'oppression ?*

Anne Nivat : Bien sûr ! Parce que je ne peux plus partir, parce que je ne suis plus libre de mes mouvements, parce que d'habitude, je ne compte que sur moi et ma chance, sur mes capacités physiques. Si je n'étais pas en grande forme physique, je n'irais pas dans ces pays. Combien de fois courir vite m'a-t-il sauvé la vie ? J'ai été prise sous des feux de mortiers en Tchétchénie à la lisière d'une forêt, nos coordonnées avaient été données ; ça, comment voulez-vous que je l'oublie ? Les bruits de la guerre ont failli me rendre sourde. Je me trouvais avec l'homme qui est le héros de mon premier livre, *Chienne de guerre*. C'est lui qui m'en a sortie parce qu'il a tout de suite compris la gravité de la situation. J'étais en jupe longue, comme toutes les femmes tchétchènes, mes cheveux cachés par un foulard, et je portais des bottes en plastique. J'ai soulevé ma jupe pour mieux courir et je suis arrivée dans un village où tout le monde se terrait dans les caves depuis trois jours... Et moi aussi, j'ai dû m'y terrer.

Les bombardements de l'armée russe en Tchétchénie n'avaient rien à voir avec ceux des forces alliées en Irak, où la France n'était pas, ou en Afghanistan. C'était... C'était la pire des guerres. Elle m'a vaccinée.

4. OPEX : opérations extérieures.

5. VAB : véhicule de l'avant blindé, véhicule à quatre roues qui transporte en général une dizaine de soldats ou du matériel. Il peut aussi être équipé avec du matériel sanitaire.

Je peux comparer ces trois conflits, car je les ai vécus tous les trois. Et j'ai commencé par le pire. Il y a très peu de témoins. C'était une guerre à huis clos où les Russes faisaient ce qu'ils voulaient. Et ils l'ont fait, je peux vous le dire. Les bombardements, intensifs, ont duré huit mois. J'étais dessous avec la population au moment où la propagande russe clamait dans le monde entier ne pas bombarder les civils. Le ciel était noir d'hélicoptères. Ils volaient si bas qu'on pouvait pratiquement discerner les traits des pilotes lorsqu'ils appuyaient sur le bouton pour lâcher leurs bombes.

Le courage, pour moi, il est dans ces moments-là. Comment les oublier ? Dans un village, en banlieue de Grozny, la capitale, on a commencé à être bombardés en début de journée. J'ai dû rester là où j'étais, dans la maison de la jeune femme qui me recevait, avec certains de ses voisins (*elle soulève ses lunettes foncées, son regard devient fixe, elle relève ses pieds en tailleur sur sa chaise. Ses poings et ses coudes se serrent sur sa poitrine... Elle se recroqueville en parlant.*). Trois hommes étaient là aussi. Nous avons vécu ce bombardement ensemble. J'ai demandé à la femme : « Où est la cave ? » Elle m'a répondu qu'elle n'en avait pas. On est resté là où on était. Et son courage à elle, ça a été de nous proposer du thé. Elle a fait bouillir de l'eau. Elle nous a servi du thé. Nous l'avons bu. Le courage alors, c'était de simuler la vie normale en attendant que « ça » passe. Chaque minute, je répétais : « Quand est-ce qu'ils vont partir les hélicoptères ? » « Tu crois qu'ils vont partir les hélicoptères ? » Elle n'avait pas de réponse, mais pour me faire plaisir elle répétait inlassablement : « Ils vont partir, ils vont partir, ils vont partir. » Ils ne se sont éloignés qu'au crépuscule. On a laissé passer la nuit, une nuit difficile, et c'est seulement le lendemain qu'on est sorti de la maison. Ça sentait la chair humaine brûlée. Dans ce village qui ne comptait que deux rues, seules quelques maisons étaient encore debout, dont la nôtre. Un pur coup de chance. (*Elle se détend, se redresse comme si elle se réveillait.*)

Vous voyez, tout cela, je l'ai vécu, en 1999-2000. Alors, ensuite, vous comprenez que pour moi les guerres « chirurgicales » d'Afghanistan et d'Irak, c'était autre chose... Aujourd'hui, cette expérience me permet d'avoir accès aux djihadistes, aux talibans, qui ont tous très envie de savoir ce qui s'est passé en Tchétchénie. Les militaires aussi ; tout le monde a envie de savoir. C'est ma légitimité. Je suis donc bien accueillie partout.

Inflexions : *Vous êtes à la limite de la sociologie.*

Anne Nivat : Oui, tout à fait. J'ai d'ailleurs toujours plaisir à parler avec des ethnologues. De l'observation participative immédiate, de l'histoire immédiate. Mais, une fois encore, la guerre, c'est la guerre.

Il faut cesser de croire que ce n'est pas dangereux, qu'on n'y meurt pas. La guerre, c'est sale. La guerre, ça pue. La guerre modifie tous les comportements humains. Quand on est dedans, on le voit. La France, Dieu merci, n'a pas connu de conflit sur son territoire depuis plus de soixante ans. Les Français sont dans une bulle virtuelle. C'est ça qui me choque : cette bulle génère des sur-réactions à chaque événement. Ça a été le cas aux États-Unis avec le 11-Septembre. Mais cette bulle éclate de temps en temps. Et on n'a pas fini de la voir éclater parce qu'avec ce qui s'est passé au Maghreb et ce qui se passe en Égypte, en Syrie, au Yémen...

Inflexions : *Ceux qui ont connu ce type d'expérience donnent l'impression de vivre avec des images sans cesse prêtes à surgir...*

Anne Nivat : Oui. On reste dedans. C'est inoubliable. Je ne raconte pas ces événements tout le temps à tout le monde. Pourtant, c'est la réalité et on l'oublie. Je ne veux pas qu'on se voile la face. Ce qui m'inquiète, c'est qu'on quitte la réalité et cela ne nous aide pas à nous préparer à quoi que ce soit. Ni à débattre ni à prendre conscience réellement de petites choses. Il n'est pas question de vivre dans la terreur, mais de vivre les yeux ouverts. On n'y arrive pas vraiment et les hommes politiques ne nous y aident pas...

Inflexions : *Vous n'avez pas prononcé le mot peur, or vous l'avez exprimée physiquement.*

Anne Nivat : Parce qu'à ce moment-là, la peur habite tout... On ne peut même plus avaler sa salive. Cette question, si vous saviez combien de fois on me l'a posée. « "Alors, t'as eu peur ?" "Qu'est-ce que ça fait d'avoir peur ?" » Il m'est très difficile d'entendre les hommes politiques gloser sur la sécurité en France parce qu'ils jouent avec la peur.

Inflexions : *En même temps, en parler demande un effort.*

Anne Nivat : Oui, c'est un travail qui ne va pas de soi, d'où, évidemment, la nécessité de la cohésion du groupe. Aujourd'hui, on fait des films sur des bandes de mecs qui étaient ensemble dans telle ou telle FOB. Ce n'est pas suffisant. Tous sont très guerriers, très axés, je trouve, sur l'adrénaline procurée par l'utilisation des armes. On peut même croire à des films de fiction alors que c'est du réel. La catastrophe d'Uzbeen⁶ est d'abord une catastrophe humaine, mais son traitement médiatique a été déplorable. Comme son traitement politique... Tout

6. En août 2008, un détachement français tombe dans une embuscade dans la vallée d'Uzbeen, à l'est de Kaboul. Après de durs et longs combats, le détachement déplore dix morts.

ça a été mal géré, trop dans la passion, trop dans l'émotion, trop dans tout. J'étais ulcérée de voir qu'Uzbeen se transformait en un argument pour parler de l'Afghanistan pendant cinq jours de façon hyper sensationnelle. Affligeant. Certains journalistes me téléphonaient pour recueillir mon commentaire et je leur répondais : « Pourquoi vous intéressez-vous seulement maintenant à l'Afghanistan ? Mais réveillez-vous ! »

Propos recueillis par Jean-Luc Cotard 



FRANÇOISE HOSTALIER

PORTRAITS DE FEMMES AFGHANES



Nafisa

Le jour de ses dix-huit ans, Nafisa prit une grave décision : suivre l'exemple de son père et entrer dans la police. Unique fille d'une famille de six enfants, elle est la préférée de ce père qu'elle admire et qui lui a permis d'aller à l'école, d'apprendre à lire et de s'instruire. Lorsqu'elle a annoncé cette décision à ses parents, sa mère n'a rien dit, espérant sans doute que le père l'interdirait. Mais celui-ci, les larmes aux yeux, lui a dit : « Si c'est ton choix, je le respecte, et je prierai pour ta vie tous les jours. »

Nafisa est donc entrée à l'école de police de Mazar-E-Sharif. Ce fut très difficile. Elles n'étaient que huit femmes, reléguées dans un coin, méprisées par la plupart de leurs collègues. Plusieurs ont renoncé, Nafisa a tenu bon. Son temps de formation achevé, elle a été nommée dans une unité particulièrement dangereuse, vers l'entrée de la route de Balkh. Elle y fut très mal accueillie par les autres policiers qui ne voyaient pas l'intérêt d'avoir des femmes dans la police, sauf pour faire le ménage et servir le thé. Elle a serré les dents. Tous les matins, c'est la peur au ventre qu'elle attendait le bus qui la conduisait à son poste ; si les policiers sont des cibles privilégiées pour les insurgés, une femme policier a une valeur supplémentaire. Elle s'interdisait de penser à tout ce qui pouvait arriver pendant ces trois quarts d'heure de bus : les attentats suicide, les enlèvements, les embuscades ; mais elle était, à chaque instant, sur le qui-vive, prête à faire face.

Au sein de son unité, petit à petit, elle a prouvé à ses chefs et à ses collègues qu'elle était une vraie professionnelle, et qu'elle pouvait, justement en tant que femme, apporter une autre dimension aux missions de la police. Elle recevait les plaintes des femmes battues par leur mari ou par des membres de leur famille qui finissaient par s'enfuir pour ne plus risquer la mort sous les coups. Elle essayait de leur trouver une solution d'hébergement et de leur éviter la prison pour « désertion » du foyer familial. Ses collègues lui laissaient aussi les affaires concernant les mineurs et elle était parfois effrayée de voir de très jeunes garçons déjà tombés dans la délinquance, la drogue ou même le crime.

Nafisa est aujourd'hui titulaire de son poste, elle est montée en grade, est reconnue par ses chefs, acceptée par la plupart de ses collègues.

Elle sait, cependant, qu'à tout moment des fanatiques peuvent frapper. Mais il n'est pas question de renoncer, ce serait leur donner raison, même si le prix à payer peut être celui de sa vie. Son quotidien est ainsi un combat, chaque jour assumé, pour la paix et la liberté, et donc pour l'existence qu'elle veut défendre. Ce combat n'est pas seulement pour elle, mais aussi pour ces femmes battues, pour ces enfants abandonnés, pour son pays meurtri. Ainsi, chaque jour, malgré tout, armée de sa volonté et de son courage, elle avance un peu plus, pas à pas, sur ce chemin si dangereux qu'est celui de la liberté et de l'égalité de la femme en Afghanistan.

Soraya

Soraya est médecin gynécologue. Elle a fait ses études au Pakistan, où ses parents s'étaient réfugiés pendant l'époque des talibans, et elle est revenue en 2003, avec son mari et ses enfants, pleine d'espoir, pour servir son pays. Malgré la situation de total dénuement des structures médicales à Kaboul, elle n'a pas trouvé d'autre poste que celui d'infirmière ; l'administration, ou ce qui en faisait office, lui ayant fait comprendre qu'une femme ne pouvait pas prétendre à un poste ou à un titre de médecin. Pendant deux ans, elle a tout accepté : les horaires, les conditions matérielles épouvantables, parfois aussi le mépris et les brimades des autres personnels, y compris des médecins. Elle a tenu bon. Chaque jour, dès l'aube et par tous les temps, elle s'est efforcée d'être à son poste souriante et rassurante pour les malades, loyale et disponible envers ses collègues. Et le jour où il a été décidé d'organiser une clinique mobile dans la plaine de Chamali, à la demande d'une ONG, c'est à elle que le poste a été proposé.

Dans un pays où le taux de mortalité des femmes à l'accouchement est l'un des plus élevés au monde, Soraya a décidé non seulement d'aider les femmes à accoucher, mais aussi d'organiser des formations en matière de planification des naissances et de puériculture. Elle a commencé par rencontrer les maleks des villages, surtout ceux de la route de Djalalabad, qui posaient le plus de problèmes, puis quelques mollahs qui l'ont surtout mise en garde, considérant que son projet était contraire à la religion. Mesurant les risques, elle a hésité à le démarrer. Mais le jour où elle a été appelée pour un accouchement qui tournait mal et que cette jeune femme enceinte de jumeaux est morte dans ses bras, elle a décidé de braver les intégristes et les talibans pour que plus jamais une maman de vingt-six ans ne laisse six orphelins livrés à eux-mêmes. Aujourd'hui, avec un chauffeur qui est en même temps son garde du corps, elle sillonne les vallées pour animer des

ateliers clandestins où les femmes viennent, avec d'infinies précautions pour ne pas trop se faire remarquer. Elle a même convaincu certains hommes qu'il fallait faire confiance à leurs épouses pour avoir moins d'enfants et leur garantir de meilleures chances de vivre et d'être en bonne santé. Elle connaît les risques. Elle sait qu'un jour elle sera peut-être victime d'un attentat, elle a déjà reçu de nombreuses menaces ; mais elle a conscience qu'à travers la mission qu'elle s'est fixée, elle sauve des vies et améliore celles de centaines de femmes. Quand on la félicite pour son courage, elle sourit en disant simplement qu'elle ne pourrait plus vivre autrement tant il y a à faire pour secourir celles-ci.

Azeza

C'est, sans aucun doute, l'intensité et l'antagonisme de ses souvenirs d'enfance qui ont donné à Azeza sa volonté et l'assurance que rien ne pouvait lui arriver. Les images les plus anciennes sont celles d'une vie très heureuse, harmonieuse, dans une grande maison aux pièces en enfilade, avec un jardin aux fleurs immenses, aux cachettes multiples. Elle se souvient d'un paon qui lui faisait peur et des perdrix dans les cages qu'elle regardait des heures durant. Puis il y a les images de ses cauchemars : le départ dans la nuit, sa mère, ses frères, deux oncles, d'autres personnes qu'elle ne connaissait pas, tous entassés dans une voiture, la route cahotante pendant des heures et des heures, la chaleur et la soif, l'interdiction de pleurer. Elle revoit sa mère, étouffant sous la burqa, qui lui serrait la main si fort qu'elle comprenait qu'elle ne devait pas bouger lorsque les hommes armés contrôlaient la voiture. Elle la revoit aussi, mourant d'épuisement en arrivant, après plusieurs jours de marche, dans un bidonville quelque part à la frontière, en Iran. Ses deux frères, pourtant à peine plus âgés qu'elle, devinrent alors ses tuteurs et ses référents ; leur détresse commune créa entre eux trois des liens très forts. Un oncle prit soin de la fratrie, Aziz et Waheed purent travailler tout en allant à l'école, et elle put les y suivre. Azeza eut la chance de rencontrer un maître qui lui permit d'apprendre l'anglais et de suivre les cours jusqu'en section supérieure. Ses frères étaient fiers d'elle.

Le retour en Afghanistan en 2004, au sein de la famille, fut très difficile pour ces enfants de la seconde épouse ayant vécu l'expérience d'une certaine modernité et, surtout, de la liberté. Leur père était très heureux de les retrouver, mais le décalage de ces dix années de séparation semblait irréversible, surtout pour Azeza. Elle voulait continuer à étudier, elle voulait travailler, elle ne voulait pas se marier... Elle

trouva un emploi de secrétaire-traductrice auprès d'une ONG, mais dut accepter le mariage avec l'homme que son père lui avait choisi. La condition étant qu'elle pourrait continuer à travailler et à se déplacer librement, sans chaperon ! Son mari accepta et respecta sa parole.

Au contact des étrangers, à travers les médias, nombreux en Afghanistan, Azeza s'intéressa à la politique de son pays. Consciente que le bonheur pouvait exister, elle l'avait vécu, et que le malheur devait être combattu, elle eut l'idée d'être candidate aux élections législatives de 2010. Il fut très difficile de convaincre son père et les hommes de la tribu, mais elle s'était forgée une telle volonté pour réussir son projet qu'ils acceptèrent finalement de la soutenir. Elle apprit plus tard que leur idée fut aussi d'accéder, à travers sa position de député, à diverses facilités pour la bonne marche de leurs affaires. La campagne électorale fut terrible. Elle reçut des menaces de mort, des menaces d'enlèvement de ses enfants, sa maison fut attaquée. Elle mit ses enfants à l'abri à l'étranger et s'engagea plus encore dans la campagne pour dénoncer les mafieux, les bandits et les intégristes religieux. Les quelques réunions auxquelles elle participait étaient ultra protégées et, malgré ces dispositifs, sa voiture fut piégée, l'explosion tuant l'un de ses frères, qui était son chauffeur, et faisant plusieurs blessés parmi les passants. Elle ne céda pas, malgré sa tristesse et la peur quotidienne, et elle fut élue au Parlement. Elle ressentit à la fois une grande fierté et une grande déception dès les premiers jours de son travail de député. Elle comprit alors qu'en tant que femme, elle devrait se battre dix fois plus qu'un homme pour se faire entendre et tenter de changer le cours des choses. Elle vit désormais le plus souvent à Kaboul, les menaces pèsent toujours sur elle, sa tête est mise à prix par les bandits qu'elle ne cesse de dénoncer et qu'elle veut combattre par la loi. Elle participe, au péril de sa vie, à toutes les manifestations en faveur des droits des femmes, elle se montre à la télévision. Elle s'est fait le serment de ne jamais céder à la peur et de remplir la mission qu'elle s'est fixée : construire un avenir meilleur pour ses enfants, pour tous les enfants d'Afghanistan, même au prix de sa vie.

Ni héroïnes ni victimes

Nafisa, Soraya, Azeza et tant d'autres femmes en Afghanistan, journalistes, enseignantes, juristes, employées dans les administrations ou les banques, ont choisi, en toute connaissance de cause, de s'engager avec une détermination admirable simplement en assumant une activité qui serait banale pour une femme dans la plupart des pays du monde, mais qui peut être mortelle dans le leur. Elles savent, en effet,

qu'elles peuvent être la cible de fanatiques et que leur vie peut basculer d'un moment à l'autre. Elles ne sont ni inconscientes ni « têtes brûlées ». Elles ne sont ni des héros, dans le sens de réaliser des actes héroïques, ni des victimes qui agiraient sous la contrainte. Elles sont tout simplement des femmes que leur parcours personnel a sensibilisées à l'idée de servir ; des femmes engagées, qui acceptent d'assumer les risques de leur engagement et peu conscientes qu'à nos yeux elles sont des modèles de courage. Mais, de fait, leur attitude quotidienne correspond aux premières définitions du mot courage, celles du *Petit Robert* : « Force morale et dispositions du cœur ; ardeur, énergie dans une entreprise ; fermeté devant le danger, la souffrance. » En effet, leur volonté de travailler dans l'un des pays les plus misogynes au monde, leur décision de s'engager au service des autres, et notamment des femmes, leur résistance aux pressions et aux menaces, leur capacité à assumer cet engagement en même temps que leur vie de femme et de mère de famille correspondent tout à fait à ces définitions du courage.

Mais de leur côté, elles ont simplement le sentiment de ne faire que leur devoir. Certaines font remarquer qu'en Afghanistan, le fait de venir au monde est déjà un acte de courage. Résister au climat, si chaud en été et si froid en hiver dans certaines régions, résister aux conditions de vie que la pauvreté rend si difficiles, résister aux méfaits de l'ignorance et des traditions, résister aux menaces des insurgés et des mafieux, c'est la vie quotidienne de tout Afghan, et c'est un peu plus risqué encore pour une Afghane. Ces femmes, remarquables à nos yeux, et qui, pour nous, semblent accomplir des exploits, restent d'une incroyable humilité, vous faisant remarquer que chaque jour elles côtoient d'autres femmes qui subissent des conditions de vie beaucoup plus difficiles que les leurs et parfois même inhumaines.

Qui, en effet, parlera du courage de cette mère de famille devenue veuve et mise à la porte de la maison de sa belle-famille avec ses sept enfants ? Pour survivre, elle a créé un petit atelier de couture, et travaille jour et nuit entre l'entretien du foyer et des enfants et ses travaux de confection. Deux de ses filles vendent une partie de ses réalisations dans les rues de Kaboul et rapportent à peine de quoi nourrir la famille. À trente-cinq ans, elle en paraît soixante, mais elle vous reçoit avec un sourire tranquille autour d'une tasse de thé. Quoi de plus naturel effectivement !

Qui parlera du courage de cette jeune fille de quinze ans qui s'est enfuie de chez ses parents pour ne pas être mariée de force et qui sait qu'à tout moment elle peut être assassinée, y compris par ses proches, pour laver l'honneur de la famille ? Réfugiée dans un foyer, elle refuse cependant d'être protégée et veut mener des études pour, dit-elle, devenir juge et changer les lois !

À l'époque des talibans, des associations féministes, relayées par le magazine *Elle*, avaient lancé la campagne : « En Afghanistan, 100 % des femmes sont portées disparues. » En effet, enfermées dans le grillage de la burqa, enfermées derrière les murs des maisons, enfermées par le carcan des traditions, les femmes afghanes n'avaient aucune existence propre. Si beaucoup a été fait depuis la libération du pays, le chemin est encore long pour qu'elles arrivent à s'imposer dans une société où la tradition et la religion rivalisent pour reléguer la femme au rang d'être inférieur. Aussi, plus qu'ailleurs dans le monde, leur vie quotidienne est un combat permanent pour ouvrir des brèches, abattre des murs, conquérir des droits avec comme seule arme et étendard, leur volonté. Leur courage est de rester debout, quoi qu'il arrive, et de repartir chaque jour en sachant qu'il n'y aura pas de repos parce que la mission, celle d'améliorer le sort des femmes, de changer les lois, de changer le monde, ne sera jamais achevée. ┘



MONIQUE CASTILLO

LE COURAGE QUI VIENT

On raconte qu'un jour, le sujet de philosophie donné au baccalauréat ayant été « Qu'est-ce que le courage ? », un élève a répondu : « Le courage, c'est cela. » La formule introduisait une copie blanche. L'anecdote, vraie ou fausse, suscite toujours les mêmes réactions, contradictoires. « Ce n'est pas du courage, mais de l'intrépidité » ; « Tout de même, il a du cran » ; « Non, c'est de la provocation plutôt que du courage »...

Le courage ne saurait-il donc plus comporter un sens commun qui puisse servir de référence à une même collectivité ? Se serait-il « privatisé » au point de n'être plus qu'un comportement simplement probable au gré des circonstances et des individualités ?

Qu'il existe une ou plusieurs cultures du courage n'est pas douteux. Mais il peut exister aussi une culture du découragement. À bien examiner le sens de ces deux réalités, on peut se demander si leur contrariété n'ouvre pas la voie à une nouvelle culture du courage, qui doive être à la mesure des défis, souvent si difficiles à percevoir, analyser et comprendre, provoqués par plusieurs mutations brutales du monde contemporain.



Où est le courage ?

Que le courage, au moins dans l'imaginaire des peuples, puisse agir comme principe d'union et de solidarité, l'histoire en donne maints exemples. Rousseau, au XVIII^e siècle, rappelle à ses contemporains la force morale des vertus spartiates et son lecteur comprend que le courage guerrier peut servir de modèle pour les vertus publiques : ténacité, résistance, dépassement de l'intérêt immédiat, dévouement à une cause... Hegel, au XIX^e siècle, trouve dans le patriotisme gréco-romain l'exemple d'une énergie collective par laquelle l'intérêt du tout, d'une manière quasi-mystique, donne sens à l'action des parties. L'imaginaire populaire de la tradition républicaine en France réunit dans un même idéal-type le courage du guerrier et celui du travailleur, le devoir civique associant le travail au champ, l'instruction des jeunes et le sacrifice de soi dans un même type de probité. Ce qui ne veut pas dire que chacun était courageux, mais que chacun attendait d'autrui qu'il se réfère à une même image de la valeur sociale. Agissant ainsi comme une exhortation à la fois individuelle et collective, sa fonction sociale se confondant avec sa valeur éthique, le courage était un facteur

d'unité politique ; qu'il s'agisse d'assumer son rôle jusqu'au bout (« cette veuve est courageuse »), de supporter l'épreuve du sort (« ce mourant est courageux »), de vaincre la paresse (« cet élève travaille courageusement »), de surmonter la peur (« ce sauveteur n'écoula que son courage »)..., l'hommage rendu au courage en son sens civique témoigne d'une croyance partagée dans la transcendance de l'intérêt commun, une transcendance perçue comme ce qui unit et ce qui résiste à l'adversité (guerres, crises, catastrophes).

Cette image du courage semble déjà fort lointaine, pour ne pas dire « ringarde », et elle peut sans doute faire sourire les sceptiques comparativement à la représentation qu'ils se font de la nature humaine et du lien social en général. Peut-être aussi a-t-elle pâli devant l'apparition, en France tout au moins, de l'intellectualisation du courage : la philosophie et la littérature de l'engagement ont associé le courage, devenu l'apanage des intellectuels, à une pratique de la pensée et de l'écriture. Le sens du courage restait bien concentré sur l'idée de lutte, mais la tonalité protestataire (lutte « contre ») l'emportait sur la dimension affirmative (lutte « pour »), principalement dirigée contre le pouvoir, plus exactement contre l'illusion que le pouvoir fasse toujours le bien du peuple. Avec sa pratique du soupçon à l'égard des politiques, des élites et de leur reproduction institutionnelle, l'intellectuel engagé se mettait au service d'une autre idée de la liberté, celle qui délivre de l'aliénation, c'est-à-dire des croyances qui enchaînent et font de l'obéissance la complice des violences d'État : il importait que la vertu civique fût déniée et le courage spécialisé dans la résistance aux puissances.

Pour une part, c'est à une forme radicale de responsabilité que cette catégorisation du courage comme vertu intellectuelle s'associe. Sartre est sans doute l'un des intellectuels les mieux connus des classes terminales pour sa dénonciation de la lâcheté, et ce parce qu'il fait précisément de la lâcheté un vice intellectualisé, le manque de courage devenant méconnaissable quand chacun entreprend de le justifier par des alibis pseudo-rationnels, empruntés à la psychologie, à la science sociale ou à l'histoire : c'est la « mauvaise foi ». L'essence de la lâcheté se déplaçant dans le mensonge sur soi devant les autres, l'essence du courage devenait la force de se reconnaître publiquement responsable, courage de la transparence sur soi devant autrui. Une nouvelle qualité attendue des politiques (le parler vrai) se trouvant hiérarchiquement placée au-dessus de la maîtrise de la force, devenue, elle aussi, objet de soupçon.

Pour une autre part, l'engagement prend aussi le sens d'un enrôlement dans un camp contre un autre. Il pousse par anticonformisme à de nouveaux conformismes, en y perdant alors le sens du courage intellectuel ; au lieu de servir le vrai, par-delà les options partisans, il rationalise son choix particulier dans le but de rassembler pour

enrôler ; au lieu de combattre les artifices du pouvoir, il met son habileté à choyer celui à qui il donne la préférence. L'intellectuel « engagé », devenant séducteur et propagandiste, tire profit du courage qu'il suscite au sein des masses pour construire son propre chemin vers le pouvoir ; il oublie le prix du service de la vérité, qui accepte le risque d'être ignoré, incompris et méprisé.

La professionnalisation de l'action militaire marque une nouvelle étape de la relation entre le public et le courage. Le courage militaire n'est pas nié, loin s'en faut, il est salué comme le courage d'une communauté en particulier, une communauté parmi celles qui aident, sauvent et soignent, au prix de leur vie si c'est nécessaire ; le respect du public est total, mais il s'exerce dans la distance, car, si le soldat est reconnu comme exemplairement courageux, il a cessé en même temps d'être le même que nous, fait de la même substance, de la même étoffe, né du même imaginaire fondateur : on le comprend et on l'admire, tout en pensant qu'il fait un curieux choix de vie, difficile à généraliser. Dans une époque que l'on caractérise parfois comme celle de la « religion de la retraite », et même si le propos est d'abord polémique, cet étonnement devant le courage est révélateur : le courage est devenu une vertu professionnelle, il fait l'objet d'un choix personnel de la part de certains individus, dont la « différence » est remarquée. Le risque de cette coupure est d'aboutir à une situation socialement et culturellement étrange, où le courage est la vertu propre d'une profession qui aurait désormais vocation à protéger l'ensemble de ceux qui s'emploient à se préserver de la nécessité d'avoir du courage. Faut-il penser qu'une éthique du courage, statutairement cantonnée dans le corps militaire, servirait à perpétuer une culture du découragement, devenue caractéristique de la société civile ?

Le temps du découragement

Le découragement qui s'empare d'un individu est un phénomène psychique et moral que chacun peut connaître par expérience : une sorte de panne de l'énergie vitale se produit parce qu'elle n'est plus mobilisée par un projet de sens capable de conférer à l'effort à la fois une orientation et une dignité propres ; le découragement se présente alors comme une démobilisation. Mais une culture du découragement peut prendre un tout autre aspect, celui d'un bonheur sans contrainte et d'une liberté sans frein. C'est là le paradoxe d'une mobilisation nourrie quotidiennement par le découragement, d'une activité bornée à exaucer des vœux, qui, ignorant ou écartant le besoin du courage, prépare à sortir d'une culture du courage.

L'impératif du progrès, par son ambivalence, peut avoir cette efficacité trompeuse, l'effort de progresser ayant pour but ultime de se supprimer lui-même comme courage de l'effort. C'est ainsi que l'idée du progrès, après avoir été un mobile d'émancipation par volonté de transformer le sort de l'espèce humaine, devient une simple idéologie au service du processus de reconduction de la consommation par innovations continues. Si le pouvoir, à l'âge postmoderne, veut se passer de légitimation religieuse, morale ou idéale, c'est que sa propre justification se borne aux besoins de la consommation, au point que, parfois, l'éloge du pacifisme n'exprime plus qu'une aspiration au repos à l'abri des conflits, un repos qui pourrait perdurer, comme par inertie, dans un même mode de vie uniformisé pour toujours. C'est que la conscience technocratique l'emporte sur la conscience morale¹, préférant à une solution éthique, qui implique effort et privation, une solution technique, qui fournit des substituts artificiels. Il est certes normal d'utiliser les possibilités techniques (médicales, industrielles ou militaires) pour prolonger l'action humaine, mais considérer que *tout* est susceptible d'un traitement technique, même la volonté, c'est faire comme si nos manières de penser n'étaient pour rien dans les malheurs qui nous frappent et oublier que la maladie, la souffrance et la mort ne peuvent se passer d'une prise en charge morale et spirituelle courageuse, qu'elle soit athée ou religieuse.

Le découragement n'est pas inactif, il épouse l'idéologie contemporaine de la performance, laquelle fonctionne par obstination dans le même processus de réitération indéfinie de soi : être performant pour rester performant. Mais le stress qui lui sert de moteur n'est pas le courage, c'est un phénomène qui use et détruit les individualités, sans les ennoblir des sacrifices qu'elles ont consentis. Le découragement caractéristique de la performance consumériste tient à ce qu'il réduit la vie à une pure passivité, dans la joie comme dans la peine. La vie devient une réalité subie (le « vécu »), c'est un capital personnel conçu comme une somme d'opportunités de plaisir, mais en perpétuel danger d'être perdu, gaspillé ou endommagé. Sans doute est-on toujours mieux soigné, mais en passant le temps à imaginer la maladie ; sans doute est-on mieux informé, mais en vivant des peurs multiples. La sécurité finit par être une charge aussi lourde à supporter que le danger lui-même (épuisement de l'énergie vitale dans les luttes quotidiennes pour se maintenir jeune et valide, rester dans la mode, résister à l'obsolescence professionnelle, compenser les pannes de l'amour...).

Le découragement n'est pas amoral, il entretient même souvent un hypermoralisme. Ainsi, le souci du bien-être pour tous alimente une

1. Jürgen Habermas fait cette distinction dans *La Technique et la science comme « idéologie »*.

morale compassionnelle toujours plus élargie, nos contemporains faisant du bonheur, compris comme accumulation de plaisirs, une unité de mesure qui permet d'étendre le droit au respect d'autrui et à l'estime de soi aux animaux (et même aux robots...). C'est une philosophie utilitariste qui gouverne ainsi un victimisme qui tend à s'ériger en pensée morale unique. Si, en effet, il n'est d'autre valeur que d'éviter la souffrance et de maximiser les plaisirs, la liberté, le don de soi, la création poétique... étant des *préférences* et donc des valeurs au même titre que l'appât du gain ou le goût du sport, il devient possible d'égaliser démocratiquement les *intérêts* de tous les vivants, les hommes n'étant plus qu'une sous-partie du règne animal.

Mais cette « généreuse » multiplication des droits offre-t-elle autre chose que des libertés négatives ? Elle fait, certes, bénéficier du droit de n'être pas méprisé, de n'être ni discriminé ni exclu des bienfaits collectifs, mais sans bâtir pour autant d'autres formes de vie. C'est pourquoi, peut-être, l'individualité décomplexée, devenue un produit populaire de cette éthique négative, reste une forme d'individualité découragée, non parce qu'elle manque de force, mais parce qu'elle manque de buts².

L'hypermoralisme européen s'approfondit de l'intérieur en reconnaissant à des populations toujours plus variées et plus nombreuses le statut de victime d'une discrimination (enfants, handicapés, étrangers, homosexuels, individus désireux de changer de genre, animaux...³), mais en décourageant l'entraide et au risque d'ignorer comment pense et agit le reste du monde. Comment aider autrui par amour ou par solidarité dès lors que ses droits à l'aide passent par le canal de qualifications juridiques très ciblées, minutieuses et incontournables ? La victimisation a pour défaut de réduire l'aide à l'assistance et d'associer l'assistance à l'*incapacité*, terme peu encourageant... Restant à l'étroit chez lui, notre universalisme ne se développe que de l'intérieur et pour l'intérieur de l'Europe quand il exalte des droits humains que nombre de peuples étrangers ignorent ou rejettent. Cette séparation entre deux langages, celui de la paix selon le droit (langage de la grande tradition cosmopolitique de l'Europe) et celui de la lutte dans la course à la puissance (dont la crise financière commencée en 2008 révèle la féroce réalité, au détriment de l'Europe), fait craindre que prospère une indifférence obstinée à la montée des périls.

2. Vu à Luxembourg : au cœur de la ville, un motard portant un casque de guerre allemand, affirmation décomplexée de soi contre le conformisme supposé du public.

3. Chantal Delsol observe que ce n'est plus l'individu-sujet qui est le bénéficiaire légitime des droits de l'homme d'aujourd'hui, mais le désir en général, *L'Âge du renoncement* (Paris, Le Cerf, 2011, p. 267).

Le courage qui vient

Ce qui réclame individuellement et collectivement du courage est de trouver en soi la force de vouloir ce que l'on est et d'être ce que l'on peut, la force de vouloir pouvoir, devenue si nécessaire pour affronter la montée des dangers ; une telle force n'est pas le pouvoir d'acquérir plus de pouvoir mais la capacité des accomplissements, la puissance de porter à l'existence les potentialités absurde-ment sacrifiées au règne de la défiance généralisée, des satisfactions illusoire- et des reconnaissances imaginaires, la force de résister à ce que laisse faire le découragement : la destruction des solidarités culturelles démocratiques.

La démocratie peut se faire l'ennemie d'elle-même, la chose est connue et a été abondamment analysée. Il n'est pas impossible que ses propres valeurs, aujourd'hui, l'empêchent de voir le danger. À commencer par l'illusion rhétorique d'unité consensuelle. Un certain nombre de mots passe-partout, comme « pluralisme », « identité », « ouverture » noient la contradiction entre des revendications adverses sous le couvert d'une illusion de consensus, en quoi consiste leur pouvoir rhétorique. C'est ainsi que la souveraineté des médias permet d'exploiter la confusion des idées dans des jeux de pouvoir inédits et peu lisibles, mais en aggravant la faiblesse des valeurs ainsi instrumentalisées puisque le « consensus » sur les mots permet d'oublier, de nier ou de renier les faits, séparant ainsi toujours plus le domaine du sens (les mots) et celui de la réalité effective (l'expérience). La souveraineté médiatique, qui impose la rhétorique du sens en désignant au public ce qui vaut d'être dit, vécu, apprécié ou combattu⁴, a créé à notre insu (mais notre indifférence ne fonctionne-t-elle pas aussi comme une complicité ?) un empire du sens autorisé qui emprisonne chacun au plus intérieur de lui-même, là où émerge le sens des mots qu'il emploie, mais de seconde main, pourrait-on dire.

D'un autre côté, les individus immergés, quant à eux, dans la vie concrète, éprouvent au cœur de leur action la résistance du réel, l'âpreté des combats, les supercheries et les ingratitude- s qui font l'ordinaire des humiliations, les faux contrats et les fausses promesses qui découragent les projets et les ambitions, la « vraie » vie, enfin, dont la nudité brutale est désormais vécue « hors les mots » qui sont permis, parce que la rhétorique de la tranquillité pour citoyens ordinaires les a rendus indicibles... Ainsi, là où est la force (celle de la fécondité, qu'elle soit familiale, professionnelle, associative, esthétique, solidaire...), là n'est pas le sens ; et là où le sens (un monde

4. Analyse de Guy Debord, bien connue dans *La Société du spectacle*.

magiquement consensuel sans frontières et sans conflits), là n'est pas la force. Nietzsche voyait dans cette alchimie qui sépare la force de ce qu'elle peut la genèse de la faiblesse, de cette faiblesse particulière qu'était, à ses yeux, le mode de vie que l'Europe choisissait pour en faire son avenir et son malheur.

Il faut du courage pour surmonter une fracture culturelle qui ronge l'intimité individuelle et divise le corps social entre son éthique et sa force, au risque de réduire la vie politique à une opposition catastrophique entre le cynisme (force sans éthique) et le nihilisme (éthique sans force). Aller *au-delà* de cette opposition ravageuse, renoncer à la sécurité de se croire justifié par l'appartenance à un clan, savoir que le point de vue du Monde, si nécessaire pour servir d'observatoire de la mondialisation, n'existe pas encore et n'est donné à personne, autant de sources d'angoisses et d'interrogations qui ont besoin du courage comme autre mobile éthique et culturel.

À un tel courage d'être et de faire être correspond l'idée de *capabilité*. C'est un concept qui est ici emprunté de façon très libre à la science économique (en particulier à Amartya Sen) et à l'éthique (en particulier à Paul Ricœur) pour tenter d'en dégager la force culturelle. Si nous admettons un instant que la véritable affaire de l'économie n'est pas le bonheur mais la justice⁵ et que la justice ne consiste pas à faire le bonheur de tout le monde (comme si la quantité des bénéficiaires prouvait la valeur du principe), alors on se démarque quelque peu du « matérialisme » culturel dominant, terme qui sert à dénoncer, en vérité, un culte du bien-être qui a fini par devenir la mesure de toute valeur. La *capabilité* (A. Sen) désigne un pouvoir effectif d'agir plutôt qu'une simple possibilité évasive, et le concept d'*homme capable* (P. Ricœur) désigne la puissance d'être et de faire d'un individu qui est l'auteur actuel d'une action plutôt qu'une entité fictive pourvue de droits abstraits. Redécouvrir le courage comme puissance d'agir et comprendre la liberté comme capacité de faire plutôt que comme avantage personnel relèvent de la même démarche : répudier la croyance dans la suprématie de l'intérêt immédiat. Il est facile de croire que le calcul de son profit immédiat est le mobile le plus fort qui puisse habiter un individu. Mais c'est pourtant là une naïveté, une naïveté qui a été popularisée par une vision plus commerciale que véritablement réaliste. Qui ne reconnaîtrait dans la passion de l'honneur, de l'amour ou du savoir une énergie bien plus mobilisatrice ? Considérer le calcul du bien-être comme le mobile le plus répandu a d'ailleurs des effets moralement choquants : oserait-on penser que la justice doive se régler sur le désir d'impunité du criminel parce que tel

5. Amartya Sen, *L'idée de justice*, Paris, Flammarion, 2009, p. 335.

est son avantage ? Oserait-on penser que l'instruction doive se régler sur le désir de ne pas apprendre parce que celui-ci procure plus de bien-être que l'effort ? Oserait-on prendre le découragement comme modèle ordinaire et normal de l'action collective ?

Si le courage et la capacité d'agir ont besoin d'un même retournement mental pour redevenir perceptibles, peut-être est-ce dû au fait que notre civilisation privilégie (impératif de communication) ce que nous *signifions* au détriment de ce que nous *sommes*, ce que symbolise notre action plutôt que ce qu'elle fait réellement. Mais le langage de la *capacité* d'être, de faire et d'agir porte en lui la force de concurrencer cette rhétorique de l'apparence parce qu'il redonne accès à la réalité. La *capabilité*, loin de multiplier des chances imaginaires de réussites improbables, veut être l'incarnation de ce que nous savons, voulons et pouvons dans des actions, des entreprises et des réussites qui font du monde ce qu'il est. S'instruire n'est pas conformer son esprit à un modèle étranger et abstrait, mais transformer des dispositions en talents véritables. La compétence médicale ne se limite pas à la guérison des corps quand elle contribue à restaurer la puissance d'agir des patients. La défense militaire de la nation ne se borne pas à obéir à la politique du moment dès lors que sa vocation est de prolonger la capacité d'une société à être et demeurer l'acteur indépendant de son existence et de son unité. Dans ces quelques exemples, les raisons d'agir sont des capacités de faire qui révèlent des ressources que le simple calcul est incapable de produire, comme d'ajouter au devoir le surplus d'une solidarité dont on peut faire le don ou d'user de son énergie sur le mode de la dépense plutôt que de l'économie quand il s'agit de promouvoir des buts souhaitables ou d'anticiper des puissances d'agir qui regardent l'avenir. Reconnaître le courage qui est déjà à l'œuvre chez ceux qui contribuent à maintenir, restaurer ou inventer la capacité d'agir des autres, en dépit de l'oubli ou de l'ignorance où ils sont tenus, annonce, peut-être, un courage qui vient. ┐



JEAN-RENÉ BACHELET

LA BRAVOURE, VERTU DU PASSÉ ?

« Il vous suffira de dire "j'étais à la bataille d'Austerlitz" pour que l'on vous réponde "Voilà un brave !" » L'adresse de Napoléon à ses soldats au lendemain d'une victoire à l'éclat sans pareil est éloquente : pour le plus grand chef de guerre que la France ait connu, la bravoure est la vertu militaire par excellence, au point que sa seule mention suffit au plus vibrant des éloges.

Le mot a vieilli. Pour s'en convaincre, il suffirait sans doute de consulter les textes des citations décernées à ceux qui se distinguent dans les opérations d'aujourd'hui. Le temps n'est plus où un sous-lieutenant de la Grande Guerre pouvait être qualifié de « jeune officier d'une bravoure légendaire »¹. Et pourtant, si la bravoure se définit comme le courage au combat, l'audace, la vaillance, le mépris du danger, ne demeure-t-elle pas la vertu² sans laquelle il n'y a pas de soldat qui vaille ?

On pourra objecter que l'hésitation sémantique tient peut-être à l'évolution même du combat qui n'aurait plus que par exception l'extrême brutalité des affrontements d'antan. Outre que ce point est discutable, l'action militaire reste néanmoins, dans sa quintessence, un engagement de l'être tout entier au cœur de périls extrêmes, qui requiert une « vertu » toute particulière. Peut-être aussi, en substituant le plus souvent le mot « courage » au mot « bravoure », veut-on écarter dans celle-ci ce qu'elle peut sous-entendre de témérité, d'irréflexion, d'impétuosité, pour lui préférer une attitude plus raisonnée. On y reviendra.

Pour autant, à l'heure de vérité du soldat, dans le crépitement des rafales, dans le fracas des explosions, quand le sang coule, quand la peur est un étai, quand tout devrait pousser à renoncer, à s'incruster dans le sol, à sauver sa vie, quand le fait d'« y aller » lorsque le chef a dit « en avant » est une folie, comment qualifier cela sinon d'acte de bravoure ? Autrement dit, de manifestation d'un courage très spécifique en ceci que le « cœur » – au sens de la question posée à Rodrigue : « As-tu du cœur » ? – l'emporte sur la raison.

D'ailleurs, s'il est une tradition dans l'héritage culturel de l'armée française, c'est bien le culte de la bravoure. Avec le respect de la parole donnée, elle est la marque de la chevalerie. La *Chanson de Roland*, cette

1. Sixième citation, celle-là à l'ordre de l'armée, décernée en 1918 au sous-lieutenant Jean Vallette d'Osia, futur chef de l'armée secrète (AS) de Haute-Savoie en 1943.

2. Du latin *virtus* (« le courage »).

Énéide nationale écrite plus de trois siècles après le combat d'arrière-garde de Roncevaux³, campe pour les temps à venir la bravoure en vertu cardinale. Roland et ses preux seront désormais l'archétype du guerrier à la française : audacieux, impétueux, téméraire, au mépris d'une mort au combat dont l'éclat semble l'emporter sur la victoire elle-même. Au prix, aussi, de désastres historiques, depuis Crécy ou Azincourt jusqu'à Reichshoffen et aux offensives meurtrières de la Grande Guerre. Il n'en demeure pas moins qu'à Roland, au fil des siècles, font écho le chevalier Bayard, le tambour Bara⁴, les maréchaux Murat, Ney, le général Lasalle, de la Grande Armée, les chasseurs de Sidi-Brahim, les légionnaires de Camerone, les marsouins de Bazeilles, les saint-cyriens du « serment de 14 »⁵, Pol Lapeyre⁶ et Bournazel⁷, les « cadets de Saumur »⁸...

Pour ce qui concerne les héros nommément désignés de cette filiation, il est vraisemblable qu'en dehors des saint-cyriens et de ceux qui aspirent à le devenir, leur nom est ignoré de la plupart. En revanche, Sidi-Brahim, pour les chasseurs, Camerone, pour la Légion étrangère, Bazeilles, pour les troupes de marine, sont célébrés chaque année avec faste. À Vincennes, à Aubagne et à Fréjus, les « maisons mères », est organisée une cérémonie nationale à laquelle les plus hautes autorités militaires se font souvent obligation d'assister. De surcroît, en parallèle, il n'est pas de garnison, aussi modeste, exotique ou conjoncturelle soit-elle, occupée par ces mêmes chasseurs, légionnaires ou marsouins, qui ne procède à sa propre célébration, fût-elle de la plus grande sobriété, notamment en opérations. Ainsi, pour ces troupes qui, chacune en ce qui la concerne, se conçoivent comme ayant vocation à l'excellence et qui constituent une part très significative des unités projetées au contact sur tous les théâtres d'engagement d'aujourd'hui, ces faits d'armes, à cent cinquante ans et plus de distance, restent la référence suprême du comportement au combat. Ils sont la marque

3. L'arrière-garde de Charlemagne est massacrée au col de Roncevaux en 778. La *Chanson de Roland* est composée au début du XII^e siècle.

4. Joseph Bara est un jeune volontaire tué durant la guerre de Vendée le 17 frimaire an II à l'âge de quatorze ans. La Convention en a fait une icône de la République, plus tard magnifiée dans les manuels scolaires.

5. Le 30 juillet 1914, lors du baptême des deux dernières promotions de Saint-Cyr avant l'entrée en guerre, « De la croix du drapeau » (1913-1914) et « De la grande revanche » (1914), par la promotion « Montmirail », Jean Allard Meeus exhorta les cyrards qui l'entouraient à monter au combat « en casoar et gants blancs ».

6. Sous-lieutenant au 5^e régiment de tirailleurs sénégalais lors des opérations de pacification du Maroc, Pol Lapeyre commande le poste de Deni Derkoul qu'il fait sauter plutôt que de se rendre le 14 juin 1925, à l'issue d'un siège de soixante et un jours.

7. Capitaine de goumiers au cours des opérations de pacification du Maroc, Henry de Bournazel s'était acquis auprès des autochtones une réputation d'invulnérabilité en montant à l'assaut à la tête de ses troupes revêtu du burnous rouge de parade. Il meurt au combat en 1933, après avoir exécuté l'ordre qui lui avait été donné d'adopter une tenue plus réglementaire.

8. Les 19 et 20 juin 1940, deux jours après l'allocution radiodiffusée du maréchal Pétain appelant à cesser le combat, les élèves-officiers de l'école de cavalerie de Saumur, aux ordres du colonel Michon, s'opposent au franchissement des ponts de la Loire par les divisions allemandes.

de leur identité collective. Ils demeurent pour ces troupes et, par mimétisme, pour une large part de l'armée française, une source d'inspiration. Or qu'y trouve-t-on sinon la pérennité du culte de la bravoure telle qu'esquissée précédemment, avec ses fulgurances, mais aussi ses excès, bien à rebours, souvent, de l'air du temps ?

Sidi-Brahim, Camerone, Bazeilles, la bravoure en héritage

Dans l'ordre chronologique, apparaît d'abord Sidi-Brahim. La conquête de l'Algérie se heurte alors aux plus talentueux de ses adversaires, l'émir Abd el-Kader. Du 23 au 26 septembre 1845, quatre-vingts chasseurs retranchés dans le marabout de Sidi-Brahim font face aux assauts de cinq mille cavaliers conduits par l'émir en personne. Affamés, assoiffés, les rescapés se ruent sur les avant-postes ennemis le 26 à l'aube. Formant le carré, les blessés au centre, ils cherchent à rejoindre le premier poste ami. Seize seulement y parviendront vivants, aux ordres du caporal Lavayssière qui a pris le commandement, tous les officiers ayant été tués. Pour les chasseurs, qui avaient été créés précisément pour apporter une capacité nouvelle adaptée aux caractéristiques des opérations outre-Méditerranée⁹, ce fait d'armes sera d'emblée magnifié. Il allait devenir un mythe fondateur. Aujourd'hui, sa mémoire en est entretenue à Vincennes, au « tombeau des braves ». Et chaque année, dans chaque garnison, à la date anniversaire, tous les chasseurs écoutent le récit des combats. « L'esprit chasseur » qui se définit comme une combinaison d'allant, d'audace et d'esprit d'initiative, mais aussi de sens du devoir pouvant aller jusqu'au sacrifice, y trouve sa principale source d'inspiration.

Le parallèle est frappant avec Camerone pour la Légion étrangère. Elle aussi est créée pour la conquête de l'Algérie. Elle aussi allait trouver dans la célébration épique des combats de Camerone son mythe fondateur. Les faits se déroulent au cours de la campagne du Mexique, cette guerre oubliée et aujourd'hui largement incomprise des années 1861-1867¹⁰. Alors que l'armée française fait le siège de Puebla, à la

9. En complément des unités « de ligne », lourdes et peu manœuvrières, il s'agissait de créer des unités légères, dans lesquelles étaient privilégiées la fluidité, l'initiative et l'adaptation au terrain. Pour cela, on allait fédérer, au sein de bataillons autonomes, des combattants, les « chasseurs », qui avaient toujours existé, individuellement ou par équipe, à pied ou à cheval, pour agir en éclaireurs en avant des troupes. Le cor, qui allait devenir leur signe distinctif, est la représentation de celui dont ces éclaireurs étaient équipés pour signaler leur retour dans les lignes et éviter les méprises.

10. Tout se passe comme si la guerre du Mexique souffrait du discrédit général affectant le Second Empire. De fait, il y avait bien un objectif stratégique à cette expédition : tirer parti de la guerre de Sécession pour créer en Amérique du Sud un pôle d'équilibre catholique et latin face à l'ensemble anglo-saxon et protestant du Nord. Le retrait, qui n'est pas sans lien avec l'issue de la guerre de Sécession, est marqué d'un sceau quelque peu infâmant par l'abandon à un sort tragique de l'archiduc Maximilien d'Autriche, que Napoléon III avait pensé habile de placer sur le trône mexicain.

fin avril 1863, il s'agit de prêter main-forte à un important convoi de ravitaillement. La compagnie du régiment de Légion étrangère qui en est chargée, forte d'une soixantaine d'hommes aux ordres du capitaine Danjou, doit faire face, le 30 avril, à l'attaque de deux mille Mexicains. Formant le carré, repoussant plusieurs assauts, elle se retranche à l'abri des murs entourant un vaste bâtiment, l'hacienda de Camerone. Pour le capitaine Danjou, il s'agit de tenir le plus longtemps possible de façon à donner au convoi le temps de rejoindre Puebla sans être inquiété. Il fait jurer à ses hommes de « se défendre jusqu'à la mort ». Onze heures durant, dans une chaleur accablante, les légionnaires résistent à des assaillants infiniment supérieurs en nombre. Trois d'entre eux seulement font face au dernier assaut ; ils acceptent finalement de se rendre mais sous condition que l'on soigne leurs camarades blessés et qu'on leur laisse leurs armes.

Comme pour Sidi-Brahim, le fait d'armes est exalté dès l'époque. En 1892, un monument est érigé sur les lieux ; il porte l'inscription : « Ils furent ici moins de soixante opposés à toute une armée, sa masse les écrasa. La vie plutôt que le courage abandonna ces soldats français le 30 avril 1863. À leur mémoire, la patrie éleva ce monument. » Aujourd'hui, chaque année, le 30 avril, la célébration des combats de Camerone donne lieu à Aubagne à une imposante cérémonie au cours de laquelle en est fait le récit, tandis qu'est portée solennellement la main artificielle du capitaine Danjou¹¹. Camerone reste ainsi pour la Légion étrangère la référence suprême dans son culte de l'accomplissement de la mission au mépris de la mort. Aujourd'hui encore, l'expression « faire Camerone » est parlante pour les légionnaires, tout comme « faire Sidi-Brahim » pour les chasseurs. L'une et l'autre expriment la quintessence de la bravoure.

Avec Bazeilles, les troupes de marine, leurs marsouins¹² et leurs bigors¹³, ne sont pas en reste. En 1870, à l'entrée en guerre contre la Prusse, ces troupes, encore rattachées à la Marine, sont pour la première fois regroupées dans une division, la « division bleue¹⁴ ». Celle-ci appartient à l'armée Mac-Mahon qui cherche à rompre l'encerclement de Metz ; sa 2^e brigade reçoit mission de tenir le village de Bazeilles, sur le flanc est de la forteresse de Sedan. Pris et repris quatre fois, le village est le lieu de combats acharnés les 31 août et 1^{er} septembre 1870. Les marsouins luttent à un contre dix,

11. Le capitaine Danjou, amputé d'une main, portait une prothèse qui a été pieusement conservée au musée de la Légion étrangère.

12. Appellation traditionnelle des fantassins « de marine ». Par extension, désigne souvent tout membre des troupes de marine.

13. *Idem* pour les artilleurs « de marine ».

14. L'uniforme en est bleu quand les unités de ligne portent le pantalon « garance ».

rue par rue, maison par maison, mais les pertes sont effroyables et les munitions viennent à manquer. L'épisode emblématique de la défense de l'auberge Bourgerie, immortalisé par le peintre Alphonse de Neuville dans son célèbre tableau *Les Dernières Cartouches*, se déroule le 1^{er} septembre en fin de matinée. Le commandant Lambert, blessé, et une poignée d'hommes défendent la maison. Ils tiendront jusqu'à l'épuisement complet des munitions. Le capitaine Aubert tire la dernière cartouche.

Popularisé dès l'époque, le fait d'armes allait devenir le mythe fondateur des marsouins et des bigors au sein des troupes de marine devenues troupes coloniales lorsqu'elles rejoignent l'armée de terre en 1900. Rebaptisées aujourd'hui troupes de marine, elles en célèbrent chaque année l'anniversaire avec faste et ferveur, à Fréjus. Elles y affirment leur cohésion et la pérennité de l'exemple de ceux de la maison des « dernières cartouches », dans l'exaltation de l'ardeur au combat et de la fermeté d'âme quand bien même tout semble perdu.

La similitude des valeurs portées par ces trois évocations est totale. Toutes mettent en scène la bravoure au combat, une bravoure faite de vaillance tour à tour impétueuse et impavide, de panache et d'abnégation, de mépris de la mort et de sens de l'honneur porté jusqu'au sacrifice suprême, une bravoure nourrie par la fraternité d'armes qu'elle alimente en retour, une bravoure inscrite en lettres d'or sur les emblèmes et léguée en héritage. La leçon en est claire : être chasseur, légionnaire ou marsouin, mais tout aussi bien être soldat de France, c'est être prêt à refaire, si nécessaire, Sidi-Brahim, Camerone ou Bazeilles.

La bravoure n'est de nos jours jamais nommée. Elle est néanmoins, d'évidence, célébrée, proposée en exemple, distillée comme un puissant ferment culturel. Un tel constat suscite nombre de réflexions, sur la forme et sur le fond.

La bravoure en question

À propos de la célébration de Camerone, on connaît l'anecdote : un légionnaire est interrogé sur les impressions que lui ont laissées cérémonie et festivités associées ; la réponse a de quoi réjouir les sceptiques : « Quelle cuite ! » Autrement dit, faut-il exclure que les manifestations récurrentes évoquées ici, celles qui accompagnent l'évocation des trois hauts faits d'armes dont il est question, ne soient que combinaison de folklore militaire, de liturgie laïque et d'activités festives dénuées de sens véritable ?

À l'appui de cette appréciation, une question mérite attention : en quoi des événements et des comportements datant de l'aube de

l'ère industrielle, et plongeant leurs racines un millénaire plus tôt, peuvent-ils être sources d'inspiration dans un monde qui a plus changé au cours des cinq dernières décennies que durant les cinq siècles qui ont précédé ?

La question n'est qu'à demi pertinente. Pour dire en quoi elle ne l'est pas, il faut rappeler ce qu'est, par nature, l'action militaire. Usage de la force au cœur de la violence du monde quand il n'est plus d'autre solution pour y mettre un terme, elle suppose, pour aboutir, la présence *in fine* de l'homme sur le terrain ; les exemples contemporains ne manquent pas pour en apporter la preuve. Elle implique dès lors, de la part du combattant, un engagement qui peut être hors normes, à la mesure du déchaînement de violence auquel il est exposé. La brutalité de cette « heure de vérité » du soldat a été rappelée plus haut. Imaginer qu'en certaines situations on puisse en faire l'économie, c'est vouer l'action militaire à l'échec, avec de surcroît l'humiliation et la honte.

Que l'on songe, par exemple, à l'abandon par les forces de l'ONU des enclaves de Zepa et de Srebrenica en Bosnie à l'été 1995 : il eût suffi d'un capitaine résolu à la tête de soldats qui se comportent en soldats – à supposer que la hiérarchie, plus spécialement la hiérarchie politique, jusqu'au plus haut niveau, s'y prête – et il n'y aurait vraisemblablement pas eu ces massacres que l'on a pu qualifier de « dernier génocide du siècle » en Europe. La même période offre un contre-exemple : la reprise d'assaut du pont de Vrbanja¹⁵, à Sarajevo, en mai 1995, par un capitaine, quant à lui résolu, et des soldats qui, eux, se sont comportés en soldats, au prix, il est vrai, de la mort de deux d'entre eux.

Mais, faut-il le répéter, si tout chef militaire digne de ce nom doit avoir le souci impérieux d'épargner la vie de ses hommes, un objectif « zéro mort » qui l'emporterait sur tout autre condamne l'action militaire à l'inefficience et la frappe d'absurdité. Donc le soldat est là pour « l'heure de vérité ». Et pour cette heure-là, il ne fera jamais preuve de trop de « bravoure », comme à Sidi-Brahim, comme à Camerone, comme à Bazeilles, toutes choses égales par ailleurs. En cela, le rituel parle au chasseur, au légionnaire, au marsouin : en alimentant son imaginaire, en suscitant son émotion, il l'invite à suivre la voie tracée par les anciens¹⁶.

Dans ce texte, tout est dit des ressorts de l'action militaire :

15. Le 27 mai 1995, au cours du conflit bosniaque et du siège de Sarajevo, qui marquent le paroxysme de l'éclatement de la Yougoslavie, une compagnie du 3^e RIMA (régiment d'infanterie de marine) aux ordres du capitaine Lecointre reprend de vive force un poste occupé par surprise par les Serbes durant la nuit.

16. À cet égard, l'adresse du colonel Bernard Thorette (futur chef d'état-major de l'armée de terre) à son régiment, le 3^e RIMA, à la veille de l'offensive durant la première guerre du Golfe, reproduite dans l'encart ci-dessous, est très illustrative.

**ORDRE DU JOUR DU COLONEL BERNARD THORETTE,
CHEF DE CORPS DU 3^e RIMA, À LA VEILLE
DE L'OFFENSIVE DANS LE DÉSERT IRAKIEN
(GUERRE DU GOLFE, 3 JANVIER 1991)**

«Vous vous battrez demain pour quatre raisons principales. Chacune est complémentaire de l'autre, mais si vous deviez n'en retenir qu'une, celle-là suffirait.

«Vous vous battrez parce que le président de la République, chef suprême des armées, vous l'ordonne, soutenu dans cette décision par le Parlement, émanation du peuple français et conformément aux décisions de l'ONU, émanation des États du monde.

«Vous vous battrez parce que vous avez choisi le noble métier des armes et qu'il est des circonstances où les armes et l'expression de la force doivent servir le droit.

«Vous vous battrez parce que l'adversaire qui est le vôtre aujourd'hui sera demain votre ennemi. Mais vous vous battrez sans haine.

«Vous vous battrez enfin pour le chef qui vous conduira, le camarade qui sera à vos côtés, le souvenir de nos anciens symbolisé par les plis de notre drapeau, pour l'esprit des troupes de marine qui, nous tous marsouins, nous anime et nous unit.»

- < d'abord, une nécessaire adhésion de l'esprit par l'affirmation de la légitimité de l'action ;
- < l'appel au professionnalisme ;
- < l'injonction éthique ;
- < enfin et surtout, l'adhésion du cœur par la référence à la fraternité d'armes, à l'esprit de corps et au patriotisme, toutes valeurs transmises en l'occurrence par l'héritage des troupes de marine.

Le moment est venu de tenter d'éclairer l'étrange absence dans les textes et les propos contemporains du mot « bravoure » et de l'adjectif « brave », quand bien même la culture diffusée et la formation donnée en sont profondément imprégnées.

Il n'est pas anodin que l'on ait quelques difficultés à compléter, au-delà du début de la Seconde Guerre mondiale, la lignée multiséculaire issue du preux Roland, telle que suggérée précédemment. Il est pourtant tout à fait certain que les « braves » n'ont pas manqué depuis lors, que ce soit au cours de la campagne d'Indochine, de celle d'Algérie ou des engagements plus récents. Pourtant, pas un nom parmi ceux-là n'est célébré à l'instar de ceux de Pol Lapeyre ou de Bournazel dans les années 1930, avec une connotation légendaire qui les plaçait dès l'époque au panthéon des héros. Pas un combat du

dernier demi-siècle n'est venu ajouter son nom au triptyque emblématique issu du XIX^e siècle. Phénomène de proximité ? Peut-être, mais les exemples historiques montrent que ce n'est pas une règle. Discrédit dont seraient entachés les conflits de la décolonisation ? S'il est vraisemblable que l'opinion est orientée en ce sens, l'institution militaire n'en est que faiblement affectée, cultivant une vision apolitique de ses engagements. On peut même observer que perdure une mémoire mythique de la « guerre d'Indochine », sans pour autant que tel ou tel homme, tel ou tel fait – on pense, parmi tant d'exemples d'une vaillance hors du commun, à la retraite de Tu Lê de Bigeard¹⁷ – aient acquis un statut de référence fondatrice. Quant aux engagements des deux dernières décennies, ils bénéficient de la faveur populaire et médiatique. Or rien ni personne, là non plus, ne vient s'inscrire dans la lignée des « braves » et des hauts faits d'armes emblématiques. Vrbanja, par exemple, en recèle tous les ingrédients, mais qui, en-dehors des initiés, en connaît plus que le nom, s'il le connaît ?

Cette question renvoie à la problématique du « héros » traitée dans un précédent numéro d'*Inflexions*¹⁸. Le constat, dans cette évolution, d'un point origine au cours de la Seconde Guerre mondiale, conduit à formuler une hypothèse : les effroyables hécatombes de cette guerre totale, l'impensable régression barbare que marque le nazisme, avec notamment son univers concentrationnaire auquel fait écho pour une large part le goulag soviétique, les génocides, le terrorisme aveugle, en bref le retour de la barbarie, tout cela dans un monde de plus en plus ouvert à l'information, n'auraient-ils pas profondément et durablement affecté les paradigmes ? Au XIX^e siècle, on était encore porté par l'optimisme du siècle des Lumières. Passé le XX^e siècle, nous avons appris qu'en chaque homme, sous le vernis de la civilisation, peut ressurgir la barbarie.

Dès lors, pour la question qui nous occupe, jamais plus la bravoure ne pourra être célébrée comme fureur guerrière, à l'instar des accents épiques de la *Chanson de Roland* qui les conjugue avec allégresse. Telle est aujourd'hui, à jamais, la problématique de la bravoure au combat : à cultiver, à susciter de toute nécessité car, sans vaillance ni mépris du danger, il n'est aucune chance de l'emporter. Mais sachant que dès lors que ce ressort est tendu, puis libéré, la voie peut être ouverte à l'ivresse meurtrière. Pour cela, au-delà de la formation éthique, le

17. Le 16 octobre 1952, dans le Haut-Tonkin, le 6^e bataillon de parachutistes coloniaux aux ordres du chef de bataillon Bigeard est parachuté avec six cent soixante-cinq hommes pour porter assistance aux petits postes disséminés dans la montagne, en perspective d'une offensive du Vietminh. Celle-ci se déclenche simultanément avec deux divisions fortes de dix mille hommes. Le 24 octobre, après une retraite qui est une véritable épopée et alors que le commandement croit le bataillon anéanti, Bigeard rejoint la base de Na San avec l'essentiel de ses effectifs et des garnisons évacuées.

18. « Que sont les héros devenus ? », *Inflexions* n° 16, 2011.

rôle des traditions, du cérémonial, des modèles épiques proposés en exemples est déterminant. Sidi-Brahim, Camerone, Bazeilles jouent ce rôle pour l'illustration de la vaillance, du mépris du danger, de l'accomplissement de la mission quoi qu'il en coûte. En complément, les modèles contemporains illustratifs de la problématique identifiée ici restent à proposer et à orchestrer. Ils existent. Mais peut-être faut-il que le temps fasse son œuvre.

Encore restons-nous là dans le droit fil des valeurs militaires nourries au cours des siècles. Mais, s'il fallait se persuader qu'après les régressions barbares du ^{XX}^e siècle, notamment l'univers concentrationnaire d'extermination conçu et mis en œuvre par les nazis dans un pays de haute civilisation, plus rien ne sera jamais comme avant et que la bravoure d'antan peut s'en trouver balayée comme un fétu de paille, le témoignage d'un grand ancien, le général André Rogerie, ouvre des abîmes.

En novembre 1942, l'invasion de la zone sud et la dissolution de l'armée d'armistice surprennent ce jeune homme à peine sorti de l'adolescence alors qu'il est en classe de préparation à Saint-Cyr. Décidé à rejoindre la France libre, il est arrêté en juillet 1943, puis déporté. Il va alors vivre une odyssée qui a peu d'équivalents, déporté successivement à Buchenwald, Dora, Maïdanek, Auschwitz-Birkenau, Gross-Rosen, Nordhausen, Dora à nouveau, Harzungen enfin, pour ne retrouver la liberté qu'en avril 1945. Aujourd'hui officier général en deuxième section, il n'a de cesse de témoigner. Ainsi l'a-t-il fait en 2002 à l'occasion d'un colloque organisé à Aix-en-Provence sur le thème des « saint-cyriens dans la Résistance ». Il déclarait alors : « Le drame du saint-cyrien dans un camp de concentration, c'est d'assister impuissant, ne pouvant pas réagir, à des actes de barbarie. Protester, c'est être immédiatement abattu. Attendre sans broncher, c'est avoir une chance de revenir pour témoigner. En cet instant et avant de conclure, je voudrais que nous ayons une pensée et peut-être une prière pour nos camarades saint-cyriens qui avaient rêvé eux aussi de mourir un soir sous un ciel rosé, en faisant un bon mot pour une belle cause en casoar et en gants blancs, et qui sont morts de façon atroce dans la plus effroyable des misères. »

Cette même terrible expérience devait être celle des membres du corps expéditionnaire français en Indochine faits prisonniers après le désastre de la RC4¹⁹. *Le Manifeste du camp n° 1* de Jean Pouget décrit la descente aux enfers d'officiers qui, se refusant à composer avec leurs geôliers et à se renier, sont voués à disparaître les uns après les autres.

19. Fin septembre/début octobre 1950, l'évacuation des postes situés sur la route coloniale n° 4 (RC4), reliant le delta du Tonkin à la frontière de la Chine, est décidée. Elle sera notamment marquée par l'anéantissement, dans la région de Cao-Bang, du 1^{er} bataillon étranger de parachutistes et du 3^e bataillon de parachutistes coloniaux, largués en renfort.

Il faudra l'injonction d'un preux parmi les preux, le capitaine Cazaux²⁰, à l'heure de sa mort, pour que les survivants admettent que la seule bravoure qui vaille désormais était de tout faire pour survivre et pour être les témoins de leurs camarades morts de misère. Ils signèrent le manifeste qui stigmatisait la politique de la France présenté par leurs geôliers.

Si conclure, c'est ouvrir, cette ouverture-là paraît invalider tout ce qui précède et peut sembler désespérante. Il n'en est rien, car l'abomination des systèmes capables de produire cela doit fonder la détermination de ceux qui ont vocation à s'y opposer par les armes. Une vocation qui implique le culte de la bravoure. ┘

20. Le capitaine Paul Cazaux commande le 3^e BPC lors du désastre de la RC4 en octobre 1950. Interné au camp n° 1, son refus de composer avec le Vietminh le condamne à mort par épuisement. Avant de mourir, il exhorte les officiers qui l'entourent à tout faire pour survivre. Après Dien Bien Phu, en mai 1954, le capitaine Jean Pouget, qui fait partie des milliers de prisonniers, retrouve les survivants qui lui racontent leur odyssée. Après sa libération, il en fera le thème d'un livre qui a fait date : *Le Manifeste du camp n° 1*.



YANN ANDRUÉTAN

MÉTAMORPHOSES

« La bravoure absolue, qui ne refuse pas le combat même à chances inégales, s'en remettant à Dieu ou à la destinée, cette bravoure n'est point naturelle à l'homme ; elle est le résultat de la culture morale, elle est infiniment rare. »

Charles Ardant du Picq (*Études sur le combat*)

Quand on pense au courage, on imagine le pompier qui brave les flammes, le soldat qui va chercher son camarade blessé sous le feu ennemi ou des hommes célèbres tels de Gaulle partant pour Londres ou Rosa Parks s'asseyant dans la partie du bus réservée aux Blancs. Nous y reconnaissons le courage, celui des anonymes comme celui des héros. Mais peut-on parler du courage au singulier ? Dans *Carnage et culture*, Victor Davis Hanson analyse le choc culturel vécu par les Aztèques face aux Espagnols de Cortés. Chacun des adversaires considérait l'autre comme lâche alors que lui-même était un brave. Les Aztèques avaient l'habitude de mener des guerres « fleuries » : l'important était de capturer des ennemis vivants afin qu'ils soient sacrifiés aux dieux. Les conquistadors étaient eux rompus à la guerre à l'occidentale : courte et extrêmement violente. Pour les premiers, la démonstration du courage était suffisante, alors que pour les seconds, seul comptait l'affrontement du danger. Il faut donc admettre qu'il existe plusieurs types de courage. Mais est-il si différent en fonction des cultures et des époques ? Le courage recèle quelques particularités, et cela tout au long des époques et des cultures. Il n'est pas une simple vertu. Il appartient au contraire à une économie morale et sociale complexe que nous détaillerons à travers différents oxymores.



Déclinaison historique et sociale du courage



La vertu des héros

Depuis que les hommes se racontent des histoires, des épopées, le courage est la vertu des héros. D'ailleurs, les termes « héroïsme » et « courage » sont dans l'imaginaire suffisamment proches pour qu'ils soient interchangeables. Georges Dumézil chez les Indo-Européens comme Maurice Godelier chez les Baruyas de Papouasie-Nouvelle-Guinée ont montré que le guerrier occupe une place à part dans ces sociétés. Les héros mythologiques des

épopées indiennes ou grecques ne sont pas des hommes ordinaires. Ils sont les enfants d'une divinité : Achille est le fils de Thétis, les Pandava sont les enfants de différents dieux védiques, Siegfried est le petit-fils de Wotan... Leur ascendance les sépare donc du monde commun et les dote de qualités extraordinaires. Certes, il s'agit de mythologie, mais chez les Baruyas, les « grands hommes », les guerriers, échappent eux aussi au lot commun. Ainsi certains interdits traditionnels ne peuvent leur être appliqués, notamment dans le choix des partenaires. Cette division traditionnelle se retrouve dans l'Inde védique avec le système des castes : la deuxième, celle des *kshatriyas*, les « guerriers », n'a ni les mêmes obligations rituelles, ni les mêmes interdits que celle des brahmanes, par exemple. On ne devient donc pas un guerrier, on naît guerrier. Et si ce guerrier se trouve en partie exclu de la société, celle-ci attend de lui un certain nombre de choses. Il est celui qui porte les armes, qui fait la guerre, qui assure des fonctions rituelles. Il doit aussi montrer du courage. Il ne saurait être lâche.

Le courage est donc ontologique à la fonction guerrière. Il n'est pas acquis mais inné. Cette conception semble absurde. Néanmoins, pendant quelques centaines d'années, ont été exclues des forces armées un certain nombre de minorités (femmes, Noirs, homosexuels) sous prétexte qu'elles ne montreraient pas suffisamment de bravoure. Les Noirs américains, par exemple, avaient la réputation de fuir au son des coups de feu. Et lorsque les premières femmes ont intégré des compagnies de combat au début des années 2000, certains se sont émus de savoir si elles ne craqueraient pas face au danger, si elles ne seraient pas lâches...

Le guerrier, le héros est donc par nature courageux. Conséquence : ce courage flirte souvent avec la témérité. Comparons Achille et Hector. Le premier recherche le combat, la gloire. C'est un personnage assez vain. Le second est plus humain. Il sait Troie condamnée par l'irresponsabilité de son frère Paris. Mais il continue à se battre pour une cause autre que la gloire : sa famille et sa cité. Avec lui se dessine la véritable valeur du courage : l'engagement envers le groupe, envers sa communauté. Achille n'a véritablement fait preuve de courage qu'une seule fois, lorsqu'il a dû choisir entre une vie courte mais glorieuse ou une vie longue mais terne.

Pourquoi le guerrier se doit-il d'être courageux ? Le courage n'est pas encore une valeur individuelle. Il doit être démonstratif. Deux situations le mettent en scène : le duel et l'exemplarité. Que ce soit à l'époque archaïque ou dans le Japon d'avant le XVII^e siècle, la plupart des batailles commençaient par une série de défis opposant les guerriers les plus éminents. Ce rite se retrouve

jusque chez certains peuples amérindiens et recouvre des fonctions multiples. Les guerriers démontraient leur valeur, donc leur courage en s'affrontant. La victoire assurait aussi un ascendant moral sur le camp adverse. On imagine qu'ainsi un camp pouvait vaincre l'autre en faisant l'économie d'une bataille. Le combat des Trente¹ pendant la guerre de Cent Ans n'avait pas d'autre but. L'exemplarité du courage, elle, a pour fonction d'entraîner la troupe derrière soi. On suit l'homme courageux, on se laisse emporter par son élan. C'est ce que préconisait Ardant du Picq. La valeur du chef devient la valeur de la troupe. Le guerrier doit entraîner les autres hommes par son ardeur au combat, son mépris de la mort et son courage. Le courage du guerrier est donc d'abord un courage démonstratif, un courage qui s'exhibe.

■ Le courage existentiel

Aujourd'hui, les héros ont disparu et les guerriers sont rares. On sait aussi que les sociétés dites traditionnelles ont souvent recours à des substances psychotropes pour provoquer des comportements téméraires. Faire la démonstration de son courage n'est plus considéré depuis longtemps comme une preuve de cette vertu. Le courage est devenu individuel, existentiel.

Cette conception surgit dans l'histoire occidentale avec Platon. Dans un dialogue peu connu, le *Lachès*, Socrate s'interroge sur l'éducation. Il est accompagné par deux généraux athéniens : Lachès, donc, et Nicias. Cet échange soulève une question qui nous intéresse : le courage s'apprend-il ? Platon rompt avec la conception homérique du courage. Il s'oppose à la vision de Sparte. Pour lui, le paradigme du courage est l'hoplite qui tient sa place dans la phalange lors du choc. Le courage est donc un acte individuel. Pour resituer le débat, il faut rappeler que les Athéniens étaient des hommes libres, persuadés depuis les guerres Médiques que c'était cet état qui leur apportait une supériorité sur les autres peuples. À l'époque de Platon, le courage n'est donc plus une valeur propre à quelques-uns, il n'est plus inné. Socrate fait d'ailleurs remarquer que le marin ou le médecin peuvent eux aussi être courageux en dehors de toute situation de combat.

L'autre conséquence de l'abandon de la naturalisation du courage est qu'il n'existe pas de courage *a priori*. C'est un acte en lien avec un danger, qui s'inscrit face à un risque vital. Ce lien entre danger potentiellement mortel et comportement courageux

1. Trente chevaliers anglais et bretons se sont affrontés lors de la guerre de Cent Ans dans un champ clos pour savoir quel parti serait vainqueur.

a été problématique pour les premiers ethnologues, notamment Darwin. Comment expliquer le courage qui semble en totale contradiction avec l'« instinct de conservation ». On sait aujourd'hui que la plupart des espèces réagissent de trois façons face à un danger. Dans le premier type de réaction, les animaux sont agressifs, ils font mine de se préparer au combat. Le chat hérisse son poil, le chimpanzé crie et montre ses dents ; il s'agit de dissuader l'agresseur d'attaquer en lui laissant penser que le risque est trop grand. Dans le deuxième, ils prennent la fuite, un comportement qui peut être simple ou plus élaboré. Mais il s'agit toujours de mettre le plus de distance possible entre eux et le prédateur. Le poulpe, par exemple, utilise un nuage d'encre comme leurre. Dans le troisième, il adopte la simulation, celle de la mort. La souris capturée par un chat devient flasque, ses signes vitaux diminuent ; le félin se désintéresse alors d'elle et elle peut bientôt reprendre son activité.

Où placer le courage ? Ce n'est pas un comportement de défi. Au contraire même. L'individu affronte délibérément le danger. Ce n'est pas non plus un comportement de fuite ou de sidération. Il est en outre éminemment humain. Il ne se rencontre pas chez les autres espèces qui, en revanche, peuvent montrer des comportements téméraires, notamment chez les jeunes individus.

L'homme courageux, contrairement au téméraire, sait qu'il doit faire face à une menace où sa vie est potentiellement en jeu. Cette conscience du danger est la raison pour laquelle nous qualifions ce courage d'« existentiel ». Le langage populaire parle de courage physique parce qu'il met en jeu l'intégrité corporelle. Mais il ne s'agit pas seulement du corps. Nous rejoignons l'idée développée par Heidegger dans *Être et Temps* : le courage est une forme particulière de l'être-au-monde, celle où le sujet prend conscience qu'il est « être-pour-la-mort » (*Sein zum Todt*). Il accepte le risque de la mort au contraire du téméraire qui le dénie.

■ Le courage éthique

Nous avons largement évoqué le courage des guerriers et des militaires. Mais il existe une dernière forme de courage qui n'est ni démonstrative ni existentielle. Ce courage a la particularité de ne pas être totalement en lien avec une menace immédiate et vitale. On en trouve de nombreux exemples dans l'histoire. Ils sont d'ailleurs exaltés. On doit sans doute aux Romains d'avoir les premiers mis en avant cette conception. Il n'existe pas de mot en latin pour courage. Le concept peut être désigné par le terme *Vir* (« force », « impétuosité ») ou *Animus* (« esprit », « volonté »). Au courage guerrier, les Romains préféraient pour leurs armées la *Disciplina*, la « discipline ». Mais ils

exaltaient aussi le courage civique tel que celui de Cincinnatus. On trouve beaucoup plus de citoyens exemplaires à Rome que de guerriers héroïques.

Dans la culture occidentale, et particulièrement française, le courage le plus valorisé est sans aucun doute celui du résistant. On songe à de Gaulle, à Frenay et à tant d'autres. Nous évoquons Rosa Parks en introduction. Les ressorts de ce courage sont complexes. On trouve chez Platon et Aristote ainsi que chez les philosophes des Lumières les prémices d'une explication. Le courage, ce n'est pas seulement se tenir droit face au danger. C'est aussi une prise de conscience et un acte face à l'injustice, à l'absurde. Camus est le penseur le plus lucide de ce courage. Contre ses antécédents idéologiques, contre ses proches amis, il défend par exemple une autre vision de l'Algérie. Ce courage n'est pas sans risque. Celui-ci est même consubstantiel à toute forme de courage. L'homme courageux, dans ce cas, ne craint pas immédiatement pour sa vie, mais il risque d'être emprisonné, de subir des vexations, de la violence, d'avoir honte. Il met en jeu son intégrité sociale autant que physique.

C'est cette forme de courage qui est aujourd'hui la plus valorisée. Elle est l'aboutissement d'un processus qui a commencé avec les épopées et qui s'est de plus en plus resserré sur l'individu pour finir par aboutir à une valeur éthique où la dimension physique du courage est peu à peu évacuée. Et si ce courage éthique est largement représenté dans le monde civil, il n'est pas étranger non plus au monde militaire. Le premier exemple est évidemment celui du général de Gaulle. Nous pourrions multiplier les illustrations de ce type de bravoure. Les témoignages, qui proviennent pour la plupart des Français libres, décrivent d'abord un sentiment de révolte suffisamment puissant pour faire basculer la vision du monde (*Weltschauung*, pour reprendre le terme technique de phénoménologie). Ce qui était tenu pour acquis ne l'est plus. La décision d'agir apparaît alors clairement. Le courage opère comme un révélateur d'une autre vision du monde. En changeant de posture, l'individu modifie son projet-au-monde de façon irrémédiable.

Les trois oxymores du courage

Le courage est multiple. Et sa généalogie se déploie depuis l'aube de l'histoire. Il a connu des métamorphoses, des variations. L'étymologie nous égarerait et pourrait nous faire croire qu'il s'agit d'une passion. Or le panorama que nous en avons dressé laisse plutôt penser qu'il est le fruit d'un processus complexe qui a beaucoup plus à voir avec

la raison. Mais le courage est une valeur contradictoire par bien des aspects. C'est un acte individuel mais à haute valeur sociale. Il est absurde parce que dangereux mais aussi raisonnable. Par ses conséquences, il peut provoquer le scandale ou être valorisé. D'un point de vue psychologique et sociologique, on peut le résumer à travers trois oxymores.

■ Un individualisme social

Le courage n'est pas une valeur communautaire. Il est l'affaire d'un seul. Le groupe n'est pas en soi courageux ; il peut facilement céder à un mouvement incontrôlé stimulé par la peur. Ce constat valide l'idée que le courage est un comportement qui inhibe les réactions profondes (agressivité, fuite, sidération) face à une menace. Il n'y a de courage qu'individuel. Cela ne veut pas dire que l'exemple ne puisse pas insuffler au reste du groupe l'élan suffisant pour faire face. C'est ce qu'affirme Platon dans le *Lachès* : chaque hoplite, par son comportement, permet à la phalange de tenir face à l'ennemi.

Le courage est un comportement social. L'exemple du courage doit suffire à le transmettre. L'héroïsme en est le meilleur exemple : le héros sert d'exemple aux autres. La défection d'Achille jette le camp achéen dans l'expectative et redonne du courage aux Troyens. L'homme qui se lève et s'élance seul en entraînant avec lui le reste de son groupe fait preuve d'un comportement individualiste et à la fois social. C'est le premier oxymore du courage.

■ Une vertu scandaleuse

Le courage est un scandale. Particulièrement à une époque qui promeut des valeurs ayant comme fondement la recherche de son propre intérêt. Le courage éthique évidemment est scandaleux : il s'oppose à ce qui est communément admis par l'ensemble du corps social. Refuser la ségrégation à une époque où elle était une norme défendue par tous jusque dans les rangs mêmes de ceux qui la subissaient implique une lucidité et un courage importants.

Les ressorts sont identiques à celui de l'enfant qui s'écrit : « Le roi est nu ! » Cela dit, la raison de chacun se dessille et il devient alors évident que ce qui était tenu pour acquis est injuste, choquant, et doit être combattu. Le courage redevient ce qu'il était à l'époque de l'épopée : démonstratif. Il invite le reste du corps social à prendre conscience et à s'engager dans la lutte quelle qu'elle soit. C'est le courage d'Hector qui inspire le reste de ses compatriotes. Il suffit d'un seul pour faire basculer une situation. Cet acte de courage devient alors un symbole. On peut y voir la motivation du geste de Jan Kovacs ou encore celle de ce Chinois anonyme qui, en 1989, sur la place

Tien An Men à Pékin, fit stopper une colonne de chars. On n'est plus courageux pour soi. L'acte s'adresse à autrui, il est dirigé vers les témoins jusqu'alors passifs.

Le scandale se métamorphose en vertu. Il oblige à reconsidérer ce qui était tenu comme évident soit par conformisme soit par soumission. Il est illusoire de croire qu'un seul acte de courage puisse avoir le pouvoir de faire basculer un monde. Il ne faut pas mépriser non plus l'action d'un petit nombre. Toutes proportions gardées quant aux motivations des terroristes du 11-Septembre, il a suffi d'une dizaine de personnes pour altérer durablement les relations entre les États et jusqu'à l'état d'esprit de certaines nations.

Le courage est une vertu, un idéal. Nous souhaitons tous être courageux si l'occasion devait se présenter. La société promeut ce modèle. Les récits portant sur la lâcheté sont rares ou bien le personnage lâche trouve une nouvelle rédemption par un comportement courageux et meurt le plus souvent. Les films de guerre américains des années 1950 regorgent de tels exemples. La plus vieille histoire de l'humanité, celle de Gilgamesh, raconte l'histoire d'un homme qui affronte la mort elle-même. Depuis toujours et dans le monde entier, les récits valorisent le courage, en font la valeur suprême. L'oxymore se constitue donc dans le conflit qu'il peut y avoir entre cette valeur, souhaitée et valorisée par le corps social, et le scandale que le courage peut provoquer en mettant en crise d'autres valeurs et jusqu'à la société même.

■ Une absurdité raisonnable

Le courage est foncièrement absurde. Nous sommes tellement conditionnés à le concevoir comme une valeur que nous ne voyons pas qu'il nuit à tous nos intérêts. D'un point de vue strictement individuel, tout nous pousse à ne pas affronter le danger et même à s'en protéger. On apprend d'ailleurs aux sauveteurs à d'abord se protéger avant de porter secours. Car un comportement courageux peut conduire à la mort. L'individu courageux prévoit cette possibilité. C'est un raisonnement utilitariste conduit *ab absurdo*. Dans le Japon du ^{xv}e siècle, le prince de Mito pointait déjà cette absurdité. Selon lui, le plus humble des paysans était apte à mourir pour une cause, mais il était plus difficile de faire que ce sacrifice soit utile. Il est même des situations où il vaut mieux rester en vie. C'est ce qu'illustre l'histoire célèbre des quarante-sept rônins que l'on peut lire aussi comme une histoire de courage éthique. Ces samouraïs déçus préférèrent en effet la honte afin de pouvoir venger leur maître. Le courage va donc à l'encontre du comportement « instinctif » face à une menace. Il fait appel à des processus cognitifs élaborés. Il est foncièrement raisonnable, au

contraire de la témérité qui, elle, est un déni du danger. Il ne peut y avoir de courage sans raison et sans danger.

Annuler la peur ne rend pas les hommes plus courageux, elle les rend téméraires. L'homme courageux connaît la peur mais est capable de la dépasser. Speculons un peu. Nous évoquions le problème posé en éthologie par le courage. On peut imaginer qu'il a assuré un avantage évolutif majeur. Les hommes, ou les hominidés, ont pu ainsi affronter des dangers que les autres mammifères n'auraient pu affronter. Le troisième oxymore du courage se formule ainsi : le courage est absurde mais il est aussi raisonnable. Il n'y a de courage qu'en pleine conscience du danger et de la peur. ┘



ÉRIC DEROO

EN IMAGES

« Le courage, c'est le courage physique. Ce n'est pas le courage révéralé aujourd'hui, mais celui qu'Alain Finkielkraut appelle la seule forme de courage, celle qui expose la vie de celui qui en fait montre¹. » Comme la plupart des gestes accomplis en situation d'urgence, *a fortiori* de guerre, l'acte courageux est rarement prévisible, donc difficile à capter, à représenter. Pour en rendre compte, il faut alors fabriquer, reconstituer, mettre en scène des symboles censés le caractériser. La licence poétique des artistes – peintres, sculpteurs, graveurs, auteurs... – y a longtemps pourvu en imaginant un certain nombre de poses stéréotypées, peu réalistes, finissant par composer un alphabet populaire, théâtral et allégorique. L'officier menant l'assaut sabre et drapeau en main, la troupe baïonnette au canon, le clairon sonnante la charge se retrouvent sur quantité de supports largement diffusés, en particulier avant la Grande Guerre.

S'imprégnant les unes des autres, ces représentations évoluent cependant au cours du XX^e siècle en France ; elles constituent ainsi un *corpus* que l'on peut tenter de suivre à partir de quelques images, toutes destinées à une large diffusion. D'une vignette publicitaire pour enfant à la couverture d'un récent numéro de la revue des troupes de marine (TDM), des permanences se révèlent, mais aussi des ruptures qui correspondent à l'évolution des techniques et à celle des perceptions.

La pose allégorique chromolithographiée du *Porte-drapeau* (image n° 1), héritée des peintures en vogue après 1870, est reprise et dramatisée dans les photographies éditées en cartes postales coloriées, où même la blessure, voire la mort, y sont figurées (images n° 2 et n° 3). Les conditions techniques de la prise de vue interdisant à l'époque la captation sur le vif², c'est en studio ou après une longue préparation que s'élabore la scène du combat (image n° 4). Les hécatombes de la Grande Guerre conduisent les artistes à un plus grand réalisme, d'autant que la photographie et le cinématographe s'imposent de plus en plus sur le terrain. La sortie de la tranchée du film *Offensive sur la Somme*, en juillet 1916 (image n° 5), immortalise pour une des premières fois l'icône du combattant se hissant à l'assaut, pris de dos ou de côté, toujours en contre-plongée.

1. Extrait de la conférence du général d'armée (2S) Henri Bentégeat, lundi 18 juin 2012, à l'IHEDN.

2. Sans oublier une répugnance certaine des autorités civiles, militaires et morales à montrer la mort dans son propre camp.



N° 1 : vignette publicitaire
Armée française. Porte-drapeau,
vers 1900 (Coll. É. Deroo).



N° 2 : carte postale datée de 1904
(Coll. É. Deroo).



N° 3 : *Blessé! Je meurs pour elle*, carte postale G. B.
datée de 1904 (Coll. É. Deroo).



N° 4 : autochrome Tournassoud, 3^e Zouaves, Algérie, 1915-1918, (ECPAD).



N° 5 : extrait du film *Offensive sur la Somme*, juillet 1916 (ECPAD).



N° 6 : extrait du film *Verdun, visions d'histoire*,
de Léon Poirier, 1928 (Comptoir français du film documentaire).



N° 7 : Robert Capa, *Mort d'un milicien*, Front de Cordoue, 1936 (DR).



N° 8 : Louis Cadin, *Fantassins français, Karlsruhe, avril 1945* (ECPAD).



N° 9 : Jean Péraud, extrait de l'album *Guerre morte*, de J.-P. Dannaud, Indochine, 1954, (ECPAD).

Cadrage qui garantit la vie du photographe et devient même un moyen sûr d'authentifier la photo ou, au contraire, de reconnaître une fiction, comme dans *Verdun, visions d'histoire* (image n° 6). Cet angle de vue réaliste peut aussi être recomposé, comme certains spécialistes³ le suggèrent pour le célèbre cliché de Robert Capa *Mort d'un milicien* (image n° 7). Entre ces deux angles, la photographie *Fantassins français. Karlsruhe, 4 avril 1945* (image n° 8) constitue un classique de l'attente, de la progression qu'une balle peut stopper, de la bravoure des hommes qui s'exposent au grand jour.

Si Jean Péraud, photographe des armées, fige l'instant rare et immortalise un parachutiste vietnamien en pleine progression (image n° 9), la guerre d'Indochine marque pourtant un tournant. L'opinion publique française, de plus en plus sollicitée par les images et les discours qu'elles véhiculent, commence à se défier ou à se lasser des images « choc ». La souffrance, la bravoure, le drame trouvent désormais leur mode d'expression dans le regard, l'immobilité, la lenteur, l'effort. Faiblesse proche du désespoir qui évoque la fragilité de la condition humaine. Le soldat n'est plus un surhomme, un guerrier désincarné, irréel, invisible à force d'être trop vu, mais un homme comme les autres, d'autant plus émouvant que chacun peut s'y reconnaître, s'identifier à lui.

Au corps saisi entre la vie et la mort dans la vitesse de l'assaut, où le flou de la photo donne la mesure de l'héroïsme, instant fugace permettant de personnifier, de sublimer le courage, se substitue un autre corps, suspendu dans un autre temps, un autre espace de l'action, de l'histoire. Singulièrement, cette nouvelle forme de composition, figurant le plus souvent un groupe de soldats, renvoie directement à celle des chefs-d'œuvre du XVII^e siècle italien. Le spectateur est à la place du photographe, au sein même ou face à une action centrale ou de premier plan mettant en avant un sujet principal, avec des regards qui convergent vers un même point, des profondeurs de champs successives, des efforts physiques ou un état de prostration, une immobilité, qui ne cachent rien de la force ou de l'usure des corps (images n° 10 et n° 11). Cependant, si ce type de vue intimiste posée, déjà usitée aux origines de la photographie, est fréquent en 1914-1918, nous trouvons maintenant un pris sur le vif qui, à l'émotion de la séquence elle-même, ajoute le poids du réel, la force de l'instantané. À cet égard, la photographie prise par le caporal-chef Jacquy, du 8^e RPIMA (régiment parachutiste d'infanterie de marine), en Afghanistan en 2008 est emblématique, comme en témoigne son usage depuis dans de nombreuses parutions (image n° 12). ─

3. Bernard Lebrun, Michel Lefebvre, *Robert Capa, traces d'une légende*, Paris, La Martinière, 2011.



AUDREY HÉRISSON

MYTHOLOGIE DU GUERRIER

« Plutôt que d'emprunter avec l'entendement les méandres étroits de l'investigation philosophique et de la causalité logique, afin de gagner, quoique à peine conscient de lui-même, des sphères où il se sent étranger et n'aperçoit aucun des objets qui lui sont déjà connus, [notre esprit] préfère s'attarder avec la force de l'imagination dans le domaine de l'accidentel et de la fortune. Au lieu de l'amère nécessité, il préfère se griser au royaume des possibles. Ainsi enflammé, le courage pourvu d'ailes vole dans l'élément de l'audace et du danger, où il se précipite tel le nageur courageux dans le courant. »

Carl von Clausewitz (*De la guerre*)

La nature humaine est complexe pour être extrêmement riche ; elle est également aussi imprévisible que déroutante. En dépit de siècles de tentatives de normalisation et de rationalisation de la pensée, l'imaginaire règne toujours en maître, consacrant la victoire de l'irrationnel sur le rationnel, de la poésie sur les mathématiques, du mythe sur la réalité. Clausewitz l'exprime magnifiquement, tant par le fond de sa réflexion que par la forme lyrique que prend parfois son texte. Les hommes ont besoin de hasard et d'inconnu pour se sentir pleinement vivants. S'ils se sont collectivement persuadés que la certitude leur ferait accéder à la sécurité et au bonheur, ils n'ont en revanche de cesse, inconsciemment ou non, de chercher à sortir du cadre normatif construit par la société ou de s'arracher à l'ordre des choses, bravant ainsi la peur de l'incertitude.

Le courage est la qualité indispensable de ceux qui veulent accomplir leur vocation d'homme, de ceux qui veulent « désapprendre la peur »¹. Révélateur de la nature humaine, sa perception à travers les époques et les civilisations et l'imaginaire auquel il est associé montrent qu'il l'est également de la condition humaine. Le courage n'est pas seulement une qualité ; il est une vertu, une valeur morale, celle des guerriers, celle des héros. À l'image de ces êtres mythiques, les hommes rêvent de dépasser leur condition sur terre ; mais ce rêve ne peut s'accomplir que par l'action et la parole dans lesquels leur courage s'incarne.

1. Gaston Bachelard, *La Terre et les rêveries de la volonté*, Paris, José Corti, 1945, p. 398.

└ Du guerrier au héros

Le courage est depuis l'origine des temps la valeur guerrière par excellence ; il prend chair dans les guerriers des récits mythiques, durs à la souffrance physique, craints et admirés pour cette vertu si rarement rencontrée. Elle fait d'eux des héros. Mais l'incarnation du courage dans l'esprit collectif a subi de curieuses évolutions : de nos jours, si le courage caractérise toujours le héros, celui-ci ne fait plus la guerre. Il n'est plus un « dur » ; il est un « doux » dont le courage a été « moralisé » et qui revêt dorénavant une dimension éthique non violente.

└ Le courage des durs

Les guerriers de nos mythes sont des hommes que le rapport à la violence a endurcis. Le courage pour lequel ils sont admirés a pris de manière indélébile les caractéristiques de ces premiers héros : sans peur et abhorrant la ruse – indigne –, violents par nécessité et d'une virilité ostentatoire.

Dans l'histoire de la Rome antique, Tullus Hostilius, troisième roi fondateur à qui la royauté est conférée par égard pour son courage, fonde le système militaire et développe l'art de la guerre. Dans les récits des origines de Rome se lisent les mêmes thèmes mythiques qui nourrissent les cultures indo-européennes. Les travaux de mythologie comparée, dont Georges Dumézil a été le maître initiateur, ont consacré la fonction guerrière comme l'une des trois fonctions autour desquelles s'organise la vie, avec le sacré – ou souveraineté – et la production – ou reproduction. Ces études ont également mis en évidence que les vertus louées au travers de la fonction guerrière par ces sociétés comportaient de fortes similitudes.

Dans les mythes qui irriguent notre culture, les guerriers sont amenés à commettre trois types de péchés, chacun envers une des trois fonctions ; celui commis contre la fonction guerrière est la lâcheté. Ce péché du manque de courage se traduit à la fois par la peur et par le recours à la ruse : « Ruse et mensonge, au lieu de bravoure et de combat loyal, [voilà] qui constitue une faute d'autant plus grave que, guerrier, il pêche contre l'essentiel de sa fonction : il cède à la peur². » En revanche, la violence n'est pas considérée comme un péché ; elle n'est condamnée que lorsqu'elle

². Georges Dumézil, *op. cit.*, p. 381.

est injustifiée ou disproportionnée. Ainsi, les récits mythiques font intervenir la colère, l'indignation, la « *furor* » que le combat faisait nécessairement naître : « La légende d'Horace vainqueur, furieux, criminel et purifié a servi de mythe à la cérémonie annuelle qui marquait la fin de la saison militaire et où les guerriers de la Rome primitive [...] se désacralisaient, se nettoyaient aussi des violences, non pas "involontaires", mais du moins nécessaires, de la bataille³. » En effet, « ivres ou exaltés, ils doivent se mettre dans un état nerveux, musculaire, mental qui multiplie et amplifie leur puissance, qui les transfigure, mais aussi les défigure, les rend étranges dans le groupe qu'ils protègent ; et, surtout, consacrés à la Force, qui ne se prouve qu'en franchissant des limites, même les siennes, même celles de sa raison d'être »⁴. Dans les croyances archaïques, le guerrier a le don de métamorphose qui lui fait posséder une véritable nature animale. Les *Männerbünde* de l'ancienne civilisation germanique, les berserkir (« à enveloppe d'ours ») ou les *ulfhednar* (« à peau de loup ») se transformaient en surhommes en assimilant la force magico-religieuse de ces prédateurs à la suite de rites d'initiation extrêmement éprouvants. « Les thèmes initiatiques sont évidents : l'épreuve de courage, la résistance aux souffrances physiques, suivies de la transformation magique en loup. [...] Le jeune guerrier [...] devait transmuier son humanité par un accès de furie agressive et terrifiante, qui l'assimilait aux carnassiers enragés⁵. »

Le courage, la vertu par excellence du guerrier mythique, est un « courage des durs »⁶ associé à la virilité. Même Clélie, sauveuse des Romains, et son homologue Draupadi, la femme des Pandava de la mythologie indienne, incarnent la fonction guerrière par leur courage et leurs exploits « virils ». Les initiations militaires reproduisaient ces exploits admirés de tous. « Une carrière de guerrier n'était qu'une suite de promotions fondées sur une suite d'exploits. [...] Le dernier exploit même, la mort au combat, [...] s'il ne donne plus lieu, aujourd'hui, qu'à quelques discours que préparent de jeunes secrétaires faméliques et que des hommes politiques déclament en série devant des monuments standards, [...] ouvrirait jadis dans l'au-delà une nouvelle vie⁷. », conclut amèrement Georges Dumézil.

3. Georges Dumézil, *op. cit.*, p. 316.

4. Georges Dumézil, *op. cit.*, pp. 320-322.

5. Mircea Eliade, *Initiation, rites, sociétés secrètes*, Paris, Gallimard, 1959, pp. 182-188.

6. André Comte-Sponville, *Petit traité des grandes vertus*, Paris, PUF, 1995, p. 74.

7. Georges Dumézil, *op. cit.*, pp. 475-476.

Le courage des doux

« Le mérite militaire n'est plus à la mode », écrivait déjà Stendhal en 1830⁸. Le courage est toujours l'une des principales vertus louées par nos sociétés modernes, mais les références auxquelles il était jadis lié ont changé ; elles ne sont plus ni guerrières ni viriles. La violence est honnie et la société cherche à faire perdre à la vertu des héros ce rapport à la violence, même nécessaire, que l'imaginaire collectif a construit.

Le terme de « vertu » lui-même est pourtant d'origine guerrière : *virtus* en latin désigne la force virile, et son équivalent grec ἀρετή signifie l'excellence au combat. De même, les « postures éthiques » du soldat exaltent le courage tel qu'il est aujourd'hui admis et font appel à un imaginaire ancré dans les mythes guerriers. « Se dépasser » est la posture s'incarnant dans « le mythe du combat singulier [qui] comprend une exaltation du courage comme ardeur, témérité : c'est le courage exactement de "s'exposer". [...] La guerre, rêvée à travers l'imaginaire du combat héroïque, constitue la matrice d'une morale de l'excellence et du dépassement de soi ». « Tenir bon » est la posture correspondant au combat hoplitique⁹, celui de « la phalange, exigeant cohésion et solidarité, permet une redéfinition importante du courage par les philosophes grecs comme capacité à endurer. [...] Ce courage comme fermeté sert encore de métaphore pour définir l'éthique de la maîtrise de soi [...] [et] de matrice à une morale de la fermeté d'âme et de la sollicitude. Se sacrifier enfin est la posture pour laquelle la guerre porte en elle, encore, l'idéal du sacrifice [...], car c'est en dépassant sa peur immédiate de mourir, en méprisant son instinct de survie, que l'homme s'affirme comme un être moral¹⁰. »

D'où vient cet aveuglement, ce refus des références guerrières du courage aujourd'hui ? Au travers des films et autres jeux vidéo, la violence inonde notre société qui pourtant refuse la guerre. Notre époque valorise le statut de victime, l'offrant notamment aux soldats tombés au combat, et marginalise la geste héroïque, oubliant qu'elle est celle de ces hommes morts à la guerre. Pourtant, dans le catch, celui qui tombe est jeté en pâture à la foule ; dans cette nouvelle forme de combat mythique¹¹, il n'y a pas de victimisation. Simples décalages entre mythe et réalité ou cette réalité de

8. Cité par Henri Bentégeat dans l'éditorial du dossier « Valeurs militaires », *Armée d'aujourd'hui* n° 371, juin 2012.

9. Du grec ὑπὸ μένῳ, « tenir bon ».

10. Frédéric Gros, « Philosophie de la guerre et culture contemporaines des conflits », *Masques et figures de la guerre*, Paris, Parenthèses, 2012, pp. 34-37.

11. Roland Barthes, *Mythologies*, Paris, Le Seuil, 1957, pp. 13-23.

la guerre est-elle trop difficile à assumer ? « C'est ma conviction, souvent exprimée, que le soldat reste l'incarnation du tragique du monde qui se manifeste par la guerre. Les valeurs auxquelles il doit adhérer – esprit de sacrifice, goût du risque, de l'effort gratuit, dépassement de soi, disponibilité totale, effacement devant l'intérêt général –, cadrent de plus en plus difficilement avec une société qui prône davantage le consumérisme que l'héroïsme¹². » La société a en fait effacé les références martiales des valeurs attachées au courage tout en gardant les caractéristiques ; elle a même réussi à transformer la notion de risque en la faisant passer pour une passion et non plus pour une nécessité. Celui-ci est désormais perçu comme un épanouissement et une ressource pour redéfinir son existence, rehausser l'estime de soi ou encore obtenir la reconnaissance des autres. Les activités à risque mettent « en œuvre des capacités de résistance, d'acceptation de la douleur ou de la blessure, la volonté d'être à la hauteur, le goût du risque, de contrôle de la peur, etc., valeurs traditionnellement associées à la virilité. [...] Elles sont socialement valorisées, non seulement par les jeunes générations qui y trouvent un terrain d'émulation et de communication, mais aussi par l'ensemble de la société qui y voit une affirmation ludique de la jeunesse. Les valeurs de courage, de résistance, de vitalité y sont louées, abondamment exploitées par les campagnes de publicité ou de marketing. [...] La peur ainsi surmontée induit la jubilation d'avoir réussi et de posséder une étoffe qui n'est pas le fait des autres »¹³.

La société a voulu « adoucir » l'image de ses héros, rendre le courage plus proche de la nouvelle morale du « temps de paix », créer un « courage des doux »¹⁴. Le guerrier moderne reste lié dans l'imaginaire à la violence ; il ne peut donc plus être un héros. Pourtant, l'imaginaire collectif ne peut accoler au « héros des temps modernes » d'autres valeurs que les antiques valeurs martiales. Curieux paradoxe et dangereuse ingratitude qui dépouillent une fonction toujours nécessaire des attributs lui permettant de s'assumer et de se reconnaître, et qui les reportent dans le royaume futile des loisirs et de l'accomplissement narcissique. Jouer avec la peur – jouer à se faire peur – n'est pas l'affronter pour la combattre.

12. Jean-Louis Georgelin, « Le soldat, incarnation du tragique du monde », *Inflexions* n° 20, Paris, La Documentation française, 2012, p. 26.

13. David Le Breton, *Sociologie du risque*, Paris, PUF, « Que sais-je ? », 2012, pp. 108-114.

14. André Comte-Sponville, *op. cit.*

« Désapprendre la peur »

Combattre la peur n'est pas chose naturelle ; les hommes ont toujours tenté de s'en détourner, de la contourner. En évoluant, nos sociétés ont élaboré des stratégies complexes d'évitement : la démystification et la dévalorisation de la sphère imaginaire, remplie d'histoires effrayantes, ainsi que l'abandon de toute prise de risque face à l'incertitude, devenue insupportable, des conséquences de ses actes. Mais en refusant la peur, l'homme s'en est éloigné et se trouve désormais incapable de la gérer. Il peut jouer avec, mais ne peut plus la combattre. Il est temps de retrouver les vertus de l'imagination symbolique et de révéler le courage dans l'action et la parole, dans la prise de risque.

Les vertus de l'imagination symbolique

Par la confrontation à la peur dans l'imaginaire, l'homme en devient familier et, même s'il ne désire pas la combattre, il en connaît les contours. Les rites initiatiques procèdent de la même logique : forcer l'individu à réagir dans des situations où la peur l'envahit. La démystification, par l'abandon de ces « piqûres de rappel », n'a fait que renforcer la difficulté déjà grande de se représenter ce qu'est le courage.

Le courage est une notion complexe à appréhender ; pour signifier des qualités du domaine moral ne reposant pas sur des perceptions objectives, il faut avoir recours à un symbolisme complexe. Le courage s'incarne dans le jeu des redondances mythiques, rituelles, iconographiques qui corrigent et complètent inépuisablement ce concept indicible et invisible. Cette impuissance de la pensée à concevoir de façon objective n'est que l'envers d'un immense pouvoir, celui qui permet à la conscience de percevoir du sens, de « re-présenter » les choses et les idées, de créer de nouvelles images et, par-là, d'enrichir sans cesse les concepts. Tout symbole possède trois dimensions : « cosmique » – sa figuration puise dans le monde visible qui nous entoure –, « onirique » – il s'enracine dans nos souvenirs, nos rêves – et « poétique » – il fait appel à la force de l'acte de création¹⁵. Les individus et les sociétés sont pétris d'imaginaire et de réalité, se nourrissant de l'un et de l'autre dans une dialectique créatrice de synergies – la « dialogique » d'Edgar Morin. Ainsi, la mort, réalité vécue comme

15. Paul Ricœur, *Philosophie de la volonté*. Tome II, *Finitude et culpabilité*, Paris, Aubier, 1963.

horreur et traumatisme, se métamorphose dans les croyances à la survie, aux doubles, aux esprits¹⁶ ; elle est niée et acceptée à la fois. « Le mythe n'est ni un mensonge ni un aveu : c'est une inflexion¹⁷. »

Les « inflexions » données aux représentations du courage dans notre histoire traduisent la tentative de démystification de ces derniers siècles ; l'esprit critique, le rationalisme et le positivisme ont tenté de dissoudre la complexité du monde en niant ce que Teilhard de Chardin désigne par « noosphère » : le monde des idées et des mythes qui double constamment celui de l'objectivité. La notion de courage, dépossédée de sa substance subjective, des récits mythiques qui la décrivent depuis les origines de notre culture, des guerriers héroïques qui l'ont toujours incarnée, n'est plus qu'une coquille vide que s'empresse de combler l'imagination très féconde des hommes selon « l'esprit du temps ». « Aujourd'hui, cet imaginaire s'actualise aux échos de combattants subissant en Afghanistan les feux des insurgés ou à l'écoute plus ou moins distraite des nouvelles de 20 heures, qui égrènent au goutte à goutte la mort du soldat, sans qu'aucun récit ne narre ou ne donne à voir ses combats autres que défensifs et sacrificiels¹⁸. »

La désacralisation des mythes casse le tissage minutieux et fragile des liens fondateurs de nos sociétés dites « civilisées ». La « remythisation » entamée par des pionniers tels Mircea Eliade ou Gaston Bachelard est urgente et nécessaire, mais l'entreprise est extrêmement compliquée. Contrairement aux sociétés archaïques dont l'homologie entre les coutumes, les rites et les mythes est très poussée, dans nos sociétés complexes déjà se heurtent symbolismes religieux, étatiques, familiaux, sentimentaux, mythes du progrès, mythes nationalistes, utopies internationalistes, mythes socialistes ou individualistes. Retrouver les fondations de l'imaginaire collectif dans les contradictions et les antagonismes existants est un vrai défi, qui n'est pourtant pas impossible à relever : celles-ci sont conservées dans l'inconscient humain. Les jeux sont des révélateurs de la mémoire enfouie, un véritable conservatoire de symboles et de rites désaffectés. Il n'est donc pas étonnant de voir les valeurs martiales, aussi dénaturées soient-elles, survivre dans l'univers ludique des jeux vidéo, télévisés ou des jeux de rôles. « De même que la psychiatrie applique une thérapeutique de rééquilibration

16. Edgar Morin, *L'Homme et la Mort*, Paris, Le Seuil, 1970.

17. Roland Barthes, *Mythologies*, Paris, Le Seuil, 1957, p. 202.

18. André Thiéblemont, « Imaginaires du militaire chez les Français », *Inflexions* n° 20, Paris, La Documentation française, 2012, p. 202.

symbolique, on pourrait alors concevoir que la pédagogie [...] devienne une véritable sociatrie. [...] En un siècle d'accélération technique, une pédagogie tactique de l'imaginaire apparaît comme plus urgente que dans le lent déroulement de la société néolithique où les rééquilibrations se faisaient d'elles-mêmes, au rythme lent des générations¹⁹. »

Les vertus de l'imagination symbolique doivent être retrouvées ; la voie poétique et celle du discours mythique sont indispensables à l'appréhension de la complexité humaine. Notre pensée critique, notre imagination démystifiée doivent être compensées par l'inaliénable « pensée sauvage »²⁰. L'incarnation du mot « courage » dans l'imaginaire des temps modernes n'attend plus qu'une nouvelle inflexion pour retrouver la noblesse de ses origines. Il n'attend, pour paraphraser Clausewitz, que la force de l'imagination pour s'enflammer et se griser dans le royaume des possibles.

La révélation dans l'action et la parole

Par l'action et la parole, l'homme fait un pari sur l'avenir ; il prend des risques, car il ne connaît pas les conséquences de ses actes. Il dépasse sa peur de l'incertain et sort des stériles tâches quotidiennes, sûres, rassurantes mais moroses. Malheureusement, en voulant évoluer vers plus de sécurité, nos sociétés se sont enfermées dans une logique où la parole et l'action, génératrices d'aléas, n'ont plus leur place, où le courage ne s'incarne plus.

Le mot héros, à l'origine, est le nom donné aux hommes libres qui ont pris part à l'épopée troyenne contée par Homère. L'action, liée à la parole, révèle l'homme comme celui qui initie quelque chose dans le monde, comme le sujet responsable qui apparaît aux autres et naît ainsi à la collectivité. « L'idée de courage, qualité qu'aujourd'hui nous jugeons indispensable au héros, se trouve déjà en fait dans le consentement à agir et à parler, à s'insérer dans le monde et à commencer une histoire à soi. Et ce courage n'est ni nécessairement ni même principalement lié à l'acceptation des conséquences ; il y a du courage, de la hardiesse, à quitter son abri privé et à faire voir qui l'on est, à se dévoiler, à s'exposer²¹. » L'action, à laquelle est liée la parole, est une des catégories de la triade élaborée par Hannah Arendt afin de distin-

19. Gilbert Durand, *L'Imagination symbolique*, Paris, PUF, 1964, p. 123.

20. Claude Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale*, Paris, Plon, 1958, p. 255.

21. Hannah Arendt, *Condition de l'homme moderne*, Paris, Calmann-Lévy, 1961, pp. 244-245.

guer les traits temporels caractéristiques de la condition humaine. Les deux autres sont le travail, qui est associé à la « vie » en tant que processus vital de production, et l'œuvre, qui correspond à l'« appartenance-au-monde » en tant qu'artifice humain stable et solide, dont la vocation est de survivre à l'homme instable et mortel.

Seules l'action et la parole mettent en rapport les hommes directement entre eux. Par elles, les hommes révèlent leur individualité dans le domaine public ; ils « se distinguent » au lieu d'être simplement distincts. « Les monuments au "soldat inconnu" après la Première Guerre mondiale témoignent du besoin de glorification qui existait encore, du besoin de trouver un "qui", quelqu'un d'identifiable que quatre années de tueries auraient dû révéler. C'est la frustration de ce vœu et le refus de se résigner au fait brutal que l'agent de la guerre n'était en réalité personne, qui fit ériger les monuments aux "inconnus", à tous ceux que la guerre n'avait pas su faire connaître et qu'elle avait ainsi dépouillés non de leurs exploits, mais de leur dignité humaine²². » Ce besoin de « reconnaître » et « d'être reconnu » dans l'action est en déclin depuis l'avènement des temps modernes. La condition humaine de « pluralité » qui permet l'action et la parole exige le courage de s'engager, de s'exposer. Affronter la nature par le travail ou bâtir un monde artificiel, œuvre de l'homme, paraissent moins hasardeux ; l'homme est tenté de fuir la fragilité des affaires humaines pour se réfugier dans la solidité du calme et de l'ordre, de substituer à l'action le « faire », qui n'est que reproduction de gestes connus, afin d'en éliminer les risques et les dangers.

Descartes fut le premier à mettre en concept notre façon moderne de douter qui, après lui, devint l'axe de toute pensée et le moteur de l'action. La découverte de l'incertitude est décisive pour toute l'évolution de la morale moderne. *Dubito ergo sum* (« je doute donc je suis ») signifie que la seule certitude qui puisse exister dans ce monde est celle que le « je » doute ; la seule certitude est dans le moi. L'introspection devient alors l'unique moyen d'accéder à la vérité ; elle engendre le repli sur le moi et la perte du sens commun. Le courage réside ainsi non plus dans l'acte au profit de la collectivité, qui est celui de la fonction guerrière, mais dans l'accomplissement de soi. L'introspection a consacré la souffrance et la peur, par la certitude de la douleur ressentie, comme les seuls guides fiables de nos actions. L'homme a appris à écouter sa peur.


Le mythe de Sisyphe ne nous enseigne rien d'autre : d'après Homère, Sisyphe avait réussi à « enchaîner » la Mort tout

22. Hannah Arendt, *Condition de l'homme moderne*, Paris, Calmann-Lévy, 1961, p. 238.

simplement en évitant la guerre, aveugle meurtrière. Hadès, dieu des enfers, envoya Arès, dieu de la guerre, pour la délivrer. Sisyphe fut tué et envoyé aux enfers, condamné à rouler indéfiniment une énorme pierre jusqu'en haut d'une montagne. Ce supplice fait écho à la condition de l'homme moderne : il semble être condamné à accomplir des tâches et à les reproduire indéfiniment. Pareil au supplicié, il a voulu contourner le risque et les dangers de l'incertitude en évitant l'action ; il est condamné à subir ce à quoi son manque de courage souhaitait qu'il se contente : accomplir des tâches répétitives, connues et constamment identiques ; « faire », uniquement et indéfiniment. L'homme ne peut se révéler que dans l'action et la parole. « Il n'est que temps de reprendre ce chemin. Ce n'est pas celui des certitudes passées. Mais du risque²³. »

« Désapprendre la peur », la magnifique formule de Bachelard résume à elle seule l'impasse dans laquelle l'homme s'est volontairement mis ; mais elle est surtout une formule d'espérance, car elle annonce que l'homme détient en lui la solution, la sortie de cette impasse, cachée sous un apprentissage de quelques siècles. En plongeant dans l'imaginaire nourri par les mythes, dans les rêveries vers lesquelles porte la poésie, l'esprit oublie le doute qu'on lui a inculqué et libère sa force créatrice.

Le sacrifice suprême de nos guerriers modernes témoigne de cette foi en l'être humain. « Envisager comme justifié, comme sensé de risquer sa vie pour un être ou pour des valeurs, c'est aussi, si l'on y réfléchit, se rapporter à l'au-delà du temps. C'est poser, pour un être fini, conscient de sa mortalité, que quelque chose vaut plus que la vie et est, par-là, au-delà d'elle. Paradoxe ultime de cet humanisme de l'homme-Dieu puisque c'est du dedans d'une temporalité où il est de part en part immergé qu'il se sent requis par un dehors dont il ignore tout, sinon qu'il le requiert²⁴. » L'espoir est présent dans chaque homme qui, un jour, a eu le courage, sans en prendre forcément conscience, d'agir ou de parler.

À Pascal, Fernando et Ronan 

23. Alain-Gérard Slama, *L'Angélisme exterminateur*, Paris, Grasset, 1993, p. 272

24. Luc Ferry, *L'Homme-Dieu ou le Sens de la vie*, Paris, Grasset, 1996, p. 241.



HERVÉ PIERRE

LA CONQUÊTE DU COURAGE AU COMBAT

« Il était blessé. J'suis parti le chercher. J'allais pas le laisser ? »

Caporal V., 3^e régiment d'infanterie de marine, Afghanistan, 2009

« Quand ce que nous nommons courage s'allie à la simplicité et prend le visage
de l'évidence, peut-être est-ce là que l'on atteint à l'essentiel. »

Pierre-Michel Klein

(*Le Courage. En connaissance de causes*, Paris, Le Seuil, 1992)

Il n'est pas de courage que militaire. Loin s'en faut. Platon, dans l'un de ses premiers dialogues¹, fait d'ailleurs dire à Socrate qu'il ne faut pas restreindre l'objet du courage au domaine guerrier, car est également courageux celui qui combat la maladie, qui lutte contre la pauvreté, la douleur, les désirs ou les plaisirs. Pourrait-on d'ailleurs affirmer le contraire sans se voir opposer pléthore d'exemples incontestables ? Courage intellectuel de Zola défiant le pouvoir en publiant « J'accuse », courage politique de Blum lors des procès de Riom, courage de Manet exposant *Le Déjeuner sur l'herbe* au Salon des refusés... Toutes les expressions du courage, parfois fort éloignées les unes des autres, ont un point commun que souligne le philosophe grec dans l'effort d'abstraction qu'il s'impose pour tenter une définition. Elles témoignent d'une confrontation ferme et consciente avec un adversaire qui représente un danger. Il n'y aurait donc pas de courage sans danger, donc sans prise de risque. Or y a-t-il plus grand risque que celui de perdre la vie ? De ce point de vue, si le courage n'est pas exclusif du champ de bataille, il y prend, par l'hypothèque meurtrière que le combat fait peser, une forme sublimée et paroxysmique qui faire dire à Clausewitz qu'il demeure « la vertu première des guerriers ».

Dans la même logique, mais en poussant le raisonnement encore plus loin, ne faut-il pas distinguer au sein même du champ militaire des expressions différentes de courage en fonction du degré d'exposition au danger ? Traverser un découvert battu par le feu pour s'emparer d'une position adverse comporte un risque vital immédiat statistiquement plus important que de souscrire un contrat ou de partir en opération. Certes, la perception du

1. Platon, *Lachès-Euthyphron*, Paris, Flammarion, 1998.

danger procède d'un ressenti très personnel : d'aucuns peuvent se trouver pris de panique à l'idée d'emprunter un itinéraire réputé piégé tandis que d'autres ne ressentiront cette peur extrême qu'à entendre les balles siffler. Il n'empêche qu'au-delà du courage « ordinaire », qui consiste à adopter de façon raisonnée et réfléchie une posture pouvant potentiellement déboucher sur une mise en danger physique, existe un courage « extraordinaire », extrême, qui conduit à réaliser consciemment des actes par nature contraires à l'instinct de survie parce que mettant immédiatement sa propre vie en jeu. « La vraie épreuve du courage n'est que dans le danger que l'on touche du doigt »², enseigne La Fontaine au Dauphin de France.

Or les témoignages d'expression de ce courage extrême ne manquent pas. « À Camerone, la vie plutôt que le courage abandonna ces soldats français », rappelle-t-on ainsi chaque année dans la Légion étrangère. Un exemple célèbre parmi tant d'autres, au point qu'il semble d'ailleurs souvent bien plus aisé d'illustrer le courage que d'en donner une définition. Ce que saint Augustin disait du temps serait donc également vrai du courage : je sais ce que c'est quand on ne me le demande pas, mais, quand on me le demande, je ne le sais plus. Le courage n'existerait ainsi qu'en nous échappant, rendant toute tentative de compréhension aussi vaine que futile. Pourtant, à défaut de s'en totalement saisir, sans doute est-il possible, en s'intéressant à ses illustrations, d'en dégager quelques traits saillants pour finalement tenter de comprendre à quelles conditions le courage pourrait être conquis le moment voulu.

Du courage au combat

Le courage et la peur sont intimement liés. Socrate l'affirmait : il n'y a courage que s'il y a conscience du danger. L'inconscience peut conduire à réaliser des actes extraordinaires mais, sans l'effort de volonté qui conduit au choix de résister à la peur, ils ne sont pas expression du courage. Au début du siècle, l'*Encyclopaedia Dictionary* britannique distinguait d'ailleurs la « bravoure qui vient du sang » du « courage qui vient de l'esprit », la première étant fonction de l'instinct et l'autre de la raison. La distinction sémantique semble s'être effacée avec le temps et les deux mots paraissent être désormais employés indifféremment – il suffit pour cela de lire les textes de récompenses au feu. Seule subsiste sans doute, dans l'inversion

². Jean de La Fontaine, *Fables*, livre VI, fable 2, « Le lion et le chasseur », 16-17, Paris, Hachette, 1929.

de l'adjectif, l'idée que le qualificatif n'est pas nécessairement le signe d'une grande intelligence : un « brave soldat » n'est pas un « soldat brave ». Donc, à quelques individus près, aussi rares à trouver que dangereux pour ceux qui les entourent, les hommes en danger de mort ont peur. L'euphorie, courante, du « bleu » disparaît avec l'épreuve du feu : l'impatience d'en découdre se transforme instantanément en celle d'en revenir. Les crâneries bruyantes laissent rapidement place à un silence pesant : chacun est concentré, vérifie son équipement plutôt deux fois qu'une, laisse son petit coin de vie bien en ordre « au cas où... » et cherche dans le regard de l'autre le signe qui rassure.

Face au risque, la peur est naturellement présente, elle est physiquement palpable : le visage se creuse, le rythme cardiaque s'accélère, le ventre se serre, les mains deviennent moites... Dans *La Chartreuse de Parme*, alors même qu'il attendait en l'idéalisant le moment crucial de la confrontation, « Fabrice se sauva à toutes jambes vers le bois ; pour mieux courir il jeta son fusil. »³ Le héros du roman de Stephen Crane fait lui aussi l'expérience de la lâcheté : « À son côté, un soldat qui n'avait cessé de manier fébrilement son fusil s'arrêta soudain, le lâcha et prit la fuite en poussant des hurlements. [...] Lui aussi jeta son fusil et tourna les talons. [...] Il perdit, comme une poule affolée, jusqu'au sentiment de la direction⁴. » Sous le coup de la peur, l'individu se trouve coincé entre l'animalité de son instinct de survie qui l'incite à la fuite et une poussée contraire qui, par civisme, honneur ou fidélité envers ses camarades, le conduit à engager toutes ses forces dans la bataille⁵. Entre ces deux extrêmes, les réactions sont aussi variées qu'il y a d'individus car, même partagée par tous, la peur demeure d'abord un ressenti viscéralement personnel. Lord Moran, auteur d'une célèbre *Anatomy of Courage*, classait les individus soumis au stress du combat en trois catégories : ceux qui éprouvent de la peur et se dérobent ; ceux qui montrent leur peur mais qui remplissent leur devoir ; ceux qui parviennent à cacher leur peur et servent d'exemples⁶. « Le courage, c'est la victoire de la volonté sur la peur »⁷, ne pouvait mieux résumer Ardant du Picq.

Cependant, deuxième caractéristique du courage au combat, cette victoire de la volonté sur la peur n'est jamais définitivement

3. Stendhal, *La Chartreuse de Parme* (1839), Paris, Le Livre de poche, 2000.

4. Stephen Crane, *La Conquête du courage* (1895), Paris, Gallimard, 1982, *op. cit.*

5. Edgar Morin, *L'Homme et la Mort*, Paris, Le Seuil, 1970.

6. Lord Moran, *The Anatomy of Courage* (1945), London, Robinson, 2007.

7. Ardant du Picq, *Études sur le combat. Combat antique et combat moderne* (1880), Paris, Economica, 2004.

acquise. L'acte de courage ne peut se décliner qu'au présent : au passé, il s'inscrit dans la narration du récit, bien souvent reconstitué à des fins hagiographiques ; au futur, il n'est qu'hypothèse considérée comme admise pour galvaniser le groupe. « Tel tremble aujourd'hui, qui se dépassera le lendemain et s'oubliera le surlendemain ; il n'y a pas de héros permanent », souligne ainsi Edgar Morin⁸. Le courage n'existe pas dans la durée mais dans l'immédiat instant où il s'exprime ; il est de ces « presque rien » qui, dans un élan spontané et fulgurant, transcendent en un instant tous les compromis les hésitations, et les indécisions⁹. La lutte intérieure ne cesse jamais entre tentation du refus de mort et acceptation de la prise de risque ; ce tiraillement incessant et épuisant impose de renouveler continuellement cesse l'effort de volonté. Le courage, tel le mythe de Sisyphe, est à reconquérir à chaque instant : de la sorte, le qualificatif de « courageux » est improprement attribué à l'individu, comme s'il était le reflet d'une qualité intrinsèque ou définitivement attribuée en récompense ; il ne devrait pourtant qualifier qu'un acte particulier, qu'une décision prise dans l'instant, qu'un choix en rupture, effacé aussitôt qu'il devient effectif. Ernst Jünger, héros allemand de la Première Guerre mondiale, blessé quatorze fois et décoré de la croix pour le mérite, expérimente la lâcheté alors même qu'il est déjà unanimement reconnu comme le parangon du courage¹⁰. « Ne plus rien entendre, ne plus rien voir ! Seulement fuir d'ici, jusqu'au fond de l'obscurité », pense-t-il recroquevillé au fond d'un trou d'obus alors que sa compagnie a été frappée de plein fouet. De la même manière, s'il fait progressivement la conquête du courage, le héros de Stephen Crane ne cesse d'avoir à l'esprit sa lâcheté première : « Il connut sa valeur. [...] Néanmoins, le fantôme de sa fuite, lors du premier engagement, lui apparut pour le narguer. Une polémique se déclencha dans son esprit¹¹. » Le courage ne peut être thésaurisé ni capitalisé ; il n'existe qu'à la condition d'un éternel recommencement, donc d'un perpétuel effort de volonté.

Troisième caractéristique, parce qu'il est acte de volonté exclusivement individuel, le courage au combat, à l'instar du don ou du sacrifice, transcende l'économie des échanges pour exclure toute forme de rétroaction¹². Le vrai courageux, altruiste, généreux et

8. Edgar Morin, *op. cit.*

9. Vladimir Jankélévitch, *Le Pur et l'Impur*, Paris, Flammarion, « Champs », 1960.

10. Ernest Jünger, *Orages d'acier* (1920), Paris, Le Livre de poche, 2002.

11. *op. cit.*

12. Vladimir Jankélévitch, *op. cit.*

désintéressé, n'attend rien en retour de son action. Plus encore, n'ayant pas conscience de faire preuve d'une quelconque forme de courage, il n'est pas dans une mise en scène de lui-même qui le pousserait vers la spéculation narcissique. Août 2009 en Afghanistan, le caporal V. franchit le découvert battu par les feux pour récupérer son camarade blessé par balle ; félicité par le chef de corps, il est d'abord surpris, puis mal à l'aise et, finalement, s'irrite des éloges qui se multiplient. Car aux compliments, le vrai courageux ne sait bien souvent répondre qu'avec gêne, embarras ou agacement ; « Je ne pouvais pas faire autrement », « Ça allait de soi », « Rien de plus naturel » sont ainsi autant d'expressions témoignant d'une pudeur mise à mal par un discours qui, en qualifiant l'acte, en produit inévitablement une caricature. Le héros est courageux mais il n'en a pas conscience et, ajoute Jankélévitch, il n'est précisément courageux qu'à la condition de l'ignorer¹³.

Poussant le raisonnement encore plus loin, d'autres considèrent même que le courage n'est pas la qualité d'une personne courageuse, mais le nom donné à son comportement par ceux qui peuvent en témoigner¹⁴. Le vrai courage ne se dicte donc pas plus qu'il ne se calcule ; les mises en récit ultérieures et les témoignages de reconnaissance n'y changent rien : s'ils peuvent satisfaire l'ego individuel au point d'être ensuite instamment désirés et attendus, ils sont toujours en décalage complet avec la réalité insaisissable de l'événement. Le faux courage est au contraire le produit d'un raisonnement exactement inverse : la volonté de reconnaissance cherche à fabriquer un événement qui, parce qu'il est construit, ne peut donc pas en être un, au sens étymologique d'« événement ». Le vrai courage, désintéressé, est héroïsme ; le faux courage, intéressé, est égoïsme¹⁵.

En revanche – quatrième caractéristique –, s'il n'est pas imitation mais acte singulier de pure volonté individuelle, le courage des uns a cependant un effet entraînant incontestable sur les autres. Quand la peur individuelle tend, par contagion, à se faire panique collective, le salut du groupe, rappelle Jean-Pierre Dupuy, réside essentiellement dans sa capacité à « trouver un point fixe extérieur sur lequel prendre appui »¹⁶. L'acte de courage, que sa singularité inscrit en rupture du comportement général, constitue le levier permettant d'inverser la tendance contagieuse. Ernst Jünger

13. Vladimir Jankélévitch, *op. cit.*

14. Pierre-Michel Klein, *Le Courage. En connaissance de causes*, Paris, Le Seuil, 1992.

15. André Comte-Sponville, *Petit traité des grandes vertus*, Paris, Le Seuil, 1995.

16. Jean-Pierre Dupuy, *La Marque du sacré*, Paris, Flammarion, 2010.

l'évoque très clairement à plusieurs reprises dans *Orages d'acier* : « Comme dans chaque moment de panique, il suffit de quelques intrépides pour l'enrayer¹⁷. » Puis, plus loin dans le texte : « Le courage, la vie jetée en enjeu communiquent toujours l'enthousiasme. Nous aussi, nous fûmes saisis d'une folle hardiesse¹⁸. » Enfin : « Là-haut, tout le monde courait à découvert, sans se préoccuper des mitrailleuses qui tiraient de quatre cents mètres tout au plus. Moi aussi, je m'élançais à l'aveuglette contre ce remblai qui crachait le feu. » La valeur de l'exemple prend ici tout son sens, qu'il s'agisse, par incapacité à gérer la peur, de provoquer la panique ou, au contraire, de susciter par un effort de volonté un allant communicatif. Pour reprendre la typologie proposée par Michel Goya, laquelle n'est pas sans rappeler la catégorisation par type de réaction à la peur de lord Moran, les « as », naturellement plus disposés à agir avec courage, sont ceux qui sont susceptibles d'augmenter dans le groupe la proportion des « suiveurs » aux dépens de celle des « fuyards ». Le comportement du groupe au feu n'est pas la simple addition des comportements individuels : il peut s'avérer être, au gré des circonstances, moins que la somme de ses parties (propension collective à la fuite) ou plus que la somme de ses parties (propension collective au courage). L'alchimie est d'autant plus délicate, instable et imprévisible que l'acte de courage demeure fondamentalement singulier.

La conquête du courage

Éphémère, imprévisible et insaisissable, l'acte de courage serait une « petite bifurcation du réel observable »¹⁹, une saillie erratique de volonté individuelle dans le cours d'événements produit par une logique collective. Expression d'un engagement dont la démesure peut éventuellement influencer sur le cours des choses, il naît dans des circonstances uniques où la peur extrême face au danger immédiat joue un rôle clef. Dès lors, le praticien de la guerre mesure à la fois le potentiel que cette vertu peut représenter au combat et toute la difficulté à la développer avant l'engagement. Potentiel, car, à l'instar de l'effet papillon cher aux théoriciens du chaos, elle peut permettre de modifier de façon significative la valeur arithmétique du rapport de force, de renverser une situation, voire d'emporter

17. Ernst Jünger, *op. cit.*

18. Ernst Jünger, *op. cit.*

19. John Updike, *Aux confins du temps* (1997), Paris, Le Seuil, 2000.

la décision finale. Difficulté cependant, car « on ne connaît pas un homme avant de l'avoir vu au danger »²⁰, affirmait Ernst Jünger. Or les conditions particulières dans lesquelles émergent les actes de courage ne sont pas totalement modélisables à l'entraînement, puisque, à de très rares cas près, la prise de risque vital y est par définition écartée. Comment résoudre ce paradoxe qui vaut bien pour l'homme d'action celui que soulevait saint Augustin à propos du temps ? À défaut, peut-on tenter de le surmonter en cultivant des qualités – compétence, cohérence et cohésion – qui faciliteront, le moment venu, la conquête du courage ?

La compétence est la capacité à remplir efficacement sa fonction dans l'organisation. Elle est l'expression tangible d'aptitudes techniques et tactiques acquises, entretenues et développées au fil des formations, stages, entraînements et exercices qui jalonnent la vie professionnelle de tout soldat. L'aguerrissement y participe pleinement, qui consiste à éprouver leur maîtrise dans des conditions difficiles, volontairement créées pour approcher celles du combat. Car, premier effet attendu de la compétence, en situation de peur extrême, l'esprit se raccroche d'abord au connu pour lutter contre l'inconnu : à la guerre, « on fait simplement ce que l'on peut pour appliquer ce que l'on sait », reconnaissait Foch²¹. Lorsque les sens sont submergés par un flot d'agressions extérieures, l'application des TTPs (*Tactics Techniques, and Procedures*) rassure : contre l'instinct qui voudrait inciter à prendre le chemin le plus court pour sortir du champ de mines, la méthode impose de suivre l'itinéraire balisé, plus long mais plus sécurisé car préalablement reconnu. Cette image du parcours est parlante, qui peut être métaphoriquement étendue à toute réaction en situation de stress ; les acquis offrent au cerveau un cheminement pour sortir de l'impasse. Mieux encore – deuxième effet attendu –, la compétence permet de « libérer de l'espace disque » quand les actes sont maîtrisés au point d'être devenus des réflexes ; le corps enchaîne alors, mécaniquement, tel un automate, les figures imposées, répétées à l'entraînement, de sorte que l'esprit peut se concentrer sur l'essentiel : donner sa pleine mesure pour faire face à cette petite part d'inconnu qui pose réellement problème et impose de mobiliser énergie et intelligence. Enfin, non le moindre de ses effets, la compétence inspire la confiance : *primo*, la confiance en soi, comme l'a écrit Stephen Crane analysant son héros pour conclure que « la petite fleur de la confiance personnelle avait

20. Ernst Jünger, *op. cit.*

21. Ferdinand Foch, *Des principes de la guerre* (1903), Paris, Economica, 2007.

grandi en son for intérieur »²² ; *secundo*, la confiance des autres, que les signes tangibles d'aptitudes professionnelles ne peuvent que rassurer quand chacun sait devoir compter sur son voisin d'infortune. « Dans l'obscurité, j'entendis la voix d'un bleu, encore peu au courant de nos coutumes : "Le lieutenant ne se planque jamais." "Il sait ce qu'il fait, lui rétorqua un vieux de ma troupe de choc. Quand l'obus est pour nous, il est le premier par terre"²³. »

La cohésion est, sinon l'unique, la source première des actes de courage. La mort se risque aussi pour des valeurs, mais la loyauté au groupe d'appartenance est un levier extrêmement puissant qui fait de l'esprit de corps un véritable esprit du cœur. Rappelons au passage que « courage » est une excroissance étymologique du mot « cœur », cet organe étant considéré au Moyen Âge comme le siège des sentiments. Les liens qui relient les hommes peuvent ainsi, dans certaines circonstances, devenir de véritables liens de sang, non pas de sang reçu mais de sang versé, pour reprendre la magnifique strophe d'un poème désormais bien connu²⁴. La métaphore familiale n'est pas à considérer comme un simple effet de style ; l'épreuve traversée en commun soude au point parfois de préférer ensuite ses camarades à sa propre parenté ; au point, au retour de mission, de chercher réconfort auprès de ceux alors perçus comme les seuls à pouvoir « vraiment » comprendre. *Brothers in Arms* disent les Anglo-Saxons ; le groupe de combat devient une « poignée de frère car celui qui aujourd'hui verse son sang avec moi sera mon frère »²⁵, écrivait Shakespeare bien avant Dire Straits.

Dans ces participations de type grégaire, l'individu s'affirme d'abord en s'identifiant au groupe au point de s'y noyer ; paradoxalement, il s'affirme ensuite, encore davantage, en se sacrifiant pour lui : dans une société qui refuse la mort, risquer sa vie pour les autres est un acte qui, parce qu'il est étrangement singulier, affirme l'originalité donc l'individualité de celui qui le commet. Si la cohésion se catalyse à traverser des situations exceptionnelles, elle se développe d'abord avant l'épreuve qui exige l'éventuel sacrifice. Les cercles de solidarités, fins tissages entre individus, peuvent d'ailleurs être multiples, soit qu'ils se recoupent (nouvelle et ancienne unité), soit qu'ils s'englobent les uns les

22. Stephen Crane, *op. cit.*

23. Ernst Jünger, *op. cit.*

24. Pascal Bonetti, « Le volontaire étranger » (1920), *Légion notre mère. Anthologie de la poésie légionnaire 1885-2000*, Paris, Éditions italiques ministère de la Défense, 2000. « Qui sait si l'inconnu qui dort sous l'arche immense mêlant sa gloire épique aux orgueils du passé n'est pas cet étranger devenu fils de France non par le sang reçu mais par le sang versé. »

25. William Shakespeare, *Henry V* (1599), Paris, Garnier Flammarion, 2000, acte IV, scène 3.

autres (groupe, section, compagnie...). Le cercle le plus proche est souvent celui où s'exprime avec le plus de force la cohésion, car plus les unités sont petites, plus l'autorité s'exerce sans médiation et plus l'individu se sent concrètement utile à ses camarades. Sous l'effet de la cohésion, le tout devient plus fort que la somme de ses parties : « Quatre braves qui ne se connaissent pas n'iront point franchement à l'attaque d'un lion. Quatre moins braves, mais qui se connaissent bien, sûrs de leur solidarité et, par suite, de leur appui mutuel, iront résolument²⁶. » La cohésion devient, sinon plus importante, au moins le complément indispensable de la compétence. Les deux qualités ont d'ailleurs pour facteur commun de produire de la confiance. « Sûrs de leur solidarité et, par suite, de leur appui mutuel », insiste ainsi Ardant du Picq : confiance en ses camarades et, par rétroaction, confiance en soi au profit des autres. Bel exemple d'effet retour, le héros du roman de Stephen Crane ne se réchauffe-t-il pas ainsi « aux regards admiratifs de ses camarades »²⁷ ?

La cohérence, enfin, procède d'un effet de système : système d'armes complémentaires les unes des autres produisant un large éventail d'effets sur le terrain comme sur l'ennemi ; système d'hommes qui les servent et qui, par leur intelligence, sont les vrais démultiplicateurs d'efficacité. La cohérence de l'ensemble n'aurait pas de réalité sans le commandement, énergie de direction qui en est la clef de voûte. Or le commandement est d'abord autorité, donc discipline. Cette dernière offre une résistance efficace aux effets délétères du stress au combat. En automatisant sous forme d'ordres les actes à exécuter dans l'urgence du danger, elle permet d'assurer sous le feu la cohérence de l'action collective. Si elle n'était qu'obéissance subie, elle ne serait que contrainte permettant au groupe de se prémunir contre les tentations de fuites individuelles ; mais, obéissance acceptée et reconnue par chacun comme nécessaire, elle fixe au contraire le cadre qui donne sens à l'action et dans lequel peuvent s'exprimer, au profit de l'ensemble, les actes de courage les plus extrêmes. Entre obéissance consentie et solidarité disciplinée, la force d'un corps militaire est fonction de l'alchimie entre l'esprit et la discipline qui y règnent. La discipline d'amitié donne de l'intelligence au courage.

En outre, si le commandement est autorité, il est par conséquent également fonction de l'exemple donné par le chef. Pouvoir et autorité sont deux notions trop souvent confondues : si le pouvoir

26. Ardant du Picq, *Études sur le combat. Combat antique et combat moderne* (1880), Paris, Economica, 2004.

27. Stephen Crane, *op. cit.*

est conféré, l'autorité est une relation qui suppose d'être acceptée par le « soumis ». La légitimité du chef repose en partie sur la valeur de l'exemple. Il doit être, par ses compétences comme par son attitude, identifié par ses hommes comme le « point fixe », celui vers qui tous les regards se tournent au plus fort de la tempête. Dans l'extrait cité plus haut, Ernst Jünger, terré au fond d'un trou d'obus, est d'abord tenté par la fuite ; il entend finalement cette deuxième voix qui lui dit : « C'est toi qui es le chef de la compagnie. » Et de conclure : « Il fallait bien m'occuper d'eux, c'est à moi qu'ils étaient confiés. » Le sens des responsabilités à assumer pour garantir la cohérence de l'ensemble du système soumis aux effets du combat est producteur de courage individuel. Afghanistan 2009, le caporal-chef B., chef de groupe, est mortellement blessé en se déplaçant pour vérifier que ses hommes sont correctement postés ; le lieutenant A., chef de section, se tient debout, sous le feu, en plein découvert, à l'endroit où il veut que son tireur antichar se positionne pour avoir une chance de bloquer la tentative de contournement adverse. Mis en confiance par l'attitude de son chef, le tireur fait but en limite de portée de son arme. Là encore, tout est affaire de confiance.

Le courage ne se décrète pas, pas plus qu'il ne s'attribue. Il est néanmoins affaire d'éducation à considérer que des qualités développables à l'entraînement faciliteront ultérieurement son éclosion. Or s'il est une qualité suprême qui semble indispensable pour résulter des trois autres, c'est bien la confiance : confiance en soi, confiance dans ses camarades, confiance dans le système qui offre moyens et structure de commandement. En ce sens, Malraux avait certainement doublement raison à considérer que « le courage est une chose qui s'organise, qui vit et qui meurt, qu'il faut entretenir comme des fusils »²⁸ : raison d'abord d'insister sur le caractère profondément éphémère du courage, jamais totalement acquis donc toujours à conquérir ; raison ensuite d'insister sur la durée indispensable pour développer la confiance, car si le courage s'exprime dans l'instant, les conditions de son expression se forgent dans le temps.

Cette construction patiente, progressive et permanente a en outre une autre vertu. À l'instar d'un terreau particulièrement riche, elle n'est pas uniquement ce qui favorise la croissance de la plante, elle est également ce qui détermine en partie la couleur de la fleur. L'éducation donne sens au courage qui, au-delà de son caractère séduisant d'engagement existentialiste, peut aussi bien servir à

28. André Malraux, *L'Espoir* (1937), Paris, Gallimard, 1972.

faire le bien que le mal : le beau n'est pas le bien ; esthétique n'est pas éthique. Plus prosaïquement, il est pour le commandement la garantie que l'acte de courage, bien que production viscéralement individuelle, s'inscrira dans une logique collective participant plus généralement de l'objectif à atteindre.

Désormais, « je sais ce que je vaudrai », écrivait sans vergogne un jeune officier d'état-major prétentieux pour avoir été un jour, par hasard, pris sous le feu en Afghanistan. L'auteur de cet article pense que les vrais courageux éprouvent exactement le contraire ; pour avoir eu la chance d'en côtoyer, il a pu mesurer d'abord leur grande humilité et constater ensuite, bien souvent, leur profonde détresse. Ce texte est pour eux. En espérant qu'ils se reconnaîtront. ■



THIERRY MARCHAND

COURAGES MILITAIRES

S'il y a bien une vertu dont le militaire doit être doté et que le grand public lui reconnaît sans hésitation, c'est le courage. Non qu'il en ait l'exclusivité, car bien d'autres professions en font commerce. Mais le soldat reste dans nos représentations collectives comme celui qui s'expose consciemment et volontairement au danger. Plus encore, la nature même de sa fonction sociale l'expose par définition au sacrifice potentiel de sa vie. Du chevalier d'hier au combattant d'aujourd'hui, le dénominateur commun reste celui de la confrontation à des actions « extraordinaires » qu'il faut pouvoir assumer en surmontant la peur.

Dans cet environnement oppressant, le courage constitue la condition même de l'exercice d'un métier spécifique. Bien évidemment, d'autres leviers, comme la noblesse de la cause à défendre, l'aguerrissement ou le conditionnement du groupe, permettent d'affronter ce seuil de la peur. Mais ils ne sauraient suffire sans le support d'un trait de caractère, d'un tempérament ou d'une vertu individuelle que l'on nomme communément courage. C'est probablement pour cette raison que, depuis l'aube des temps, le danger, la peur et le courage se mêlent dans une seule et même image qui définit l'état de soldat et met en valeur la stature du héros.

L'unanimité de ce regard extérieur sur le métier de soldat ne saurait pour autant épuiser le sujet. Donner la parole aux « praticiens » permet de révéler une notion de courage moins uniforme qu'elle ne paraît de prime abord. Le pilote de chasse, le sous-marinier et l'officier de l'armée de terre présentent dans cet article leurs approches, leurs visions et conceptions de cette vertu militaire commune à l'aune de leurs expériences propres. Éduqués, formés, entraînés et engagés dans des environnements différents, ils nous apportent leurs sensibilités particulières, qui permettent à la fois de nuancer cette notion et d'en mieux comprendre les fondements communs.



Le courage vu par un commandant de sous-marin

Dans le petit monde des sous-mariniers, le courage est un trait de caractère qui n'est quasiment jamais mis en avant, le professionnalisme lui étant le plus souvent préféré. En effet, si être courageux signifie tenir son poste et ne pas fuir, alors se retrouve dans ces

termes ce qui structure la mission du sous-marinier : permanence anonyme à la mer à des fins de dissuasion ou d'action. Pour autant, ceci reste incomplet : sans cadre et sans raison, la constance seule peut n'être qu'un entêtement dangereux. Aussi le courage doit être également abordé sous l'aspect d'une science de ce qui est à craindre : on ne navigue pas et on ne combat pas naturellement en équipage sous l'eau dans un sous-marin nucléaire.

« Vous reconnaîtrez comme commandant... » Ces mots, tirés de la phrase prononcée par l'autorité militaire lors de la cérémonie de prise de commandement, mettent instantanément en situation le nouveau commandant qui fait face à l'équipage. Après plusieurs années de formation, de nombreux tests sélectifs et un cours de commandement éliminatoire, il accède au plus haut niveau et devient désormais le seul responsable de son équipage et de son sous-marin. De véritables défis, tant à l'entraînement qu'en opérations, sont désormais devant lui et il devra y répondre : écouter ses subordonnés, faire passer ses idées, déléguer mais, le moment venu, décider, fermement, seul.

La solitude, que certains traduisent trop simplement par « seul maître à bord après Dieu », n'est pas si simple à aborder. On ne conduit pas des dizaines d'hommes sous la mer pendant des mois dans un milieu particulièrement hostile si on n'est pas honnête d'abord avec soi-même puis avec l'équipage. À l'heure où la société a plutôt tendance à trouver à tous les maux des circonstances atténuantes ou des responsabilités atténuées voire secondaires, à bord d'un sous-marin, il n'en est pas question : le commandant doit avoir le courage de dire les choses telles qu'elles sont à ses subordonnés, bonnes comme mauvaises. Il reçoit des ordres, il obéit, il décide, il assume, il est seul responsable.

Le commandant doit donc avoir son style d'autorité bien à lui et l'assumer pour que l'équipage le suive en confiance, car même dans un engin militaire aussi sophistiqué que l'est un sous-marin nucléaire, tout n'est qu'une histoire d'hommes : chacun doit rester naturel tout en gardant une certaine retenue et chercher à progresser dans son métier. Ainsi, et c'est encore souvent le cas aujourd'hui, l'autorité « réussie à tous les niveaux » s'exerce de manière implicite : pas de port systématique de galons à la mer, mais un respect de chacun à toute épreuve.

À la mer, le courage d'un commandant et de son équipage réside principalement dans le savoir durer anonymement pour être capable d'assurer la mission du temps de paix ou du temps de guerre, la frontière entre les deux étant très mince, imperceptible même lorsque l'on parle de dissuasion.

Pour autant, si le courage est d'abord la constance, il est aussi la science de ce qui est à craindre : pour être efficace, il faut connaître les dangers de la mer, du sous-marin ou encore de l'adversaire. Ceci se traduit par une exigence forte dans le savoir-faire de l'équipage, l'à-peu-près n'ayant pas sa place, chaque homme étant responsable dans son poste de quart de la sécurité du sous-marin. Un très grand professionnalisme doit donc être exigé de tous dans la mise en application des consignes et autres règlements d'exploitation. Cependant, c'est au commandant de définir ce qui relève de sa seule décision. En effet, il existe des moments ultimes pendant lesquels il a le devoir de décider seul. Souvent liés à des actions irréversibles, ces instants, s'ils sont mal gérés, peuvent conduire à l'accident ou à la perte du bâtiment. La responsabilité du sous-marin et de ses hommes est portée à ces instants par un seul homme, l'équipage ne pouvant plus rien sinon obéir en aveugle. Il ne faut pas se voiler la face, la peur est là, mais elle ne doit surtout pas l'emporter. L'entraînement, aussi poussé soit-il, ne remplace jamais l'expérience des moments difficiles qui, seule, permet d'aller un peu plus loin dans la compréhension et la gestion du risque sous stress.

Aussi, même en situation de combat, rien ne doit être poussé jusqu'à l'extrême tant le sous-marin n'est pas un outil militaire anodin. Que ce soit sous sa forme « nucléaire d'attaque » ou « nucléaire lanceur d'engins », il ne connaît globalement que deux états, discret au quotidien et brutal dans la mise en œuvre de ses armes, mais, dans les deux cas, il témoigne d'une volonté politique forte. C'est cette dernière qui, associée au faible nombre de sous-marins en service, impose une certaine forme de prudence. En effet, prendre des risques inconsidérés avec un tel *capital ship* est inconcevable. De ce fait, un commandant courageux ne doit pas être celui qui va systématiquement chercher le combat ou qui ne reculera pas devant l'ennemi. Ce sera plutôt celui qui viendra placer brutalement son attaque au moment opportun et qui repartira aussi discrètement qu'il sera venu, ou encore celui qui réalisera sa mission dans l'anonymat le plus total.

Plus philosophiquement, le courage d'un commandant de sous-marin se retrouve quasiment dans la définition qu'en fait Clausewitz dans *De la nature de la guerre*. Il y décrit plusieurs dimensions : l'indifférence à la mort et au danger, le patriotisme et même l'enthousiasme, l'indifférence à la souffrance et, enfin, la résolution. Parmi ses dimensions, le patriotisme et la résolution sont certainement les traits les plus présents chez un commandant : accepter de servir l'État français à bord d'un sous-marin

nucléaire lanceur d'engins est sûrement une des formes les plus abouties du service de la nation. À tout moment, sur sollicitation du président de la République, le commandant doit être capable de diriger une mise en œuvre des missiles nucléaires. La confiance en l'État doit être identique à celle que l'État a dans le commandant : totale et sans contestation ! L'enthousiasme est la valeur la plus sûre. Le plaisir à naviguer, la fierté à être sous-marinier et l'énergie mise pour réaliser les missions sont là pour en témoigner. L'indifférence à la souffrance fait partie de la dose d'acceptation que l'on s'octroie pour réaliser son métier : manque de sommeil, travail sept jours sur sept, longues périodes d'absence...

En conclusion, le courage pour un commandant de sous-marin est fondamentalement synonyme d'acceptation. Il commande avec ses qualités et ses défauts un équipage qu'il ne choisit pas. Il est responsable d'un sous-marin qui lui a été attribué et les missions lui sont ordonnées. Par ailleurs, à lui d'admettre que tout se fasse la plupart du temps dans l'anonymat le plus total, ce qui est plutôt à l'opposé de la sur médiatisation des événements un peu sensationnels. À l'évidence, le courage de l'anonymat ne ressemble pas à celui qui s'exprime dans le chaos des champs de bataille. Il n'en est pas moins authentique.

Capitaine de vaisseau Chaineau

Le courage vu par un pilote de chasse

« Le courage, c'est faire ce qu'on a peur de faire et il ne peut y avoir de courage sans peur » (Edward Vernon Rickenbacker). Parmi d'innombrables citations, celle-ci, attribuée à l'un des as de la Première Guerre mondiale, a un écho particulier pour un pilote. Quand ai-je fait ce que j'avais « peur de faire » ? Car s'interroger sur le courage conduit à s'interroger sur la peur, sur ce qui peut la provoquer dans un avion de combat. Ce vécu est évidemment très personnel ; on ne trouvera ici que le sentiment d'un aviateur militaire, fondé sur une expérience de pilote de combat d'avion monoplace. Elle n'est ni exhaustive ni exclusive et beaucoup d'autres pourraient l'enrichir.

La peur naît aussi bien du connu que de l'inconnu. Du danger connu qu'il faut retourner affronter, comme de la situation inconnue dont on pressent qu'elle peut être dangereuse. Dans les deux cas, la conscience du risque est présente et c'est elle qui est fondatrice du courage. Dommage de combat ou simple panne, la défaillance humaine ou technique est sans doute le plus redouté

des dangers connus du pilote. Le vol en monoplace installe en effet le pilote dans une relation exclusive, une dépendance absolue et, donc, une solidarité totale avec son avion pour accomplir sa mission. Le pilote d'un « plus lourd que l'air » est confronté, avant tout autre adversaire, aux lois de la physique : il n'a accès que par la vitesse de son avion à un milieu où il reste un intrus, où il ne peut demeurer que pour un temps limité par son carburant. L'avion de combat et son pilote deviennent physiquement indissociables ; leurs destinées sont liées dès lors qu'ils ont quitté le sol. La crainte naît de la possible défaillance de l'un ou de l'autre, car, une fois en vol, ni l'un ni l'autre ne peuvent être remplacés. Paisible et fascinant, le ciel peut devenir hostile et menaçant lorsque les éléments se déchaînent et que la mission impose de les défier. On craint d'autant plus sa propre défaillance qu'on ne peut compter que sur soi-même. On craint d'autant plus celle de son avion qu'on peut parfois la pallier mais qu'on ne peut quasiment rien pour y remédier.

Tout pilote sait que chaque vol porte en lui cette sourde menace, même s'il est vrai que les progrès de la technique permettent de faire reculer la panne mécanique. Les radars embarqués, les capteurs optroniques et les systèmes inertiels permettent de se positionner, annoncent les dangers potentiels et réduisent aujourd'hui l'incertitude. Le courage des pionniers de l'aéronautique dans leurs « drôles de machines » n'en était que plus manifeste, mais les conséquences d'une défaillance restent lourdes. Les progrès techniques donnent proportionnellement plus de poids au choix, à la responsabilité et, donc, à l'erreur humaine, désormais traquée par les systèmes d'enregistrement embarqués. Le danger connu et redouté est alors celui du mauvais choix. Face à la peur de mal faire, le courage devient intellectuel.

Courage d'assumer ses choix, sa totale responsabilité personnelle, et d'affronter le regard des autres au retour de la mission. Celui de ses pairs bien sûr, mais aussi, et peut-être surtout, celui d'une audience inconnue potentiellement planétaire lorsque le résultat de l'échec peut circuler sous la forme d'un enregistrement vidéo dont Internet a ôté toutes les limites de diffusion. L'image du chevalier du ciel reste présente et tomber de ce piédestal est une épreuve douloureuse.

Courage aussi d'abdiquer le libre arbitre de sa conscience. Les armements guidés par désignateur laser embarqué ont un effet paradoxal : ils réduisent les risques d'erreur, mais rendent extrêmement précise l'image des effets dévastateurs de la munition. Le pilote est alors confronté à la conséquence inhumaine de son

action, bien au-delà du sentiment de légitime défense inspiré par un combat entre adversaires d'égale force.

Le vol en avion moderne protège du contact, du bruit de la guerre : il isole le pilote en l'éloignant du danger, dès lors moins palpable. La rupture n'en est que plus brutale lorsque la défaillance survient, accidentelle ou issue du combat. Le courage est alors celui de la décision irrémédiable face à une situation qui laisse très peu de temps à la réflexion. L'éjection, bien que salvatrice à court terme, signifie l'immersion d'une autre forme d'hostilité, celle du territoire ennemi, parfois conjuguée à celle du milieu géographique, maritime ou montagneux, désertique ou équatorial. On entre alors dans le courage face à l'inconnu. Le risque de basculer dans l'isolement du pilote éjecté est en effet une source de stress lors des missions dans la profondeur d'un dispositif ennemi. On rejoint dans ce cas un contexte de survie dans un milieu d'autant plus hostile qu'il reste par essence totalement théorique. La mission première d'un pilote de combat même s'il s'y prépare, n'est pas l'opération clandestine au sol. Le courage est d'exécuter sa mission en vol malgré ce risque, puis d'y faire face le cas échéant.

Pour un pilote, la prise d'un risque physique et personnel n'est pas spécifique du combat. Le courage consiste donc simplement à canaliser une peur latente et à surmonter la brutalité d'une rupture. Rien de très original en somme. Pourtant, le fait d'affronter ce danger seul dans sa machine constitue probablement une facette spécifique de la notion de courage. L'effet d'entraînement et l'énergie dopante que peut apporter le groupe sont amoindris par la distance physique entre équipiers : le courage devient un acte solitaire. La peur ne pourra alors être surmontée que par l'unique force de cette vertu.

Colonel (CPN) Bruno Depardon

Le courage vu par un officier de l'armée de terre

Si, dans l'armée de terre, le courage est considéré comme une valeur essentielle, c'est qu'il est indispensable à l'exercice d'un métier de combattant, qui s'effectue au contact direct de l'ennemi et qui confronte très concrètement chaque soldat au danger et à la peur.

Le courage procède donc, tout d'abord, de l'absolue nécessité qui s'impose à chacun de surmonter l'effroi que suscite en lui la perception de sa mort probable ou possible, à échéance immédiate. Une telle perception n'a rien d'abstrait. Elle s'alimente du fracas de

la bataille, du claquement très brutal des impacts de munitions sur le sol ou sur les objets qui entourent chaque soldat, de l'éclatement des obus, du spectacle impressionnant des gerbes de poussière et de fumée provoquées par l'explosion d'une mine ou d'une bombe, de la vision d'un camarade touché, de son sang qui s'écoule, de la plaie qui ouvre son corps, de l'odeur âcre de la mort.

Confronté à de telles agressions sensorielles et psychologiques, l'organisme ne peut avoir, spontanément, que deux réactions : la fuite ou la catalepsie. Le courage consiste donc en une maîtrise de ces réactions spontanées, en une manière de violence physique que l'on se fait à soi-même pour dominer ses réflexes et son instinct.

Sans doute peut-on s'exercer à cette forme de courage. Dans *Avant-postes de cavalerie légère*, le général de Brack, fort de son expérience des champs de bataille de l'Empire, préconise d'accoutumer progressivement la troupe à cette « émotion » si violente qu'est la confrontation au feu. Ainsi recommande-t-il, pour « faire des hommes intrépides de jeunes gens faibles et indécis », de les présenter « pour la première fois au feu, avantageusement pour eux », en les lançant sur « l'ennemi fatigué ». Le conseil est indubitablement judicieux. Encore faut-il, pour s'y conformer, aller souvent au combat, ce qui n'est généralement pas le cas des armées de temps de paix. Et même si, comme le général de Brack l'écrit, « la guerre seule apprend la guerre », il faut bien trouver le moyen d'affermir le courage des soldats dès le temps de l'entraînement. C'est tout le sens des diverses mises à l'épreuve qui sont imposées aux soldats au cours de leur formation et qui, sous le terme générique d'aguerrissement, viseront à provoquer en eux des réactions d'anxiété et de peur qu'il leur faudra apprendre à surmonter.

Une telle préparation n'est cependant pas suffisante pour s'exposer à l'éventualité très perceptible de sa propre mort. Pour se lancer délibérément dans le cataclysme du combat, il faut en vérité être mû par une sorte de fureur qui submerge l'instinct de survie. Et c'est précisément à ce stade que survient une difficulté majeure, une contradiction que le soldat doit impérativement résoudre entre les deux termes inconciliables que sont la folie sauvage qui pousse en avant et la maîtrise de soi qui permet de conduire l'action avec lucidité. Car tout élan qui, jusque dans sa fougue, ne se possède pas risque d'aboutir à des catastrophes. Catastrophes tactiques, d'une part, puisque la mêlée guerrière requiert un jugement intact pour apprécier les intentions de l'ennemi et coordonner les actes individuels de chaque soldat en une manœuvre collective cohérente. Catastrophes éthiques, d'autre part, puisque, sans un contrôle étroit, la force déchaînée dégénère en folie meurtrière.

Heureusement, au combat, le soldat n'est jamais seul. Outre la confrontation directe et très physique à la mort évoquée plus haut, le combat terrestre se caractérise en effet par sa dimension collective. Qu'il s'agisse d'une section d'infanterie, d'un groupe du génie, d'un équipage de char, c'est toujours à plusieurs que l'on a peur ou confiance, que l'on s'enfuit et se débande ou que l'on monte à l'assaut. Ainsi, au combat, chacun, chef ou simple exécutant, agit sous le regard des autres, de ses camarades, de ses subordonnés, de ses supérieurs. Et, dans ce regard, à cet instant, il ne peut y avoir aucune déférence automatique liée à une différence de grade, aucune bienveillance de commande exigée par la faiblesse du plus jeune ou la moindre compétence du subordonné. Ces regards mutuels jaugent, apprécient, mesurent, vérifient que chaque geste est approprié aux besoins du groupe, qu'à chaque situation inattendue correspond l'ordre nécessaire, qu'à chaque ordre donné répond l'action immédiate. De ces regards croisés naît une très forte et très impérieuse exigence collective qui s'applique à chacun selon sa fonction et son rang au sein de l'ensemble. En vérité, dans ce spectacle en forme de huis clos entre acteurs, le regard, tout à la fois, contraint à la sincérité et pousse à l'exemplarité. Voilà sans doute, dans la dimension collective du combat terrestre et dans le regard qui l'accompagne, l'autre ferment du courage, celui qui complète et contrôle la fureur, celui qui peut conduire à l'héroïsme.

Par le regard de l'autre, en effet, chaque soldat est renvoyé à ce qu'il est ou prétend être pour le groupe, remplissant une fonction précise qui définit sa place et le service qu'il rend à la collectivité. Une fonction, une place, un rôle : le servant d'arme collective appuie ceux de ses camarades qui sont en tête, l'infirmier accompagne les tout premiers pour leur administrer les soins qui aideront à leur survie, le tireur d'élite prend en compte les ennemis éloignés et à haute valeur ajoutée, le chef commande, entraîne et maîtrise... Qu'un seul élément technique dysfonctionne et c'est la fine mécanique d'ensemble qui se bloque. Dès lors, l'incompétence d'un soldat qui ne tient pas parfaitement le rôle pour lequel il a été formé et entraîné apparaît comme une trahison ou, tout au moins, comme une défection impardonnable au combat. C'est ici affaire de cohérence entre l'entraînement préalable vécu dans la durée et le paroxysme du combat qui met chacun à l'épreuve et le confronte au risque de se dévoiler comme un imposteur. Une telle obligation de cohérence est un puissant moteur pour aider à faire son devoir malgré la peur.

Mais plus encore que le rôle tactique de l'individu, c'est la référence aux règles et aux valeurs communes qui lie chacun au

groupe. Dans l'armée de terre, ces valeurs proclamées sont celles du courage et de la solidarité poussée jusqu'à la fraternité. Au combat, au-delà de la compétence technique, ce sont ces obligations morales qui s'imposent aux soldats. Celui qui s'y soustrait déroge définitivement. C'est ici affaire d'honneur. Honneur qui, en vallée d'Uzbeen en 2008, pousse l'infirmier Rodolphe Penon à retourner trois fois de suite sauver ses camarades blessés, jusqu'à tomber sous les balles ennemies. Honneur qui pousse tel jeune chef à monter à l'assaut devant ses hommes puisque, étant à leur tête, c'est à lui de leur montrer le chemin du courage. Honneur qui impose à tel autre de retenir la fureur vengeresse qui monte en chacun au spectacle des amis morts et blessés, parce que la dignité de tous dépend de la discipline qu'ils appellent inconsciemment et à laquelle ils auront accepté de se plier. Ainsi, dans le combat terrestre, la confrontation à sa propre mort, parce qu'elle est collective, engendre le courage en poussant à l'héroïsme.

Général de brigade François Lecointre

Conclusion

Comme probablement toutes les vertus, le courage reste dépendant du milieu et de l'environnement dans lesquels il s'exprime. Il serait donc simpliste de limiter le courage militaire à l'image magnifiée du héros antique, affrontant sans faillir l'effroi et la peur. Aujourd'hui, la force légitime qu'incarne le soldat ne s'exprime plus de manière aussi homogène qu'autrefois. Le milieu opérationnel et la sophistication technique des instruments du combat sont venus profondément modifier l'exercice du métier des armes et, par là même, les formes d'expression des vertus militaires qui le sous-tendent. Les textes qui précèdent en constituent une démonstration éclatante. Ils sont le témoignage de vérités vécues et ressenties. Certains s'établissent en profond décalage avec les récits traditionnels illustrant le sujet. Doit-on pour autant s'interroger sur l'immanence du courage militaire et conclure d'une lecture un peu rapide que cette vertu générique s'efface progressivement au profit d'autres qualités plus modernes ?

Sous la mer, l'absence de menace directe fausse l'équation de départ. Comment, en effet, parler de peur et donc de courage dès lors que rien ne vient directement agresser le marin sillonnant le fond des océans ? Le danger devient une variable technique davantage liée à la bonne marche du bâtiment qu'à un adversaire identifié. L'irruption de la peur se transforme en stress lancinant.

Le courage s'exprime par la maîtrise de soi et le professionnalisme du groupe. La « science de ce qui est à craindre » prend alors le pas sur l'art de terrasser la peur. Rien de bien étonnant à cette dérive de sens. Est-ce dire pour autant que l'on parle d'autre chose ? Certainement pas, et il suffit pour cela d'embarquer quelques jours dans un sous-marin pour percevoir cette autre dimension du courage militaire. Elle s'y exprime plus qu'ailleurs par le sang-froid, c'est-à-dire la capacité de l'individu à maîtriser l'irruption des sentiments et des pulsions agressives du milieu. Cette aptitude à la maîtrise de soi n'est pas une donnée intellectuelle dans laquelle la raison prendrait le pas sur l'émotion ; elle apparaît plutôt comme une force de caractère, une aptitude naturelle à faire face. À ce titre, elle constitue probablement une des facettes constitutives du courage militaire.

Dans les airs, c'est l'absence de témoin qui vient perturber le référentiel classique du courage. Car celui-ci est avant tout un regard extérieur, le témoignage de celui qui, pétrifié par la peur, va attribuer cette vertu à celui qu'il voit agir et réagir sous ses yeux. Car l'homme courageux ne se perçoit pas nécessairement comme tel. Le courage est donc un récit qui permet de distinguer les talents ordinaires des « grandes vertus ». Sans ce regard extérieur qui évalue et étalonne, comment peut-on appréhender cette notion ? Le pilote de chasse, seul dans son cockpit et relié au monde extérieur par des capteurs impersonnels, développe une autre approche du sujet. Il devient son propre juge et pose un regard purement objectif sur une notion habituellement subjective. Il décline alors des sentiments nouveaux que ses frères d'armes auront bien du mal à percevoir : surmonter la peur du mauvais choix, dépasser celle du jugement extérieur, anticiper celle de l'inconnu.

À la fois juge et acteur de son courage, le pilote nous entraîne sur une autre pente de cette notion complexe. Car si le récit du courage reste souvent grandiloquent, la vertu en elle-même se nourrit d'humilité. L'isolement renvoie à l'obligation d'un regard intime sur soi-même, à un procès permanent dans lequel les jugements restent sans appel. Le courage militaire, c'est peut-être aussi être capable d'affronter en toute humilité ses imperfections et le verdict de sa propre évaluation.

Dans le combat terrestre, nous revenons davantage dans le champ du connu. Le danger est palpable, la peur est oppressante et le combat se mène de manière collective. Dans cet environnement classique, le courage militaire s'exprime à travers l'inextricable enchevêtrement de pulsions individuelles et d'impulsions du

groupe. L'homme courageux est alors celui qui absorbe le choc de l'effroi et qui, dans le même temps, stimule la réaction de ses frères d'armes. Parmi les différentes facettes que dévoile cette notion, c'est la bravoure qui est ici mise en relief. Ce vocable, aujourd'hui un peu désuet, renvoie à l'image d'un courage physique et spontané, expression incontestable d'une évidente supériorité d'âme.

Au bilan, plutôt que d'exprimer un irrévocable glissement de la notion dans des espaces cloisonnés, ces témoignages permettent au contraire d'éclairer, chacun à leur manière, une vertu centrale et pérenne dans l'institution militaire. Loin de s'opposer, le sang-froid, la bravoure et l'humilité agrègent leurs effets pour décrire de manière exhaustive un courage militaire qui fait toujours référence. Car c'est bien dans cette combinaison de raison et de passion, de calme et de fougue, de valeur personnelle et de force collective, que le soldat puise aujourd'hui comme hier l'énergie qui doit lui permettre de dominer son environnement et de conduire la mission qui lui a été confiée. ┘



NICOLAS MINGASSON

DES JEUNES (PRESQUE) COMME LES AUTRES

Ce n'est sûrement pas faire injure aux jeunes soldats français que d'avouer que les raisons qui les ont poussés à s'engager sont à la fois très personnelles et souvent assez éloignées de ce que l'on peut imaginer être un engagement patriotique. Échec ou difficultés scolaires, envie de se réaliser à travers le sport et l'aventure sont, pour la plupart, les vrais moteurs de leur engagement.

Pourtant, ces motivations, que certains pourront trouver triviales ou manquant de hauteur, ne les ont pas empêchés de découvrir et d'accepter pleinement le sens des missions que l'armée et, avec elle, la nation leur confient. L'Afghanistan leur a donné une occasion particulière de le prouver. Loin de chez eux, dans des vallées dont ils ne connaissaient ni le nom ni l'existence, ces jeunes garçons et jeunes femmes, que nul ne remarquerait dans la rue tant ils s'habillent comme tous les jeunes de leur génération, mangent dans les mêmes restaurants ou fast-foods, fréquentent les mêmes boîtes de nuit ou cinémas, utilisent le même vocabulaire et jouent aux mêmes consoles de jeux, ont fait preuve de remarquables qualités de courage. Un courage ordinaire, le plus souvent sans coup d'éclat, mais déployé chaque jour au plus près de l'insurrection afghane.



Courage ?

Mais qu'est-ce que le courage ? Ou être courageux ? Le courage fait sans aucun doute partie de ces qualités humaines qui recouvrent de multiples formes et dont nous nous faisons tous une idée plus ou moins personnelle en fonction des circonstances ou de notre propre expérience de vie. Peut-être, alors, est-il utile de revenir à la définition même de ce mot qui fascine, intrigue et dont chacun s'est demandé, au moins une fois dans sa vie, s'il saurait s'en montrer digne : « Courage : a) fermeté, force de caractère qui permet d'affronter le danger, la souffrance, les revers, les circonstances difficiles ; b) force, énergie et envie de faire une action quelconque. » La lecture de ces quelques lignes m'a laissé perplexe autant qu'elle m'a fasciné. Certes, je ne doutais plus, après avoir côtoyé les soldats du 21^e régiment d'infanterie de marine (RIMA)

pendant tant de mois, qu'ils avaient fait preuve de courage. Mais je n'imaginais pas que la définition du courage collait à ce point à ce que j'avais pu découvrir auprès d'eux. Cette définition me rappelait avec évidence qu'ils ont écrit en Afghanistan, sans même peut-être s'en rendre compte, et en tout cas avec la modestie de ceux pour qui compte de faire plutôt que de dire, la chronique d'un courage ordinaire qui, à bien des égards, force le respect.

Partir les yeux grands ouverts

J'entends souvent dire que les soldats ignorent les missions dans lesquelles ils sont engagés, les risques qu'ils auront à affronter, qu'ils sont, de toute évidence, trop jeunes pour comprendre et pour en prendre la mesure. Ce discours est faux. Pire, il met en cause la détermination et le courage dont ils font preuve. Car, et c'est important de le souligner, ils savent. Combien de vidéos ont-ils visionnées, de sites Internet ont-ils parcourus ? Venus s'ajouter aux retours d'expérience (RETEX), aux informations sur les bombes artisanales ou *improvised explosive device* (IED), sur les difficultés d'évoluer dans la « zone verte », sur la stratégie des insurgés. Oui, aucun doute n'est permis : ils savent où ils vont et ce à quoi ils s'exposent. Oui, ce sera dur, dangereux. Comme leurs chefs n'ont pas manqué de le leur rappeler jusqu'au soir du départ, cette fois, tous ne reviendront pas. Une clairvoyance parfois impressionnante ; je pense par exemple à cet officier qui me raconta avoir pris longtemps avant son départ la décision de conserver pour lui une dernière balle qu'il se disait bien déterminé à utiliser s'il venait à être capturé !

Non seulement ils savent, mais, mieux, tous, autant que j'ai pu en juger, espèrent et attendent cette mission qui sonne comme l'opération de leur vie. Et peu importent les risques d'y être tué ou d'y être gravement blessé. L'envie de mettre enfin en œuvre un savoir-faire acquis pendant des années et de savoir ce qu'ils valent comme soldats et, peut-être plus encore, comme hommes est la plus forte.

De l'impatience au drame

À leur arrivée en Afghanistan, les soldats expriment une folle envie d'en découdre. Les premières semaines, trop calmes, ne provoquent que déception dans les rangs et, à chaque retour de mission sans contact, je les entends la partager sans aucune retenue.

Ils restent pourtant conscients de l'absurdité de leur impatience. Car, comme le rappelle toujours l'un d'entre eux : « On fera moins les malins quand on aura perdu un gars ! » Il y a, me semble-t-il, dans ces moments et ces premières semaines, une forme d'inconscience...

Ce jour tant espéré finit par arriver. Et ils sont heureux, car dorénavant ils savent. Ces premiers combats constituent aussi pour eux le premier choc frontal avec la réalité de la guerre : les balles qui sifflent trop près, ce muret protecteur dont on ne sait trop comment se sortir et ce sentiment si fort, si révoltant et si nouveau que là, à quelques mètres seulement, au point souvent de les entendre, des hommes veulent leur peau. Aucun entraînement au monde ne prépare à cela... Puis le premier accident arrive. Trop vite. Mais il est trop tard pour regretter le temps où on rêvait de se battre sans en payer le prix. C'est la seconde bascule ! Au danger devenu matière concrète et tangible s'ajoutent la couleur et l'odeur du sang, le regard du camarade blessé gisant à terre que médecins et infirmiers tentent de sauver.

Ces deux séquences, que tous ont connues plus ou moins rapidement, dans des circonstances plus ou moins similaires et avec plus ou moins d'intensité ou de gravité, changent tout ! Maintenant qu'ils ont vu, il va leur falloir tenir, ressortir jour après jour avec ces images et ces odeurs en tête, cette expérience tapie au fond d'eux. Et commencer à écrire ce que j'ai vu comme une chronique d'un courage ordinaire.

Courage ordinaire

Parce que les opérations se déroulent dans un véritable réduit — je parle ici de la région de Tagab, entre les vallées de Tagab, Alasay et Bedraou, qui représente un secteur de moins de dix kilomètres carrés ; le camp, ou *forward operating base* (FOB), par exemple, n'est situé qu'à huit cents mètres des lisières de la zone verte d'où les insurgés peuvent tirer à couvert —, les soldats se trouvent placés continuellement sous la menace des tirs de roquettes de type *chicom* ou de mortier, qu'ils soient à la base ou en opérations.

Le nombre de missions menées pendant un mandat est assez considérable. Cinquante-quatre dans le cas de la 2^e compagnie à laquelle j'ai été « intégré ». Nul répit pour les soldats, sur le terrain en moyenne tous les trois jours ! Avec, quelle que soit la mission, toujours le même niveau de risque. De fait, il n'y a pas de « petites missions » ou de missions banales. La moindre sortie

comporte des risques importants. Ainsi, une « simple » patrouille au marché de Tagab, à seulement dix minutes à pied du camp, les oblige déjà à évoluer au sein d'un territoire et d'une population hostiles. Dans le bazar, du fond des ruelles ou du haut des toits, les insurgés n'hésitent pas à tirer malgré la présence d'une foule toujours nombreuse. Pour celle-ci, la menace des *suicide bombers* est permanente. Dans ce marché aux allures banales, les soldats appliquent systématiquement cette consigne de base : ne jamais revenir sur ses pas afin d'éviter d'être pris dans une embuscade.

Chaque jour ou presque, il leur faut monter dans leur véhicule de l'avant blindé (VAB), cet engin qu'ils aiment autant qu'ils le détestent. Un geste moins banal qu'il n'y paraît, tant ils sont nombreux à y avoir perdu la vie ou à y avoir été grièvement blessés. Tirs de roquettes, IED, accidents sur des routes souvent défoncées et où les pilotes roulent à tombeau ouvert afin d'éviter les tirs de roquettes ou de kalachnikovs et de « glisser » le plus rapidement possible au-dessus du souffle en cas d'explosion d'un IED. Parler de cercueil, comme je l'entends parfois dire, est sans doute excessif, mais ils connaissent les risques auxquels ils s'exposent en montant à bord. Des risques qu'ils supportent d'autant plus mal que l'idée de mourir sans se battre, piégés dans leur VAB, leur est insupportable. Et pourtant, à chaque nouvelle sortie ils y montent, sans l'ombre d'une hésitation et sans partager leurs peurs éventuelles.

Chaque jour ou presque ils doivent s'enfoncer dans la zone verte, ce « bocage normand » impénétrable en été tant la végétation y est dense. À un point tel qu'il y fait frais et sombre quand, à l'extérieur, le soleil brûle tout. La visibilité n'y dépasse jamais quelques dizaines de mètres, souvent moins ! Les hommes évoluent dans des vergers luxuriants ou dans des ruelles étroites presque aveugles, se sachant épiés et observés par les insurgés comme par la population qui, volontairement ou sous la menace, rapporte leur moindre mouvement. Des hauteurs où ils se sont installés dans la nuit, tireurs d'élite (TE) et tireurs Milan observent les insurgés passer d'une ruelle à l'autre, se regrouper au sein d'un *Coumpound*, se rapprocher au plus près d'une section ou, au contraire, aller se positionner plus loin, là où, probablement, aura lieu leur désengagement. À force d'observer les soldats français depuis des années, ils ont appris à anticiper nombre de leurs mouvements ! Ces informations qui courent dans les réseaux radio s'ajoutent à l'impression d'oppression qui se dégage de la zone verte. Dans les groupes, chacun sait que la « foudre » peut s'abattre sur eux à chaque instant, en une fraction de seconde. Comme peut-être au bout de cette ruelle étroite où émerge une zone baignée de lumière.

C'est une placette, quelques dizaines de mètres carrés seulement. Une zone nue au milieu de laquelle les hommes se retrouvent sans plus aucune protection si ce n'est leur vitesse, leur *combat integrated releasable armor system* (CIRAS) et l'appui des copains. Pourtant, il faudra qu'ils franchissent et s'exposent dans cette zone idéale pour un tireur embusqué. Dix mètres. Cinq mètres. Encore trois pas. Deux. Un. S'approcher doucement, passer la tête, jeter un regard à droite puis à gauche. Rien. C'est calme. Attendre quelques secondes l'appui du gars qui suit et s'engager en petites foulées rapides sans penser que c'est là, ou dans une zone exactement similaire, que d'autres soldats ont été touchés il y a une semaine, un mois. Depuis des années...

Le plus souvent, heureusement, le franchissement de telles zones se passe sans encombre. Mais pas ce 28 juin 2010. Quelques mètres après les murs protecteurs qui forment la ruelle d'où il vient de sortir, premier de la colonne, le caporal P. est fauché par des tirs. Touché à l'abdomen, il s'écroule au milieu de la placette. Les autres soldats de son groupe ont juste le temps de se mettre à couvert. Refuge bien provisoire d'où il faut ressortir pour aller chercher le copain touché. Acte à la fois effroyablement banal et courageux. Banal, car c'est le soldat le plus proche qui se porte au secours de son camarade. Immensément courageux, car, en sortant de la ruelle, il sait qu'un tireur déterminé à les abattre attend à seulement quelques dizaines de mètres.

Certains ont perdu la vie dans de telles actions. Ou, devrais-je plutôt dire, l'ont donnée. Ce 24 août 2010, les soldats de la 4^e compagnie ont franchi un long découvert dans la vallée de Bedraou. Face à ces longues étendues ouvertes, les soldats font une pause, mesurent l'obstacle à franchir et prennent leur souffle avant de s'élancer un par un, conscient, que le lieu de leur mort se trouve peut-être devant eux. Mais pas un seul n'hésite, car ils sont fiers d'accomplir leur mission et savent que si un seul flanche, toute la compagnie risque de trembler. La peur, comme le courage, est un sentiment qui se répand comme une traînée de poudre.

Une fois lancé, un seul objectif : atteindre l'autre rive et se mettre enfin à couvert. Et au milieu de cet océan de terre retournée, courir, courir et courir encore, malgré cette brûlure dans les poumons qui semblent prêts à exploser. Ce jour-là, P. est fauché en pleine course sous le regard impuissant de ses camarades. Et malgré les risques inouïs, le lieutenant M. n'hésite pas à s'élancer à son tour pour tenter de le sauver. Comme une évidence, comme tous l'auraient fait, unis comme des frères. Ce jour-là, les tirs fournis de sa section en direction de la zone des tirs - la « boule de

feu » comme les soldats nomment cet appui intense - ne sauvent pas le lieutenant qui, jusqu'au bout, a tout tenté pour se sauver.

Les blessés et les morts récupérés et évacués, ils doivent continuer la mission. Plus loin dans la vallée, ailleurs dans la zone verte, d'autres soldats comptent sur la compagnie qui vient de perdre un gars. Malgré le choc d'un camarade à terre, malgré la peur qui prend au ventre, malgré les insurgés toujours dans les parages et qui, tous les soldats le savent, attendront encore une fois le désengagement pour frapper à nouveau. Malgré tout cela, ils y retournent, se ressaisissent, prennent sur eux et surmontent l'abattement. Un geste qui leur demande une volonté et une détermination absolues. Faire abstraction du drame qui vient de se jouer sous leurs yeux, remiser leur douleur et leur souffrance, les doutes qui les assaillent et repartir en avant. Faire preuve de courage tout simplement.

Pour leurs chefs aussi, ces instants sont des moments de courage. Car eux aussi doivent y retourner avec, sur les épaules, la pression inouïe que constitue le fait de donner l'ordre de poursuivre la mission. À eux aussi de donner l'exemple de la maîtrise et de la détermination. Aujourd'hui comme avant, dans cette guerre comme dans toutes les autres, les hommes puisent leur courage dans les yeux de ceux qui les entourent et obéissent à des hommes plus qu'à des ordres.

Tenir sur la durée

Poursuivre la mission constitue déjà en soi un formidable acte de courage. Mais repartir, parfois dès le lendemain, me semble être un acte plus courageux encore. Passé le moment de l'action et de retour au camp, les soldats ont tout le temps pour se mettre à « gamberger », pour faire tourner sans cesse les mêmes images dans leur esprit, pour imaginer la suite des événements. Tous le disent : après une telle journée, le sommeil met des heures à venir. Dans la nuit, le calme revenu, les images, les sons et les odeurs s'entrechoquent sans cesse dans leurs têtes. Autant de souvenirs qu'ils doivent effacer de leur esprit, ou plutôt mettre de côté, quand le matin arrive. Parce qu'il va falloir continuer à assurer les missions. Aujourd'hui, demain, après-demain et jusqu'au dernier jour de leur mandat. Mais, dorénavant, sortir sur le terrain n'a plus le même goût.

Opérer dans une zone aussi exiguë implique de revenir sans cesse dans les mêmes secteurs. De passer de nouveau là où, quelques

semaines plus tôt, la section a été prise à parti ; de prendre position dans un secteur connu par les insurgés ; de revenir sur des terrains où des IED ont déjà été trouvés, à pied comme en VAB ; de retourner dans la vallée de Bedraou où pas une seule opération ne s'est déroulée sans que les insurgés ne se déchaînent...

Cette confrontation quotidienne avec le danger, la répétition des actions de combat, la proximité permanente avec les insurgés, cette absence de répit et la manière dont tous ont géré cela sont tout à fait impressionnantes. Et pas seulement pour l'observateur que je fus. Leurs chefs, ceux que j'ai rencontrés du moins, des mois et des années après, continuent de témoigner à quel point leurs soldats les ont impressionnés, ne les ont jamais déçus : malgré les ordres difficiles, les missions risquées, ils n'ont jamais hésité.

Le moteur du courage

Je me suis souvent demandé comment ces jeunes garçons et ces jeunes femmes – ces dernières sont trop souvent oubliées ; or les représentantes féminines des services de santé effectuent en Afghanistan un travail absolument remarquable, y compris sur le terrain pendant les opérations de combat –, ordinaires à de nombreux points de vue, peuvent faire preuve de telles qualités de courage. Bien sûr, ces jeunes ont été formés, ont subi des années d'entraînement et de préparation, physique, psychique ou culturelle. Mais, plus que cela, deux points essentiels ont fait et font la différence.

En premier lieu, ces jeunes gens acceptent et comprennent pleinement l'idée que la mission prime sur tout, y compris sur leur propre vie. Ce contrat passé entre eux et l'armée est parfaitement clair dans l'esprit de tous les soldats que j'ai côtoyés. Un contrat que le Code du soldat rappelle par ces mots : « Il [le soldat] accomplit sa mission avec la volonté de gagner et de vaincre et si nécessaire au péril de sa vie. » Les esprits chagrins argueront qu'en temps de paix, cela ne les engage qu'à peu. Certes, cela n'est pas faux, encore que¹... Le conflit afghan a en tout cas démontré le contraire.

En second lieu, l'importance que prennent le groupe et les liens de fraternité extrêmement forts que les hommes tissent entre eux là-bas constitue également un moteur très puissant. Peut-être même le plus important. Le groupe, c'est certain, est une véritable

1. « Encore que », car les soldats ont régulièrement prouvé dans d'autres opérations, comme en Guyane en juin 2012, qu'ils savent, dès lors que les circonstances l'exigent, être à la hauteur de ce contrat.

« usine à courage ». Là-bas, comme dans toute guerre, les hommes se rapprochent, se soudent, faisant ensemble la même expérience du danger, vivant ensemble des expériences indicibles, partageant les mêmes souffrances et découvrant que la vie de chacun dépend de tous et celle de tous de chacun. Comme tant d'autres avant eux, sur les hauteurs afghanes, ils sont devenus frères d'armes. Cette expression entendue cent fois qui résonnait curieusement à leurs oreilles, voire les faisait sourire. Peut-être un peu trop solennelle... Ils n'y croyaient pas vraiment, pour tout dire. Et, pourtant, ils le sont devenus. Égaux devant la mort prêts à donner leur vie pour leurs camarades, dissolvant sans même s'en rendre compte leur moi dans le nous du groupe. Un sentiment si fort qu'un soldat me confia un jour qu'il ne saurait plus, à cet instant T, choisir entre les gars de son groupe et ses enfants. Un sentiment qui le troublait lui-même, ayant l'impression plus ou moins confuse de trahir sa famille. Et pourtant, il n'en démordait pas. Dans les deux situations, me disait-il, c'est une histoire de sang donné : « Je suis prêt à donner mon sang pour les gars et eux le leur pour moi, tandis que c'est le mien qui coule dans les veines de mes enfants. »

Nul doute que les soldats puisent dans ces deux moteurs pour alimenter leur courage. Comme tant d'autres soldats avant eux, de tous les continents et de toutes les époques. Cela voudrait-il dire que chacun d'entre nous serait capable des mêmes qualités de courage ? Eux le pensent, persuadés que ce qu'ils ont fait n'a rien d'extraordinaire, qu'ils n'ont fait que leur boulot, c'est-à-dire accomplir les missions qui leur étaient demandées. Persuadés aussi que tout le monde suivrait le même chemin.

Qu'en penser ? Serions-nous tous capables d'un tel courage dès lors que les circonstances l'exigeraient ? Ou ces comportements sont-ils le fait d'une culture militaire acquise et d'un engagement qu'ils ont découvert et auquel ils ont adhéré ? Je crois pour ma part que le groupe et la cohésion, quelles que soient les époques et les circonstances, sont le vrai ciment de ce courage. Que chaque soldat puise dans le regard et la présence de ceux qui l'entourent, le courage nécessaire au dépassement de soi, à la maîtrise de la peur et, parfois, à la conduite d'actions réellement héroïques. En cela les jeunes soldats engagés en Afghanistan ont partagé certains des sentiments que leurs aînés, bien avant eux, ont expérimentés sur d'autres fronts. ■



DIDIER ROLLAND

LE SAPEUR-POMPIER, COURAGEUX, TÊMÉRAIRE OU OPPORTUNISTE ?

Depuis l'apparition du « secoureur » en France au XVII^e siècle, la reconnaissance officielle et populaire a largement puisé dans le vocabulaire pour qualifier le courage du citoyen « secouriste », « secoureur » ou « sauveteur ». L'émergence d'un groupe constitué chargé de lutter contre l'incendie, dont le modèle naît à Paris au début du XVIII^e siècle, est l'aboutissement du désir des centres urbains de lutter contre la fatalité ou les superstitions des populations face à l'incendie. Les corporations d'artisans qui forment ces premiers corps de volontaires ont donc fait preuve d'un courage exemplaire en osant lutter contre un phénomène perçu comme une punition divine ou maléfique et qui restera longtemps inscrit au registre des grandes peurs des citadins comme des ruraux. Ces hommes, qui ont le courage de s'opposer au fléau provoqué par Dieu ou par le diable, sont donc naturellement devenus l'objet de l'admiration populaire et de l'attention des édiles. Les vertus de bravoure qu'on leur attribue sont certes l'expression d'une admiration légitime, mais aussi un processus de reconnaissance qui rassure. Protéger et rassurer : une alchimie complexe qui doit être l'objet de la reconnaissance publique et institutionnelle afin d'entretenir et d'alimenter les annales du courage de ceux qui s'interposent.

Pourtant, dans *L'Art d'éteindre les incendies*, le manuel manuscrit de Pierre Morat, ou dans les correspondances entre Antoine Deville et son neveu et adjoint, tous deux ingénieurs des Ponts et Chaussées et directeurs de la compagnie de gardes pompes civile de Paris, il n'est jamais question de courage. L'essentiel du propos est organisé autour d'une doctrine d'engagement fondée sur la compétence technique ainsi que sur la capacité à évaluer les paramètres de l'incendie et de sa propagation. On parle même de la nécessité de se protéger face au feu et cette prudence enseignée ne semble pas altérer le prestige qui rejaillit rapidement sur l'organisation présentée par Morat.

La reconnaissance du courage déployé dans l'action s'est longtemps affranchie de la prise en compte du sort du blessé ou du tué dans l'exercice de ses fonctions. Ainsi, le courage dans l'action cachait-il une autre forme de courage civique, non récompensé, dont on ne se préoccupera vraiment que dans la seconde moitié

du XIX^e siècle : celui de s'exposer ainsi que sa famille à la misère en cas d'invalidité ou de décès. À Paris, ce n'est que vers 1760 que les gardes pompes blessés ou sans ressources purent être admis comme les militaires à l'hôtel des Invalides. Avant cette date, nous ne savons rien du destin de ceux qui perdaient leur capacité à assurer les ressources de leur foyer. Il est probable que nombre d'entre eux durent faire preuve d'un courage bien plus grand que d'affronter les flammes pour faire face à l'adversité.

Avec l'apparition des corps constitués chargés du sauvetage et de la lutte contre l'incendie, une dichotomie s'est opérée pour distinguer le courage spontané d'un individu non préparé face à une situation de danger de celui du sauveteur professionnel agissant en équipe avec du matériel adapté. Sur cette distinction, Frédéric Caille¹ discerne bien les arcanes de l'établissement de l'acte courageux tout en démontrant la taxinomie complexe des situations et des paramètres établissant le caractère courageux de tel ou tel engagement. De fait, l'engagement du sapeur-pompier dans l'action s'apparente à une prestation de service, la protection, assortie de multiples exigences, de moyens, de performance technique et physique, mais surtout de l'acceptation de l'exposition au risque et au danger. Le sapeur-pompier serait ainsi automatiquement « courageux » et est collectivement perçu comme tel.

Dans un autre registre, les annales de l'exemplarité sociale regorgent, dès le XIX^e siècle, de relations distinguant individuellement un sapeur-pompier. Ces distinctions ont une valeur particulière dans la mesure où elles sont des récompenses individuelles qui alimentent la réputation du groupe. Il semble alors légitime de les considérer comme un processus de valorisation collective. L'étude des mémoires de récompenses révèle les pratiques d'enquêtes menées pour établir la légitimité de l'action courageuse. Il apparaît que celle-ci ne peut être distinguée qu'à la condition que le prétendant ait risqué sa vie ou sa santé dans son accomplissement. Mais la variété des situations et parfois la raison politique ont été sources de bien des exceptions à cette règle à laquelle on s'empressa d'ajouter le « dévouement » comme autre vertu appelant récompense... Être courageux ne suffit pas ; une reconnaissance officielle est indispensable pour valider la légitimité de l'acte courageux.

Sur ces bases souvent fluctuantes, il est difficile de définir la frontière entre le courage déployé et celui qui est reconnu. La rédaction des dossiers d'enquête établit avec certitude la très grande

1. Frédéric Caille, *La Figure du sauveteur. Naissance du citoyen secourreur en France 1780-1914*, Presses universitaires de Rennes, 1997.

souplesse du traitement et son aspect éminemment politique. La plus excessive rigueur côtoie la complaisance la plus étonnante pour établir ou réfuter un acte de courage. Lorsque la procédure aboutit, il ressort de cette relation entre l'acte, son instruction et sa reconnaissance par la distribution de diplômes, de médailles ou de prix en espèces une volonté d'organiser une politique de reconnaissance sociale. Le citoyen dévoué élevé au rang de modèle alimente la vitrine de ce que l'État peut faire pour ceux qui servent sa politique d'exemplarité sociale. Dans leur engagement quotidien, les sapeurs-pompiers sont ceux qui, statistiquement, sont les mieux placés pour être mis en situation d'exercice du courage. Au XIX^e siècle, l'émergence d'une véritable culture du sauvetage par la création des sociétés de sauvetage et du corps des sapeurs-pompiers a ainsi consacré ces derniers, protecteurs des villes et des campagnes, comme la figure héroïque du secourateur courageux.

Le pompier militaire, téméraire ou courageux ?

Les sapeurs-pompiers de Paris, premier corps de sécurité civile militarisé dès 1811, trouvèrent leur identité militaire et professionnelle à travers la pratique de la gymnastique prônée par Francisco Amoros² : l'éducation physique développe la force que le gymnaste doit mettre au service de son prochain. « Être fort pour être utile » devient donc le leitmotiv de l'exercice du courage. La performance physique alliée à l'intrépidité du sauveteur vertueux, qui s'engage au péril de sa vie pour sauver celle de son prochain, devient la marque de fabrique du sapeur-pompier de Paris. Il propose ainsi une image nouvelle du militaire sauveteur doté de capacités physiques hors norme pour l'époque, qui entretient avec orgueil le culte de l'engagement physique intrépide, adoubé des vertus du courage et de l'abnégation.

En 1868, l'exploitation médiatique des sauvetages réalisés par des hommes du régiment de sapeurs-pompiers illustre bien le succès de cette réalisation. Le cas du caporal Thibault³, érigé en

2. Voir « Le sport et la guerre », *Inflexions* n° 19, janvier 2012.

3. Le caporal Thibault, sapeur-pompier de la caserne Sévigné (actuel 4^e arrondissement), est parvenu à passer du dernier étage d'un immeuble en feu à celui du dessous simplement muni de son échelle à crochets et avec une femme paniquée attachée dans le dos. Malgré la corniche qui l'éloigne de la façade, il réussit à prendre pied sur le balcon d'une fenêtre. La presse lui attribuera plusieurs sauvetages réalisés en fait par d'autres sapeurs-pompiers. Et malgré le fait qu'il ait été promu au grade supérieur, il demeure jusqu'à ce jour le caporal Thibault. Inscrit au panthéon des sauveteurs, il mourra dans des conditions misérables quelques années après avoir quitté les sapeurs-pompiers de Paris, victime d'une maladie pulmonaire contractée lors d'un incendie. Sa mémoire est célébrée tous les 18 septembre par la brigade des sapeurs-pompiers de Paris.

grande figure du sauveteur intrépide et altruiste, est le symbole de la complexité de l'exercice du courage. Héros d'un jour, il devient un mythe construit par la presse de l'époque et par le pouvoir impérial. Figé en figure exemplaire du courage, il est érigé en modèle par une histoire qui ne lui laisse pas le choix d'être quelqu'un d'autre. Il remplit tous les critères de l'héroïsation, militaire modeste au point qu'il ne reconnaît que le seul mérite d'avoir fait son devoir alors même qu'il était blessé à la main... Il a reçu la médaille militaire et d'autres récompenses pour des actes de bravoure...

Pourtant, l'étude du cas Thibault lors de l'incendie de la rue Saint-Antoine révèle un second personnage tenant d'un autre courage, celui de l'humilité. Le caporal Bouvatier, dont les sauvetages furent attribués à Thibault par l'impérieuse nécessité de provoquer l'admiration populaire, dut, lui, faire le deuil de reconnaissance et de récompense. Dans le registre complexe de l'exercice du courage, il illustre bien l'introspection nécessaire qui devrait imposer au sapeur-pompier de se contenter de la seule satisfaction du devoir accompli. Cet exercice est d'autant plus difficile que le courage, instrumentalisé, analysé avant reconnaissance et attribution des insignes de la vertu courageuse, ne facilite pas ce travail de sagesse tant la médaille attise la vanité. Il faut pourtant savoir renoncer à cette rente de situation avec exposition permanente de la reconnaissance officielle d'un acte qui valorise son auteur de façon intemporelle.

De l'étrange coïncidence qui fit émerger à Paris trois destins représentatifs du courage du sapeur-pompier en 1868⁴, il reste à présenter le caporal Hartmann, mort brûlé vif lors de l'incendie des halles centrales. Hartmann, comme bien d'autres, figure au panthéon des victimes du devoir établi en 1881. Martyr et « mort au feu », sa disparition est la face instrumentalisée du courage des disparus. L'étude des circonstances de sa fin tragique relève en fait une exaltation qui lui fit perdre toute notion de prudence. Au-delà de l'analyse, objective ou subjective, qui résulte de l'étude historique, cette ivresse de l'action, ou bien la perte ou l'absence de perception du danger, est un risque auquel est exposé le sapeur-pompier.

Au XIX^e siècle, l'exaltation des valeurs guerrières au combat comme à l'incendie entraîne une confusion pratique qui facilite le travail d'héroïsation. Le courage devient alors l'essence d'un drame fortuit. Le colonel Paris, chef de corps des sapeurs-pompiers de

4. Didier Rolland, *Culture et traditions*, éditions Atlantique, 2005.

Paris en 1881, promoteur du culte des morts au feu, condamne sans appel l'attitude de trois sapeurs-pompiers civils de la ville de Lyon qui ont abandonné leur poste lors de l'incendie du théâtre des Célestins plutôt que de mourir au cœur d'un brasier dont l'ampleur interdisait toute action efficace⁵. Ses propos sont éloquentes lorsqu'il s'indigne qu'un abandon de poste n'ait été sanctionné que d'une rétrogradation : « Pour avoir manqué de courage ! De sang-froid ! De dévouement ! Au régiment des sapeurs-pompiers de Paris, ce caporal et ces sapeurs eussent été traduits devant un conseil de guerre pour abandon de poste et lâcheté en présence de l'ennemi : la peine prononcée par les art. 211 et 213 du Code de la justice militaire est la peine de mort. »

Considérer le recul devant le feu comme un acte de lâcheté compliquait la sempiternelle contradiction de l'exercice et de la reconnaissance du courage. Reculer et exposer sa réputation ou se maintenir dans une position fatale ? Cette intransigeance était pourtant conforme à l'éthique du colonel Paris, chef de corps impliqué qui eut le courage de publier un ouvrage qui devait lui coûter sa place. Il y mettait en évidence les manquements de la municipalité dans le domaine de la lutte contre l'incendie et de la protection des Parisiens. Ses pompiers étaient irréprochables, le sang versé l'attestait, pourtant leur courage ne suffisait pas à faire de Paris une ville sûre.

La crispation autour de la définition du courage et de la lâcheté semble ainsi bien marquer la relativité des critères qui définissent le courage dans les différentes sphères de son exercice. Comme nous l'avons déjà cité, au XIII^e siècle, Pierre Morat, directeur de la compagnie des gardes pompes, ne parlait pas de courage au feu mais prônait l'intelligence de situation, l'engagement tactique des hommes et des moyens, et, surtout, privilégiait la vie et la sécurité de ses hommes. Leur engagement au service de la lutte contre l'incendie dénotait déjà un courage civique considéré comme un capital à préserver. La militarisation a bouleversé ces repères pour leur substituer les valeurs applicables au soldat au combat. Le feu devenait l'ennemi. De fait, il fallut attendre la fin du XX^e siècle pour voir évoluer la notion de sécurité des intervenants et, par là même, émerger une lecture différente des valeurs du courage. À chacun d'explorer toutes les facettes de ces modèles du courage et d'y puiser ses références.

5. Colonel Paris, *Le Feu à Paris et en Amérique*, librairie Germer Baillière, 1881, appendice, note F. p. 195.

L'exercice d'un autre courage

Au XXI^e siècle, pour surprenant que cela puisse paraître, dans l'intimité des centres de secours, le sapeur-pompier ne parle pas de courage. Il exprime son désir d'action et son vocabulaire témoigne de ses qualités téméraires, de son goût pour l'action ou même de son orgueil à être présent pour un « bon feu » ou une « bonne intervention ». Point de discussion sur qui est courageux ou qui ne l'est pas. Dans la lignée d'Amoros, c'est d'intrépidité, de performance physique et de goût du risque dont il est question. Être soumis au risque est un orgueil. Et on parle de chance d'avoir participé à telle ou telle intervention. Il n'est fait mention du courage que dans les dossiers d'instruction des actes à récompenser par l'attribution de médailles. Une décoration qui fait partie de l'univers du sapeur-pompier opérationnel. Comme par le passé, l'exception n'échappe pas à la règle. Elle est un enjeu d'affichage ambigu et la diversité des cas d'attribution n'en finit pas de révéler les contradictions d'un système avide de reconnaissance et de mise en lumière de cette vertu polysémique du courage. Le sapeur-pompier entretient donc un goût prononcé pour les récompenses.

À la fin du XIX^e siècle, le sapeur-pompier a vu son univers bouleversé par l'évolution de ses missions. Aujourd'hui, les feux, véritable fantasme guerrier, ne représentent que 5 % de celles-ci, l'essentiel des interventions étant désormais des secours à victimes et divers actes de « bobologie ». Un renversement de situation, une dégradation des actions qui ont bousculé le sapeur-pompier dans son désir d'action virile, de confrontation physique avec le feu, toujours valorisée. Réduit au rôle de « taxi » vers les hôpitaux, il ne peut plus entretenir l'image d'Épinal d'un courage combattant. Il doit s'affranchir des références d'antan.

Pourtant, son action est toujours importante. Protéger et rassurer est aussi source de prestige : le sapeur-pompier doit comprendre que ce dévouement, certes moins spectaculaire que le combat du feu, demande un courage particulier. La mission fondamentale est toujours la même, mais elle produit moins de gloire facile. Elle pose la très pertinente question de savoir si le sapeur-pompier a besoin d'être reconnu courageux pour continuer à l'être.

Courage singulier également, dont personne ne parle, que celui d'assumer les situations qui nous font peur. La culture interne, celle qui fabrique la « carapace », interdit, ou tout au moins limite, tout dialogue sur certaines peurs qui nous surprennent tant elles sont déconcertantes. La peur est admise et verbalisable quand elle est éprouvée lors d'un événement reconnu comme

dangereux ou exceptionnel. Surtout lorsqu'elle a été dépassée et sublimée par l'action. Le sapeur-pompier est le témoin privilégié de ces instants où le danger auquel il est confronté lui demande de concentrer toutes ses capacités physiques et mentales. Mais la peur et la blessure prennent des tournures insidieuses. La vision ou l'événement qui marque malgré son caractère anodin ou routinier, la parole, le détail vu cent fois mais qui, ce jour-là ou cette nuit-là, marque à vie. Une scène, un visage, un cri, une situation qui s'incruste d'une façon tellement précise et claire que, trente ans plus tard, son souvenir s'invite comme un fantôme. Beaucoup ont emporté ces intrus, héritage d'une vie passée, dont l'extraction demande un courage insoupçonné. Plus question de groupe ; chacun assume sa blessure et trouve le *modus operandi* pour vivre avec ou pour l'éradiquer parfois au prix d'un long et pénible travail d'analyse. Pour ce courage-là point de médaille ni de citation.

Toute cette culture et ce vécu axés autour de valeurs fortement ancrées mais insuffisamment expliquées se télescopent souvent et le paradoxe du sapeur-pompier, sans qu'il soit le seul dans cette position, est de pouvoir composer avec ce qu'il a été ou ce qu'il a vécu sans que cela ne handicape sa capacité à passer à autre chose. De courage, il est question lorsque l'individu qui perd sa capacité à « aller au feu », la sacro-sainte « aptitude », entame un long travail de réparation pour surmonter une blessure ou une maladie qui l'écarte du service incendie. Celui-là a droit à l'admiration profonde de ses pairs et on parle alors, exceptionnellement, de courage. Courage aussi celui du sapeur-pompier qui, atteint d'une maladie fatale ou dégradante, continue à travailler en renonçant au confort isolant d'un arrêt maladie. Ceux-là ont droit au respect de ces hommes qui rêvent de braver les feux les plus violents. Chacun ignore s'il aura ce courage-là !

Le courage, le sapeur-pompier doit également le trouver pour faire face à la situation programmée et pourtant la plus inattendue qui soit, celle du moment où il doit rendre son paquetage et cesser d'être paré des vertus du courageux membre de la vertueuse corporation des soldats du feu. Cette rupture, souvent considérée comme une fin, renvoie cet élément détaché de son collectif à une individualité qu'il assume difficilement. Être autre chose demande un courage que rien ne peut venir récompenser, sauf de franchir l'obstacle avec sérénité.

Ce processus n'est certes pas l'apanage exclusif du sapeur-pompier et ceux qui ont dédié leur vie à l'action connaissent souvent cette difficulté à se repositionner. Ceux qui n'y parviennent pas doivent assumer la douloureuse confusion qui résulte de ce manque de

distanciation. Certains coupent radicalement les liens qui les retiennent à leur ancienne vie. Y a-t-il une nécessaire lâcheté dans cette amputation thérapeutique ? D'autres se raccrochent désespérément à cet « avant » en tentant de le faire durer. Une chose est certaine et le vide en ce domaine est peut-être un début de réponse : il n'existe pratiquement aucune autobiographie de sapeur-pompier. Il en va ainsi de tous les individus confrontés à un vécu intense. Il faut alors probablement beaucoup de courage, mais aussi de sagesse, pour vieillir et se positionner dans cette inéluctable dégradation du physique et de la performance. Cette deuxième peau qui nécessite une grande capacité de distanciation n'est qu'un prêt qu'il faut savoir rendre. De même l'action peut parfois enfermer dans un moment unique, figé par la reconnaissance institutionnelle dont le sapeur-pompier ne sait pas sortir. Car tout héros dont le courage est instrumentalisé est un être dont l'image ne lui appartient plus vraiment. Cette exposition de quelques instants, s'il n'y prend garde, risque de lui interdire toute possibilité de devenir autre chose. Et c'est du courage de trouver la force de se libérer d'une image glorieuse.

Le courage dans son exercice, son évaluation et sa reconnaissance est au final un grand fourre-tout dont il ne faut pas être dupe au risque de ne pas pouvoir assumer sans frustration la nécessaire relativité de ce qui a été et de ce qui est. Vladimir Jankélévitch exprime parfaitement la pertinence de cette apparente contradiction : « Celui qui a été ne peut plus désormais ne pas avoir été ; désormais ce fait mystérieux et profondément obscur d'avoir été est son viatique pour l'éternité. » Clé de la sérénité, elle n'en demande pas moins l'exploitation d'un autre courage, celui de sortir d'une illusion plaisante et confortable établie historiquement sur la base d'une relation admirant/admiré. Assurer la sécurité d'autrui, c'est aussi tomber dans ce piège plaisamment exposé par Jean de la Fontaine : « Tout flatteur vit aux dépens de celui qui l'écoute. » ■



EMMANUEL GOFFI

EXPRESSION LIBRE

« Par-delà l'obéissance et le culte de la discipline, [...] le soldat, garant de l'indépendance nationale, est d'abord un homme libre. »

Général Éric de La Maisonneuve (*Le Métier de soldat*)

Il existe un vieil adage dans les armées qui affirme que « réfléchir, c'est commencer à désobéir ». Adage mainte fois illustré par la célèbre phrase du maréchal Lyautey qui déplorait de constater que « lorsque les talons claquent, les cerveaux se ferment », soulignant ainsi le lien étroit entre obéissance et liberté d'esprit, la seconde fortement contrainte par la première. Les contraintes sur la liberté d'esprit des militaires sont particulièrement marquées dans le domaine philosophique, où la pensée abstraite est susceptible de conduire à des raisonnements pouvant ébranler le fragile édifice de la hiérarchie et, le cas échéant, conduire à la désobéissance. Contrairement aux armées anglo-saxonnes, et en particulier l'armée américaine, la réflexion philosophique est absente du paysage militaire français. On trouve certes, ça et là, quelques écrits amorçant une réflexion sur le sens à donner au métier des armes dans un monde marqué par la dilution des valeurs¹, mais cela n'est sûrement pas suffisant.

Pourtant, contrairement à l'affirmation de Jean-Hugues Matelly qui considère qu'« il n'existe guère de place pour une nouvelle dynamique de réflexions intellectuelles militaires »², nous pensons que la réflexion intellectuelle est possible. S'il est vrai que la liberté d'esprit est contrainte par certains textes normatifs, il est également vrai qu'elle n'est pas proscrite. En contrepartie, le poids de la culture militaire pèse sur la latitude donnée aux militaires en matière de réflexion et d'expression d'opinions philosophiques.

Dans un système où l'efficacité est un objectif de chaque instant, où chaque décision peut avoir de lourdes conséquences, il est évident que la rigueur et la discipline doivent être la règle. Mais, comme le souligne le général de La Maisonneuve, « la soumission aux règles, l'exécution des ordres sont l'alphabet du soldat ; mais avec les lettres, il faut savoir composer »³. Rien, en effet, n'interdit

1. Voir à ce titre les travaux du général Bachelet ou du général de La Maisonneuve, ou encore du professeur Henri Hude.
2. Jean-Hugues Matelly, « L'incertaine liberté critique du militaire », *L'Actualité juridique droit administratif* n° 39, 2005, pp. 2156-2161.
3. Éric de La Maisonneuve, *Le Métier de soldat*, Paris, Economica, 2002, p. 15.

ni n'empêche de concilier discipline et réflexion. Dans une armée professionnelle, où chaque militaire est formé pour devenir un spécialiste et un conseiller de la hiérarchie, il n'y aurait rien de plus pénalisant qu'une sclérose intellectuelle généralisée. C'est ce que semblait souligner Alain Juppé, alors ministre de la Défense, lorsqu'il appelait les stagiaires du Collège interarmées de défense à « sortir des voies ordinaires pour mener une réflexion originale et audacieuse », seule garante de l'efficacité future des forces armées⁴.

Cet appel interroge dans une institution où l'originalité de la réflexion doit s'inscrire dans un cadre contraint et où la libre-pensée peut s'avérer pénalisante. S'il est indéniable que de nombreux progrès ont été faits en matière de liberté d'esprit au sein des armées françaises, il n'en demeure pas moins que la crainte traditionnelle de déplaire à l'autorité et de risquer une sanction reste tenace. Comment alors articuler devoir d'obéissance et liberté d'esprit dans une institution où réfléchir est encore trop souvent considéré comme un début de désobéissance ?

Michel Foucault nous offre une réponse qui mériterait d'être étudiée plus avant dans les armées : le « jeu parrèsiastique » exigeant le courage de « dire la vérité » en dépit des risques, associé au « courage de l'interlocuteur qui accepte de recevoir comme vraie la vérité blessante qu'il entend »⁵. Mais, pour entrer dans ce schéma, encore faut-il se sortir du conformisme ambiant pour laisser s'exprimer la liberté d'esprit nécessaire à tout débat constructif.

La liberté d'esprit comme philosophie

Le domaine de l'éthique est symptomatique des limites imposées par certains chefs à leurs subordonnés en matière de réflexion philosophique. Aujourd'hui, si la matière est largement citée, il apparaît qu'elle relève plus de l'exercice rhétorique et de l'outil de communication que d'une véritable conviction concernant son intérêt. La philosophie en général et l'éthique en particulier offrent en effet de nombreux outils de contestation de l'ordre établi. De fait, limiter la réflexion en la matière à sa portion congrue, c'est-à-dire à une éthique *low cost* fondée sur une interprétation très superficielle de la déontologie kantienne, permet de

4. Alain Juppé, allocution prononcée le 20 janvier 2011 à l'occasion du baptême de la 18^e promotion du Collège interarmées de défense.

5. Michel Foucault, *Le Courage de la vérité. Le gouvernement de soi et des autres II. Cours au Collège de France (1983-1984)*, Paris, Le Seuil/Gallimard, 2009, p. 14.

circonscrire la liberté d'esprit et d'éviter d'éventuelles tentations de désobéissance.

Cependant, elle inscrit la pensée dans un cadre laissant à croire qu'un comportement éthique consiste simplement à appliquer le Code du soldat. Loin s'en faut ! Emmanuel Kant n'a jamais postulé l'idée qu'un comportement moral consiste à appliquer une règle imposée. Il souligne d'ailleurs la différence fondamentale entre agir « conformément au devoir », c'est-à-dire « par inclination », et agir « par devoir », c'est-à-dire selon « une volonté bonne », la seconde seule ayant une valeur morale⁶. En d'autres termes, appliquer le Code du soldat ne serait pas pour Kant considéré comme un gage de moralité. Selon lui, l'acte moral est celui qui respecte l'impératif catégorique : « Agis uniquement d'après la maxime qui fait que tu peux vouloir en même temps qu'elle devienne une loi universelle⁷. » C'est là que la liberté d'esprit intervient. Faire son devoir consiste à définir de manière rationnelle et autonome les lois que je m'applique à moi-même en vertu de l'impératif catégorique. Plus encore, il affirme que l'autonomie est le « principe suprême de moralité »⁸. On ne peut, en effet, envisager l'autonomie sans liberté d'esprit. Mais comment envisager la liberté d'esprit dans un système contraint ?

Car le système est contraint. Il l'est pour de multiples raisons qui n'entrent pas dans le périmètre de cet article et dont l'efficacité est certainement la principale. Mais contraint ne veut pas dire réfractaire. À y regarder de plus près, les restrictions en matière de liberté d'esprit relèvent plus de la pratique et des acquis culturels, tant « les vieilles préventions restent vivaces contre ceux qui s'expriment et tentent de faire évoluer le système »⁹, que des normes en vigueur. Les textes normatifs n'interdisent nullement de s'exprimer. La liberté d'esprit n'est en rien interdite. Comme tous les droits et toutes les libertés, elle est limitée, encadrée, mais autorisée¹⁰. Chacun demeure libre d'exprimer ses opinions. Encore faut-il en avoir le courage ! Car dans les armées, la liberté d'esprit est indissociable des risques encourus. Mais ces risques, « perdre quelque argent, avantage ou situation »¹¹, ne sont pas inhérents au cadre normatif du système. Ils sont la résultante d'interprétations diverses et variées faites soit par des exégètes des règlements

6. Emmanuel Kant (1792), *Fondements de la métaphysique des mœurs*, première section.

7. *Ibid.*, deuxième section.

8. *Ibid.*, deuxième et troisième sections.

9. Maisonneuve, *op. cit.* p. 16.

10. Art. L4121-1 du Code de la défense.

11. Matelly, *op. cit.*

militaires qui profitent du manque de précision de ces derniers pour imposer leurs propres vues, soit par les militaires eux-mêmes souvent trop timorés pour prendre le risque de déplaire. Il suffit de regarder l'article L4121-2 du Code de la défense pour comprendre que si rien n'est formellement proscrit, la formulation reste suffisamment imprécise pour permettre des interprétations diverses et variées. Bref, au-delà des restrictions réglementaires, il faut avoir le courage de ses opinions pour mériter sa liberté d'esprit, parfois au prix de risques plus ou moins grands. En matière de liberté d'esprit, comme dans d'autres domaines, il paraît un peu trop facile de se retrancher derrière une supposée interdiction imposée par le « système ».

Pour John Stuart Mill, la liberté de conscience est la « région propre de la liberté humaine » et est pratiquement indissociable de « la liberté d'exprimer et de publier ses opinions »¹². Pour autant, il faut souligner que Mill insiste sur le fait que « les intérêts permanents de l'homme [...] autorisent la sujétion de la spontanéité individuelle à un contrôle extérieur uniquement pour les actions de chacun qui touchent l'intérêt d'autrui ». Autrement dit, la liberté des uns s'arrête là où commence celle des autres, selon le célèbre proverbe. Mais cet axiome ne peut ni ne doit justifier toutes les restrictions. Il doit être limité aux actions portant préjudice à la communauté de manière avérée. Il faut donc s'abstenir, toujours selon Mill, d'« imposer silence à l'expression d'une opinion », car « cela revient à voler l'humanité ». Pour le philosophe, l'expression d'une opinion permet non seulement de modifier ou d'infirmer une vérité, mais elle permet également, le cas échéant, de la confirmer. Seul le débat fondé sur l'échange permet d'éclairer la vérité pour le plus grand bonheur du plus grand nombre, l'utilité étant « le critère absolu dans toutes les questions éthiques », et la liberté d'esprit étant nécessaire au « bien-être intellectuel de l'humanité ». Il est quelque peu inquiétant de constater que ces considérations datant du milieu du XIX^e siècle doivent être rappelées près de deux siècles plus tard.

S'il paraît évident que seul le débat, quand bien même il se situerait hors « des voies ordinaires », est générateur de progrès, il paraît aujourd'hui indispensable de favoriser la réflexion. Celle-ci ne peut avoir lieu que dans un cadre où la liberté, si chère à Mill, favorise la naissance de ce que Nietzsche appelle l'« esprit libre » (*Freigeist*) et qu'il définit comme étant « celui qui pense autrement

12. John Stuart Mill, *De la liberté*, édition électronique à partir de la traduction de Laurence Lenglet, p. 13. Disponible sur Internet à http://credo-multimedia.com/Bib_num/E-books/de_la_liberte.pdf

qu'on ne l'attend de lui à cause de son origine, de ses relations, de sa situation et de son emploi ou à cause des vues régnantes du temps »¹³.

Même époque, autre philosophe, Friedrich Nietzsche considère que cet esprit libre n'est possible qu'en rejetant le dogmatisme aveugle prétendant à la recherche d'une vérité objective et qu'il doit s'appuyer sur la connaissance fondée non seulement sur les acquis du passé mais également sur l'expérience personnelle¹⁴. Il faut donc se défaire de cette « oligarchie de l'esprit » qui enferme la pensée dans des modèles préfabriqués pour oser penser la nouveauté. Mais, nous dit Nietzsche, cela n'est pas sans danger. Cette « volonté de se déterminer soi-même, [...] cette volonté du libre vouloir » est « une maladie qui peut détruire l'homme ».

C'est à l'intersection de la théorie et de la pratique que le général de Gaulle tutoie les philosophes. L'« homme de caractère » auquel il faisait allusion dans *Le Fil de l'épée*¹⁵ n'est pas si éloigné de l'« esprit libre » de Nietzsche. En fait, tous deux visent à la liberté d'esprit et nécessitent du courage.

La liberté se mérite. Les militaires doivent s'en convaincre et trouver leur place dans les débats philosophiques. La liberté d'esprit est le corollaire de la curiosité intellectuelle et de la capacité de réflexion. Elle est le résultat d'une démarche personnelle qui consiste avant tout à acquérir de la connaissance puis à la mobiliser au service d'une analyse. Certes, il serait hasardeux de postuler que « savoir, c'est être libre », mais il le serait encore plus d'affirmer que la liberté peut se concevoir sans savoir ni autonomie de pensée. La réflexion intellectuelle est une expression de la liberté qui ne nécessite pas forcément l'aval de tiers, mais requiert en contrepartie le courage de faire face aux conséquences d'une telle liberté car « le courage n'est pas une attitude en face de l'autre, mais à l'égard de soi »¹⁶.

Le courage pour vertu

Le courage est tout sauf évident. Si le conformisme est particulièrement marqué dans les sociétés humaines¹⁷, il est certain qu'il

13. Friedrich Nietzsche (1878), *Humain trop humain (Première partie)*, Paris, Mercure de France, V, p. 225, p. 250.

14. *Ibid.* V, p. 292, p. 314.

15. Charles de Gaulle (1932°), *Le Fil de l'épée*, Paris, Perrin, 2010, pp. 69-118.

16. Emmanuel Levinas, *Liberté et Commandement*, Paris, LGF/Le Livre de Poche, 1994, p. 45.

17. Voir à ce sujet les travaux de Solomon Asch.

l'est encore plus au sein de l'institution militaire. La psychologie sociale et la sociologie ont démontré à plusieurs reprises le poids de l'environnement sociétal sur le comportement des individus, ainsi que la propension de l'être humain à la soumission, que ce soit à l'avis général ou à celui d'une autorité perçue comme légitime. Parmi ces démonstrations, la plus célèbre reste l'expérience de Milgram. Conduite à l'université de Yale en 1963, elle montrait que la soumission à l'autorité concernait 65 % des sujets naïfs dans le cadre d'une expérience visant à délivrer des chocs électriques de plus en plus importants à un sujet complice¹⁸. L'expérience montrait notamment que la seule absence physique de l'autorité, représentée alors par un scientifique, permettait de faire tomber ce chiffre à 20,5 %.

Ces travaux avaient été initiés à la suite des questionnements d'Hannah Arendt sur le comportement des responsables nazis et leur rôle dans les atrocités commises par le III^e Reich. On pourrait postuler l'idée que cette soumission, cet « état agentique » qui fait qu'un individu abdique le contrôle qu'il a sur lui-même pour se placer sous celui d'une personne « d'un statut plus élevé », est d'un autre âge, d'un autre contexte. Pourtant, récemment, *Le Jeu de la mort*, une émission télévisée diffusée sur France 2 et reprenant pour partie le protocole de Milgram, a prouvé que 81 % des individus acceptaient d'aller jusqu'au choc final de 460 volts¹⁹. Certains des sujets admettront même avoir été « bêtes et disciplinés », soulignant leur obéissance aveugle à un tiers perçu comme autorité légitime. La grande majorité d'entre eux n'avait pas eu le courage de s'opposer à l'autorité et avait abdiqué son autonomie de pensée.

Comment ne pas s'interroger sur les résultats qu'obtiendrait une expérience similaire conduite au sein des armées, où « les militaires doivent obéissance aux ordres de leurs supérieurs »²⁰ ? Certains objecteront que le militaire « ne doit pas exécuter un ordre prescrivant d'accomplir un acte manifestement illégal »²¹. Or la question ne concerne pas la légalité de l'acte, mais sa moralité. En outre, il serait hypocrite d'affirmer que tous les militaires connaissent suffisamment le droit pour juger de la licéité d'un ordre. Il le serait encore plus, eu égard aux expériences mentionnées précédemment, d'affirmer qu'ils s'opposeraient, le cas échéant, à l'autorité.

Si la soumission à l'autorité est si prégnante dans nos sociétés, c'est que notre environnement nous y prépare depuis notre plus tendre

18. Stanley Milgram (1974), *Obedience to Authority: An Experimental View*, New York, Perennial Classics, 2004, p. 35.

19. Christophe Nick, *Le Jeu de la mort. Jusqu'où va la télé*, France 2, 17 mars 2010.

20. Article L4122-1 du Code de la défense.

21. Article D4122-3 du Code de la défense.

enfance. Des parents aux supérieurs hiérarchiques (civils ou militaires), en passant par les enseignants et les représentants de la force publique ou toutes autres autorités présentées comme légitimes, tous nous apprennent que l'obéissance est la clé de voûte de la discipline et de la vie en société. En ce qui concerne l'institution militaire, cet apprentissage de l'obéissance est indiscutablement nécessaire à l'efficacité du système. Pour autant, il ne saurait être question de choisir entre liberté et discipline comme « force principale des armées »²². Les deux ne sont ni antinomiques ni incompatibles : en aucun cas la discipline n'implique un renoncement à la liberté d'esprit. C'est ce que nous rappellent les contractualistes lorsqu'ils affirment que renoncer à une partie de sa liberté assure la liberté, partant du principe que le contrat social permet que « chacun, s'unissant à tous, n'obéisse pourtant qu'à lui-même, et reste aussi libre qu'auparavant »²³.

Nulle question de se départir de sa liberté donc, mais au contraire trouver, et l'exercice est délicat, un subtil équilibre entre trop et pas assez de liberté. Jean-Jacques Rousseau nous rappelle que « renoncer à sa liberté, c'est renoncer à sa qualité d'homme, aux droits de l'humanité, même à ses devoirs » et qu'une « telle renonciation est incompatible avec la nature de l'homme ». Avec le pacte social, écrit-il, « on gagne l'équivalent de tout ce qu'on perd, et plus de force pour conserver ce qu'on a ». Il en va de même avec la liberté d'esprit. La liberté est donc duale : il y a celle que l'on nous donne et celle que l'on prend. Malheureusement, il semble que cette dualité soit souvent oubliée. La liberté d'esprit est soit refusée au motif qu'elle peut porter préjudice au système, soit abdiquée par les individus eux-mêmes en raison des potentialités de sanction. Sur le ring de la liberté d'esprit, les boxeurs s'observent mais ne se frappent pas. Le combat n'a pas lieu. Le match n'avance pas !

Il faut donc de la volonté et du courage pour porter le premier coup. De la volonté et du courage pour brider strictement la liberté d'esprit, mais encore plus pour revendiquer le droit à cette liberté. En 1932, le général de Gaulle appelait de ses vœux l'« homme de caractère », capable de prendre ses responsabilités et de dire « Non » lorsque la situation l'exige. Non pas que l'illustre général ait voulu enjoindre les militaires à désobéir. Loin de là. Il les invitait plus exactement à obéir intelligemment et marquait ainsi une « rupture

22. Matelly, *op. cit.*

23. Jean-Jacques Rousseau (1762), *Du contrat social ou principes du droit politique*, édition électronique réalisée par Jean-Marie Tremblay, 2002, t. 1.6, p. 14. Disponible sur internet à : http://classiques.uqac.ca/classiques/Rousseau_jj/contrat_social/Contrat_social.pdf

dans le principe d'obéissance passive »²⁴. Position assumée avec son départ pour l'Angleterre et qui valut au futur président de la République une condamnation à mort par contumace, la dégradation militaire et la confiscation de ses biens. Quatre-vingts ans ont passé depuis la parution du *Fil de l'épée* et, chaque 18 juin, tous les militaires se réunissent pour célébrer l'appel du Général, montrant ainsi la valeur qu'ils accordent à cette « insubordination légitime », à cette liberté d'esprit qui caractérisait le chef de la France libre. Pour autant, la leçon ne semble pas avoir été apprise et la culture d'obéissance soulignée par Alphonse Juin en 1964²⁵ reste tenace, comme le souligne Céline Bryon-Portet. C'est que le courage n'est pas acquis à la naissance. Exprimer « des idées nouvelles ou contraires à celles communément admises par l'institution » malgré les risques de sanction, requiert de la force de caractère.

Dans un système très marqué par le poids des valeurs, il en est une qui ne peut être évitée dans les armées : le courage. Notion complexe, comme le montre l'indécision de Socrate sur le sujet dans le *Lachès*. Partie de la vertu pour Platon, le courage est selon Aristote une « vertu par laquelle on est capable d'accomplir de belles actions dans les dangers »²⁶. S'il peut se décliner de multiples manières, il en est une que l'on oublie souvent dans les armées : le courage de penser hors des cadres et d'exprimer sa pensée qu'elles qu'en soient les conséquences pour soi. Le général de La Maisonnette souligne pertinemment que « la première opinion qui nous arrive quand on nous interroge à l'improviste sur une chose n'est d'ordinaire pas la nôtre, mais seulement l'opinion courante, qui appartient à notre caste, notre situation, notre origine : les opinions propres émergent rarement à la surface »²⁷. Constat tragique pour une armée de métier formant des spécialistes dont il est légitime d'attendre qu'ils conseillent la hiérarchie.

Pour que le système avance, il faut qu'il accepte la critique. Il faut également qu'existe une volonté réelle de voir naître une armée composée d'« hommes de caractère » ayant le courage de « dire la vérité sans rien en cacher »²⁸. Ce courage s'inscrit, pour Foucault, dans un « jeu parrésiasique » consistant à associer « le courage de la vérité chez celui qui parle et prend le risque de dire, en dépit de tout, toute la vérité qu'il pense » au « courage de l'interlocuteur qui

24. Céline Bryon-Portet, « Du devoir de soumission au devoir de désobéissance ? Le dilemme militaire », *Res Militaris*, vol. 1, n° 1, autumn/automne 2010, p. 5. Disponible sur Internet à resmilitaris.net/index.php?ID=1012368

25. Alphonse Juin, *Trois siècles d'obéissance militaire (1650-1963)*, Sceaux, L'esprit du Livre, 2009.


26. Aristote, *Rhétorique*, Livre premier, IX : VIII.

27. Maisonnette, *op. cit.*, p. 16.

28. Foucault, *op. cit.*, p. 11.

accepte de recevoir comme vraie la vérité blessante qu'il entend »²⁹. Ce courage de la vérité, la *parrêsia*, est, selon lui, « une attitude, une manière d'être qui s'apparente à la vertu, une manière de faire. [...] Mais c'est aussi un rôle, rôle utile, précieux, indispensable pour la cité et les individus ». Exprimer ses opinions, oser s'opposer au conformisme en dépit des risques, implique donc une forme de courage non seulement à l'égard des sanctions possibles, mais également à l'égard de la relation avec celui qui reçoit cette opinion. Dire « Non » a forcément un prix ? À ce titre, on retrouve derrière l'abstraction philosophique l'empirisme de Milgram qui, dans la même veine, soulignait que la désobéissance « n'implique pas simplement le refus d'exécuter un ordre particulier de l'expérimentateur mais une reformulation de la relation entre le sujet et l'autorité ». Mais le parrésiasite, nous dit Foucault, n'est pas celui qui dit tout et n'importe quoi. La *parrêsia*, c'est le « "tout dire" mais indexé à la vérité », elle-même entendue, comme l'opinion personnelle du parrésiasite.

Conclusion

Foucault et Nietzsche sont certainement deux des philosophes qui mériteraient d'être étudiés par les militaires pour voir naître des hommes de caractère capables d'exprimer des opinions innovantes. Si les armées françaises veulent éviter la sclérose intellectuelle et s'adapter aux évolutions de la société, il leur faut favoriser la réflexion quand bien même celle-ci serait parfois déstabilisante. À cette fin, il est clair que la liberté d'esprit doit être favorisée. Elle seule permet de penser hors des cadres. Certes, elle aboutira parfois à des impasses, mais même de ces impasses pourront être tirées des leçons qui enrichiront le débat. Il peut paraître surprenant de parler de courage dans une institution où cette vertu est souvent abordée sous l'angle de la violence physique, pourtant la liberté d'esprit sans courage de l'exprimer n'est que peu utile. Aller contre l'opinion générale et refuser le conformisme n'a rien d'évident et nécessite indiscutablement du courage, mais l'esprit libre et le parrésiasite sont les seuls garants du progrès intellectuel. 

²⁹. *Ibid.*, p. 14.



OLIVIER KEMPF

COURAGE INTELLECTUEL ET STRATÉGIE

Qu'une revue éditée par l'armée de terre s'intéresse au courage, quoi de plus normal ? Qu'elle s'intéresse au courage intellectuel semble déjà plus surprenant. Qu'elle veuille associer cette expression à la stratégie est pour le coup déconcertant. En effet, il y a comme une sorte de défiance entre les militaires et les intellectuels. Pour les militaires, les intellectuels apparaissent souvent comme des professeurs Nimbus éloignés des réalités et du terrain, et souvent irresponsables. Quant aux intellectuels, il n'est pas rare qu'ils considèrent les militaires comme des bêtes de somme un peu ignares, dont la discipline professionnelle serait l'obstacle à toute spéculation. La tête et les jambes, l'esprit contre le corps. Derrière ces poncifs se cachent pourtant des rapports plus subtils. Tout d'abord, la stratégie n'est pas une chose exclusivement militaire : un Raymond Aron, un Edward Luttwak ou un Joseph Henrotin sont des stratégestes civils. Quant au courage intellectuel, personne n'a jamais affirmé qu'il fût l'apanage des intellectuels. Il paraît donc nécessaire de creuser un peu ces rapports qui sont plus enchevêtrés qu'il n'y paraît à première vue.



Du courage au courage intellectuel

« Quant au courage moral, il est fort rare celui de deux heures après minuit ; c'est-à-dire le courage de l'improvisiste qui, en dépit des événements les plus soudains, laisse néanmoins la liberté d'esprit, de jugement et de décision » (Napoléon).



Le courage, conscient ou inconscient ?

Le courage est une activité généralement individuelle. Michel Goya a ainsi montré¹ que dans les actions héroïques d'unités militaires, il suffisait qu'une très faible proportion de leaders adopte une attitude courageuse pour que l'ensemble du groupe suive, dans une véritable « dynamique ». Pour surmonter la peur²,

1. Michel Goya, « Sous le feu, réflexions sur le comportement au combat », *Cahiers de réflexion doctrinale*, Centre de doctrine et d'emploi des forces (CDEF), 2006.

2. Le courage, c'est surmonter la peur d'un risque dont on a conscience. Sinon, c'est de l'inconscience.

celui-ci est un refuge et chacun imite les autres jusque dans leur courage. Le groupe est courageux, mais le plus courageux en son sein est celui qui, le premier, s'est lancé en avant. Souvenons-nous de Bonaparte sur le pont d'Arcole : certes l'image a été retravaillée (on pratiquait déjà la propagande si on ne connaissait pas le mot), mais elle renvoyait à une réalité connue et expérimentée. Hormis ces cas collectifs, nous avons plutôt à l'esprit l'image d'un courage individuel. Dans ses livres, Jean-François Deniau s'est beaucoup intéressé au sujet³ et ses anecdotes mettent toutes en scène un individu, ce qui aura des conséquences pour la suite du raisonnement.

Raisonnement : voici un beau mot. Gardons-le pour évoquer ce courage. Le courage est-il irréfléchi, instinctif, ou peut-il être une affaire de raison ? À première vue, nous avons plutôt à l'idée quelque chose qui vient des « tripes », pourtant, la chose n'est pas aussi évidente. Là encore, Deniau est utile, qui nous donne un exemple de courage « réfléchi ». Le jeune aspirant est officier de quart, la nuit, sur un bateau traversant le Pacifique. Après avoir mis la barre sur le mode de pilotage automatique, il part faire sa ronde et... tombe à l'eau. Le navire poursuit sa route. Le jeune officier calcule alors : « Il est 4 heures du matin. Je connais le pacha, dès qu'il se rendra compte que je ne suis plus à bord, il fera demi-tour pour revenir sur la route à ma recherche. Il devrait s'en apercevoir à 6 h 30, une demi-heure pour effectuer des recherches à bord, il ne devrait revenir sur zone que d'ici 10 h 00. Donc, je dois nager pendant six heures. Dans six heures trente, cela ne servira plus à rien. » À 10 h 15, il voit apparaître au loin le bateau et est repêché.

Cette anecdote a sa place ici, non par sa valeur exemplaire, mais par sa conclusion : la pensée, outil de l'intellectuel, est utile au courage, y compris au courage physique. Pourtant, c'est un cas un peu rare et tous les courageux avec qui j'ai pu en parler évoquent une certaine transe, nécessaire pour mobiliser des ressources (mentales et physiques) qui accompagnent le reste des facultés, y compris les facultés intellectuelles. Le courage apparaît ainsi comme une forme de dépassement de la conscience du risque. La volonté (effet de la conscience) permet de dépasser la peur qui, elle, est conscience du danger. Un surcroît de conscience permet de provoquer une inconscience localisée. « Tremble, vieille carcasse, mais tu tremblerais bien davantage si tu savais où je vais te mener ! », disait Turenne.

3. Jean-François Deniau, *Mémoires de sept vies* (Paris, Plon, 1994) et *Histoires de courage* (Paris, Plon, 2000).

Remarquons au passage que le courage est relativement « inconscient ». Or la conscience nous semble être l'apanage de l'homme, ce qui le distingue de l'animal. Quand on dit qu'un animal est courageux, c'est un abus de langage, puisque nous lui prêtons des sentiments humains. Certes ce critère est un peu forcé, car chacun a pu faire l'expérience d'un animal joyeux par rapport à un animal triste : il est donc fort possible qu'un animal soit peureux ou courageux. Toutefois, ce courage semble très souvent acquis, résultat d'un dressage et donc de la transmission d'une volonté humaine à l'animal pour que celui-ci exécute des actions jugées courageuses. Le courage serait donc l'effet de la volonté, elle-même surcroît de conscience.

■ Le courage « intellectuel »

Passons à la chose « intellectuelle » : gardons le mot au féminin afin d'insister sur l'adjectif (le substantif viendra ensuite...). Intellectuel, c'est une activité de l'esprit. Et là encore, elle est d'abord individuelle. *Cogito ergo sum* (« je pense, donc je suis ») se dit à la première personne du singulier. Bien sûr, cette activité intellectuelle s'appuie sur d'autres pensées (acquis intellectuels), elle s'y confronte, ne serait-ce que par nécessité de comparaison, de débat, de dialectique.

L'activité intellectuelle exige une insatisfaction devant l'explication couramment admise. Tous les scientifiques utilisent cette méthode : au moyen de l'observation de la nature, la découverte d'anomalies par rapport à la théorie standard suscite la construction d'une nouvelle hypothèse scientifique permettant d'expliquer aussi bien le cas général précédent que la situation inexpliquée. Au fond, il faut nier ce qui est assuré, et le Faust de Goethe peut affirmer : *Ich bin des Geist der immer nein* (« je suis l'esprit qui toujours nie »). Comme l'explique Jean Guitton⁴, il faut nier pour avancer : c'est le rôle de l'antithèse. Nécessaire, elle ne suffit pourtant pas : elle est placée après la thèse et avant la synthèse, qui elle-même n'est possible que parce qu'il y a eu antithèse, donc opposition. Pas de bonne synthèse sans bonne antithèse. Le progrès est certes dépassement, mais à la suite d'un refus. Là gît le sens critique de l'esprit occidental, d'abord caractérisé par son insistance à douter de tout. L'Occident nie, par essence. Il ne peut se satisfaire de l'état du monde et cherche, sans cesse, à l'améliorer. Ainsi, la nécessité de l'antithèse suggère, dans un développement intellectuel, une forme de courage. Car il faut nier. Il faut s'opposer et se « révol-

4. Jean Guitton, *La Pensée et la Guerre*, Paris, Desclée de Brouwer, 1969.

ter » contre une situation existante, un « état de pensée »⁵. Cela ne suffit pas à définir le courage intellectuel, mais il est important de souligner cette part de courage dans toute activité intellectuelle.

■ Le courage intellectuel est-il le seul fait des intellectuels ?

Alors se pose une question : l'activité intellectuelle, qui est largement partagée, suffit-elle à définir l'intellectuel ? Et celui-ci, qui peut être courageux dans son champ, scientifique ou artistique, a-t-il pour autant ce qu'on appelle du « courage intellectuel » ? Pour répondre, il faut définir au préalable ce qu'est un intellectuel.

Il s'agit d'une invention française. On peut remonter au siècle des Lumières et citer des figures comme Voltaire, Rousseau ou Diderot. Classiquement toutefois, les spécialistes datent cette invention de la fin du XIX^e siècle, et plus particulièrement de l'affaire Dreyfus. Avec le « J'accuse » de Zola, un écrivain se mêle d'une affaire générale au nom de sa conscience, au nom de l'équité, au nom de la justice. Voici à nouveau ce mot de conscience, mais son acception est ici différente. Alors que nous évoquions la conscience philosophique et physiologique, nous voici devant une conscience « morale ». Dès lors, l'intellectuel n'est plus seulement le savant ou le clerc (au sens de Benda), celui dont la principale source de revenu vient de son activité intellectuelle (tous les professeurs, écrivains, journalistes, voire artistes), mais il est « celui qui se mêle de ce qui ne le regarde pas ». Il n'a aucun autre titre à cela que sa seule conscience. Sa seule responsabilité est une responsabilité morale. Pour le reste, il est irresponsable puisqu'il sort de son champ de compétence.

Cela a-t-il à voir avec le courage intellectuel ? Dans une certaine mesure. Zola, mais aussi Gide ou Sartre ont été la cible d'injures et de polémiques. Cela tenait au caractère public de leur parole, ainsi qu'à leur position dominante⁶. Car, souvent, ce débat public reproduit des camps idéologiques et politiques. On s'éloigne de la conscience pour arriver à la prise de position, on quitte le « débat » pour la polémique. Plus exactement, il faut distinguer deux sortes de débat : le débat intellectuel, qui est, le plus souvent, un débat scientifique, entre savants et le débat public, où experts, journalistes, hommes politiques et « intellectuels » interviennent pour façonner l'opinion publique de façon à rendre telle ou telle

5. J'avais d'abord pensé écrire « contre cet état de fait », mais un raisonnement intellectuel est-il un fait ? D'où cette proposition d'« état de pensée ».

6. Toutefois, l'intellectuel pouvait alors risquer ladite position dominante. Il semble qu'ensuite, aujourd'hui encore, à vrai dire, les déclarations tonitruantes fassent partie du *cursus honorum* des intellectuels : pour être ainsi qualifié, il fallait avoir pris une position « morale », d'autant plus facilement qu'il y avait moins de risque. La posture était doublement gagnante : absence de risque et attitude morale plaisante. Ainsi, beaucoup d'intellectuels sont devenus des censeurs publics.

position « majoritaire ». La vérité collective⁷ (politique et sociale) est parfois bien loin de la vérité scientifique. Dès lors, le courage intellectuel dépend aussi de l'enceinte où il s'exprime. Il n'est pas besoin d'être sur une place publique pour avoir du courage intellectuel. Au contraire, il est probablement plus difficile d'en faire preuve dans des cénacles fermés, où l'on n'espère aucune aide de l'extérieur. Le seul contre tous se fait alors plus durement sentir.

Les affrontements peuvent être aussi durs et violents, les enjeux sont pourtant différents. Dans un cas, il s'agit d'atteindre la vérité ; dans l'autre, de parvenir à un accord majoritaire, une « vérité du moment » satisfaisante *hic et nunc* (« ici et maintenant »), mais qui pourra éventuellement être remise en cause. L'intellectuel doit savoir se situer pour bien appréhender à quel type de débat il participe. Il peut avoir du « courage intellectuel », mais cette situation reste aléatoire. En tout état de cause, il n'en a pas le monopole : le courage intellectuel est offert à tous. Et d'abord aux responsables.

■ Du courage à la décision

« Vous pensez, lieutenant Settembre ? Oui, mais... en cachette ! »

Giovanni Guareschi

■ Courage intellectuel et responsabilité

Beaucoup peuvent avoir du courage intellectuel sans être des intellectuels mais en ayant des responsabilités. C'est d'ailleurs un des aspects les plus délicats de la responsabilité : celui qui est responsable est celui qui a décidé. Or l'esprit de décision nécessite parfois du courage. Toute décision impose en effet de trancher. S'il n'y avait pas de difficulté, de contradiction, de paradoxe, il n'y aurait au fond pas besoin de décision. Celle-ci intervient lorsqu'il faut choisir entre des options et que tous les examens préparatoires ne suffisent pas à donner clairement la voie à suivre, puisque chacune des options présente des atouts et des inconvénients. Quand il faut décider, on est nécessairement placé dans l'incertitude. La question n'est pas de « décider dans l'incertitude »⁸, car sortir de l'incertitude nécessite la décision, effet de la volonté. À mesure d'ailleurs que les problèmes se compliquent, les décideurs ont besoin de capacités supérieures : disons-le, de

7. Le courage intellectuel est individuel et s'oppose à une « vérité » qui est collective et souvent de l'ordre de la coutume ou de la croyance.

8. Vincent Desportes, *Décider dans l'incertitude*, Paris, Economica, 2004, 2^e éd. 2007.

qualités intellectuelles. Et pourtant, malgré toutes leurs capacités d'analyse et de synthèse, les difficultés sont aujourd'hui tellement enchevêtrées qu'elles ne suffisent plus. À la fin, il faut décider. On ne décide pas en dehors de l'incertitude. S'il y a certitude, il n'y a pas de décision.

Un responsable devrait donc « décider », mais beaucoup refusent. Ils s'en remettent à la technocratie, aux organisations matricielles, à la division des problèmes et à la consultation de toutes les parties prenantes pour repousser le problème. Dès lors, la responsabilité se répartit, se dilue et, à la fin, il n'y a plus de responsabilité. Chacun a probablement connu de ces personnalités parvenues au faîte d'une carrière et dans les sommets d'une hiérarchie grâce à leur faculté à louvoyer et, d'une certaine façon, à éviter les décisions. Leur rôle n'est pas inutile, car ils laissent finalement l'organisation s'autoréguler. Il reste qu'ils ne la font pas avancer. Ce sont des agents stabilisateurs, pas des éléments moteurs. Des leviers d'inertie. Or on ne demande pas à un levier d'inertie de décider, donc d'avoir du courage. En revanche, le vrai responsable doit avoir du courage intellectuel, puisque c'est grâce à cela qu'il sera un élément moteur de son organisation et l'aidera à se développer. Ainsi demande-t-on au responsable d'être réellement responsable et d'avoir du courage.

■ Caractère et discipline

Une de mes connaissances me dit un jour en souriant : « L'indiscipline, voilà la vraie force des armées. » Un éclat de rire plus tard, et après avoir répondu « Espérons surtout que c'est la force des armées ennemies ! », j'ai médité sa remarque. Si on pense à Guderian, qui coupait ses postes radio lors de la campagne de France, on constate que l'indiscipline peut être une vertu, ou plutôt que l'exécution des ordres en esprit et non à la lettre peut être efficace. Car, justement, des obéissances inconditionnées peuvent être sources de défaite.

Dès lors, l'indiscipline ne serait qu'une variation de l'initiative. Dans *Le Fil de l'épée*, de Gaulle appelait ça le « caractère »⁹. De fait,

9. « Face à l'événement, c'est à soi-même que recourt l'homme de caractère. Son mouvement est d'imposer à l'action sa marque, de la prendre à son compte, d'en faire son affaire. Et loin de s'abriter sous la hiérarchie, de se cacher dans les textes, de se couvrir des comptes rendus, le voilà qui se dresse, se campe et fait front. Non qu'il veuille ignorer les ordres ou négliger les conseils, mais il a la passion de vouloir, la jalousie de décider. Non qu'il soit inconscient du risque ou dédaigneux des conséquences, mais il les mesure de bonne foi et les accepte sans ruse. Bien mieux, il embrasse l'action avec l'orgueil du maître, car s'il s'en mêle, elle est à lui ; jouissant du succès pourvu qu'il lui soit dû et lors même qu'il n'en tire pas profit, supportant tout le poids du revers, non sans quelque amère satisfaction. Bref, lutteur qui trouve au-dedans son ardeur et son point d'appui, joueur qui cherche moins le gain que la réussite et paie ses dettes de son propre argent, l'homme de caractère confère à l'action sa noblesse ; sans lui môme tâche d'esclave, grâce à lui jeu divin du héros. »

l'esprit d'initiative est valorisé autant que l'obéissance. On la jugera surtout à l'aune du résultat. De Gaulle, encore, rappelle dans *La Discorde chez l'ennemi* que c'est l'indiscipline de von Kluck qui a coûté à Moltke la bataille de la Marne et donc la victoire.

Ces exemples posent la question de la discipline, qui ne serait pas compatible avec l'activité intellectuelle, et de l'initiative, expression d'une forme de courage. Or, aujourd'hui, on n'obéit plus aveuglément comme on pouvait le faire dans les années 1930 et comme le spectateur peut encore en avoir l'illusion en assistant au défilé du 14 juillet : des hommes manœuvrant automatiquement, réagissant comme par réflexe à des ordres aboyés. Un défilé est un spectacle ; il n'a pas grand-chose à voir avec ce qui se passe réellement sur le terrain, à la discipline opérationnelle. Celle-ci est la seule qui vaille ; elle consiste pour le chef à comprendre quel est le résultat à obtenir par l'ensemble de l'unité et quelle est la part de chacun dans l'action. Il faut pour cela comprendre le sens du commandement, ce qui nécessite un travail de réflexion. Il ne faut pas commander par habitude, mais commander pour créer des habitudes. Il est donc nécessaire de savoir identifier ce qui appartient à la régulation de l'organisation et ce qui est spécifiquement militaire.

■ Réfléchir pour commander

Dès lors, pour commander, il faut réfléchir. En reprenant l'exemple de la discipline, certains peuvent penser que celle-ci se justifie par la guerre. Ce n'est pas aussi simple que cela : la discipline se justifie d'abord par le temps de paix, même si elle est évidemment indispensable en temps de guerre¹⁰. Tout chef d'une organisation dispose de moyens de coercition pour réguler l'activité commune : la pointeuse à l'entrée de l'usine, par exemple, constitue à la fois un asservissement et l'instrument nécessaire de l'équilibre et donc d'une certaine justice.

La discipline est inhérente à tout groupe humain organisé et il faut se déprendre de l'adage : « La discipline est la force principale des armées. » Elle est en fait la force principale des groupes humains. Et dans le chaos de la guerre, les habitudes d'obéissance constituent des réflexes nécessaires à la survie. La guerre est, fondamentalement, un désordre et chacun des belligérants vise à produire puis à augmenter le désordre des structures de l'autre. À la fin, la seule structure résiduelle reste celle du mental humain qui anime sa volonté. Dans l'affrontement des volontés cher à

10. Voir Olivier Kempf, *Le Casque et la Plume. Lettres de commandement*, Paris, Economica, 2010.

Clausewitz, la discipline est un ciment de la volonté du groupe. Et elle s'acquiert en temps de paix.

Mais cette discipline n'est qu'une aide, elle ne suffit pas à décider. Il faut en revenir à l'initiative. À ce propos, on cite souvent de Gaulle parlant de Leclerc : « Il a exécuté tous mes ordres, même ceux que je ne lui ai pas donnés. » Or l'initiative est intimement liée à l'*Auftragstaktik* (« commandement par les intentions »), dont nombre d'analystes soulignent la nécessité pour nos armées. Elle est également liée à la culture de l'armée de terre française, bien plus qu'à celle de l'*US Army*, par exemple. Dans la méthode française de raisonnement tactique, on évoque « l'intention du chef ». Cela vient à la fois d'un esprit français qui aime mettre les choses en perspective, mais aussi du constat que la réalité va forcément entraver les détails du plan, que ce soit à cause du terrain ou de l'ennemi, des aléas ou de mauvaises transmissions... Les circonstances favorisent le brouillard. L'intention permet de s'y adapter et donc de le traverser. Elle est réfléchie, résultat d'un calcul issu de la réflexion qui permet la bonne décision dans le cours de l'action. La réflexion précède l'action et anime la « conception ». Nous voici venus à la question de la stratégie.

De la conception à la stratégie

*« Peuples ! Écoutez le poète ! Écoutez le rêveur sacré !
Dans votre nuit, sans lui complète, Lui seul a le front éclairé »*
Victor Hugo.

Des dualités de la stratégie

La stratégie a plusieurs visages. Il faut en effet distinguer le stratège du stratégiste et le chef militaire du décideur politique. Tous produisent de la stratégie. Le stratège est celui qui, conformément à l'étymologie du mot, conduit les armées à la guerre. Cet homme est dans l'action, il est responsable de l'art de la guerre, de sa mise en œuvre, de l'adaptation de la troupe aux circonstances. Il est chef de guerre, ce qui ne signifie pas forcément que c'est un homme intelligent : Masséna, par exemple, détestait la lecture et faisait la guerre « d'inspiration ». Quant au stratégiste, il conçoit et pense la guerre. Ainsi distingue-t-on la stratégie comme science et la stratégie comme art ou pratique. Le stratégiste est forcément un intellectuel, le stratège l'est souvent. Le stratégiste n'a pas forcément besoin de courage, celui-ci est plutôt recommandé au stratège.

Mais la stratégie est aussi une décision. Cette décision est prise par deux des trois pôles de l'étonnante trinité décrite par Clausewitz : le chef militaire et le décideur politique¹¹. Remarquons tout de suite que ces quatre « visages » de la stratégie partagent une qualité : à chaque fois, ce sont des individus. Trois d'entre eux sont investis de responsabilités, quand le quatrième, le stratège, peut être considéré comme un savant. Ce dernier est toutefois nécessaire à la décision stratégique puisqu'il favorise sa préparation. La chose est d'autant plus évidente de nos jours qu'avec l'irruption de l'arme nucléaire, la stratégie s'est plus que jamais chargée de rhétorique et de calculs : il n'y a pas d'arme nucléaire sans doctrine d'emploi et des outils comme la théorie des jeux ont été largement employés pour examiner les possibilités d'action et de réaction en cas de conflit nucléaire entre les deux grands. Il n'y a pas de stratégie sans intelligence. Cette intelligence doit-elle être courageuse ?

■ De l'utilité du courage intellectuel en matière stratégique

Comme nous l'avons vu, le courage intellectuel suppose d'aller à l'encontre d'une opinion commune. Il est donc particulièrement nécessaire en matière stratégique. En effet, ainsi que l'explique Edward Luttwak¹², la stratégie est constitutivement paradoxale : *Si vis pacem para bellum*, « La meilleure défense, c'est l'attaque » : autant d'assertions communément admises sans trop y penser¹³. Elles sont pourtant illogiques et absurdes. Or la stratégie nécessite cette pratique paradoxale.

En effet, la guerre est dialectique des volontés¹⁴ et, à la différence de la science, l'acteur stratégique n'a pas face à lui un réel qu'il s'agit de dominer, mais une autre volonté. Il doit donc la surprendre, mais accepter également d'être surpris, puisque chacune de ses décisions sera confrontée à celle de l'autre. La recherche de la surprise est inhérente à la stratégie. Et pour surprendre l'autre, il faut déjà se surprendre soi-même, il faut penser à l'encontre de ses habitudes ou de ses inclinations ou de la doctrine établie. Voilà la grande nécessité du courage intellectuel en matière de stratégie. Car pour répondre à la surprise stratégique, il faut du courage intellectuel.

11. Même si une confusion tend à s'installer : ainsi, la Constitution désigne le président de la République comme « chef des armées », ce qui introduit une confusion dans la répartition des responsabilités.

12. Edward Luttwak, *Le Grand Livre de la stratégie*, Paris, Odile Jacob, 2002.

13. Ces adages appartiennent d'ailleurs à ces croyances collectives que nous avons évoquées plus haut. Or le stratège doit non pas les remettre en question, mais les dépasser par l'effort de sa pensée. Manier le paradoxe nécessite de vraies qualités intellectuelles.

14. André Beaufre, *Introduction à la stratégie*, Paris, Hachette, 1998.

■ Surprise stratégique

Pour le comprendre, un petit détour s'impose. On croit en effet très souvent que la surprise stratégique est le résultat d'un manque d'information ou d'anticipation. Revenons¹⁵ à Donald Rumsfeld, l'inénarrable secrétaire américain à la Défense, qui expliqua un jour, en conférence de presse, devant des journalistes forcément « surpris », sa théorie des *Knowns and Unknowns* : « Il y a des "inconnus connus", c'est-à-dire qu'il y a des choses que nous savons que nous ne savons pas. Mais il y a aussi des "inconnus inconnus", des choses que nous ne savons pas que nous ne savons pas. » Qui sont les inconnus connus ? Ceux qui appartiennent au prévisible : révoltes arabes, islamisme, tsunami, crise financière étaient prévisibles. Les données étaient sues, seul le déclenchement a tenu au hasard. Mais au fond, ils ne constituent pas des surprises. Dans le cas des inconnus inconnus, nous montons d'un degré dans l'incertitude : la seule certitude est en fait celle de l'incertitude. Dans ces cas-là, on ne peut accuser ni le déficit d'intelligence ni celui de prévision. On évolue dans cette partie de l'environnement stratégique que l'on ne peut circonscrire précisément, mais dont l'existence est indispensable pour que les événements que nous observons puissent se produire.

En fait, il faudrait ajouter deux autres catégories à la réflexion de Donald Rumsfeld : celle des connus connus (où il n'y a pas de surprise, par construction) et, surtout, celle des connus inconnus, selon la remarque du philosophe Slavoj Žižek : ces champs connus, tellement connus qu'on n'en a pas conscience et qui nous empêchent de penser « en dehors ». Il s'agit ici du cadre de référence, une référence tellement admise qu'elle n'est plus questionnée. La difficulté consiste à sortir du repère rumsfeldien : celui-ci vise, classiquement, à faire passer l'inconnu inconnu dans l'inconnu connu, puis dans le connu connu, car c'est dans cette dernière posture que le stratège devrait maîtriser la surprise. Avec Rumsfeld, nous sommes dans la prévision, dans l'observation, dans la veille stratégique de notre système monde : dans sa maîtrise.

Le connu inconnu de Žižek, en revanche, sort du système rumsfeldien, rationnel, prédictible. Nous entrons dans la psyché du peuple, de ses dirigeants, de ses chefs, avec un connu que nous n'osons pas désavouer, malgré (à cause de ?) notre système de pensée occidental qui nous incite, officiellement, à douter de tout. Il s'agit de ce dont nous n'osons pas douter, ce connu désavoué qui est forcément refoulé. Voilà le cœur du courage intellectuel nécessaire au stratège : aller

15. Ce passage est tiré d'Olivier Kempf, « Regard d'un stratège sur les surprises stratégiques », *Nouvelle Revue géopolitique*, octobre 2011.

à l'encontre des idées les plus consensuelles, les plus admises et les remettre en question. La chose est délicate puisque, faisant consensus, ces idées organisent le lien social et permettent l'équilibre des parties. Celui qui les remet en cause menace à court terme cet équilibre, et déclenchera des oppositions d'autant plus violentes que l'équilibre est délicat et sensible. Et pourtant, mieux vaut cette correction fraternelle, issue de ses rangs, plutôt que de laisser ouverte une faille que l'adversaire verra et utilisera.

■ Vérité, ou efficacité ?

Voici pourtant poindre un nouveau paradoxe, mais est-il si étonnant s'agissant de stratégie ? Le courage intellectuel cherche souvent la vérité, une sorte de vérité pure, idéal de la démarche scientifique. Ce n'est pourtant pas ce que recherche le stratège. Son courage intellectuel ne vise pas à élaborer une théorie, mais à proposer des critères d'organisation de la défense. Il cherche l'efficacité, celle qui permet de parvenir aux fins. C'est pourquoi le simple fait de « ne pas être d'accord » ne suffit pas. Rouspéter est inutile si cela ne permet pas de progresser. Là gît la limite entre l'indiscipline et le courage intellectuel. Le critère est serré.

Il n'y a de courage que lorsqu'il y a risque. Pour les militaires, qu'ils soient sur le terrain ou au plus haut niveau, celui-ci est toujours grand : il s'agit du succès des armes de la France et, donc, de façon ultime, du sort du pays. Certes, l'efficacité est au service du bien commun que Platon assimilait à la vérité.

Reste enfin à évoquer les lieux où peut s'exprimer ce courage intellectuel. L'expression d'une conception stratégique innovante doit-elle être publique ? Oui, parce qu'elle touche au bien commun. Non, parce qu'elle risque par-là de recourir au critère de la majorité, alors que la stratégie recherche une certaine vérité efficace. En fait, le courage intellectuel (individuel) doit s'adresser au décideur stratégique (lui aussi individuel) car, à la fin, seul ce dernier est responsable. La pensée précède l'action, mais celle-ci est le juge de paix de la démarche stratégique.

Pour conclure, faut-il dire, en souriant, que le courage intellectuel est au courage ce que la spéculation intellectuelle est à la spéculation ? Manière de marquer qu'il s'agit de deux choses n'ayant rien en commun ? Ce serait trop sommaire. Rappelons que la stratégie est dialectique des volontés et affaire d'intelligence à la recherche de la surprise. Remarquons que la volonté est à la source du courage. Dès lors, la stratégie a besoin du courage intellectuel. ■

 FRÉDÉRIC GROS

DE SOCRATE À KANT, LE COURAGE DE LA VÉRITÉ

Il peut paraître étrange d'évoquer un « courage de la vérité », car le courage est ordinairement construit comme une capacité à faire valoir la force de son corps ou la résistance de son psychisme face à des dangers, des menaces, ou même au cours d'un affrontement effectif. Mais on demeure dans le rapport de force. Le courage, c'est, à l'intérieur d'un rapport de force, une affirmation de soi qui tient bon. Parler d'un courage de la vérité peut sembler paradoxal pour deux raisons. Tout d'abord, parce que la vérité, sa recherche comme sa démonstration ou son énonciation, supposent ordinairement qu'on soit sorti des rapports de force. Ensuite, parce que la vérité paraît requérir bien autre chose que du courage : de l'intelligence, de la lucidité, de la rigueur, de la perspicacité. Mais du courage ? Et pourtant, cette idée d'un « courage de la vérité » a été défendue, explicitée, étudiée par Michel Foucault, qui en a même fait le titre général d'une année de cours et de recherche au Collège de France, en 1984¹. Mais avant d'étudier l'intérêt et les enjeux d'un tel concept, on peut donner quelques indications générales sur le rapport entre courage et philosophie.

Il existe une histoire du courage², au sens où ce terme a pu désigner au cours des temps des postures, des attitudes distinctes. Dans le domaine militaire, les formes de courage ont dû se transformer au gré des révolutions techniques et stratégiques : système hoplitique, apparition des armes à feu, guerres révolutionnaires puis totales, guerres insurrectionnelles, mise au point de l'arme nucléaire...

Je voudrais simplement évoquer ici un moment de transition, important parce qu'il a touché de près la philosophie et que les textes de Platon en conservent la marque. Les historiens de la Grèce antique ont tous insisté sur la rupture représentée par l'invention de la phalange³. À partir du VII^e siècle av. J.-C., les cités grecques ont mis en œuvre une méthode de combat d'une efficacité redoutable, qui explique largement la victoire des Grecs, bien moins nombreux

1. Michel Foucault, *Le Courage de la vérité*, éd. Frédéric Gros, Paris, Gallimard-Le Seuil-Hautes Études, 2009.

2. Cf. par exemple Thomas Berns, Laurence Blésin, Gaëlle Jeanmart, *Du courage : une histoire philosophique*, Paris, Les Belles Lettres, 2010.

3. Cf. sur ce point l'article de Marcel Détienne, « La phalange, problèmes et controverses », in Jean-Pierre Vernant (dir.), *Problèmes de la guerre en Grèce ancienne*, Paris, Le Seuil, 1999, ainsi que Victor-David Hanson, *Le Modèle occidental de la guerre*, Paris, Les Belles Lettres, 1990.

pourtant, sur les Perses à Marathon. Il faut imaginer le dispositif suivant : chaque soldat tient un grand bouclier rond (le *hoplon*) soutenu par son avant-bras gauche, par lequel il protège son flanc gauche et le flanc droit de son voisin, son propre flanc droit étant protégé par le bouclier de l'hoplite situé sur son autre côté. Il tient de sa main droite une longue lance qui lui servira quand la mêlée deviendra plus confuse. Les fantassins dessinent une ligne compacte et sont disposés en formations serrées de plusieurs rangs de profondeur, de telle manière qu'un hoplite qui tombe soit aussitôt remplacé par celui qui se tient derrière lui. Ce qui se présente, face à des adversaires dispersés, c'est un mur tout à la fois défensif et offensif, qui oppose une cohésion impeccable et implacable à l'attaque ennemie.

La richesse symbolique de ce dispositif est immense. Celui-ci induit une égalité certaine entre tous les combattants. Il n'y a plus de héros, plus de singularités, mais des individus qui font masse, qui forment un bloc soudé. Toute la puissance de cet appareil de guerre provient de sa cohésion et de sa discipline. Il ne s'agit pas pour l'hoplite de jouer au héros et d'aller provoquer l'adversaire pour se faire un nom dans un combat singulier. Car s'il sort des rangs, aussitôt il met en danger son partenaire. Chacun doit garder sa place et s'inquiéter surtout d'avancer au même pas que tous les autres. Cette même égalité et le souci des autres, le sens du collectif constituent les fondements de la démocratie. Le modèle hoplitique a aussi valeur politique.

Par ce nouveau système, la détermination du courage se trouve elle-même totalement transformée. Dans le contexte homérique, dans les combats de l'*Iliade*, le courage était une question d'ardeur. Il désignait cette énergie qui traversait le héros, et non seulement l'empêchait de trembler, mais plus encore le précipitait farouchement au combat. Le modèle de la phalange impose d'autres valeurs. Ce n'est plus le courage comme emportement divin, fureur héroïque, à la limite d'un aveuglement faisant perdre toute conscience du danger. C'est le courage comme capacité à tenir bon, à rester à sa place, à conserver jusqu'au bout rythme et cohésion. Le courage donc comme patience, comme endurance. Ces nouvelles valeurs militaires devaient déborder largement leur espace d'émergence. On peut citer par exemple la réflexion que fait Socrate au cours de son procès⁴. Les juges lui proposent d'échapper à la peine capitale à la seule condition qu'il cesse de hanter l'agora pour questionner les uns et les autres, et surtout leur faire perdre la face par ses questions incessantes et insistantes. Et Socrate de répondre qu'il serait un bien mauvais hoplite s'il se laissait effrayer par des menaces de mort et abandonnait la place que le dieu lui a assignée.

4. Platon, *Apologie de Socrate*, trad. Luc Brisson, Paris, Garnier-Flammarion, 1999.

C'est la morale du soldat qu'il oppose pour expliquer aux juges son refus de toute concession : tenir bon. On peut trouver un deuxième développement du courage hoplitique dans ce que les chrétiens appelleront la *patientia*, la vertu du martyr. Là encore, pour ces soldats du Christ, il s'agissait de tenir bon, de ne pas céder à l'angoisse de la mort et de ne rien lâcher de leurs convictions.

Il était utile de rappeler ce contexte grec, car il constitue un fond culturel important pour comprendre le travail de Foucault autour de l'idée de courage de la vérité. Je dessinerai à partir de ses leçons au Collège de France⁵ et en 1984 quatre séquences : le courage démocratique de la vérité, le courage socratique de la vérité, le courage cynique de la vérité et, enfin, le courage de la vérité comme secret des Lumières chez Kant.

Il existe un certain nombre de fondements évidents de la démocratie : l'égalité de tous devant la loi, la liberté d'expression, le respect des droits fondamentaux et de la dignité de chacun... Ces choses-là sont connues, mais Foucault, dans son cours prononcé au Collège de France, crée la surprise en révélant un pilier oublié, ou décidément trop caché, de la démocratie grecque : la *parrêsia*. Un terme grec assez difficile à traduire. Il signifie étymologiquement le fait de tout dire. Tout dire donc, sans rien dissimuler de sa pensée, sans retenue hypocrite ou calculatrice, sans arrière-pensée. Mais le « tout dire » de la *parrêsia* relève moins de la sincérité que de la franchise. Il est davantage politique que moral. C'est un tout dire qui ne craint pas la honte, mais la lâcheté. Celui qui doit tout dire, ce n'est pas le pécheur devant son confesseur ou l'enfant à ses parents. C'est l'homme politique à l'Assemblée, qui ne doit rien cacher à ses concitoyens ni de la gravité de la situation présente ni de la dureté des choix à faire. Pilier de la démocratie, car sans ce courage toute démocratie s'altère, se corrompt et sombre dans la démagogie. L'ennemi de la *parrêsia*, de cette prise de parole directe, c'est la flatterie, la rhétorique du démagogue qui ne cesse de cacher ses convictions (pour autant qu'il en ait) et s'attache surtout à sentir les opinions dominantes afin de les caresser.

Il faut cependant préciser pourquoi ce « tout dire », ce « dire vrai » sans dissimulation ni détour, est lié à ce point à la vertu de courage. La *parrêsia* suppose une prise de risque, une certaine exposition à la colère de l'autre, puisqu'il s'agit précisément d'énoncer des thèses qui vont à l'encontre de la foule. C'est l'exemple, pris par Foucault, de Périclès qui, pendant la guerre du Péloponnèse⁶,

5. Michel Foucault, *Le Gouvernement de soi et des autres*, éd. Frédéric Gros, Paris, Gallimard-Le Seuil-Hautes Études, 2008.

6. Thucydide, *Histoire de la guerre du Péloponnèse*, trad. Jacqueline de Romilly, Paris, Robert Laffont, 1984.

s'adresse au peuple d'Athènes pour lui faire entendre des vérités douloureuses. Périclès refuse de lui complaire et accepte le risque de susciter son indignation, sa rage, sa haine. Il tient au peuple des discours durs à entendre et sans concession. Le courage en démocratie, c'est précisément une prise de parole qui n'est pas consensuelle, mais au contraire dérangeante. Il ne s'agit pas de rechercher l'accord le plus étendu, le consensus le plus large, mais au contraire de bousculer des opinions majoritaires, des évidences confortables, de provoquer des sursauts.

Socrate, dont on a déjà vu qu'il pouvait prendre modèle sur le courage hoplitique pour caractériser son engagement philosophique, représente pour Foucault celui qui va transformer la *parrèsia* politique en *parrèsia* éthique. Périclès s'adressait, dans des discours coupants, à la communauté citoyenne réunie en Assemblée. Socrate ne cesse de fréquenter les rues et les places d'Athènes pour trouver des interlocuteurs à interroger sur leurs convictions annoncées, leur prétendu savoir. Le cadre, la forme et l'objet ont changé. Autrefois, l'Assemblée politique, le grand discours, le peuple réuni. Maintenant, la place publique, la mise à l'épreuve par le dialogue, l'âme d'un individu. Le courage de la vérité prend donc, avec Socrate, une autre forme, qui comprend pour la philosophie une dimension d'origine.

Socrate, quand il s'adresse à ses interlocuteurs, dans d'interminables dialogues dont Platon nous a donné l'idée par son œuvre, suscite assez vite leur défiance, leur agacement et bientôt leur colère (insultes de Calliclès dans le *Gorgias*⁷, de Thrasymaque dans la *République*⁸). Du reste, on les comprendrait presque, tant chacun a pris l'habitude de ne plus interroger ses convictions et de s'arranger avec ses contradictions. Le courage socratique de la vérité, c'est cela aussi : accepter d'examiner à fond ce que l'on reçoit comme évidences et qui ne sont peut-être que des illusions, et interroger l'harmonie qu'on doit mettre entre ses discours et ses actes, ses paroles et ses gestes⁹. Le courage de la vérité, qui s'exerçait à l'Assemblée, prend avec Socrate une forme éthique, inter individuelle, psychagogique. Une forme qui se retrouvera plus tard, au cours de la période hellénistique et romaine, dans la pratique de direction d'existence des stoïciens ou des épicuriens. Le maître de vie devra alors faire preuve d'un certain franc-parler, d'un courage de la vérité. S'il veut correctement guider, émanciper, soigner,

7. Platon, *Gorgias*, trad. Monique Canto-Sperber, Paris, Garnier-Flammarion, 2007.

8. Platon, *La République*, trad. Georges Leroux, Paris, Garnier-Flammarion, 2002.

9. Platon, *Lachès*, trad. Louis-André Dorion, Paris, Garnier-Flammarion, 1998.

corriger, il devra dénoncer clairement et directement les défauts, les vilaines passions, les mauvaises habitudes de son disciple, en acceptant par avance le risque de susciter son indignation ou sa colère¹⁰.

Ce courage de la vérité, après Périclès et après Socrate, peut prendre encore une troisième forme antique avec les cyniques, forme du reste assez déconcertante¹¹. Ce que l'on appelait autrefois « cynisme » n'a presque plus rien à voir avec le sens actuel. Aujourd'hui, on entend par cynisme une poursuite de l'intérêt personnel méprisant toutes les valeurs morales et altruistes, et qui ne prend même pas la peine de se masquer mais s'affiche sans vergogne. Les cyniques de l'Antiquité eux aussi étaient scandaleux, mais pas pour les mêmes raisons. Ils se donnaient pour tâche de dénoncer les conventions idiotes, les hypocrisies sociales et les compromissions que chacun est prêt à accepter, mais ils les dénonçaient depuis une position d'extériorité qui les rendait imperméables à toute récupération. C'est pourquoi ils vivaient comme des chiens (d'où le qualificatif *kunikos*, formé à partir du terme grec désignant le chien) : sans logis, misérables, errants. Ils cheminaient de ville en ville avec pour toute richesse un bâton, une besace et un vieux manteau qui leur servait de couverture. Ils se postaient sur les places publiques et, de là, commençaient à haranguer les foules, critiquant tous les faux-semblants, dénonçant la vanité des possessions matérielles et des statuts sociaux, l'emprisonnement de chacun dans des représentations imbéciles, le scandale des inégalités ou les corruptions politiques. Mais c'est leur mode de vie sans concession qui leur permettait cette prise de parole rugueuse et provocatrice. Cette existence dépouillée leur donnait une liberté souveraine, une indépendance totale. N'étant prisonniers d'aucun lien social, ils se trouvaient autorisés à tout critiquer, sans qu'on puisse jamais leur reprocher leur contradiction. Ici, on devine une troisième modalité du courage de la vérité, articulée sur un choix d'existence radical. Car, avec les cyniques, le courage d'une prise de parole intempestive et critique se fonde sur un courage pratique : celui d'une existence rustre, dure, quasi animale, existence qui accepte et revendique le dépouillement le plus complet comme condition d'une liberté absolue s'exprimant à travers un franc-parler qui met chacun face au mur de ses contradictions et de ses petits arrangements de conscience.

Il existe une quatrième figure du courage de la vérité, plus tardive. Foucault, à plusieurs reprises¹², a commenté un opuscule de Kant

10. Michel Foucault, *L'Herméneutique du sujet*, éd. Frédéric Gros, Paris, Gallimard-Le Seuil-Hautes Études, 2001. Le texte ancien le plus révélateur est celui de Galien, *L'Âme et ses passions* (éd. et trad. Vincent Barras, Terpsichore Birchler, Anne-France Morand, Paris, Les Belles Lettres, 1995).

11. Michel Foucault, *Le Courage de la vérité*, op. cit.

12. Pour la première fois en mai 1978, dans une conférence prononcée devant la Société française de philosophie et intitulée « Qu'est-ce que la critique ? Critique et *Aufklärung* ».

(en fait un article publié dans une revue) intitulé « Qu'est-ce que les Lumières ? »¹³. Dans ce texte, Kant dit une chose très simple : ce que l'on appelle les Lumières, c'est un acte de courage. De quel courage s'agit-il ? Celui d'un mouvement, d'une sortie, d'une échappée. C'est le mouvement par lequel on quitte volontairement l'état de minorité, état de dépendance confortable. La minorité, c'est l'état dans lequel on nous dit, on nous prescrit, on nous ordonne ce qu'il faut faire, penser, croire, ce qui tout à la fois est contraignant mais soulage du fardeau des prises de responsabilité.

Penser par soi-même, sans forcément aligner ses opinions sur celles d'un livre ou d'une autorité ; agir selon sa conscience, sans suivre aveuglément les indications d'un directeur de conscience ; se donner des règles de vie et d'hygiène, sans se laisser dicter ses choix d'existence par un médecin : c'est entrer dans la majorité. Le livre, le directeur de conscience, le médecin : ce sont les trois exemples pris par Kant dans son opuscule. On voit bien qu'ils convergent tous vers un seul concept : l'autonomie. Qu'est-ce que les Lumières ? C'est le courage de penser en exerçant son propre jugement, d'agir en ne se recommandant que de sa conscience, de se donner à soi-même une discipline de vie. Le premier élément est évidemment central, parce qu'on pourrait dire que c'est à partir de lui que se déploient les deux autres. Les Lumières donc, ce n'est pas tant (même si c'est aussi cela) un moment de l'histoire, un courant philosophique, une évolution des mentalités. C'est, dit Foucault après Kant, une attitude, une posture, un certain rapport de soi à soi, une décision éthique. Et on retrouve, comme pour la *parrêsia*, un même élément de courage, une nouvelle fois déplacé. La *parrêsia*, c'était, dans sa version antique, une parole libre adressée aux autres, dans laquelle on prenait le risque, en exposant sans fard ses convictions, de froisser, déranger, bousculer. Cette fois, avec Kant, le courage de la vérité s'intériorise. Ce n'est pas l'autre que je provoque, mais moi-même. Et j'accepte d'être dérangé par moi-même dans mes certitudes et je m'oblige à me faire l'unique auteur de mes jugements.

On était donc parti d'une figure à la fois militaire et historiquement datée du courage : le courage hoplitique comme capacité à tenir bon, à demeurer dans son rang, à endurer. Cette détermination s'est révélée assez riche pour déployer une configuration de sens consistante : le courage de la vérité. Car la recherche de la vérité demande autre chose que simplement de la culture ou

13. Emmanuel Kant, *Qu'est-ce que les Lumières ?*, trad. Jean-François Poirier - Françoise Proust, Paris, Garnier-Flammarion, 2006.

de l'intelligence. Il peut exister aussi un courage de l'esprit. Pas seulement défendre ses convictions au-delà des obstacles, pas seulement poursuivre la recherche malgré les difficultés et les errances, mais encore accepter de voir ses évidences trembler, accepter de remettre en question ses certitudes les plus ancrées. Ce sont des actes de courage. Penser par soi-même, se faire responsable de ses jugements, s'autoriser soi-même, refuser le secours facile des opinions dominantes, rejeter les béquilles des vérités apprises par cœur, c'est faire preuve de courage. Comme pour le courage physique ou militaire, il s'agit en effet à la fois d'affronter la négativité, mais aussi de s'exposer. En osant penser par soi-même, on s'expose ainsi aux critiques, aux erreurs, aux condamnations. Wittgenstein avait eu ce mot : Breuer était plus intelligent que Freud, mais Freud avait plus de courage¹⁴. ┐

14. Ludwig Wittgenstein, *Remarques mêlées*, trad. Gérard Granel, TER, 1984, p. 52. Voir encore cette réflexion p. 32 : « L'essentiel est, je crois, que l'activité d'éclaircissement doit être menée avec courage : si celui-ci manque, elle n'est plus qu'un simple jeu de l'intelligence. »



ENTRETIEN AVEC ALAIN DUHAMEL

L'HOMME POLITIQUE EST-IL COURAGEUX ?

Inflexions : *L'observateur privilégié de la vie politique que vous êtes depuis un demi-siècle a-t-il noté une régression, une augmentation ou une constante du courage en politique ?*

Alain Duhamel : Le courage est la vertu cachée du politique. À l'opposé des stéréotypes sur les responsables politiques, volontiers vus comme des couards et d'habiles manœuvriers, ceux qui marquent leur époque sont certes compétents, mais ils s'imposent justement par leur courage.

Inflexions : *Courage tout court ou courage protéiforme ?*

Alain Duhamel : Plusieurs formes de courage sont en effet à distinguer : le courage physique, le courage idéologique, le courage psychologique et le courage proprement politique.

Inflexions : *Le courage physique est-il fréquemment incarné par l'homme politique ?*

Alain Duhamel : Le courage est l'un des attributs des hommes d'État. L'histoire politique est marquée par ceux qui ont été avant tout des chefs de guerre, plus que des hommes de guerre : Richelieu, Louis XI, Louis XIV... Au XX^e siècle, tous les grands responsables ont manifesté un grand courage physique. Churchill affolait l'état-major par une prise de risque inconsidérée : « L'avion a des problèmes, allons-y ! » Clemenceau allait visiter les zones de combat contre l'avis des généraux qui tentaient de l'en dissuader. De Gaulle restait debout durant le *Te Deum* à Notre-Dame, alors que son entourage et le public étaient à plat ventre sous le tir des *snipers*. Roosevelt dominait crânement ses diverses infirmités physiques. Passant outre les conseils des officiers présents, Mitterrand se promenait dans Sarajevo. Chirac, à l'Arc de Triomphe, restait impassible après avoir été la cible d'un déséquilibré et continuait de présider la cérémonie. De Gaulle, victime cible de plus de dix attentats, est toujours demeuré de marbre. Sarkozy a affronté seul le preneur d'otages dans une école de la ville de Neuilly-sur-Seine dont il était le maire. En situation de danger, le responsable politique court donc des risques de nature militaire, mais, professionnellement, il n'hésite pas à s'exposer.

Inflexions : *Le courage idéologique semble plus identitaire.*

Alain Duhamel : C'est celui qui est le plus naturellement attendu. Assimilé au statut de révolutionnaire au nom des convictions, il se définit

avant tout comme un courage de la rupture. Rupture qui peut certes être révolutionnaire, mais aussi conservatrice, ou rechercher simplement un changement. Le courage intellectuel est indépendant de son contenu, qui peut être parfois contestable. Ce n'est évidemment pas le courage qui suffit à rendre le contenu empreint de sagesse ou de réussite. Ainsi, tous les dirigeants révolutionnaires ont fait et font preuve de témérité intellectuelle. Lénine, Mao, Castro, Kadhafi ou les responsables du conflit israélo-palestinien en sont des exemples frappants depuis un siècle. Mais les conservateurs peuvent exprimer les mêmes formes de courage. Quand Metternich ou Disraeli s'opposent à une société qui bouge, leur résistance suppose un certain concept du courage en politique.

Le changement, ni révolutionnaire ni conservateur, suppose aussi du courage. Quand, en 1958, de Gaulle invente un autre cours de l'Histoire, il le fait contre le monde ambiant. De même, Gorbatchev, percevant que l'ordre militaire de l'Union soviétique touche à sa fin, exprime une rupture qui ne sera pas à son avantage. Et lorsque Helmut Kohl se risque à l'unité allemande malgré l'opposition de l'ensemble de ses partenaires nationaux et européens qui, eux, jugent ce projet irréalisable avant une cinquantaine d'années, son courage est manifeste. Robert Schuman exprime lui aussi un courage rarissime en créant l'embryon de l'Europe cinq ans seulement après la fin de la Seconde Guerre mondiale, dans une atmosphère de refus absolu de partenariat avec l'Allemagne.

Inflexions : *Qu'en est-il du courage psychologique ?*

Alain Duhamel : L'homme politique est mû par une ambition personnelle et une vision de l'Histoire dans laquelle il s'inscrit de façon un peu pathologique. Cela explique la ténacité des grands conquérants, Alexandre, César, Saladin, Charles Quint, Napoléon, Lénine... Un courage psychologique qui a manqué à Trotski et Kerenski... Créer le chaos pour reconstruire est la forme de ce courage.

Inflexions : *Et le courage politique proprement dit ?*

Alain Duhamel : Il n'existe pas de personnage politique d'exception qui ne soit capable de prendre consciemment des décisions qui se révéleront contraires à son intérêt. Tel est le cas de Pierre Mendès France qui, en 1945, démissionne de son ministère de l'Économie parce qu'il se voit refuser par le général de Gaulle et René Plevin les réformes drastiques qu'il propose et estime indispensables. Mais aussi de Nicolas Sarkozy quand il assume la réforme des retraites ou celle des collectivités locales (qui ont manqué de perspicacité), malgré leur caractère très impopulaire. Et de Jacques Chirac qui supprime le service militaire contre son intérêt électoral. Le chancelier Schröder,

lui, a modifié la législation du travail en s'aliénant la base de son électorat, mais en assurant à l'Allemagne la réussite économique que l'on sait. Aujourd'hui, Mario Monti, en Italie, et Mariano Rajoy, en Espagne, incarnent ce courage politique en se promettant des défaites électorales en raison de la profondeur de leurs réformes. Le courage politique est donc toujours au risque de l'impopularité.

Inflexions : *Par leur organisation, les institutions favorisent-elles l'expression de ce courage ?*

Alain Duhamel : La V^e République encourage en effet cette expression, car le gouvernant possède l'autorité, ce qui n'était pas le cas sous la IV^e.

Inflexions : *Le courage est-il une constante du politique ?*

Alain Duhamel : Oui. C'est même son originalité, sa finalité majeure.

Inflexions : *Existe-t-il une différence entre les hommes et les femmes ?*

Alain Duhamel : Non. Golda Meir, Margaret Thatcher ont été aussi impopulaires que courageuses.

Inflexions : *Une différence en fonction de l'âge ?*

Alain Duhamel : L'âge n'est pas décisif. Clemenceau et Adenauer sont des exemples de courage à un âge très avancé.

Inflexions : *De l'origine sociale ?*

Alain Duhamel : Non plus. Il est toujours difficile de prédire le courage d'un homme ou d'une femme politique. C'est le croisement d'une circonstance et d'un caractère.

Inflexions : *De l'appartenance politique à droite ou à gauche ?*

Alain Duhamel : Non. Le courage n'est la propriété ni de la droite ni de la gauche.

Inflexions : *Le courage peut-il être favorisé par la tradition d'un pays ?*

Alain Duhamel : Oui, si la conscience de soi, de se placer haut n'est pas jugée trop anormale. Incarner un destin collectif suppose un minimum de culture collective.

Inflexions : *Les moyens de communication, les médias, les sondages influencent-ils le courage ?*

Alain Duhamel : Oui, plutôt négativement. La tyrannie de la transparence, les contraintes sécuritaires ou, par exemple, le principe de précaution rendent plus difficile qu'autrefois cette expression. Même si le courage en politique reste le caractère le plus discriminant, il peut

être de plus en plus ressenti par les démagogues comme une manifestation d'arrogance et de mise en cause de la démocratie.

Inflexions : *Le courage réside donc avant tout dans l'affrontement de l'impopularité ?*

Alain Duhamel : Oui. Schröder, Monti, Rajoy illustrent ce fait, même si la consolation posthume de l'Histoire vient démontrer la justesse de leur position. Une fois encore, la couardise me semble très réduite dans le monde politique, en tout cas à un niveau élevé. C'est même la différence entre le politicien et le politique !

Inflexions : *Dans l'imaginaire collectif, François Bayrou apparaît comme un homme politique courageux. Qu'en pensez-vous ?*

Alain Duhamel : Bayrou est un homme politique courageux, par exemple dans son refus d'alignement lors du rassemblement des partis de droite qui constitueront l'UMP. Il adopte un comportement suicidaire, presque sacrificiel. Ou encore lorsque, dès 2007, il prêche dans le désert la priorité absolue en faveur du désendettement.

Inflexions : *Existe-t-il des actes de courage qui apparaissent comme des actes de lâcheté ?*


Alain Duhamel : Oui, bien sûr. Quand, par exemple, en période de guerre, un chef d'État abandonne une partie du territoire national afin de mieux résister, ce qui est arrivé fréquemment.

Inflexions : *Simone Veil incarne-t-elle le plus haut niveau de courage ?*

Alain Duhamel : Lorsque Giscard d'Estaing propose la loi sur l'avortement, il le fait contre son électorat conservateur et Simone Veil sera accablée d'injures comme jamais sous la V^e République.

Inflexions : *En fin de compte, le courage n'est-il pas incompatible avec la durée de la vie politique ?*

Alain Duhamel : Le courage est une question de caractère et de grandeur qui, en effet, résiste difficilement à la durée. L'Histoire lui rend justice, mais au moment où il se manifeste, il provoque quasi inmanquablement des réactions de peur, souvent de fureur, encore plus souvent de rejet absolu. Il existe des moments de courage plus que des marathons de courage. Ou alors, il faut disposer d'une autorité de type absolu qui puisse faire fi de l'opinion publique et des désirs des citoyens. Ce fut le cas de Richelieu. Aujourd'hui, celui-ci serait admiré pendant deux ans puis battu par le suffrage universel, comme l'ont été Churchill et de Gaulle au lendemain de la Seconde Guerre mondiale.

Propos recueillis par Didier Sicard 



CÉCILE GORIN

À CONTRE-JOUR

Longtemps considéré comme la principale vertu masculine, le courage peut s'apparenter à un trait de caractère désignant la capacité de l'homme dans l'action à surmonter sa peur face au danger. La notion de courage n'est dotée que de connotations positives, à l'inverse d'autres concepts proches comme l'audace ou la témérité, dont le moteur d'action n'est pas la peur mais le désir ou l'orgueil.

André Loez a évoqué le dualisme opposant la lâcheté au courage. Celui-ci en constitue-t-il pour autant la signification inverse ? La notion de courage aurait ainsi été créée en opposition à la lâcheté, notion fortement péjorée, car offensante pour la dignité et la fierté de l'homme.

Le courage renvoie d'emblée aux sentiments d'empathie et d'admiration, non seulement parce qu'il est connoté de valeurs positives, mais aussi parce qu'il prend consistance dans le regard et le jugement de l'autre. En l'absence de spectateur, en effet, l'acte courageux peut passer inaperçu et s'évanouir dans le déroulement factuel. Il est donc mis en lumière par le regard porté sur lui, donnant du relief à l'acte agi, grandi par l'émoi qu'il suscite dans l'esprit de son public. Car le courage est bien le fruit d'une émotion partagée, une émotion collective mue par un référentiel commun fondé sur des idéaux de vertus humaines et de bravoure portés par le groupe.

Aussi l'acte courageux n'est-il plus tout à fait l'acte agi en tant que tel, mais un acte sublimé par son contexte environnemental et temporel. Il dépasse la portée initiale de ses intentions dans l'ici et le maintenant. À y regarder de plus près, le spectateur ne perçoit ainsi que les contours du courage. Par ailleurs, l'énoncé du courage ne vient jamais de celui qui le met en acte. Il n'existe pas au moment de sa réalisation ; il ne paraît qu'après coup. Dès que l'on entend parler de lui, nos sens s'éveillent et se mettent en action ; c'est le début de sa création. Le courage ne vit et ne subsiste que parce qu'il autorise la légende collective ; l'homme courageux sert d'exemple pour les autres. Aussi, que se cache-t-il derrière l'acte courageux, en particulier au sein du milieu militaire qui en constitue le terreau fertile ? Il semble que l'observation minutieuse des coulisses du courage nous livre des secrets insoupçonnés...

La fanfaronnade courageuse

Ce court chapitre nous permettra d'introduire la problématique des mythomanes dans les armées. Il convient tout d'abord de se méfier du courage apparent. Celui-ci peut en effet dissimuler de fausses postures visant à retirer les bénéfices d'une attitude jugée courageuse par autrui. Ainsi, depuis l'officialisation de la mort d'Oussama Ben Laden aux États-Unis, de faux anciens combattants prétendent avoir appartenu au corps des SEALs, alors qu'il n'en est rien. Les membres de cette unité d'élite, sélectionnés à l'issue d'un entraînement d'une rare intensité, ne sont que quelques milliers. Un pasteur méconnu a porté l'insigne de ce groupe sur sa poitrine en prétendant avoir subi avec bravoure le supplice de la noyade à l'entraînement. Imposture. Jusqu'au jour où il se fait arrêter et condamner pour infraction à la loi fédérale du *Stolen Valor Act* (littéralement « vol d'acte valeureux ») à une peine d'un an de prison ferme. Car l'imposture est un crime : s'afficher en tant que vétéran avec des décorations non méritées constitue une violation de la loi fédérale. Ainsi, plusieurs cas récents d'usurpation d'identité ont conduit leurs auteurs à des peines d'emprisonnement ou de travaux collectifs, en particulier lorsque ceux-ci avaient tiré profit de leur prétendu statut.

Ces faux actes valeureux prennent racine à la lueur de ce que la société considère comme du ressort du courage. La recherche de la valorisation de soi et de la reconnaissance entretient nécessairement la genèse de telles impostures. Mais leur révélation constitue un outrage pour la collectivité qui se sent bernée, voire insultée. Car la valeur courageuse se respecte. Elle se mérite, elle distingue les hommes les uns des autres. Voler la gloire du courageux est une offense à l'ordre établi, aux normes sociales. C'est un acte outrageux qui bouleverse la paix individuelle et collective parce qu'il trompe l'homme sur un plan avant tout émotionnel. Il met ainsi en péril la cohérence sociale.

Que se cache-t-il derrière les fausses postures militaires ? La falsification semble rendue possible par la médiatisation des affaires de « héros ». Il n'y a probablement de courage que parce qu'il y a un public, un auditoire pour manifester une admiration. En miroir du courage, il y a les « autres » : le regard social empreint du répertoire culturel, historique et politique de la société. Sans ce miroir social, l'acte en lui-même ne peut être doté de la valeur courage et l'imposture ne peut se produire.

Le courage doit donc être considéré avec circonspection. Derrière chaque acte brillant de témérité peut se cacher l'imposture motivée par des bénéfices secondaires, mais aussi bon nombre d'autres positions moins glorieuses. Le courage est un costume de lumière à l'ombre duquel peut s'enraciner la duperie, l'illumination, la faute ou encore la honte.

L'illumination dangereuse

Le comportement à la guerre peut parfois revêtir un aspect très irrationnel. Tel est le cas plutôt singulier d'un homme hospitalisé au cours de la Première Guerre mondiale pour des troubles du comportement. Voici le récit que l'on fait de lui : « Le jeune soldat s'est fait remarquer sur la ligne de front par une témérité hors du commun. Il est convaincu que la guerre n'est qu'un simulacre, un spectacle mis en scène devant lui avec des acteurs dont les blessures ne sont que de subtils maquillages. Il affirme que ses propres blessures sont fictives, que les obus sont inoffensifs et, sur le front, il s'amusait à les pointer du doigt sans s'inquiéter. » Une telle attitude aurait sûrement suscité émoi et admiration face à l'audace manifestée, si le soldat n'avait pas alerté son entourage à force d'actes irrationnels et de propos délirants. Sous des aspects de fanfaronnade courageuse se cache ici l'illumination délirante d'un soldat probablement heurté, traumatisé par une guerre qu'il ne comprend pas, et dont il se défend par une fiction joyeuse et enlevée, bien plus acceptable. Cette posture pseudo-courageuse semble motivée par le désir de survivre, de résister à une guerre marquée par l'horreur et l'absurdité.

Le danger apparent de cette histoire ne réside pas tant dans la prise de risque du jeune soldat que dans le regard que la société porte sur lui. Il y a tromperie, entourloupe sur les motivations prêtées à ses actes. Une tromperie certes involontaire, mais suffisamment séduisante pour qu'on s'y laisse prendre. Ainsi, les hommes sont naturellement gourmands de ces figures courageuses. Une gourmandise qui flirte étroitement avec l'aveuglement. Un aveuglement dangereux, car il insensibilise le spectateur à ce qui se joue en arrière-plan : la lutte éperdue, folle, d'un homme pour sa survie. Là où nous devrions percevoir un signal de détresse, nous voyons la débâcle courageuse d'un homme inaccessible à toute compassion humaine car déjà aux portes de l'héroïsme... L'illumination est donc double ; elle habite à la fois le soldat fou et son public. La première est pathologique, défensive et délirante. La seconde est le résultat d'un effet de fascination collective ; là où l'homme pense être juste et clairvoyant, il finit par tromper les autres mais aussi parfois lui-même.

L'acte courageux peut aussi dissimuler d'autres combats. C'est le cas de la parade motivée par des élans mystiques. Combien d'exemples avons-nous de personnages animés par une telle exaltation face aux dangers les plus menaçants ? Ne peut-on penser à Jeanne d'Arc, figure courageuse de l'histoire qui, à une certaine époque, a su s'imposer avec force et véhémence pour faire entendre ses certitudes ?

Le petit théâtre de la faute

Les missions militaires ont pour particularité d'exiger du soldat une endurance à toute épreuve. Ainsi en témoigne l'histoire d'un jeune soldat envoyé en « mission charnier » en Côte d'Ivoire. Le principe de cette mission n'est pas banal : il s'agit de « ramasser » les corps de personnes assassinées, corps dissimulés, évitant ainsi à leurs bourreaux de laisser des traces de leurs actes. Le devoir de sépulture vise à restaurer une dignité humaine aux personnes défunt(e)s, parfois aussi à enquêter sur les circonstances de leur mort. Le jeune soldat était plutôt fier d'avoir été désigné pour participer à une telle mission. Ils n'avaient été que deux à être choisis parmi une centaine de soldats. Il décrit toutefois un malaise croissant au cours de l'exercice. Initialement gonflés par la solennité de la responsabilité qui lui est confiée, ses sentiments vont progressivement faire place à un désarroi sans nom. Car l'épreuve est de taille sur le plan psychologique. Les corps, appartenant parfois à de très jeunes individus, sont décharnés, mutilés, déshumanisés. Il faut les « prendre », les porter vers la fosse commune, les recouvrir, puis assister à la prière de l'aumônier militaire. Une fois celle-ci arrivée à son terme, l'exercice est fini. Il ne reste plus rien. Rien sauf, peut-être, l'horreur, l'absurdité et l'effroi. Le jeune soldat éprouve un sentiment d'inachevé. Quelque chose de profondément désagréable, d'innommable, reste enfoui au fond de lui.

Le jeune homme exerce sa mission avec brio. Professionnel, rigoureux, il tient bon. Mais son retour en France est marqué par un isolement progressif et une tendance à l'enfermement contrastant avec un hyper-investissement dans le travail lui permettant de rester à distance de ses proches. D'un tempérament sociable et enjoué, il devient timide, solitaire et triste. Il perd toute confiance en lui. Initialement, il avait ressenti le besoin de « s'élever dans la hiérarchie militaire » et avait intégré une école de sous-officiers. Mais du jour où l'armée le cite pour la décoration de la croix de la valeur militaire, tout bascule. Il quitte brusquement l'école, refuse la décoration censée rendre hommage à son courage et retourne vivre chez ses parents. Il ne remettra plus jamais les pieds dans un régiment. Concernant la mission, il ajoute : « Je ne me pardonnerai pas d'avoir toujours eu la tête haute. Le fait qu'on me félicite pour ça m'était insupportable. » Il se sent illégitime, en désaccord avec lui-même, pire, objet de sa propre duperie. La culpabilité exprimée spontanément par des propos manifestant la faute, le regret et l'impossible pardon, est mise au jour. Car c'est elle qui tient les rênes de notre homme. Elle se glisse au cœur de ses émotions, de ses agissements et de sa bravoure. C'est encore elle qui l'éloigne de son monde, le détruit, le grignote peu à peu.

Cette histoire illustre de manière malheureusement dramatique la terrible illusion portée par des actes considérés comme courageux par l'institution militaire. L'illusion en est d'autant plus forte que tout le système des valeurs militaires repose sur elle. Les médailles et les décorations en sont des démonstrations exemplaires. La médaille impose le respect. Elle incarne le principe d'identification entre deux militaires. Elle est le soldat. C'est elle qui régit les interactions au sein de l'institution. Elle en constitue le langage, le socle fondamental. Elle siège à l'origine des systèmes de codification institutionnelle dont elle représente le verrou initial. Cette codification interne permet au système de fonctionner. Aussi, il n'est pas question de la remettre en cause. Toutefois, la force de sa constitution est inversement soumise à la hauteur du risque de sa falsification. En effet, autant les décorations militaires ont du sens et de la valeur au sein de l'armée, autant il est aisé de les usurper et d'endosser la figure du héros tant convoitée. La faille de ce système est incommensurable. Tellement énorme qu'on ne la voit pas. Elle rend le milieu militaire vulnérable à l'erreur et à l'imposture parce qu'elle met en évidence l'attachement disproportionné qu'il voue aux apparences.

Le masque du courage : de l'imposture à la honte

La vie de Thomas Edward Lawrence, plus connu sous le nom de Lawrence d'Arabie, est à elle seule une illustration exemplaire des vicissitudes du courage. Lawrence est un jeune Britannique volontaire et déterminé. Son destin est marqué par une ascension fulgurante sur le plan militaire. Ce jeune officier va en effet se démarquer par une détermination et une bravoure hors du commun. En 1916, les Saoudiens se soulèvent contre les Turcs. En réponse au caractère insolent et provocateur que le jeune homme affiche envers ses supérieurs, Lawrence est missionné pour assurer localement la liaison entre le roi saoudien et le ministère britannique. Contre toute attente, il se montre non seulement intrépide sur le terrain, mais très efficace dans ses actions, allant souvent au-delà de ce qui lui est demandé. Ainsi, il affronte le désert interdit avec hardiesse, il apaise les conflits entre les tribus arabes et se déjoue habilement des pièges turcs, conduisant le peuple arabe naturellement à la victoire. Il fait preuve d'une témérité sans faille, irraisonnée, parfois même dangereuse. Il suscite l'admiration des Bédouins qui le considèrent comme un des leurs. Exposé dans une tunique blanche bédouine aux yeux d'un journaliste de passage, Lawrence devient malgré lui célèbre dans

la presse de l'époque. Mais le destin tragique du héros est déjà en route. Sa vie bascule en effet à l'issue d'un voyage à Damas. La témérité et la bravoure dont il fait preuve atteignent des limites extrêmes, jouxtant les frontières de la folie. Lors des combats, il s'expose à des risques croissants, au mépris du danger et de sa propre intégrité. Élevé au rang de héros, au-delà même des postures de courage les plus prestigieuses, il semble se vouer désormais à une lutte désespérée pour s'extraire de ce qu'il est devenu malgré lui. Il s'isole, change de nom, accepte des postes dégradants, renonce à son grade de colonel et refuse toutes les distinctions qui lui sont attribuées. Il suscite la mise à l'écart et le rejet. Son attitude dérange. Il va trop loin.

Alors que la gloire, le succès et la considération avaient jusqu'à présent unanimement émaillé son parcours de vie, Lawrence ne supporte plus ce qu'il est. Il souffre d'un sentiment d'illégitimité abyssale et d'un désir inavoué de mortification. L'auto-agressivité et la prise de risque illimitée constituent de vaines tentatives pour échapper au destin dans lequel son public l'enlise. Le séjour à Damas, marquant la rupture de comportement du jeune homme, met en lumière des faits, marqués d'une violence inouïe, qu'il aurait subis. Dans certains de ses ouvrages, il fait notamment allusion à la nuit de Deraa où, dans des circonstances mal élucidées, il aurait été capturé et violenté par des soldats turcs à travers des actes répétés de flagellation et de viol.

Le valeureux héros en est réduit à compenser la faille de son imposture par des conduites mortifères, proportionnellement inverses aux démonstrations de courage dont il a pu faire preuve. Les actes d'apparence courageuse n'ont ainsi pas le sens qu'on voudrait bien leur donner. Lawrence d'Arabie est l'acteur principal d'un petit théâtre d'ombre et de lumière où le public articule les ficelles de l'héroïsation à tout prix, au détriment des fragilités humaines de sa marionnette, car la légende ne lui en saurait gré. Ce sont pourtant bien les sentiments de honte et de culpabilité qui animent notre marionnette, déjà délestée des rênes de son destin. Notre acteur déchu n'a point d'autre choix que de mourir. La mise en scène est macabre et spectaculaire. Cette histoire nous montre à nouveau à quel point nous pouvons nous tromper sur la nature véritable des conduites courageuses. Celles-ci auront toutefois eu du sens au regard de l'histoire des hommes. Car l'intrépidité sans borne de Lawrence d'Arabie, prise pour un courage surhumain, aura entraîné l'ensemble des Bédouins vers la victoire contre les Ottomans et, d'une certaine façon, changé la face du monde.

L'illusion du courage ou comment la duperie s'infiltré en société

Léopold Jimmy, quant à lui, est ce que l'on peut appeler un mythomane inséré. Dénué de toute expérience militaire véritable, il endosse successivement les rôles de porte-drapeau d'une association patriotique d'anciens combattants d'Indochine lors de l'hommage « aux morts pour la France », de capitaine de l'armée de l'air, arborant fièrement et en toute impunité la croix du combattant, l'insigne de chuteur opérationnel, celui du troisième niveau commando ou encore celui des commandos de l'air. Mû par une confiance totale en sa fiction, il n'en est pas à son premier coup d'essai. C'est un habitué du port illégal d'uniformes, de grades et de brevets militaires, ainsi que de décorations en tout genre. Il pousse même le vice jusqu'à s'exposer médiatiquement aux côtés du ministre de la Défense du moment. Ses agissements, multiples et itératifs, étonnants par la complaisance qu'ils suscitent auprès de leur public, auraient cessé après quelques années dans les suites de plaintes portées par d'anciens combattants. Dupée par la parade courageuse que le faux militaire distille à chaque manifestation publique (médailles glorifiantes, uniforme avec galons d'officier ou encore croix du mérite...), l'institution militaire semble contourner ses propres failles. Car le plus étonnant dans cette histoire, c'est que, bien que connu des autorités militaires, aucune suite judiciaire ne semble avoir jamais été donnée à l'encontre de l'imposteur. Comme s'il s'agissait d'une plaisanterie aimable, que le port illégal d'uniforme ou de médaille ne justifiait pas la condamnation. On en rirait presque ! Quelle crédulité nous anime parfois ! L'imposteur nous deviendrait attendrissant, presque sympathique...

Le blog « Secret Défense » animé par Jean-Dominique Merchet, un journaliste qui s'occupe des questions militaires depuis plus de vingt ans, a accueilli la *vox populi* sur cette affaire. Ainsi en témoignent les commentaires des internautes : « La photo de groupe où l'on voit [la ministre] entourée de ses charlots devrait être agrandie et conservée aux archives : un vrai bonheur ! » « J'ai été sous son commandement, pour un mytho que l'on traite [comme tel] aujourd'hui, je n'ai jamais vu un commandement [aussi] parfait, effectué comme du papier à musique, avec rigueur, discipline devant les hautes autorités militaires, civiles et devant tous les commissaires de la flamme. Un mytho qui a un esprit de commandement, lors des honneurs militaires pour les anciens combattants ! » D'autres en font un exemple moralisateur : « L. Jimmy est un de ces Français amoureux de notre outil de défense. C'est plutôt bien par les temps qui courent, non ? » Le public va même jusqu'à encourager ses compétences mensongères : « L. Jimmy,

lancez-vous en politique, vous avez tout ce qu'il faut pour [réaliser] une belle carrière! » Une autre position des plus étonnantes consiste à s'attarder non pas sur l'aspect répréhensible de ses actes, mais plutôt sur les défaillances institutionnelles qui ont chaleureusement ouvert les bras à l'imposture : « Aux chasseurs de mythos : ne nous trompons pas de coupable... Vous vous attaquez à quelqu'un fier de ses valeurs qui n'a rien usurpé. »

Aussi surprenant que cela puisse paraître, les réactions face à ce fait divers sont loin de fustiger le falsificateur. Bien au contraire, du statut de manipulateur menteur et opportuniste, l'imposteur se retrouve propulsé à celui de victime malheureuse éconduite par un système institutionnel défaillant qui aurait dû mieux se prémunir de tels agissements et qui ne vient finalement que mettre en évidence ses failles. Que dire dans ce contexte de notre sens critique au sujet du courage ? Une fois l'homme courageux reconnu, il semble en effet bien difficile de le faire descendre de son piédestal. Quelle ténacité à préserver le courage une fois qu'il a été nommé ! Car il s'agit bien du désir inavoué de fermer les yeux sur ce qui pourrait faire chuter le mythe. La société a besoin de fictions pour fonctionner. Et le mythomane est le volontaire désigné pour faire vivre coûte que coûte la fable. Il nous est autant nécessaire que le courage nous aveugle.

L'histoire regorge de cas d'impostures plus ou moins graves, parfois grandioses. Le milieu militaire, probablement parce qu'il rend possible l'accès à des actes héroïques qui forcent le respect et l'admiration, est particulièrement propice à leur déploiement. Ainsi l'illustre le fait suivant. Un homme de cinquante-quatre ans est convoqué au tribunal correctionnel pour un délit peu courant : port illégal de costume, de décoration et d'uniforme militaire. Il est interpellé alors qu'il se fait passer pour un commandant lors d'une cérémonie militaire, arborant de multiples médailles usurpées. C'est un homme sans histoire, dont l'expérience militaire se limite au service, terminé avec le grade de caporal-chef, et à des engagements ponctuels dans l'armée de l'air. L'homme n'en est pas à son premier fait d'imposture : il serait parvenu à adhérer à l'Union nationale des parachutistes et aurait déjà paradé dans des uniformes de commandants au cours de précédentes cérémonies militaires. « Passionné de la chose militaire », il aurait ressenti envers les officiers rencontrés dans son métier de serveur « une jalousie, une envie irrépressible [...] d'entrer dans cette peau pas faite pour lui ». Comment a-t-il pu se procurer aussi facilement costumes et médailles ? Comme le mentionne son avocat, il semble en tout cas que « la grande muette lui [ait] tendu la main en ouvrant bien peu les yeux ».

Le point aveugle

En conclusion, on pourrait se demander si l'évocation du mot « courage » n'est pas le corollaire d'un aveuglement associé à la croyance obstinée en un scénario fictif. La scène s'ouvre sur le jeu d'un acteur désigné malgré lui pour endosser le rôle principal. Celui qui brille de mille feux, qui étincèle sur son public admiratif face au courage illusionnant, téméraire et dangereux qu'il distribue en abondance. Celui-ci révèle toutefois des surprises étonnantes... Dissimulant des agissements bien moins nobles, le courage est le costume de lumière qui cache la misère sombre d'une réalité implacable. Délire, honte, folie, culpabilité, faute et outrage en sont les mauvaises herbes. Elles se cachent, trompent et persistent avec ténacité malgré une volonté acharnée de les extraire du jeu. Elles représentent les incontestables fragilités humaines qui constituent notre chair. Elles font partie de nous, nous définissent et nous ancrent dans une réalité bien désolante.

Le courage ne se déclare qu'après coup. Il est le résultat de processus inconscients, voire d'une « insouciance » collective. Il n'est pas dans le présent. Il est déjà transformé, dénaturé dans le passé. Il ne s'énonce même pas dans le futur. Ce qui le rend insaisissable, légendaire et profondément trompeur. Mais la duperie nous échappe inexorablement. Nous nous la dissimulons par précaution, convaincus que nous sommes du bien-fondé de nos propos. Il semble manifeste que la société renonce de principe à poursuivre les falsificateurs, alors même qu'elle en est la première victime. Car le mythe et la fable la rendent particulièrement vulnérable. Ils l'ensorcèlent, la cajolent, la satisfont, car ils s'insinuent adroitement dans les failles de nos systèmes imparfaits de codification.

Ne soyons pas dupes de ce qui est mis en jeu dans la notion de courage. Nous avons largement étayé à travers les histoires évoquées le désordre mental, mais aussi la falsification et l'usurpation de l'acte courageux. Nommer le courageux, c'est le bâillonner, l'empêcher de dire une vérité qui dérange. Ainsi en témoigne l'effondrement de notre valeureux soldat quand on lui remet la médaille. Il s'agit là manifestement d'un point d'ombre. Paradoxalement aveuglant. On brandit le courage à la place de ce que l'on se refuse de voir. L'insupportable fragilité humaine, l'intolérable faille.

Le seul vrai courage serait-il le sacrifice à l'état pur ? Le don de soi ? Nous abordons là le champ litigieux, un peu décalé et bien vaste de l'authenticité de nos actions. Un don peut-il être véritablement dénué de tout intérêt ? Avant de nous égarer sur les pistes du mensonge en société, il convient de préciser que le courage est peut-être tout

simplement du côté de celui qui ne le demande pas. Un acte dans l'instantané, déjà insaisissable, impossible à intercepter sans outrepasser la taille de son modeste déploiement originel. Au fond, un changement de perspective suffirait peut-être à nous faire prendre conscience de notre erreur. Encore faut-il disposer des compétences nécessaires pour le mettre en œuvre. ┐



THIERRY DE LA VILLEJÉGU

VIVRE SELON SA CONSCIENCE

Le 16 juin 2012, deux frères, Marc et Patrick Leblond, se sont élancés sur leur vélo pour relever le défi d'une course de l'extrême qui leur a fait traverser en neuf jours les États-Unis d'Amérique d'ouest en est : quatre mille kilomètres avant de franchir la ligne d'arrivée à Annapolis. Ils couraient pour leur cousine Brigit, âgée de six ans, atteinte de trisomie 21, et portaient les couleurs de la Fondation Jérôme Lejeune.

L'évocation de la trisomie 21 dans le cadre d'un article sur le thème du courage dans la revue *Inflexions* peut paraître décalée. Pourtant, cette maladie illustre de manière unique le combat des héros de notre temps qui vivent auprès des personnes trisomiques. Et notamment celui des familles.

Mais qu'est-ce que la trisomie 21 ? Bien que relativement fréquente, puisqu'elle touche une grossesse sur sept cents, c'est une pathologie peu connue. Autrefois, on parlait de « mongolisme », car les personnes affectées ont la bouille ronde et les yeux en amande, rappelant les traits des hommes des steppes mongoles. La trisomie 21 est due à un accident chromosomique imprévisible qui précède la conception, et qui va attacher à la vingt et unième paire de chromosomes un troisième chromosome. Cet accident génétique engendre un désordre fonctionnel provoqué par la surexpression de gènes surnuméraires. Il se manifeste principalement par un retard mental, plus ou moins important, qui altère la pleine possession de la pensée rationnelle.

Le professeur Lejeune, généticien et chercheur qui a découvert les causes de cette pathologie, aimait dire de ses jeunes patients : « Les enfants trisomiques 21 sont plus enfants que les autres. [...] Ils ont un charme spécial plus facile à chérir qu'à décrire. » Il a consacré sa vie au soin de ces personnes et à la recherche de solutions thérapeutiques leur permettant de retrouver leur capacité cognitive et leur autonomie. Mais, de nos jours, la trisomie 21 ne se caractérise pas seulement par des descriptions cliniques. Cette maladie est devenue au fil des deux dernières décennies le symbole d'une autre réalité : en France, 96 % des bébés détectés trisomiques *in utero* sont éliminés. Derrière cette réalité, qui souvent étonne ceux qui la découvre, on peut évoquer plusieurs explications : nos peurs, nos scrupules, nos paresse, nos égoïsmes, nos ignorances, mais aussi nos idéologies. Et par là même identifier les actes de courage que nous devons produire pour inverser ce phénomène dont l'enjeu, à bien y réfléchir, est capital pour notre société. Il revient à décider de ceux qui ont le droit de vivre ou de mourir ; il conduit à accueillir ou à rejeter les plus

faibles, à promouvoir une médecine pour tous au service du malade ou, au contraire, sélective, normative et dépendante des tendances economico-politiques. On l'aura compris, le cas de la trisomie 21 est révélateur d'une révolution susceptible de changer notre approche de l'homme, voire sa nature profonde. Elle touche directement peu de familles, encore qu'elle ne soit pas rare, mais, en fait, elle nous concerne tous, car elle nous renvoie une image de l'état de notre société que nous ne nous attendions pas à découvrir.

Ce sont les parents d'enfants trisomiques qui nous offrent les bonnes réponses à ces interrogations et nous aident à mesurer le chemin à accomplir. Ces parents n'ont pas choisi la maladie de leur enfant : ils l'affrontent. Leur « héroïcité » commence lorsque le médecin annonce sobrement à la femme enceinte les résultats positifs d'un test de diagnostic prénatal de la trisomie 21 et qu'il s'entend bravement répondre : « Eh bien docteur, je le garde. » « Je le garde » : ces mots, simples et lourds de sens, vont transformer une destinée ordinaire en une aventure extraordinaire. La première leçon de courage que nous donnent ces mères est celle de l'objection de conscience, celle de dire non quand la conscience personnelle est en opposition avec les mœurs et les usages de son temps. Au-delà des lois et des pratiques, la conscience demeure l'unique boussole à laquelle on doit se soumettre pour bien agir.

Quand un enfant marqué par une déficience intellectuelle entre dans une famille, chacun de ses membres est concerné. Les réactions individuelles sont imprévisibles : toute la patience et la douceur de la mère est requise pour entourer l'enfant handicapé des nombreuses attentions dont il a besoin, sans priver les autres de la moindre parcelle d'affection. Chacune des étapes de sa vie sera plus ou moins compliquée à franchir : l'école, l'intégration dans la vie ordinaire, les relations sentimentales, le vieillissement. Ces familles sont des trésors d'ingéniosité, d'humour, de tendresse, de générosité, d'exigence. Elles illustrent un modèle d'éducation qui a parfois déserté les familles « ordinaires » et qui parvient à donner au membre le plus faible de la fratrie une étonnante capacité à vivre et à s'épanouir.

Que pensent les familles de leur « vilain petit canard » ? Maryse, mère d'Éléonore, une jeune fille trisomique de vingt-quatre ans, confie : « Il y a vingt-quatre ans, je ne savais rien de la trisomie ; juste quelques idées préconçues, majoritairement monstrueuses, sources d'angoisse, de honte et d'antipathie, et si l'on m'avait annoncé pendant ma grossesse que je donnerai naissance à un enfant porteur de trisomie 21, j'aurais probablement pris peur et préféré me donner la chance de mettre au monde, plus tard, un enfant "normal" plutôt que déficient intellectuel. Une fois le choc de l'annonce de son handicap et des problèmes de santé associés passé, Éléonore a fait se révéler en

ses parents une force et une capacité de tolérance que nous méconnaissions totalement. Sa présence est rapidement devenue source de richesse et de bonheur. Très tôt, Éléonore a donné du sens à notre vie et nous a investis d'une mission : celle de se battre pour elle, de lui rendre la vie la plus facile possible, de lui donner toutes les chances de réussite et d'épanouissement. En un mot, nous mettions tout en œuvre pour que ses compétences se développent, et tout ce que nous lui donnions, Éléonore nous le rendait au centuple. Aussi, plus que jamais, nous soupirons : "Quelle chance de ne pas avoir su que cet inconnu que je portais en moi était trisomique ! Quelle bonne fortune que notre Éléonore !". » Cette seconde leçon de courage que nous donnent les parents, c'est celle de relever la tête, de dépasser les préjugés et de se laisser transformer par une réalité qui, loin d'écraser ses victimes, les fait éclore.

Ces familles peuvent souffrir, car la vie avec une personne handicapée est « décapante ». Elles témoignent que les flèches les plus blessantes sont décochées par le regard des autres ; regards affolés de ceux qui, ignorant le handicap, jugent la famille de la personne handicapée : « Comment, vous ne saviez pas ? On ne vous l'avait pas dit ? » L'humble courage que nous enseignent ces parents, c'est de nous dégager du regard des autres, sans se laisser envahir par l'amertume ou la culpabilité. C'est d'accepter jour après jour de voir s'éloigner certains des amis sur lesquels on comptait, et de sentir s'installer le froid d'une implacable solitude sans en ressentir de trouble, d'avancer sans aucune assurance autre que celle de servir par amour son enfant.

Des familles se dressent pour dénoncer le sort des bébés trisomiques. À la veille du vote de la loi de bioéthique de juillet 2011, un père écrivait à son député : « Au regard de la loi de bioéthique, c'est notre enfant qu'on assassine. [...] Éliminer un tel enfant, c'est arrêter le cœur d'une nation. [...] Chaque vie est sacrée. Celle des enfants trisomiques aussi. » S'engager dans le débat de société au nom de ceux qui souffrent d'un tel ostracisme est un acte de chevalerie qui mérite d'être salué. Se battre pour intégrer dans notre société, au nom de la solidarité nationale, les enfants handicapés relève du contrat social de la nation. Hisser le débat à son niveau philosophique et moral est d'une autre portée, que la nation française ne peut pas ignorer, sauf à se renier. Ces pères et mères « courage » sont des aiguillons qui peuvent vitaliser notre démocratie et renouveler nos lois et nos pratiques si elle accepte de les entendre et de reprendre avec Antigone : « C'est mon frère, et le tien, que tu le veuilles ou non. J'entends que nul ne soit en droit de dire que je l'ai trahi. »

Scientifiques et « fictionnistes », prophètes de toutes barbes nous annoncent un monde nouveau, règne de l'hyper-homme, programmé

sans faiblesse. En contrepoint, prêtons l'oreille à cette réflexion du triple champion d'Europe de basket en fauteuil roulant Ryadh Sallem : « Tant qu'il y aura encore des trisomiques, on sera encore des êtres humains. » En écho, rendons hommage à ces familles qui ont choisi d'accueillir par adoption un petit enfant trisomique. L'hommage aurait pu être adressé aux chercheurs, aux médecins, aux spécialistes de la grossesse, aux politiques qui se battent pour l'honneur de l'homme vulnérable. Tous porteurs de courage et d'espérance. ┐



MICHEL DELAGE

FAMILLE ET HANDICAP. QUEL COURAGE ?

L'interrogation se veut ici un contrepoint à l'article de Thierry de La Villejégu, lequel, émanant d'un père d'un enfant handicapé, est évidemment touchant. Il véhicule cependant des ambiguïtés troublantes en oscillant entre la singularité d'une vie familiale orientée par le handicap et un certain militantisme visant à vilipender ceux qui, confrontés à l'annonce-diagnostic du handicap de l'enfant à venir, choisissent d'interrompre la grossesse.

Comme thérapeute familial amené à rencontrer assez souvent des familles ayant un enfant déficient, je me pose régulièrement la question de leur détresse, de leurs souffrances et aussi de leur capacité à mener malgré tout une vie harmonieuse, enrichissante. Mais je ne me suis jamais posé la question de leur courage. Le courage me paraît référé à un langage normatif, teinté de moralisme. Il y a les courageux et les décus, les forts et les faibles. On est vite renvoyé à un jugement de valeur. Et quand, de surcroît, on y adjoint l'idée de héros, on se retrouve à penser à des exploits extraordinaires, souvent réalisés pour les autres et même parfois malgré eux, pour les sauver, dans un élan de générosité au service de la collectivité.

Pour ma part, je reçois des familles ordinaires. Tout l'enjeu pour elles, comme pour la société, est précisément d'intégrer le handicap dans cet ordinaire. Ces familles vivent des relations et des sentiments d'une grande complexité, où se mêlent des émotions contradictoires ; la douleur, la culpabilité, la honte, l'impuissance se côtoient. Certains déclenchent un processus de résilience. Mais d'autres, dans la même famille, sont susceptibles de s'effondrer.

De toute façon, l'annonce-diagnostic déclenche chez les parents une douleur jamais éliminée, quelle que soit finalement l'issue donnée à la grossesse. Une mère de mes connaissances a pu pendant vingt-cinq ans paraître forte et courageuse, résolue, ne s'accordant jamais un moment de défaillance. Et puis un jour, dans un moment inattendu, en public, elle s'est effondrée. Ce que l'on nomme courage risque bien d'être semblable à l'eau d'un lac, calme en surface tandis qu'en profondeur se jouent des drames, la lutte pour la vie, et que des êtres se dévorent les uns les autres.

Quand, lors de l'annonce-diagnostic, les parents (j'aime mieux dire les parents plutôt que la mère) indiquent « Docteur, nous le gardons », il n'y a là rien de triomphal, rien qui puisse à proprement

parler signifier l'entrée dans une aventure extraordinaire. Garder l'enfant est-il un acte visant « l'objection de conscience opposée aux mœurs et usages de notre temps » ? Il y a alors grand danger d'instrumentalisation d'un enfant servant désormais la cause dont son parent se fait le héraut.

Est-ce un courage de garder l'enfant que l'on sait porteur d'une anomalie ou est-ce une réponse à la culpabilité qu'il y aurait à ne pas le garder ? « Garder l'enfant » n'est plus alors un acte revendicateur, mais plutôt le moyen d'éviter l'étreinte de la culpabilité qui accompagnerait le terme mis à la future existence !

Est-ce un courage de garder l'enfant ou n'est-ce pas plutôt parfois le résultat d'un déni de la réalité, d'une inconscience des épreuves à venir, l'entretien à tout prix de l'illusion de l'enfant dont on rêve et dont on refuse de voir vraiment ce qu'il sera ?

Est-ce du courage de garder l'enfant ou, parfois, la prétention qu'on sera plus fort que tout, en présumant de capacités qu'à la vérité on n'a pas pour mener un enfant handicapé vers une vie heureuse ?

Fait-on preuve de courage ou d'égoïsme à garder un enfant futur handicapé par bravoure personnelle, sans plus se soucier du courage qu'il faudra cette fois-ci à l'enfant lui-même pour affronter le regard des autres ? Aura-t-on la santé, la robustesse pour faire face ? Que se passera-t-il si on est gagné par l'épuisement, l'impuissance ? Est-on sûr de pouvoir bien traiter cet enfant ? Aura-t-on le soutien nécessaire ? Comment les frères et sœurs vont-ils de leur côté vivre la situation ? Auront-ils eux aussi le courage nécessaire pour accepter cet enfant ? Sera-t-il possible de leur accorder toute l'affection à laquelle de leur côté ils ont droit ?

Bref, les questions se multiplient au fur et à mesure que la réflexion avance. Elles nous indiquent une multiplicité de paramètres, d'enjeux, de tensions, qui au bout du compte peuvent conduire à la décision « Je le garde » ou, à l'inverse, en toute conscience, en toute dignité, et dans l'espoir du respect et de la reconnaissance auxquels on a le droit, « Je ne le garde pas ».

À supposer que l'on finisse cependant par accepter l'idée du courage associé à la décision de garder un enfant handicapé, il n'est pas sûr au bout du compte qu'on puisse de cette manière développer des compétences adaptées à la situation. En effet, comment se manifeste le courage ?

On peut tout d'abord tenir bon face à l'adversité en subissant, en courbant le dos tout en restant impuissant devant le malheur. On est souvent renvoyé à l'idée de l'expiation, à l'offrande d'une victime. Ainsi, celui qui se sacrifie est dans l'idée d'un oubli de soi, d'une destruction de soi-même. Est-ce à ce prix qu'on peut faire le bonheur

d'un autre ? Et l'enfant handicapé ne risque-t-il pas d'être lui-même mis à la place d'une victime, objet d'une permanente compassion, étouffant son développement, ne laissant place à aucun bonheur pour personne ?

On peut aussi manifester du courage en ne baissant pas les bras, en luttant, en combattant, en résistant, mais parfois en refusant de voir le handicap, en le minimisant, en s'efforçant de voir cet enfant comme les autres, sans plus se préoccuper de ses besoins spécifiques.

Non, décidément, ce n'est pas du courage dont les parents d'un enfant handicapé ont besoin, ils ont besoin d'avoir envie d'aimer cet enfant malgré tout, de l'aimer pour ce qu'il est, en étant capables d'une grande empathie, c'est-à-dire d'une capacité à comprendre ce que cet enfant peut sentir et penser, et ce dont il a besoin pour éprouver de la satisfaction à vivre.

Certains enfants révèlent à leurs parents une force, une créativité, des compétences que ces derniers ne soupçonnaient pas. Mais si les parents sombrent devant le handicap, cela ne signifie pas qu'ils sont faibles, cela signifie qu'ils ont besoin d'une aide, de mains tendues.

Quelles que soient finalement les décisions qui suivent l'annonce d'un diagnostic, quelle que soit la manière dont la vie s'enclenche pour les uns et pour les autres, ce dont tous ont besoin, c'est de mains tendues, c'est de personnes capables de reconnaître la détresse de ceux sur qui tombe le malheur, capables alors de se sentir responsables, d'avoir envie d'être en charge, d'accompagner, d'aider, de se soucier de la souffrance d'autrui. Dans ces conditions peut-être se développera-t-il une résilience, c'est-à-dire un processus capable de transformer le malheur ou de transformer la vie en quelque chose de bien malgré tout. ─

POUR NOURRIR LE DÉBAT



JEAN-LUC COTARD

SALUT AU VIEUX CRABE JOYEUX! UN HOMMAGE À PIERRE SCHOENDOERFFER

« Je ne saurai jamais si j'ai failli à ma mission ou si je l'ai remplie (suis-je moi aussi une de ces sentinelles du matin, sourdes et muettes, sacrifiées ?), mais la seule pensée qu'il y ait une mission m'apporte un puissant réconfort. »

Pierre (*Le Crabe Tambour*, fin du chapitre 3)

« J'ai eu beaucoup de chance. Les gens joyeux ont de la chance. »

Pierre Schoendoerffer (*Inflexions* n° 18, 2011)

Sentiment étrange au moment où l'on réussit à prendre la plume pour rédiger un article sur quelqu'un dont les médias ont annoncé la mort. Tristesse devant cette disparition. Tristesse avec l'impression qu'un vieux copain est parti sans qu'on ait réussi à lui dire correctement au revoir. Encore un coup du vieux Crabe : on croit le saisir et il s'échappe. On croit le découvrir en allant l'interviewer : il dit qu'il a déjà tout dit. Tout dit ? À voir... Facile de lui rendre hommage : encore à voir !

On pourrait commencer par les récompenses, par exemple. Il serait facile d'énumérer les décorations nationales, purement militaires, mais aussi les distinctions artistiques. A-t-on vu beaucoup de documentaristes français recevoir un oscar ? On pourrait même parler de l'hommage qui lui a été rendu dans la cour des Invalides en présence de François Fillon, Premier ministre. On pourrait l'imaginer au garde-à-vous dans son cercueil drapé de bleu, de blanc et de rouge, écouter l'éloge à son attention dans cette cour des honneurs. Je suis sûr qu'il était au garde-à-vous, le caporal-chef académicien français, conscient de son rôle, répugnant à y déroger, répugnant à s'en glorifier. Pas le garde-à-vous de crainte ou de contrainte, mais celui de l'attention, de l'écoute bienveillante et attentive qui boit la vie.

Boire la vie : comment ne pas dire que Pierre Schoendoerffer a bu la vie ? Lui qui a cherché à satisfaire sa curiosité, à regarder de l'autre côté de la crête. Tous les journaux, tous les supports qui s'attardent à rendre compte de la vie de cet artiste parlent du soldat, le caporal-chef des troupes de marine parti tenter sa chance en Indochine pour apprendre à faire du cinéma, du prisonnier du vietminh, du cinéaste de *La 31^e section* et du *Crabe Tambour*, du

journaliste documentariste de *La Section Anderson* primé aux oscar en 1967, mais aussi de l'écrivain récompensé par l'Académie française qui aurait inspiré Francis Ford Coppola pour *Apocalypse Now* avec son *Adieu au roi*.

Pour le qualifier, Bénédicte Chéron parle, dans son excellente biographie sobrement intitulée *Pierre Schoendoerffer*¹, d'un aventurier. Oui, il est difficile de le ranger dans une catégorie. Alors pourquoi ne pas utiliser son vocabulaire : Crabe. Pierre Schoendoerffer est un crabe, un bon crabe avec sa carapace, ses points de faiblesse, sa ténacité aussi. Il a navigué sur les eaux de la Baltique, s'est engagé en Indochine, a accompli le tour du monde, est allé en Afghanistan avec Joseph Kessel, au Maroc pour y suivre les événements de l'indépendance, au Vietnam avec la première section commandée par un officier noir issu de West Point. N'hésitez pas à lire ce livre, qui traduit intelligemment cet univers particulier. En décrivant ce parcours très rapidement, on retrouve les milieux chers à Pierre Schoendoerffer : la mer, l'armée, la jungle. Et depuis son retour de captivité, la question lancinante du sens de la vie. Il a vu son camarade d'évasion s'enfoncer dans la jungle pour ne plus jamais revenir ; il a vu la souffrance sur le visage de ses camarades. Pourquoi sont-ils restés là-bas ? Pourquoi en est-il revenu, lui, caporal-chef capteur d'images ? Comment les remercier de ce qu'ils lui ont appris ? À *Inflexions*, il déclarait il y a bientôt deux ans : « Et je le dis : je n'ai rendu qu'un écho de ce que j'ai reçu. Pendant ces trois ans en Indochine, j'ai reçu plus que ce que j'ai essayé de rendre. J'ai tenté de faire le maximum, mais, malgré tout, c'est un petit peu pâle par rapport à ce que j'ai reçu. » En 2002, avec le journaliste Jean-Christophe Buisson du *Figaro* et le photographe Thomas Goisque, il avait pris la route de la Haute Région « après une courte pause bière cigarette dans un village, d'un ton qui n'appelait aucune discussion, il avait soudain demandé à ce qu'on fit demi-tour : "Retourner là-bas est trop douloureux. J'y ai laissé trop de camarades. Je trahirais leur mémoire en venant ainsi, presque comme un touriste. Merde, c'est quand même une défaite Dien Bien Phu !" »².

Oui, indéniablement, Pierre Schoendoerffer a travaillé avec sa mémoire et ses sentiments. C'est ce qui fait qu'il ne laisse pas indifférent. Il touche une corde sensible. Il a fréquenté les grands et les sans-grade. Il parle d'honneur, de loyauté, de fidélité à la parole donnée, de pudeur mais aussi d'humilité. Il parle de l'homme

1. Bénédicte Chéron, *Pierre Schoendoerffer*, Paris, CNRS éditions, 2012.

2. Jean-Christophe Buisson, « Pierre Schoendoerffer, l'Indochine au cœur », *Le Figaro*, jeudi 15 mars 2012.

dans sa grandeur et sa petitesse. Il n'y a pas de héros d'une pureté limpide. On pourrait croire qu'il tourne en boucle sur lui-même. Cette impression pourrait être renforcée par l'utilisation de ses propres archives, de ses propres films dans ses derniers opus. Il ressasse, il repasse, il peaufine avec le temps sa réflexion. Qu'as-tu fait de ton talent ? Quel est ce talent ? Où est-il ? Comment le faire fructifier ? Pour lui, la seule solution, c'est témoigner, témoigner encore, témoigner toujours, témoigner par touches successives pour avoir, avec le recul, une vision continue, un tableau de la vie.

Alors, il raconte des histoires qui se rapprochent de ce qu'il a vécu. En fait, c'est lui le « chef » dans *Le Crabe Tambour*, cet officier toujours prêt à rappeler les contes du pays bigouden, ces contes qui ne sont qu'un rappel de ce qu'il a vu et vécu dans sa jeunesse. Ces histoires sont souvent liées au recteur de la paroisse : un rappel de l'importance de la réflexion et de la religion pour Pierre Schoendoerffer. Des contes, des paraboles peut-être. « Homme de peu de foi ! » Combien de fois cette expression est-elle prononcée dans le film par cet officier incarné par Jacques Dufilho ?

Soldat, cinéaste, journaliste documentariste, écrivain, aventurier, Pierre Schoendoerffer est peut-être avant tout un conteur qui fait rêver avec des histoires plausibles parce qu'il en a vécu une bonne part. Il ne parle pas de la guerre, de la mer, il raconte l'homme en situation exceptionnelle, en des milieux hostiles qui portent les situations au paroxysme. C'est dans ces instants que l'homme se révèle. Les personnages viennent du réel. Ainsi, dans *Le Crabe Tambour*, le jeune marin-pêcheur, que l'on ne croise qu'une seule fois, qui est soigné à bord de l'*Éole*, matérialisé dans le film par le Jauréguiberry, déclare en parlant de Willsdorff, le Crabe Tambour : « Moi, j'irai bien à son bord pour la campagne de Terre-Neuve en janvier... Après ?... Après la pêche, vous voulez dire ? Je ne sais pas... Je ne sais vraiment pas... J'aimerais bien travailler à la télévision, journaliste caméraman... Je voudrais partir. Partir... loin. » Comment ne pas retrouver dans ces mots le jeune Pierre Schoendoerffer de l'après-guerre ? Mais aussi, à propos de la détention : « Pierre [dit Willsdorff à son ami médecin à son retour de captivité], je te dis ça à toi parce que tu es mon ami... Je me suis fait peur. J'ai découvert en moi, juste sous la surface, tout ce que je déteste, tout ce que je méprise... Un chien qui veut vivre à n'importe quel prix, là, en moi, juste sous la surface. Je ne suis pas tombé, je ne crois pas, mais... c'est le plus morne combat que j'aie jamais mené, dans la nuit, sans rien sous les pieds, sans rien dans les mains... sans aucune certitude de mon bon droit et encore moins de celui de mon adversaire. La seule chance, c'est

de se cramponner. Dire non, non, non... Il ne faut pas essayer de discuter, il n'y a rien à dire, seulement : non ! »

Pour *Inflexions*, il explique : « Moi, j'ai eu le privilège d'avoir des... des "compagnons", on va utiliser ce mot-là. C'étaient des gens de très haute qualité, qui ont fait en sorte que lorsque je risquais de plonger un peu, de patauger dans la boue ou dans la merde, je me disais : "Non ! Qu'est-ce qu'ils penseraient de moi si je faisais ça ? Si je me laissais aller ?" Avec leur exemplarité, ils m'éblouissaient. » Parvenu à maturité, Pierre Schoendoerffer tire le fil de son passé, tisse la toile de ses interrogations et, petit à petit, construit une voile pour s'évader, puis une goélette qu'il peut mettre en bouteille : « C'est l'image du rêve... le rêve au carré, à la puissance deux... la fuite !... sauve qui peut ! Une bouteille pleine de vin, c'est déjà du rêve, mais avec un bateau dedans, toutes les voiles dehors ! », proclame Willsdorff. Pierre Schoendoerffer nous raconte ses rêves et ses cauchemars parce que nous sommes ses amis.

Il est le conteur de la fidélité. Il parle de l'armée, de la Marine et de la mer, des amis qu'il a perdus, des amis avec lesquels il travaille, Jacques Perrin, Bruno Cremer, Raoul Coutard, Joseph Kessel, Georges de Beauregard, de sa famille. Il est le conteur qui travaille avec son clan, peut-être parce qu'il a besoin de se rassurer. Il a besoin de ses enfants, Frédéric, Amélie et Ludovic, de Patrick Chauvel son neveu, mais surtout de sa femme Patricia, sans laquelle il ne serait peut-être pas devenu celui qui a été décrit. « À Pat, mon amour, mon compagnon » fait-il graver sur son épée d'académicien. Ceux qui ont travaillé autour de lui savent combien elle a su le préserver, le ressourcer dans une rigoureuse et stricte patience. Dans ce cocon protecteur, il peut faire épanouir ses doutes, son espérance et sa joie de vivre. « Il n'y a pas une espérance pour soi, pour soi uniquement, pour soi petitement. Il y a une espérance, il y a l'Espérance qui donne le sens de la vie, le sens pour l'homme... »

Cet homme à part est très bien présenté dans le livre de Bénédicte Chéron. Elle décrit par touches successives, presque impressionnistes, un artiste doux et très attachant qui, « en combinant la création littéraire et la création cinématographique, en jouant de la caméra autant que du stylo, [...] installe un univers complet qui, plus que les autres œuvres sur les mêmes thèmes, est capable d'occuper le champ de la mémoire »³. On l'y retrouve tel que l'auteur de ces lignes a pu le connaître à différentes occasions depuis 2003. Lors de la remise du prix littéraire de l'armée de terre Erwan-Bergot pour son livre *L'Aile du papillon*, il est venu à la fin de

3. Bénédicte Chéron, *op. cit.*, p. 269.

la soirée vers un caporal-chef photographe, lequel portait sur ses épaules, au-dessus de ses chevrons d'or et de laine rouge, l'ancre de marine. Le militaire n'osait pas lui demander un autographe, n'arrivait pas non plus à saisir l'image qu'il voulait. Le vieux Crabe s'est laissé faire. Il a souri. Il était ailleurs que sous les ors des Invalides. Il a regardé faire le photographe, lui a agrippé l'épaule : « Moi aussi, j'ai porté l'ancre de marine ! » Il était heureux. Après un moment de réflexion, il lui a dédié son roman. Ils étaient là, tous les deux penchés sur la table du salon Louis XV presque déserté, l'un calligraphiant, l'autre regardant alternativement, sans y croire, par-dessus l'épaule et ceux qui étaient autour. Aurait-il pu donner à ce jeune toute son expérience d'un coup d'un seul que l'ancien l'aurait fait. Peu de mots. Une intensité de regard complice, un regard bleu, d'un bleu de ciel de montagne du côté des Glières, à moins que ce ne soit celui de la mer de Bretagne. Il était joyeux.

Lorsqu'il a reçu *Inflexions* chez lui, il a parlé de l'état d'esprit des gens qui partent. Il a eu une injonction à leur égard : « Sois curieux ! » Cette curiosité, il la recherchait même à propos de sa mort : « Un jour, je le dirai [adieu]. Ou je ne le dirai pas, parce que je n'aurai pas le temps... Mais j'aimerais avoir le temps de me voir partir. Je ne sais pas comment je suis entré sur cette Terre. Je sais mécaniquement comment ça s'est passé, mais je n'ai aucune idée de la manière dont mes yeux se sont ouverts sur les choses... Je ne sais pas. Mes premiers souvenirs ? J'avais quel âge ? Cinq, six, sept ans. Je ne sais plus exactement... Mais, en revanche, je n'aimerais pas être foudroyé. J'aimerais savoir que, dans tant d'heures ou de jours, ça sera fini. Ça, je voudrais goûter jusqu'à la dernière goutte avant le passage. Je ne sais pas comment je suis rentré dans la vie, mais j'ai besoin de savoir comment j'en sors. [silence]. Mais je ne suis pas pressé [rires] ! » Espérons qu'il a eu la chance de satisfaire sa curiosité, sans trop souffrir.

Si l'hommage dans la cour des Invalides a eu une signification, peut-être est-ce pour annoncer la fin et la réussite de la mission. Aujourd'hui, c'est lui, le vieux Crabe, qui est devenu exemplaire. Alors on se met au garde-à-vous, le garde-à-vous de l'écoute bienveillante et attentive qui boit la vie, un garde-à-vous respectueux et affectueux pour le caporal-chef académicien français : « Salut le conteur. Salut et hommage vieux Crabe joyeux ! » ─



ESTER DEHOUX
AMANDINE LE ROUX
MATTHIEU RAJOHNSON

«AUX ARMES CHRÉTIENS!»

Depuis 1095, la croisade est à la fois un pèlerinage à Jérusalem, qui vaut rémission des péchés, et une guerre juste contre les ennemis de l'Église. Elle est également devenue une arme politique entre les mains des différents papes qui ont imposé leur prééminence sur toute la Chrétienté. La première croisade, marquée par la prise de Jérusalem en 1099, aboutit à l'établissement des États latins en Orient, mais, à partir du milieu du XII^e siècle, les musulmans se rassemblent et reprennent la lutte pour défendre l'islam. Saladin, à la tête de l'Égypte et de la Syrie, se fait le chantre du djihad : il écrase les armées chrétiennes à Hattin en 1187 et reconquiert Jérusalem. La reprise de la Cité sainte devient, dès lors, une obsession pour une partie des chrétiens : d'autres expéditions sont organisées, mais Jérusalem demeure aux mains des infidèles. Après le sac de Constantinople par les Latins en 1204, il est difficile de renouveler l'appel à la guerre sainte. Les ambitions de deux hommes, Jean de Brienne et le pape Innocent III, font évoluer la situation. Le premier épouse Marie de Montferrat, héritière d'Amaury de Lusignan, roi de Jérusalem, et entend prendre possession des terres qui lui reviennent. Le second, en 1213, adresse à la Chrétienté un manifeste solennel dans lequel il incite les chrétiens à aller protéger la cité d'Acre. La croisade – la cinquième – est fortement attendue. Or son déroulement est rapidement très critiqué, en particulier par le poète Huon de Saint-Quentin, dont la dénonciation du comportement des prélats à l'égard de la croisade comme l'encouragement des guerriers à se croiser ont été appréciés et recopiés tout au long du XIII^e siècle.



Des croisés en Égypte

Le 11 novembre 1215, durant le quatrième concile du Latran, la prédication de la croisade est reprise. L'expédition est organisée, mais elle s'avère être, après des débuts prometteurs, un échec retentissant.



Victoire sur les bords du Nil

Jean de Brienne rassemble ses troupes et file vers Damiette. L'objectif est d'affaiblir la puissance ayyubide en la privant des ressources essentielles que lui livre l'Égypte pour pouvoir, ainsi, reprendre Jérusalem.

Les clefs de la Ville sainte seraient au Caire ou à Damiette. La flotte qu'il a réunie arrive dans le delta du Nil le 27 mai 1218. La mission qui attend les croisés est difficile. Damiette, en effet, avait été puissamment fortifiée par Saladin et, construite sur la rive droite de la branche orientale du Nil, était naturellement protégée par le fleuve. De plus, une tour bâtie au milieu du Nil fermait le passage aux vaisseaux par une chaîne de fer reliée à la ville. Au bout de trois mois, les chrétiens s'emparent de cette tour, mais préfèrent se retirer dans leur campement sur l'île de Djeziret Demyat pour y attendre les renforts d'Occident. De fait, des contingents composés de combattants originaires de la Frise et des bords du Rhin se dirigent vers l'Égypte, menés par Pélage, cardinal de Sainte-Lucie et légat pontifical. Ce dernier, farouche partisan de la guerre sainte, entend mener ses projets de conquête et, arguant de sa légation, revendique la direction de la croisade pour lui seul.

Avec l'arrivée de Pélage et, surtout, en février 1219, le départ du sultan du Caire al-Kamil qui, installé à al-Adiliya, protégeait Damiette, le siège de la cité peut véritablement commencer. Al-Kamil, conscient de l'importance de contrôler les ports du delta, propose à Jean de Brienne de lui céder la Palestine en échange de la levée du siège. Son projet séduit Jean et les Francs, désireux de reprendre le contrôle de Jérusalem, mais il est refusé par le légat, les troupes italiennes et les frères des ordres militaires. Pour Pélage, la prise de Damiette n'est pas une fin en soi. Elle n'est qu'une étape dans la conquête de l'Égypte. Le siège de la ville se poursuit donc, mais reste sans succès jusqu'en août 1219. Les musulmans réitèrent alors leur proposition d'échange, mais le représentant du pape refuse toujours toute négociation. Les troupes croisées profitent de l'arrivée de renforts et prennent finalement Damiette le 5 novembre.

■ Des divisions à la défaite

Porté par l'élan de la victoire, Pélage décide de marcher vers le nord. Jean de Brienne est plus circonspect, car il sait que les mois d'inactivité ont permis à leurs adversaires de s'organiser et de demander de l'aide aux autres parties de l'empire ayyubide, notamment à la Syrie. L'avis du légat l'emporte pourtant cette fois encore. Les tensions entre le roi de Jérusalem et le cardinal, sensibles dès l'arrivée de ce dernier, croissent encore quand le pape Honorius III écrit aux croisés, le 24 février, et investit son représentant des pleins pouvoirs dans les affaires temporelles aussi bien que spirituelles. Jean de Brienne, furieux de se voir désavoué, préfère alors quitter l'Égypte.

S'il sait profiter des plaisirs qu'offre Damiette, Pélage repousse dans le courant de l'été 1221 une nouvelle offre de négociation venue des musulmans : al-Kamil proposait de rendre Jérusalem aux chrétiens en échange de Damiette et de l'évacuation de l'Égypte. Le légat refuse catégoriquement et, bénéficiant de l'arrivée de nouveaux soldats, ordonne à ses troupes de se mettre en route vers Le Caire. Jean de Brienne, averti, décide de revenir pour prendre la tête des contingents chrétiens. Il rejoint Pélage en juillet quand al-Kamil tente une quatrième conciliation en promettant, contre la restitution de Damiette, Jérusalem, mais aussi trois cent mille pièces d'or pour la réfection des remparts des cités de Palestine détruits par les musulmans. Le légat s'oppose de nouveau à ce projet, car il ne s'agit, pour lui, que de fourberies et de mensonges. Son objectif est d'anéantir l'Islam.

Les musulmans, acculés, décident alors de faire remonter le fleuve à une flotte venue de Syrie, juste derrière les vaisseaux francs qui se retrouvent, ainsi, coupés de Damiette. Les croisés établissent un camp près de Mansouraf pendant que, plus au sud, se met en place le « piège du Bar al-Saghir » : le 24 juillet 1221, les Francs sont pris en tenaille. Les digues du Nil sont détruites, les eaux se répandent, transformant la région en un immense océan de boue. Pour les combattants chrétiens, le seul choix est la retraite : ils s'enfuient, en désordre, harcelés par leurs adversaires. L'avance victorieuse tourne à la débâcle et les croisés sont obligés de rendre Damiette pour sauver leurs vies. Une trêve est signée le 30 août pour huit ans, des otages échangés, dont Pélage, Jean de Brienne, le duc de Bavière et les maîtres des ordres militaires. L'échec choque d'autant plus en Occident qu'après la prise de Damiette, les chrétiens ont semblé près de renverser l'ordre des choses. On impute, surtout du côté français, ce revers inattendu à Pélage, considéré, ici comme ailleurs, du fait de son entêtement et de ses intérêts propres, comme plus responsable de la défaite que les ennemis qui ont mis les croisés en déroute.

La *Complainte* d'un ardent défenseur de la croisade

L'échec de la cinquième croisade suscite les critiques les plus vives. Au sein de ces détractations, une œuvre écrite au lendemain même de l'expédition, probablement dès 1221, retient l'attention : la *Complainte de Jérusalem contre Rome*. Composée par Huon de Saint-Quentin, un trouvère dont la vie est mal connue, elle reprend à grands traits les reproches adressés au cardinal-légat Pélage.

L'auteur va cependant plus loin puisqu'il ne voit dans l'action de celui-ci qu'un symbole de l'attitude générale de l'Église à l'égard de la croisade : c'est la politique romaine dans son ensemble, et la pratique du rachat des vœux de croisade en particulier, que dénonce Huon.

■ Une critique originale du rachat des vœux de croisade

Le rachat permet à ceux qui se sont engagés à partir en croisade de s'acquitter de leur vœu, théoriquement irrévocable, au moyen d'une compensation financière. Il s'est peu à peu instauré comme une pratique commune à partir de la fin du XII^e siècle. Sa dénonciation par Huon vers 1221 témoigne de la multiplication de cette pratique dans le cadre plus large des « commutations de vœux de croisade », qui peuvent se faire par des compensations autres que pécuniaires. Elle est surtout particulièrement précoce et exceptionnelle, à une époque où les rachats sont relativement bien acceptés et où aucun autre texte ne les remet encore en question.

De plus, Huon décrie non pas le simple commandement de l'Église dans l'expédition orientale, mais la gestion même des croisés. Selon lui, les clercs ne font pas qu'accepter les rachats, mais les encourageraient au point de détourner de leur mission des croisés pourtant capables de se rendre outre-mer. Huon y voit le signe de la convoitise d'un clergé sans scrupule dont la tête, Rome, qui « livre son corps pour de l'argent », prend sous sa plume des traits qui ressemblent à s'y méprendre à ceux de la prostituée de Babylone brossés dans l'Apocalypse.

Cette dénonciation de la cupidité du clergé n'aurait rien d'original si elle ne faisait que remettre en question les valeurs de l'Église dans une perspective moralisatrice. Huon ne s'inscrit pas dans cette logique. Il n'a aucune ambition réformatrice. Ce qui le choque, ce n'est pas tant le trafic des indulgences liées aux rachats de vœux de croisade, que leur conséquence : la perte de guerriers prêts à partir en Terre sainte.

Selon lui, la papauté, jusqu'ici véritable moteur des croisades dont elle avait l'initiative, et qu'elle faisait prêcher pour en assurer le recrutement, en devient le principal frein. La croisade idéale serait ainsi, pour Huon, moins l'affaire de la papauté que celle des combattants, dans un jeu de dissociation qui oppose à la rapacité du clergé, à la fourberie du cardinal-légat et au déclin de Rome, nouvelle Babylone, la valeur des guerriers, celle de leur chef, Jean de Brienne, et de leur destination, Jérusalem.

L'exaltation du combattant s'accompagne cependant d'une sévère réprimande à l'endroit de ceux qui renoncent à accomplir leur

promesse de « prendre la croix » et préfèrent « se décroiser ». Huon de Saint-Quentin est le premier auteur chez qui l'on trouve ce terme par lequel ceux qui rachètent leurs vœux ne sont plus considérés comme des croisés, quand bien même leur rachat est supposé valoir autant que la réalisation de ce vœu. Le verbe « se décroiser » manifeste le refus de s'engager plus avant dans la croisade et traduit le retour sur la parole jurée.

■ Un discours d'exaltation de la croisade

À la différence des autres détracteurs de la cinquième croisade qui rejettent le principe même de ces campagnes militaires, Huon exprime un attachement prononcé à celles-ci. Il critique sévèrement l'expédition menée par Pélage pour proposer une nouvelle définition de la croisade, au lendemain du désastre égyptien. Il offre aux représentants de l'aristocratie laïque, vivier de troupes potentielles, moins une dénonciation des vices de l'Église qu'une exhortation à la prise de croix.

Huon rappelle d'abord aux guerriers les héros marquants de la lutte contre l'Islam, Charles Martel voire Roland qu'il évoque dans une autre chanson aux mêmes accents, *Jérusalem se plaint et li païs*. Il les invite à se mesurer à ces modèles et à en reproduire les exploits, les encourageant à se battre plus encore qu'à vaincre l'ennemi. Le combat vaut, pour Huon, plus que la victoire, c'est pourquoi il refuse catégoriquement tout « décroisement » – que celui-ci soit fait par rachat de vœu ou par fuite pendant le combat –, car il faut venger les hommes pris par l'ennemi. Dans le même esprit de représailles, il faut également reprendre les cités tombées aux mains des musulmans, y compris Damiette, pourtant relativement extérieure à la Terre sainte. Il incite, dès lors, à une guerre de reconquête plus territoriale et politique que strictement religieuse.

Dans la *Complainte*, Huon présente Jérusalem comme la véritable victime de l'échec de la croisade et, surtout, du détournement de celle-ci du fait de la convoitise cléricale. Alors que beaucoup, après 1187, ont rappelé que la Ville sainte était d'abord le lieu de la Passion, il souligne que Jérusalem est, surtout, la cité où Dieu « revint de mort a vie / Par cui cil siecles sera saus ». Jérusalem, redevenue le lieu, glorieux, de la résurrection du Christ, crie au secours. C'est la Terre sainte qui « mendie » aide et soutien auprès d'un Occident dont Jérusalem attend sa « guérison ».

Cet appel personnel d'une Jérusalem qui tend à la personnification contribue à faire de sa libération une demande formulée par la ville elle-même, légitimant ainsi plus encore la guerre à laquelle Huon aspire. Ce dernier n'invoque pas le droit des Latins sur la

Ville sainte, droit d'« héritage » divin et patrimonial pourtant tant évoqué dans les autres sources du temps pour justifier la nécessité de la croisade. Il ne semble même pas considérer la libération de Jérusalem comme une re-prise. Il s'agit d'une simple « conquête », nouvelle et dépourvue de précédent.

La croisade se passe donc de motivation juridique ou historique. Elle semble avoir une valeur intrinsèque, le fait d'armes se justifiant de lui-même, dans un chant dont l'originalité est finalement de critiquer la croisade pour mieux la soutenir. C'est cet appel vibrant à la guerre, à l'exaltation du caractère le plus martial de la croisade qui, déjà au XIII^e siècle, avait retenu l'attention des contemporains.

La réception des propos de Huon de Saint-Quentin

La *Complainte de Jérusalem* est copiée à plusieurs reprises au XIII^e siècle. C'est le cas, entre autres, dans le manuscrit 76F5 de la Bibliothèque nationale des Pays-Bas. Celui-ci, richement enluminé, permet d'apprécier la réception du texte et les raisons qui conduisent à le relire quand, à la fin du XIII^e siècle, s'étiole l'engouement pour la croisade.

Des textes et des images

Le manuscrit 76F5 de La Haye a été copié et décoré dans le *scriptorium* de l'abbaye de Saint-Bertin, à Saint-Omer, vers 1190-1200. Il réunit les fragments d'un psautier et des prières à diverses figures du sanctoral. Une iconographie importante – quarante-cinq enluminures en pleine page – accompagne l'ensemble. Elle fait référence à des épisodes de l'Ancien Testament, comme les mésaventures de Joseph en Égypte ou la révélation des dix commandements à Moïse, à des scènes du Nouveau Testament inspirées de la vie du Christ et des apôtres, ainsi que de vies de saints.

L'enluminure de l'actuel folio 1 vante, dans sa partie basse, les mérites des saints guerriers Georges et Démétrius. Ces derniers, loin d'avoir été dotés d'attributs permettant simplement de rappeler leurs exploits militaires ou leurs martyrs, sont représentés en action. Montés sur des destriers et équipés comme les combattants de la seconde moitié du XII^e siècle, ils poursuivent des cavaliers et les contraignent à la fuite. La séparation entre les deux registres n'étant pas stricte, il est légitime de penser que les troupes, probablement musulmanes, abandonnent la ville dont le plan occupe la partie supérieure de l'enluminure : Jérusalem. Les quelques lignes inscrites sous l'image sont les derniers mots de la *Complainte de Jérusalem* copiée, avec des omissions sensibles, dans les années

1290-1300. Le texte débute au folio 45v° et se poursuit sur le feuillet 1 qui, à l'origine, clôturait l'ensemble.



Certains chroniqueurs tels Johannus Codagnellus, Jean de Tulbia ou encore Albertus Miliolus affirment que saint Georges, accompagné de combattants innombrables, aurait traversé le campement d'al-Adiliya et provoqué le départ des troupes d'al-Kamil en annonçant la mort de tous ceux qui ne quitteraient pas les lieux. Peinte dans les années qui suivent la prise de Jérusalem par Saladin en 1187, l'enluminure qui orne le feuillet est antérieure au départ de Jean de Brienne pour Damiette d'au moins vingt ans. On pourrait alors envisager que la représentation de Georges poursuivant les combattants musulmans ait été récupérée pour « illustrer » des épisodes plus récents et faire allusion, en l'occurrence, à l'intervention du guerrier martyr en Égypte en février 1219.

L'hypothèse serait séduisante, mais elle ne tient pas. En effet, si le texte de Huon de Saint-Quentin a été copié, il ne l'a été que partiellement, les références à la cinquième croisade comptant précisément au rang des éléments écartés. Il ne s'agit donc pas ici de se souvenir des heurs et malheurs des croisés sur les bords du Nil, mais plutôt du soutien apporté aux guerriers chrétiens par Georges, Démétrius et leurs compagnons, lors de la première croisade : l'enluminure rappelle l'aide reçue du ciel qui permet aux croisés d'obtenir la victoire à Antioche en juillet 1098 et d'ouvrir la voie vers la Terre sainte, vers Jérusalem et le Saint Sépulcre, conquis l'été suivant. Elle entre alors en résonance parfaite avec le propos, partiel ici, de Huon de Saint-Quentin et contribue à l'élaboration d'un discours original.

■ Une ferme exhortation

Le message véhiculé par le manuscrit 76F5 se révèle être d'une particulière acuité dans les dernières années du XIII^e siècle. En effet, au moment où l'on copie la *Complainte de Jérusalem* en insistant sur la nécessité d'agir pour libérer les Lieux saints, les musulmans se sont emparés d'Acre et contrôlent à nouveau l'ensemble de la Terre sainte. La chute des États latins ravive le souvenir, douloureux pour les chrétiens, de la perte de Jérusalem en 1187. Les analyses de Huon de Saint-Quentin et ses commentaires sans détour redeviennent ainsi, au moins aux yeux de certains, d'une actualité brûlante. Dégagés de leur contexte, ils soulignent le devoir, pour les chrétiens, d'être maîtres de Jérusalem. Ils alimentent ainsi volontiers les discours visant à exhorter les hommes de guerre à « prendre la croix » et à respecter strictement l'engagement pris.

Dans sa *Complainte*, Huon insiste sur la naissance du Christ qui fit la gloire de la Terre sainte et la résurrection qui, en permettant le salut de tous, fit celle de Jérusalem. L'image complète le discours et rend l'invitation à s'engager dans une nouvelle croisade encore plus pressante. Elle rappelle en effet que Jérusalem fut également l'endroit des plus grands outrages, ceux subis par le Fils de Dieu, mais aussi par ses fidèles. Le Golgotha et le lieu du Calvaire sont clairement identifiés, accompagnés d'une référence explicite aux rochers qui se fendirent quand Jésus rendit l'âme et d'une représentation exagérément grossie du Saint Sépulcre. Ce dernier est figuré vide pour manifester la réalité de la résurrection, mais la Ville sainte n'en apparaît pas moins comme la cité où le Fils de Dieu fut mis à mort.

La gravité de l'offense faite, par l'intermédiaire de son Fils, à Dieu lui-même est déjà évidente. Elle croît encore quand, aux souffrances du Christ, s'ajoutent les violences perpétrées à l'encontre des premiers chrétiens et, en particulier, d'Étienne, dont on va jusqu'à représenter la lapidation. Le sang du Christ comme celui du protomartyr Étienne crient donc vengeance. Ils crient même d'autant plus fort que les chrétiens occidentaux, qui vivent pourtant dans une société d'honneur, ne semblent plus se soucier du sort de la cité abandonnée aux mains des musulmans. De fait, le Saint Sépulcre est bien orné d'une croix et deux églises *intra-muros* présentées comme des édifices où s'exerce le culte chrétien, mais le dôme du Rocher (*templum Domini*) et la mosquée al-Aqsa (*templum Salomonis*) sont, eux, dépourvus de croix. Or, on le sait, faire déposer la croix placée par les chrétiens sur le dôme du Rocher avait été l'une des premières décisions de Saladin après 1187. Le geste visait à rendre la domination musulmane visible et patente. Il était symbolique.

Le choix retenu pour l'enluminure l'est tout autant. Il répond d'ailleurs au même objectif – montrer que la cité est aux mains des musulmans – pour satisfaire des motivations opposées. Il s'agit d'exhorter les fidèles d'Occident à vouloir, à nouveau, venger l'offense faite à Dieu par les supplices infligés à son Fils et à ses saints, et (re)prendre le contrôle de Jérusalem. Le registre inférieur de l'enluminure ferait alors figure de promesse : il assure à ceux qui renoueront avec l'« esprit de 1095 » le même soutien de la part des troupes célestes que celui reçu par les croisés devant Antioche.

Le message véhiculé par la réunion de l'enluminure et du poème de Huon de Saint-Quentin ne se réduit pas à un appel, aussi fort soit-il, à l'organisation d'une nouvelle croisade. Il ne peut être apprécié dans toute sa portée que si ses supports sont replacés dans leur contexte et, en l'occurrence, étudiés à la lumière des images des folios précédents. Les choix retenus pour le décor du manuscrit contribuent à célébrer le don du Christ, son sacrifice et sa résurrection, et ils alimentent un discours édifiant. Ce dernier repose sur la dénonciation de vices tels la jalousie qui animait Caïn (f° 2v°), Jacob (f° 5v°) ou les frères de Joseph (f° 3v°) et 4v°), l'amour de l'argent qui habitait ces derniers autant que le mauvais riche de la parabole (f° 16r°), ou encore Judas qui vendit le Christ au prix d'un esclave (f° 18v°), ou l'orgueil du pharisien méprisant le publicain qui pria dans le temple (f° 17v°).

S'il prend une tonalité particulière quand on reproche à certains leur « décroisement » en pointant leur préférence pour leurs intérêts et leurs biens en Occident, il se veut, par opposition, exaltation de la miséricorde, de la charité et de l'humilité. Le Christ qui pardonne à la femme adultère (f° 17v°), prête attention à Zachée (f° 13r°) ou lave les pieds de ses disciples (f° 15v°) incarne ces vertus. Les saints témoignent, après lui, de la possibilité de vivre en imitant son modèle et deviennent, *ipso facto*, des exemples dont la valeur croît encore quand l'existence terrestre, déjà marquée par la consécration à Dieu, s'achève par le martyre. Le propos moralisateur réunit fidèles des XII^e et XIII^e siècles et héros de la foi du passé dans une même histoire marquée par le péché originel et la chute. Il les inscrit, ensemble, dans la perspective de la fin des temps et du Jugement dernier évoqué aux folios 44r° et 45r°.

Considérer l'enluminure qui orne le folio 43r° permet en effet de dépasser l'instant de la séparation des élus et des damnés, et de préciser encore le sens de l'image de l'actuel folio 1. Elle évoque la mort du roi Saül, abandonné par Dieu, et de ses fils, l'onction de David par Samuel, la construction du temple par Salomon et, enfin, le geste de Judith qui, en tuant Holopherne, délivra Israël

du danger assyrien. Elle est à associer aux représentations d'Abraham recevant les trois anges venus lui annoncer la naissance prochaine d'Isaac (f° 5v°), de la révélation des dix commandements à Moïse (f° 7r°) ou de l'arche de l'alliance traversant le Jourdain pour pénétrer en Canaan (f° 6v°). Elle contribue à souligner le lien unissant Dieu à son peuple, celui auquel il a donné une terre – la « terre de promesse » glorifiée par Huon – et des princes destinés, s'ils demeuraient fidèles, à transmettre leur pouvoir à leurs fils jusqu'à la fin des temps. L'Église, remplaçant Israël, est désormais le peuple de Dieu, mais Jérusalem demeure. Elle est la capitale choisie par David, la cité du Temple, la ville qui chassa le Christ puisque celui-ci refusait la couronne et l'établissement d'un royaume terrestre, mais aussi celle dont il faut que les chrétiens soient maîtres pour que puisse survenir ce que ceux-ci appellent de leurs vœux : le retour glorieux du Fils de Dieu sur le mont des Oliviers et l'avènement de la Jérusalem céleste où les élus pourront éternellement contempler Dieu face à face.

Dans la *Complainte de Jérusalem contre Rome*, l'échec de la cinquième croisade nourrit les critiques et alimente la colère de Huon de Saint-Quentin. Ce dernier dénonce l'attitude de la papauté, pointant autant l'action du légat Pélage en Égypte que la possibilité offerte par le clergé de racheter ses vœux qui a conduit nombre de guerriers à se « décroiser ». Il appelle ainsi à l'organisation d'une nouvelle expédition militaire dirigée vers la Terre sainte, lieu de l'Incarnation, et surtout vers Jérusalem, cité de la Passion. En un temps où certains s'interrogent sur l'intérêt de la croisade, Huon insiste sur le devoir de libération de la Ville sainte qui, pour lui, relève de la vengeance. Le contrôle de Jérusalem est aussi une nécessité dans l'économie du salut. Il est en effet l'une des conditions de la Parousie : le Christ, revenant dans sa gloire, jugera tous les hommes, mais il accueillera aussi au Paradis ceux qui, imitant l'exemple de Georges et de Démétrius, auront défendu sa cause. ─



TRANSLATION IN ENGLISH



MONIQUE CASTILLO

COURAGE THAT IS ONE THE WAY

It is said that a pupil sitting the *baccalauréat* when the topic to be discussed in Philosophy was "What is courage?" once replied "This is courage!" and handed in an otherwise blank script. Whether or not it is true, the anecdote always provokes the same (contradictory) reactions: "That is not courage; it's boldness", "You've got to admit, he's got guts" or "No, that's just being provocative, rather than showing courage."

So, couldn't we have more of a consensus on the meaning of courage so that it can serve as a model for people in the same group? Has the concept been "privatised" to the point of being no more than a way of behaving that is simply probable, depending on the circumstances and the individuals involved?

There is no doubt that there exist some cultures characterised by courage, but there can also be cultures that militate against courage. If you examine closely the significance of these two realities, you may wonder whether their apparent contradiction doesn't open the way to a new culture of courage, that must be equal to the challenges, which are often so difficult to sense, analyse and understand, being caused by a number of sharp changes in the contemporary world.



Where can courage be found?

There are numerous examples from history showing that courage, at least in people's imaginations, can act as a unifying principle expressing solidarity. In the 18th century, Rousseau reminded his contemporaries of the moral strength of Spartan virtues, and his readers understood that a warrior's courage can serve as a model for public virtues: persistence, resisting, going beyond the immediate concerns, devotion to a cause, etc. In the 19th century, Hegel found Graeco-Roman patriotism to exemplify a collective energy through which, in a quasi-mystical way, the interest of everybody gave direction to the action of the various parties. Popular imagination of France's republican tradition unifies in a single ideal type the courage of a warrior and that of a worker, with civic duty covering work in the fields, the education of young people and self-sacrifice in a single manifestation of integrity. That does not mean that everyone displayed courage, but that everyone expected that other people would share the same picture of a social value. Acting also as both an individual and collective exhortation, its

social function becoming intermixed with its ethical value, courage was a factor in political unity. Whether it was a matter of playing one's part right to the end ("That widow is brave."), standing up to the trials that fate throws at us ("That man is facing death bravely."), overcoming laziness ("That pupil is working bravely.") or overcoming fear ("That rescuer paid attention to nothing but his courage."), the tribute paid to courage in the civic sense testifies to a shared belief in the transcending nature of the common interest, that transcendence being perceived as the unifying factor, overcoming adversity (wars, crises and disasters, etc.).

This image of courage already seems a long way distant, not to say "old-fashioned", and doubtless it can make sceptics smile when compared with how they see human nature and social connections in general represented. Perhaps it has also faded when confronted with the appearance, at least in France, of an intellectualisation of courage. The philosophy and literature of commitment have combined courage, which has become the province of intellectuals, with thinking and writing practice. The idea of courage remained focused to a great extent on that of fighting, but the tone of protest (fighting *against* something) overcame the affirmative aspect (fighting *for* something) and was mainly directed against the authorities or, more precisely, against the idea that the authorities always act for the people's good. With the practice of being suspicious of politicians, élites and the institutions that represent them, committed intellectuals put themselves at the service of another idea of liberty, one that brought freedom from alienation, that is beliefs that are interlinked and make obedience complicity in State violence; it was important for naive conceptions of civic virtue to be removed and for courage to be focused in resisting the powers that be.

On the one hand, this classification of courage as an intellectual virtue is associated with a radical form of responsibility. No doubt Sartre is one of the intellectuals best known to students in their final year at high school for his denunciation of cowardice, and that was precisely because he treated cowardice as an intellectualised vice, with the lack of courage becoming unrecognisable when everyone participates in justifying it by pseudo-rational excuses borrowed from psychology, sociology or history; it is "bad faith". With the essential nature of cowardice shifting to being untrue to yourself in front of others, the essential nature of courage became the strength to recognise yourself as publicly responsible: the courage of being transparent to yourself in front of others. A new quality expected of politicians (speaking truly) could be found higher up in the hierarchy controlling force, with that too coming under suspicion.

On the other hand, the commitment also implies enlisting in one camp which is opposed to another. Through non-conformism, it pushes people into new forms of conformism by losing the sense of intellectual courage; instead of serving what is true, going beyond partisan options, it rationalises its particular choice with the aim of bringing people together for them to enlist; instead of fighting the ingenious devices of power, it uses its abilities to pamper anyone to whom it gives preference. A "committed" intellectual who becomes a seductive propagandist takes advantage of the courage he arouses in the masses, to build his own road to power. He forgets the price of serving the truth, which accepts the risk of being ignored, misunderstood and despised.

The professionalisation of military action marks a new stage in the relationship between the public and courage. There is no denial of military courage, far from it, but it is hailed as the courage of a particular community, one community among those that assist, save and nurture, at the cost of the practitioners' lives if necessary. The public's respect is total, but it acts at a distance as, while soldiers are recognised as showing exemplary courage, they have at the same time ceased to be the same as the rest of us, made of the same flesh and blood, the same hopes and fears, created by the same founding imagination. We can understand and admire it, while still thinking that it is a curious life to choose, difficult to reach general conclusions about. In a period that is sometimes described as that of a "religion of retirement" and even if the ideas put forward are initially controversial, the surprise in the face of courage is revealing: courage has become an occupational virtue, the subject of a personal choice by some individuals, whose difference is noticed. The risk with this split is that we arrive at a situation that is socially and culturally alien, where courage is a virtue specific to one occupation which from now on has the function of protecting all of those who make use of it to protect themselves from the need themselves to have courage. Must we think that an ethic of courage, confined by law to the military, would serve to perpetuate a culture where people's disheartenment and loss of courage has become a characteristic of civil society?

Loss of courage in the era of disheartenment

The despondency that takes over an individual is a psychological and moral phenomenon that anyone can know through experience. A sort of breakdown occurs in vital energy because it is no longer harnessed to a project that is able to confer both direction and intrinsic dignity

to effort. The disheartenment then manifests as a lack of drive. However, a culture of loss of courage can look altogether different: unconstrained happiness and unbridled freedom. Here we have the paradox of drive nourished on a daily basis by a loss of courage; activity restricted to fulfilling desires and which, unaffected by or avoiding the need for courage, is preparing to leave the culture of courage.

The imperative of progress, through its ambivalence, can have that misleading effectiveness, the ultimate aim of making progress being to itself eliminate the need for courage in striving. Thus the idea of progress, after being a motivator for emancipation by will to transform the fate of humanity, becomes a simple ideology of serving the process of renewing consumption by continuous innovation. While, in the postmodern age, power is supposed to do without religious, moral and ideological legitimation, this is because its own justification is limited to the needs of consumption, sometimes to the extent that praise for pacifism is no longer expressed as an aspiration at rest, sheltered from conflicts, with the rest being able to last, like inertia, in the same lifestyle, made uniform for ever. It is a case of technocratic conscience gaining the upper hand over moral conscience¹, preferring a technical solution, which provides artificial substitutes, to an ethical solution that implies effort and hardship. Certainly, it is reasonable to use technical possibilities (whether medical, industrial or military) to prolong human action, but to consider that *everything* – even willingness – can be treated technically would amount to acting as if our ways of thinking counted for nothing in the misfortunes that strike us, forgetting that illness, suffering and death cannot do without courageous moral and spiritual management, whether atheistic or religious.

The loss of courage is not inactive; it embraces the contemporary ideology of performance, which obstinately operates by the same process of indefinite repetition of oneself: performing well in order to remain able to perform well. But the stress which acts as a driving force is not courage; it is a phenomenon that erodes and destroys individual personalities, without their being ennobled by the sacrifices that they have willingly accepted. The loss of courage that typifies consumerist performance is determined that life shall be reduced to a purely passive matter, both in joy and pain. Life becomes a reality that is experienced or suffered, an asset of which we have a personal stock that represents total opportunities for pleasure, but which is in perpetual danger of being lost, squandered or damaged. No doubt we are constantly being better cared for, but at the cost of spending the time thinking about illness; no doubt we are better informed, but by experiencing a horde

1. Jürgen Habermas made this distinction in *Technology and Science as Ideology*.

of fears. Being safe ends up involving a burden as heavy as tolerating danger itself (with vital energy being expended in everyday struggles to remain young and fit, in tune with fashion, avoiding occupational obsolescence and finding compensation for a lack of love).

Loss of courage is not a morality-free phenomenon; it often maintains a hyper-moral stance. The concern for wellbeing for everybody, for instance, nourishes an ever-wider compassionate morality, with our contemporaries producing happiness, understood as an accumulation of pleasures, a unit of measurement taking the right to respect from others and to self-respect, and extending it to animals (and even to robotic devices). It is thus a utilitarian philosophy that thus prevails in seeing people and things as victims, and which is tending to become established as the only moral code. If there is no value other than avoiding suffering and maximising pleasures, with freedom, self-sacrifice, poetic creativity, etc. being *preferences* and thus values comparable to the lure of gain or a liking for sport, it becomes possible to democratically treat the interests of all living beings as equal, with human beings just one part of the animal kingdom.

But does this apparently generous extension of rights offer anything other than negative freedoms? Certainly, it gives the right not to be despised, discriminated against or excluded from collective benefits, and yet without constructing other forms of life. That is perhaps why individuality, when freed of its complexes and having become a popular product of this negative ethics, is still a courage-free form of individuality, not because it lacks strength but because it lacks aims².

European hyper-moralism is becoming deeper from the inside, by recognizing as victims of discrimination population groups that are ever more varied and more numerous (children, disabled people, foreigners, homosexuals, those who want to change sex, animals, etc.³), but while discouraging mutual assistance and at the risk of ignoring how people think and act in the rest of the world. How can you help another out of love or solidarity when the person's rights to assistance have to pass through legal filters that are highly targeted, minutely detailed and unalterable? The problem with the emphasis on victim status is that, at least in French-speaking countries, it tends to reduce aid to assistance and combines assistance with disability, a word that is hardly encouraging. Remaining stuck in its corner, our universalism is developing only inside Europe; and inside, when it extols human rights that many foreign peoples are unaware of or reject. The separa-

2. Seen in Luxembourg City centre: a motorcyclist wearing a German war helmet, exemplifying self-affirmation freed of complexes, running counter to the supposed public conformism.

3. Chantal Delsol observed that it is no longer the subject or individual who is the legitimate beneficiary of human rights, but desire in general, *L'Âge du renoncement* (Paris, Le Cerf, 2011, p. 267).

tion between two languages – that of peace in accordance with the law (language of great cosmopolitan tradition in Europe) and that of the struggle for power (where the financial crisis that began in 2008 reveals the ferocious reality, harming Europe) – arouses fears that we are indifferent to dangers that are obstinately rising.

Courage in prospect

What calls for courage, individually and collectively, is finding the internal strength to want what one is and to be what one can be, the strength of wanting to be able, which has become so necessary for confronting the increase in dangers. Such a strength is not the power to acquire more powers, but the ability to accomplish things and the power to fulfil the possibilities that were absurdly sacrificed when generalised mistrust, illusory satisfactions and imaginary recognitions ruled; the strength to withstand what is left free rein by loss of courage: the destruction of democratic cultural solidarity.

Democracy can become its own enemy; this is a known phenomenon and has been extensively analysed. It is not impossible that its own values now prevent it from seeing the danger. This starts with the rhetorical illusion of consensual unity. Certain ubiquitous words, such as “pluralism”, “identity” and “openness” obscure the contradiction between opposing claims, under the cover of an illusory consensus, wherein lies their rhetorical power. Thus the sovereignty of the media makes it possible to exploit the confusion of ideas in power games that are unprecedented and difficult to interpret, but by exacerbating the weakness of values thus made use of, since the consensus on words makes it possible to forget, deny or go back on the facts, thus constantly increasing the separation between the domain of meanings (the words and that of the real world (experience)). The sovereignty of the media, which imposes a rhetoric of meaning by indicating to the public what is worthy of being said, experienced, appreciated or fought⁴, has, unknown to us, created an empire of authorised meaning which imprisons everyone inside the most intimate part of themselves, where meaning is given to the words they use but, it may be said, at second hand (but doesn’t our indifference also act as a form of complicity?).

From another perspective, the individuals who are immersed in the practicalities of life experience the resistance of reality at the heart of their action: the harshness of fighting, the trickery and ingratitude

4. Guy Debord’s well-known analysis in *La Société du spectacle* (English translation *Society of the Spectacle*, Rebel Press, 2004).

involved in the general run of humiliations, the false contracts and false promises that discourage plans and ambitions, ultimately real life of which the brutal rawness is now experienced "outside" the permitted words, because the rhetoric of tranquillity for ordinary citizens has rendered them unspeakable. Hence, wherever strength can be found (the strength of fruitfulness, whether of the family, occupation, association, aesthetics or solidarity, etc.), meaning is not to be found there; and wherever there is meaning (a world magically achieving consensus, with no borders or conflicts), strength is not to be found there. In this alchemy separating strength from the possible, Nietzsche saw the origin of weakness, the particular weakness which was, in his eyes, the lifestyle that Europe was choosing to make its future, and its misfortune.

You need courage to overcome a cultural split that gnaws away at individual intimacy and divides society between its ethical aspects and its strength, at the risk of reducing political life to a disastrous opposition between cynicism (strength without ethics) and nihilism (ethics without strength). Going beyond that devastating opposition, renouncing the safety of believing you are justified by belonging to a clan, and knowing that the world's perspective, if needed to serve as an observatory for globalisation, does not yet exist and has not been given to anybody: so many sources of fear and questioning that need courage as another ethical and cultural motive.

Corresponding to such courage of being and of doing is the idea of *capability*. This is a concept which is here borrowed very freely from economics (and in particular from the works of Amartya Sen), and from ethics (particularly Paul Ricoeur) to try and tease out the cultural strength. If we accept for a moment that the true business of economics is not happiness, but justice⁵, and that justice does not consist in making everybody happy (as if the number of beneficiaries proved the value of the principle), then we would distinguish ourselves somewhat from the cultural dominance of materialism, a term which serves in reality to denounce a cult of wellbeing which ended up becoming the sole measure of value. *Capability* (returning to Sen's term) designates an effective power to act, rather than a simple evasive possibility, and the concept of a *capable man* (to use Ricoeur's expression) designates the power to be and to do of an individual who is the current author of an action, rather than a fictitious entity endowed with abstract rights. Rediscovering courage as the power to act and understanding freedom as the ability to do rather than as a personal advantage amount to the

5. Amartya Sen, *The Idea of Justice*, Harvard University Press and Allen Lane, London, 2009 (French translation: Paris, Flammarion, 2009, p. 335).

same thing: repudiating belief in the supremacy of the immediate interest. It is easy to believe that a calculation of immediate benefit is the strongest motive an individual can have. And yet that is naive, showing a naivety that was popularised by a view that was more commercial than truly realistic. Who would not recognise, in the passion of honour, love or knowledge, an energy that is much more motivating? Considering the calculation of wellbeing as the most widespread motive has, moreover, morally shocking implications. Would we dare think that justice should be settled based on a criminal's desire to go unpunished, because that is to his advantage? Would we dare think that education should be settled based on the desire not to learn, because that provides more wellbeing than does effort? Would we dare take loss of courage as an ordinary and reasonable model for collective action?

If courage and the ability to act need the same change of mental perspective to become perceptible, perhaps it is due to the fact that our civilisation gives preference (an imperative of communication) to what we *signify* rather than what we *are*; what our action symbolises rather than its real effect. However, the language of *capability* to be, to do and to act contains within it the strength to compete with the rhetoric of appearance, because it gives renewed access to reality. *Capability*, far from substantially increasing the imaginary chances of improbable successes, is intended to be the embodiment of what we know, want and can do in actions, undertakings and successes making the world what it is. Becoming educated does not imply making your mind conform to an alien and abstract model, but converting inclinations into real talents. Medical skill is not limited to healing bodies when it helps restore patients' ability to act. The nation's military defence is not restricted to obeying the policy of the moment when its purpose is to extend a society's ability to be and remain an independent entity capable of determining its own existence and unity. These few examples show the reasons for action as being abilities to do, which reveal resources that simple calculations are unable to produce, such as adding to duty the excess of solidarity of which a gift can be made, or using one's energy in a spending rather than saving mode when it is a matter of pursuing desirable ends or anticipating powers to act, looking to the future. Recognising the courage which is already operating in those who help maintain, restore or invent others' capability to act, despite their having been forgotten or their being unknown, can perhaps herald a courage that is on the way. ─



JEAN-RENÉ BACHELET

BRAVERY: A VIRTUE FROM THE PAST?

"You will only need to say 'I was at the battle of Austerlitz' for people to reply 'There is a brave man!'" Napoleon's address to his soldiers the day after a victory of unequalled splendour was eloquent. For the greatest war leader that France had ever known, bravery was the military virtue *par excellence*, to the point where just talking about it was sufficient to confer the most powerful praise.

Use of the word has dated. To be convinced, you probably need only read the citations to those who have distinguished themselves in present-day operations. We are no longer in the era when a second lieutenant of the Great War could be called a "young officer of legendary bravery"¹. And yet, if bravery can be defined as courage in combat, boldness, valour and contempt for danger, doesn't that make it the virtue² without which there is no soldier worthy of the name?

It may be objected that hesitation over the semantics perhaps results from the very way that fighting has developed, with the extreme brutality of the confrontations of the past now being seen only in exceptional cases. Apart from the fact that this point is questionable, military action nevertheless remains essentially an engagement of the whole being in the centre of extreme perils, requiring a very special form of "virtue". Perhaps also, by replacing the word "bravery" by "courage" in most cases, we want to distance ourselves from the thought that it can imply foolhardiness, thoughtlessness or impetuosity, preferring a more reasoned attitude. We will come back to that.

And yet, at the soldier's moment of truth, among the hail of bullets and the havoc of explosions, when blood is being shed and fear grips like a vice, when everything should push those caught up in it to give up and take refuge in the ground, saving their lives; when "going to it" after the leader has instructed "Forwards!" is madness, what can you call it if not an act of bravery? In other words, it is a manifestation of a very specific courage in that "the heart" is winning out over "the head".

Furthermore, if there is anything that can be regarded as traditional in the French army's cultural heritage, it is the cult of bravery. Along with keeping one's word, it is the mark of chivalry. The *Chanson de Roland*, France's epic poem, written more than three centuries after

1. That was the sixth citation, on army orders, awarded in 1918 to second lieutenant Jean Vallette d'Osia, who was to become head of the *Armée Secrète* in Haute-Savoie, in 1943.

2. From the Latin *virtus* (= courage).

the action at Roncesvalles³, portrays bravery as a cardinal virtue for the times to come. Roland and his valiant knights were henceforth to be archetypal French warriors: bold, impetuous and foolhardy, contemptuous of death in combat, the splendour of which seems to overshadow that of the victory itself. That is also at the cost of historic disasters, from Crécy and Agincourt to Reichshoffen (1870, sometimes called the second battle of Wörth) and the deadly offensives of the Great War. The fact remains that, over the centuries, there were echoes of Roland in the knight Bayard, the drummer Bara⁴, marshals Murat and Ney, General Lassalle of the *Grande Armée*, the *chasseurs* at Sidi-Brahim, the legionnaires at Camerón, the marines at Bazeilles, the Saint-Cyr cadets who took the "Oath of '14"⁵, and Pol Lapeyre⁶ with Bournazel⁷, followed by the "Saumur cadets"⁸ and others.

With regard to the people identified by name as heroes, it is probable that few other than past or would-be-future Saint-Cyr cadets are aware of them. There are, however, the memories of Sidi-Brahim, for the *chasseurs*, Camerón for the Foreign Legion and Bazeilles for the marines, that are extolled with pomp every year. The "headquarters", at Vincennes, Aubagne and Fréjus respectively, hold national ceremonies which the highest military authorities often make it a point to attend. In addition, there is no garrison, however modest, *recherché* or specialised – manned by the *chasseurs*, legionnaires or marines – that does not hold its own celebration, even if of an extremely restrained nature, especially during operations. As an example, for the troops that, each in the way that is relevant to them, see themselves as having a vocation for excellence, and who constitute a very significant proportion of the units sent to engage in today's theatres of operations, these feats of arms, 150 years or more in the past, remain the supreme reference standard for behaviour in combat. They mark each unit's collective identity and remain a source of inspiration for them and, by

3. Charlemagne's rearguard was massacred in the Roncesvalles pass, in 778. The *Chanson de Roland* was composed early in the 12th century.
4. Joseph Bara was a 14-year-old volunteer, who was killed during the "Wars of the Vendée" uprisings, on 17 Frimaire of the Revolutionary Year II. The Convention made him an icon of the Republic, and later he was glorified in school textbooks.
5. On 30 July 1914, when the last two years' graduates from Saint-Cyr (*De la croix du drapeau* of 1913-14 and *De la grande revanche* of 1914), were being initiated by their Montmirail predecessors before going to war, Jean Allard Meeus exhorted the cadets surrounding him to go to war "in plumes and white gloves".
6. As a second lieutenant in the 5th regiment of Senegalese infantry during the operations to pacify Morocco, Pol Lapeyre commanded the Deni Derkoul post, and then blew it up on 14 June 1925, after a 61-day siege, rather than surrendering.
7. As a captain of Moroccan soldiers in the French army during the pacification operations, Henri de Bournazel gained a reputation for invulnerability among the indigenous troops by going into attack at the head of his troops wearing a red parade-ground burnous. He died in battle, in 1933, after carrying out the order he had been given, to adopt a more regulation form of dress.
8. On 19 and 20 June 1940, two days after Marshal Pétain's radio broadcast calling for fighting to stop, student officers at the Saumur cavalry school, on the orders of Colonel Michon, opposed the German divisions that were seeking to cross the Loire bridges.

unconscious imitation, for a substantial part of France's armed forces. So, what do we find there if not the enduring nature of the cult of bravery as previously sketched, with both its searing intensity and its excesses, often going against the flow of current trends?

Sidi-Brahim, Camerón and Bazeilles: the heritage of bravery

The first, chronologically, was Sidi-Brahim. The conquest of Algeria was, at that time, coming up against the most talented of France's adversaries, the Emir Abd el-Kader. During the period 23 to 26 September 1845, 80 *chasseurs* entrenched in the marabout's burial place of Sidi-Brahim faced attack from 5,000 horsemen, led by the Emir himself. The survivors were starving and desperately thirsty but pounced on the enemy outposts at dawn on the 26th. They took up a square formation, with the wounded in the centre, and sought to reach the nearest friendly post. Only 16 of them came out of it alive, led by lance corporal Laveyssière, who had taken command when all the officers had been killed. For the *chasseurs*, who had been formed precisely to give a new and appropriate capability to France's operations on the other side of the Mediterranean⁹, that feat of arms was immediately glorified, and it was to become a founding myth. Memory of it is now maintained at the "tomb of the brave" in Vincennes. Also, in every garrison, on the anniversary date each year, all the *chasseurs* listen to accounts of the battles. That is the main source of inspiration for the "*chasseur spirit*", defined as a combination of drive, boldness and initiative, together with a sense of duty that can extend as far as self-sacrifice.

The parallel with Camerón for the Foreign Legion is striking. The Legion too was created for the conquest of Algeria, with celebration of the epic Camerón battle again providing inspiration for its founding myth. The events happened during the Mexican campaign: a largely forgotten and misunderstood war of the years 1861–67¹⁰. While, at the end of April 1863, the French army was laying siege to Puebla, the

9. Complementing the heavy and cumbersome "line" units, the idea was to create light units *in* which the emphasis would be given to ease of movement, initiative and suitability for the terrain. To do that, they were going to bring together within autonomous battalions the *chasseur* fighters who had always existed as individuals or teams, organising them on foot or on horseback to act as scouts, ahead of the troops. The horn that was to become their distinctive sign represents the instrument given to the scouts to announce their return to the lines and avoid being the victims of "friendly fire".

10. It was exactly as if the war *in* Mexico suffered from the general discredit attaching to the Second Empire. *In* fact, the expedition did have a real strategic objective: taking advantage of the American Civil War (War of Secession) to establish a Catholic and Latin focus to the South, acting as a counterweight to the English-speaking and Protestant emphasis *in* North America. The withdrawal, not unconnected with the outcome of the Civil War, was marked by the somewhat ignominious abandoning to a tragic fate of the Archduke Maximilien of Austria, whom Napoleon III had thought could be put on the Mexican throne.

legionnaires were providing assistance to a large supply convoy. On 30 April, a 60-man company from the Foreign Legion regiment given responsibility, under Captain Danjou, had to deal with an attack by two thousand Mexicans. The legionnaires took up a square formation and repelled a number of attacks, digging in, sheltered by the walls surrounding an enormous building, the Camerón hacienda. For Captain Danjou, the important thing was to hold out as long as possible so as to maximise the time available for the convoy to reach Puebla without provoking concern. He got his men to swear to "defend to the death". For 11 hours, in stifling heat, the legionnaires withstood attack from the overwhelmingly larger number of Mexicans. There were only three left to face the last attack, and finally they agreed to surrender, but only on condition that treatment was given to their wounded comrades and that they were able to keep their weapons.

As with Sidi-Brahim, the feat of arms has been extolled ever since, with a monument being erected at the site in 1892. It bears the inscription: "Here, there were fewer than 60, facing a whole army, and its sheer weight crushed them. It was life rather than courage that left those French soldiers on 30th April 1863. This monument was erected by the country, in their memory." Now, on 30 April of every year, celebration at Aubagne of the Camerón battle involves an impressive ceremony in which the story is recounted, solemnly marked by the carrying of Captain Danjou's artificial hand¹¹. For the Foreign Legion, Camerón thus remains the supreme reference point in its devotion to accomplishing the task and scorning death. Even now, the expression "doing a Camerón" speaks volumes to the legionnaires, just as does "doing a Sidi-Brahim" for the *chasseurs*. Both historic events express the very essence of bravery.

Nor have the marines, including their *marsouins*¹² and *bigors*¹³ forgotten Bazeilles. At the beginning of the 1870 war with Prussia, those troops, still attached to the navy, were reorganised for the first time into a division: the "blue division".¹⁴ This formed part of the Mac-Mahon army that was trying to break the encirclement of Metz. Its 2nd brigade was given the task of holding the village of Bazeilles, on the flank of the Sedan fortress. The village was taken and retaken four times, being the scene of bitter fighting on 31 August and 1 September 1870. The marines were fighting one against ten, street by street and house by house, but the losses were appalling, and the ammunition was running

11. Captain Danjou, one of whose hands had been amputated, wore a prosthesis, and it has reverently been kept in the Foreign Legion's museum.

12. Traditional name for the navy infantry, often extended to include any member of France's marine corps.

13. Similar for the marine gunners.

14. The uniform was blue, whereas line-infantry units wore madder-coloured trousers.

out. The symbolic episode involving defence of the Bourgerie inn, immortalised in paint by Alphonse de Neuville in his famous *Les Dernières cartouches* (The Last Cartridges), took place at the end of the morning of 1 September. Major Lambert was wounded, and there were just a handful of men defending the building. They held out until all the ammunition was gone, Captain Aubert firing the last cartridge.

That feat of arms immediately became a subject of popular acclaim and then the founding myth of the marines, adopted by those who became colonial troops when, in 1900, they joined the French army. They have now been renamed *Troupes de Marine*, and they commemorate the anniversary each year with pomp and fervour at Fréjus, thus affirming their solidarity and the continuing relevance of the example shown by those in the “last cartridge” building, extolling zeal in combat and firmness of mind even when everything seems lost.

There is an identity of values held up for admiration in the memory of these three events. They all portray bravery in combat, composed of courage – in turn impetuous and impassive – together with panache, abnegation, contempt for death and a sense of honour taken to the supreme sacrifice; bravura fed by – and nourishing – the fraternity of arms: bravery inscribed in golden lettering on the emblems, and forming part of the heritage. The inference to be drawn is clear. You may be a *chasseur*, legionnaire or marine, but you are just as much a French soldier: one who is ready if necessary to relive Sidi-Brahim, Camerón, or Bazeilles.

You may think that, these days, people never talk about bravery. Clearly, however, it is extolled, put forward as an example, and drawn on as a powerful cultural essence. These observations suggest a number of thoughts, regarding both its form and its basis.

Bravery in question

With regard to commemorations of Camerón, there is the well-known anecdote that a legionnaire is asked about the impressions left on him by the ceremony and associated celebrations. His answer could delight those who are sceptical: “What a piss-up!” In other words, can we rule out the possibility that the regular commemorations referred to here, those accompanying the evocations of supreme feats of arms, are just a combination of military folklore, secular rituals and festivities making no real sense?

Supporting this assessment, one question deserves attention: how can events and ways of behaving that date back to the early days of the industrial era, and with roots a thousand years earlier, provide

inspiration in today's world, which has changed more during the past five decades than in the previous five centuries? The question is only partly relevant. To say in what ways it is not, we need to remember the true nature of military action: the use of force amidst the world's violence when there is no longer any other way to end it; it presupposes, at the end of the day, the presence of men on the ground in order to succeed. There is no shortage of contemporary examples providing evidence. It thus implies, from the combatant, a commitment that may be extraordinary, matching the violence that has been unleashed and to which he is exposed. We were reminded above of the brutal nature of a soldier's "moment of truth". Imagining that, in some situations, force can be used sparingly would involve condemning the military action to failure with, in addition, humiliation and shame.

We need only think, for example, about the UN forces' abandonment of the enclaves of Zepa and Srebrenica, in Bosnia in the summer of 1995. It would only have needed a determined captain at the head of soldiers behaving like soldiers – always supposing that the powers that be, and especially the political leaders, right up to the highest, went along with the idea – and there would probably not have been the massacres that have been called Europe's "last genocide of the century". There is a counter-example from the same period: the retaking by attack in May 1995 of the Vrbanja¹⁵ bridge, in Sarajevo, undertaken by a Captain who was determined, with soldiers who likewise acted as soldiers, at the price it is true that two of them died.

But it should hardly need repeating that, while any military leader worthy of the name should have an overwhelming concern to spare the lives of his men, a "zero deaths" objective taking precedence over all others would inevitably make military action inefficient and absurd. Soldiers are therefore there precisely for the "moment of truth" and, other things being equal, when that moment comes, then as at Sidi-Brahim, Camerón and Bazeilles, there can never be too much bravura. In that respect, the rituals have meaning for the *chasseur*, *legionnaire* or *marine*. By feeding the soldiers' imagination and getting them emotionally involved, the rituals issue an invitation to follow in the footsteps of their predecessors¹⁶.

This quotation says everything about the underlying reasons for military action:

15. On 27 May 1995, during the Bosnian war and siege of Sarajevo, which marked the height of Yugoslavia's fragmentation, a company of the 3rd Marine Infantry Regiment, under the command of Captain Lecointre, forcibly retook a position that the Serbs had taken over by surprise during the night.

16. /In this respect, Colonel Bernard Thorette's address to his regiment, the 3rd Marine Infantry, the day before the First Gulf War offensive, reproduced in the adjacent box, is highly illustrative.

**ORDERS OF THE DAY
FROM COLONEL BERNARD THORETTE,
COMMANDING OFFICER OF THE 3rd MARINE INFANTRY
REGIMENT, ON THE EVE OF THE OFFENSIVE
IN THE IRAQI DESERT (GULF WAR, 3 JANUARY 1991)**

"You will be fighting tomorrow for four main reasons. Each complements the others, but if you can remember only one of them, that will probably suffice.

"You will be fighting because the President of the Republic of France, supreme head of the armed forces, orders you to, supported in that decision by Parliament, as an expression of the French people and in conformity with the decisions of the United Nations Organisation, similarly invested with the powers of the States of the world.

"You will be fighting because you have chosen the noble profession of arms and there are circumstances where arms and the expression of force have to serve the law.

"You will be fighting because your adversary today will tomorrow be your enemy. But you will be fighting without hatred.

"Last but not least, you will be fighting for the chief who will lead you, the comrade at your side, the memory of our predecessors symbolised by the folds in our flag; and for the spirit of marine troops which—fort all of us Marines—acts as our driving force and unites us."

- < first of all, necessary sharing of the mood, by asserting the action's legitimacy.
- < a call for professionalism.
- < an ethical instruction.
- < lastly, and most importantly, an appeal to the heart by referring to the fraternity of arms, *esprit de corps* and patriotism, all being values, as it happens, that can be communicated by the marines' heritage.

The time has come to try and throw light on the strange absence from the documents and contemporary discussion of the words "bravery" and "brave", given that the ethos disseminated and the soldiers' training are deeply imbued with the concept.

It is not a trivial matter that we are having some difficulty, as previously suggested, in finding successors, after the beginning of the Second World War, to the multi-century line founded by the valiant Roland. Yet it is absolutely certain that there has been no shortage of brave soldiers since then, whether we are concerned with the Indochina campaign, that of Algeria or more recent conflicts. The fact remains that there is not a single name among those who were involved that

is hailed like those of Pol Lapeyre or Bournazel from the 1930s, with legendary associations that ever since put them among the pantheon of heroes. Not a single conflict of the past half-century has added a name to the emblematic 19th century triad. Could it be a question of closeness to us? Perhaps, but the historic examples show that lack of interest in recent heroes is not a general rule. Could it be that they were discredited by contamination with the decolonisation conflicts? While it is probable that public opinion tends to that view, the military institution is only weakly affected by it, as it has cultivated an apolitical perception of its engagements. We can even observe that a folk memory persists of the Indochina War, yet without any particular man or fact having acquired the status of a founding myth; among a fair number of examples of extraordinary courage we recall Bigeard's retreat from Tu Lê¹⁷. As for engagements in the past two decades, they have received widespread popular attention through the media. There again, nothing and nobody has come to be seen as continuing the line of brave human exploits or outstanding and emblematic feats of arms. Vrbanja, for example, contains all the ingredients, but who, apart from those intimately associated with it, knows more than the name, if that?

This question takes us back to the problem of "heroes", handled in a previous issue of *Inflexions*¹⁸. The perception of an origin in the course of the Second World War led to formulation of a hypothesis. Would the horrifying slaughter of that total war, the previously unthinkable barbaric regression shown by Nazism, and in particular the concentration camps (to a great extent echoed by the Soviet Gulag system), the genocides and blind terrorism, in short the return to barbarism – all this in a world increasingly open to the communication of information – not have profoundly and with lasting effect altered the paradigms? In the 19th century, people were still influenced by the optimism of the Enlightenment. Having experienced the 20th century, we know that, under the veneer of civilisation, there is a barbaric element in everyone that can re-emerge.

Consequently, for the issue with which we are concerned, no longer can bravura be extolled as a warrior's passion, as depicted in the epic tones of the *Chanson de Roland*, where it goes hand in hand with elation. This is the problem with which bravery in combat is now

17. On 16 October 1952, given the prospect of a Viet Minh offensive, the 665-strong 6th battalion of colonial paratroopers in Upper Tonkin, under the command of Major Bigeard, was parachuted in to assist the small French posts spread through the mountainous terrain. The offensive began with the simultaneous deployment of two divisions, each with 10,000 men. On 24 October, following a withdrawal that was of epic proportions, and while the high command believed the battalion had been wiped out, Bigeard returned to the Na San base with the bulk of his men, the garrisons having been evacuated.

18. *Que sont les héros devenus ?* (What has become of heroes?), *Inflexions* No. 16, 2011.

eternally faced: it is to be nurtured and brought forth out of necessity as, without courage and contempt for danger, there is no chance of success. We know, however, that, as soon as this motivation is invoked and then set free, the way may be open to murderous excess. In this connection, and going beyond ethical instruction, there is a decisive role to be played by traditions, ceremonial practices and the epic role models offered. Sidi-Brahim, Camerón and Bazeilles fulfil this role by portraying courage and contempt for danger, and accomplishing the mission at whatever cost. Contemporary models to supplement the 19th century examples and deal with the problem identified here remain to be put forward and integrated into the ethos. They do exist, but perhaps we need to wait for the passage of time to do its work.

We still remain direct recipients of the military values encouraged over the centuries. While we need to take on board the fact that – after the barbaric regressions of the 20th century, and in particular the concentration camps and extermination centres designed and built by the Nazis in a country with a high degree of civilisation – nothing will ever be the same again, with the bravura of yesteryear swept away like a wisp of straw, the testimony of a great man of the old school, General André Rogerie, opens up a chasm.

In November 1942, the invasion of France's southern zone and disbanding of the army that had survived the country's 1940 armistice took this young man – barely out of his teens – by surprise, when he was in the Saint-Cyr academy's preparatory class. He decided to join "free" France, and was arrested in July 1943, and then deported to Germany, where his odyssey was almost unequalled, being imprisoned successively at Buchenwald, Dora, Majdanek, Auschwitz-Birkenau, Gross-Rosen, Nordhausen, Dora (again) and finally Harzungen, and being released only in April 1945. He is now general officer in the second section (a type of reserve function), and has never stopped bearing witness. One such occasion was in 2002, at a conference in Aix-en-Provence, on Saint-Cyrians in the Resistance, when he said: "What is dramatic for a Saint-Cyrian in a concentration camp is that he is a powerless witness, unable to respond to barbaric acts. Protesting brings immediate death, while standing there passively means having a chance to return home and bear witness.

"At this moment, and before ending, I would like us to think about, and maybe say a prayer for our Saint-Cyrian comrades who also dreamt about dying one evening under a pink sky, saying a good word for a fine cause, while decked out in a plume and white gloves, and yet who died atrociously in the most pitiable of circumstances."

The same terrible experience was in store for the members of the French expeditionary force in Indochina who were taken prisoner

following the RC4 debacle¹⁹. Jean Pouget's *Manifeste du camp n°1* describes the officers' hellish experience when, refusing to come to terms with their jailers and renounce their commitments, they were condemned to die, one after another. It needed an order from a latter-day valiant knight, Captain Cazaux²⁰, just when he was dying, for the survivors to accept that the only bravery that now counted was to do everything to survive and bear witness for their comrades who had died in such wretchedness. They signed a manifesto presented by their jailers, denouncing the policy of France.

If concluding means opening a new chapter, that opening seems to have nullified everything that went before and could seem appalling. It is nothing of the sort, as the abomination of systems able to produce such situations must underlie the determination of those whose role it is to oppose it by arms: a vocation implying an ethos of bravery. ┘

19. At the end of September and beginning of October 1950, it was decided to evacuate the positions on Colonial Road No. 4 (RC4), linking the Tonkin delta to the border with China. *In* particular, this action was marked by the 1st Foreign Parachute Battalion and the 3rd Colonial Parachute Battalion *in* the vicinity of Cao-Bang not receiving reinforcements and being wiped out.

20. Captain Paul Cazaux commanded the 3rd Colonial Parachute Battalion *in* October 1950, at the time of the RC4 debacle. He was interned *in* Camp No. 1, and refused to compromise with the Viet Minh, who condemned him to death by exhaustion. Before dying, he exhorted the officers around him to do everything possible to survive. After Dien Bien Phu (May 1954), Captain Jean Pouget, who was one of the thousands of prisoners, found survivors, who told him of their experience. When he was released, Pouget made it the subject of his book *Le Manifeste du camp n°1*, recording the historic episode.

COMPTES RENDUS DE LECTURE

J'ai beaucoup aimé cet ouvrage de Xavier Boniface parce qu'il réfère souvent et avec pertinence à deux textes admirables, *Notre jeunesse* de Charles Péguy et *L'Armée nouvelle* de Jean Jaurès, et à des travaux d'amis que j'admire entre tous, Mona Ozouf et Jean-François Chanet. Et j'ai été frappé par la clarté, la précision et la force de son argumentation, tout entière appliquée à expliciter une loi pas si souvent admise en histoire : l'accommodement, ça existe et c'est bien utile pour limiter sinon dépasser les affrontements à contretemps. Le signe qu'il a choisi le bon sujet et la bonne hypothèse ce travail ? C'est qu'il n'a aucun mal à légitimer son argumentaire par une chronologie. Dans les années 1880, c'est le début de la laïcisation de l'armée, notamment avec les « curés sac au dos », qui relève moins de l'anticléricalisme que de l'égalité devant l'impôt du sang. Cette laïcisation est moins profonde encore que celle de l'école et de la justice, mais elle avance dans un contexte où le culte de la Revanche et le patriotisme chez tous préservent « l'Arche sainte ». Les années 1890 sont celles du ralliement des catholiques et de l'esprit nouveau réconciliateur. Sans doute l'affaire Dreyfus puis la politique de mise au pas de l'armée par le général André sont de très violents contretemps : font alors retour l'humiliation et les assauts anticléricaux contre le militarisme et le césarisme, et contre toute nouvelle alliance du sabre et du goupillon. Mais Xavier Boniface montre bien qu'à la veille de la Grande Guerre, et malgré les offensives hargneuses de la République radicale, les accommodements et les gestes de tolérance ont permis la laïcisation en profondeur de l'armée. Donc, conclut-il, la République a su faire reconnaître dans l'armée ses valeurs et ses symboles ; l'armée n'a pas marchandé son loyalisme envers les institutions et l'a même rendu consubstantiel à son sens de la discipline ; l'Église, ex-gallicane, a su comprendre la force du patriotisme massif et faire de la défense nationale une obligation morale pour tous ses fidèles, comme pour chaque séminariste et aumônier. Dès lors, nous dit Xavier Boniface, « le conflit qui éclate en 1914 soulignera surtout la complémentarité des idéaux » de l'armée, l'Église et la République. Accepter d'exposer sa vie en invoquant la patrie, Dieu, ou les Droits de l'Homme, c'est tout un, malgré les vieilles querelles et les divergences durables : c'est savoir mener une guerre défensive, c'est mobiliser des idéaux souvent divergents au creuset du seul patriotisme. Je résume bien abusivement ce livre très riche, autrement plus nuancé que je viens de le faire entendre, mais qui est porteur de tant d'enseignements sur hier et aujourd'hui.

Jean-Pierre Rioux

La paix pose une redoutable question d'histoire puisque, si l'humanité sait trop bien « faire la guerre », elle ne sait pas trop « être en paix ». Face à cela, Jean-Pierre Bois s'est interrogé et même insurgé, en brandissant le célèbre tableau de Rubens de 1632, *La Guerre et la Paix* : « Comme si tel était l'ordre des choses. Comme s'il était acquis que la guerre précède la paix, dont elle est la seule fin ! » Du haut d'une longue pratique de la recherche et de l'enseignement à l'université de Nantes, tout entière consacrée à l'histoire moderne des relations internationales et de la société militaire, à des biographies aussi, de

L'Armée, l'Église et la République (1879-1914)

Xavier Boniface
Paris, Nouveau Monde Éditions/
ministère de la Défense-DMPA,
2012



La Paix, Histoire, politique et militaire (1435-1878)

Jean-Pierre Bois
Paris, Perrin, 2012



guerriers épris de paix comme Maurice de Saxe, Dumouriez ou Bugeaud. Jean-Pierre Bois a privilégié l'entrée la plus sûre et la mieux documentée pour lancer, enfin, une histoire globale de la paix en version européenne : la paix comme politique, comme prolongation de l'histoire militaire et objet de l'histoire diplomatique. Avec comme point d'ancrage chronologique le chapelet des grands congrès, d'Arras en 1435 à Berlin en 1878. Avec un double arrière-plan : l'ambition, si éclairée au XVIII^e siècle, de paix perpétuelle et d'apaisement universel, dont l'aboutissement réconcilierait l'humanité avec elle-même ; mais aussi le travail patient des diplomates qui ont pragmatiquement appris à « faire la paix ».

Nous voici donc embarqués, de cet Arras où Anglais, Français et Bourguignons cherchèrent à sortir de la guerre de Cent Ans à ce Berlin du XIX^e siècle des nationalités où Bismarck tenta de confronter les puissances européennes et d'orchestrer leur concert, à l'aube d'une première mondialisation des enjeux qui rappelle parfois si étrangement celle que nous vivons aujourd'hui ; en passant par le banquet du Faisan, Cateau-Cambrésis, Vervins, Aix-la-Chapelle, Nimègue, Westphalie, Rastadt, Vienne ou Bruxelles. Rude parcours sur cinq siècles, qui a épuisé successivement le discours d'Église, qui avait pour horizon la Cité de Dieu selon Augustin et la « guerre juste » comme pis-aller ; celui des princes, des souverains et des États avec leurs tabellions et leurs chancelleries, où tout fut affaire dynastique, maîtrise de domaines et de territoires, souci de gloire et de puissance ; celui du congrès de Berlin qui voulut tant aider à éviter la confrontation déjà si meurtrière des nationalités identitaires et des nationalismes en compétition. On vit, hélas, l'épuisement de ces trois systèmes de référence pacificatrice en 1914. D'où la terrible phrase de Jean-Pierre Bois (p. 551) : « C'est dans les tranchées de Verdun que se trouvent enterées les règles de Westphalie. » Et ce n'est qu'après 1918 qu'on vivra l'ébauche de l'étape suivante, toujours aléatoire, mais qui a envahi nos sensibilités et mobilisé tant d'espoir : l'ébauche, enfin, d'un ordre mondial, d'une nouvelle avancée de ces pratiques de paix qui, depuis ces cinq siècles, ont convaincu qu'au bout du compte, la paix était une « utopie réaliste ».

Bien sûr, on pourrait reprocher à Jean-Pierre Bois de n'être pas sorti de son cadre chronologique, de négliger les bouleversements du XX^e siècle (sauf en conclusion). Il n'empêche. L'œuvre est là, fruit d'un immense travail, impressionnante, impeccable, indispensable.

Jean-Pierre Rioux

Comment de Gaulle et le FLN ont mis fin à la guerre d'Algérie 1962, les accords d'Évian.
Chantal Morelle
André Versailles, 2012



Sur ce sujet, nous savons tous combien l'actualité reste brûlante – il y a trois mois encore au Sénat, pour l'adoption du 19 mars comme date commémorative ; à quelques jours d'un nouveau voyage d'un président de la République à Alger ; au fil des dernières années, dans l'impossibilité de signer un traité d'amitié entre la France et l'Algérie, dans l'imbroglio des mémoires et le défilé des mots qui blessent. Et nous sommes évidemment dans l'impossibilité de dire si les commémorations du cinquantième anniversaire feront progresser le dossier de quelque manière. Mais avec Chantal Morelle aujourd'hui, « l'heure d'exactitude » (Annette Wieviorka) peut sonner, que le travail d'histoire peut aider à formuler une mémoire plus juste car moins contradictoire et pour réaffirmer que le malheur n'est pas héréditaire et que décréter abusivement la responsabilité collective est un péché contre l'esprit et même, ajoutait Albert Camus, un concept totalitaire.

Ce travail, je ne vais pas le détailler ; je me contente de souligner l'ampleur et la qualité de sa quête d'archives écrites et orales, de son croisement critique des témoignages, de sa particulière connaissance de tout ce qui concerne Louis Joxe, ministre et chef de la délégation française. Je souligne aussi qu'elle ne

s'est pas laissée entraîner à faire le plat récit d'une longue négociation dont pourtant elle connaît le détail à peu près heure par heure. Non, elle a su garder le cap en s'acharnant à éclairer les deux questions-clé. La première : comment les protagonistes, de Gaulle d'une part, le FLN et le GPRA de l'autre, en sont-ils venus à admettre la nécessité non seulement d'un cessez-le-feu mais d'un ensemble d'accords signé le 18 mars ? La deuxième : comment la négociation lancée le 20 mai 1961 a-t-elle été menée jusqu'au 18 mars de l'année suivante et pourquoi ces accords signés, si positivement et si massivement salués par référendum, ont-ils été si mal ou si peu appliqués et aussitôt si mal interprétés, pourquoi ont-ils débouché sur tant de drames et tant de désenchantement, jusqu'à rendre impossible aujourd'hui toute normalisation réparatrice des relations entre les deux États ?

Bien entendu, certains diront qu'étudier si attentivement une « capitulation sans défaite » ou une « construction néocolonialiste » est bien inutile puisque, de toute façon, l'échec de cette paix « rêvée » ou « violée » a été patent. Chantal Morelle n'en croit rien par ce qu'elle ne croit pas, elle, à l'histoire téléologique ou idéologique. Cet ouvrage a été récompensé le 10 novembre 2012 par le Prix du livre d'histoire de Verdun.

Jean-Pierre Rioux

Les lecteurs d'*Inflexions* connaissent la signature de Patrick Clervoy, contributeur régulier à la revue et par ailleurs membre du comité de rédaction. Professeur titulaire de la chaire de psychiatrie et de psychologie clinique appliquée aux armées à l'école du Val-de-Grâce et chef du service de psychiatrie de l'hôpital d'instruction des armées Sainte-Anne à Toulon, il publie aux éditions Steinkis le témoignage de sa récente expérience de quatre mois sur le théâtre d'opérations afghan. Sous le titre *Dix semaines à Kaboul*, il nous livre au quotidien ses « chroniques d'un médecin militaire » au sein de l'hôpital médico-chirurgical (HMC) installé par la coalition sur l'aéroport international de Kaboul, vaste complexe à l'américaine où se côtoient quatre mille militaires, hommes et femmes, de toutes les nationalités engagées sur le théâtre. L'auteur ne s'attarde pas à en décrire le fonctionnement. D'emblée, il nous fait vivre l'intensité dramatique des interventions en continu des équipes médicales. Autour des soldats blessés par un engin explosif ou des membres de l'équipage d'un véhicule frappé par un tir, le plus souvent polytraumatisés, ou bien encore des civils de tous âges victimes collatérales du conflit, tous acheminés dans l'urgence, le récit, précis, laconique, nous donne à connaître le professionnalisme des acteurs, leur engagement collectif méthodique, ordonné, opiniâtre, dans une lutte pour la vie, pour cette vie-là. La vie de ce soldat, de cet homme, de cette femme, de cet enfant, chacun saisi dans son humanité.

Mais, dira-t-on, tout cela a été maintes fois décrit. C'est l'univers de la médecine urgentiste ou de catastrophe. Sans aucun doute, il y a analogie. Mais la singularité des scènes ici relatées réside en ceci qu'elles sont des situations de guerre, autrement dit qu'elles résultent largement de la malignité de l'homme. À cet égard, le théâtre afghan est fécond : duplicité des agresseurs, attentats suicides, enfants boucliers, quand ils n'actionnent pas eux-mêmes le piège, véhicules sanitaires comme cibles préférentielles... et voilà ces corps pantelants, ces chairs déchiquetées, carbonisées. La guerre est le lieu de tous les paradoxes. La barbarie, l'ignominie et l'insoutenable y côtoient ce qu'il peut y avoir de plus sublime en l'homme ; face à l'adversité, à la souffrance et à la mort, la personne y révèle des trésors cachés, les équipes s'y soudent dans une solidarité sans égale qui devient fraternité. L'hôpital de campagne, et plus généralement le lieu d'exercice de la médecine militaire, avec ses acteurs

**Dix
semaines
à Kaboul**
Patrick Clervoy
Steinkis, 2012



– secouristes, pilotes d'hélicoptère, infirmiers, infirmières, médecins, chirurgiens et victimes elles-mêmes – concentre tous ces paradoxes, du plus insoutenable au plus sublime. Voilà ce que nous donne à connaître le récit du docteur Clervoy.

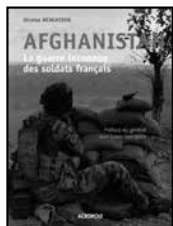
Loin de tout effet de style, sans emphase, c'est un hymne au service de santé des armées. Ceux qui ont vécu ces situations-là y retrouveront les sentiments de reconnaissance et d'admiration que peuvent susciter ces hommes et ces femmes, ultimes recours d'humanité à l'heure de l'effroi, de l'horreur et de la désespérance. Appliqué au théâtre afghan, ce récit n'esquive pas les questions : » Pourquoi ? » « Quel sens cela peut-il avoir ? » L'auteur a été formé à l'école de santé navale de Bordeaux, aujourd'hui regroupée à Lyon au sein de l'école de santé des armées. Il est de ceux qui se destinaient aux troupes de marine. Il en a été. Autrement dit, sa vocation de médecin militaire s'enrichissait d'un imaginaire nourri par ce que l'on appelait jadis la « mission civilisatrice » de la France, qu'il est aujourd'hui de bon ton de disqualifier. Avant même que l'on ait inventé les *French Doctors*, il s'agissait de porter assistance aux populations démunies, de prodiguer à des frères en humanité, en des contrées exotiques ravagées par la famine, la guerre et les épidémies, les soins sans lesquels la mort exerçait ses ravages. En Afghanistan, à travers le récit du docteur Clervoy, on voit bien que la vocation demeure. Mais elle est soumise à rude épreuve. Car ceux-là mêmes à qui l'on veut porter assistance tiennent l'intrus à distance. Pire, ils le traitent en ennemi, avec de la duplicité la plus brutale. La question est sous-jacente : « Comment en est-on arrivé là ? » Et la situation s'aggrave des mesures destinées à y faire face : ici pas d'immersion dans les populations, d'empathie recherchée, dans la grande tradition française, mais un enfermement à l'américaine sur des îlots d'Occident comme bases d'intervention en terre hostile. Dès lors est posé le sens de l'action. Tout ce capital de talents, d'énergie, de dévouement face à l'horreur et à la mort, pourquoi ? Et, comme toujours dans l'action militaire, faute de réponse directe assurée, le refuge s'appelle fraternité. Celle qui unit les troupes au contact, celle dont les camarades font preuve vis-à-vis du malchanceux, celle manifestée par les secours au risque de leur vie, celle, enfin, qui anime les équipes médicales dans leur course contre la mort. La fraternité aussi, qu'envers et contre tout on va prodiguer aux autochtones, hommes, femmes, enfants, accueillis en dernière extrémité dans l'enceinte de l'hôpital, plus que jamais frères en humanité.

Ce livre ne donne pas de leçons. Il fait pénétrer au cœur de l'action. Il en révèle la complexité. Il suscite des questions. Au-delà, il témoigne d'un idéal, pérenne en dépit de tout : celui du médecin militaire, expert en humanité, là où sévit l'inhumain.

Jean-René Bachelet

Afghanistan La guerre inconnue des soldats français

Nicolas
Mingasson
Acropole, 2012



Nicolas Mingasson, reporter photographe, a suivi durant près d'un an la vie d'un groupe de combattants du 21^e RIMA expédié en Afghanistan dans la région de la Kapisa, de la préparation du séjour au retour dans les foyers (au cours de ce séjour, il a accompagné le chef de ce groupe, le caporal-chef Christophe Tran Van Can dans la rédaction quotidienne d'un carnet de route qui a été publié chez Plon en 2011 sous le titre *Journal d'un soldat français en Afghanistan*). Ce qui s'est révélé à lui et ce qu'il nous révèle dans son livre, qui se lit comme un roman, c'est le quotidien extraordinaire de combattants qui ne sont que des « garçons ordinaires ». La force de son ouvrage réside dans des prises de vue et dans un récit qui s'accordent pour donner à voir et à lire l'intimité d'un groupe de voltigeurs se préparant à la guerre, la vivant, en revenant avec tout ce que ce retour comporte d'incompréhensions,

de « mots qui ne viennent pas » ! « Pas facile de passer du FAMAS au caddie en quelques jours. » Et à quoi servent donc « ces kilomètres de rayons de lessives, de crèmes chocolatées » quand, là-bas, des copains risquent leur peau quotidiennement ?

Nicolas Mingasson nous fait vivre des atmosphères : l'entraînement intensif avant le départ en Afghanistan, l'arrivée sur la base de Bagram, la vie dans la base avancée de Tagab, la pénétration de la « zone verte », « un rideau tiré sur un autre monde », une végétation dense, opaque, qui ombrage et masque un labyrinthe « de ruelles étroites, de murets et de murs infranchissables, de vergers quasi impénétrables ». Elle borde des axes stratégiques ; les insurgés la tiennent, y possèdent leurs refuges et menacent constamment la sécurité de ces axes. Leur ouverture périodique nécessite de pénétrer l'opacité de cette zone. Les photographies de Nicolas Mingasson jouant de clairs-obscur, d'ombres et de lumières renforcent son texte pour rendre compte de la progression des marsouins, lente, oppressante. « Sous une chaleur écrasante », avançant lourdement sous la charge des équipements, des munitions, du gilet pare-balles, ils passent de l'obscurité sécurisante d'une ruelle à l'aveuglante clarté d'un carrefour où la mort peut être embusquée. À chaque croisement de rues, la clarté est aveuglante... Comme un signe de menace mortelle pour le voltigeur de tête qui va devoir s'y engager !

À cette opacité du terrain se conjugue celle de la population. On est loin d'une « conquête des cœurs et des esprits » ! Nicolas Mingasson met le doigt sur le fossé qui existe entre les situations que vivent les soldats français et les prescriptions précautionneuses de règles d'engagement. Tout est flou, tout est trouble. « Qui est qui, qui fait quoi ? » Les marsouins croisent du regard des visages impénétrables : est-ce un simple paysan, un insurgé, un informateur ? Au bout de quelques semaines de séjour, à leurs yeux, les civils qu'ils croisent, « gamins ou vieux, hommes ou femmes, tous sont suspects. De cacher une arme ou une ceinture d'explosifs, de renseigner les insurgés... Alors les hommes n'ont pas d'états d'âme quand il s'agit d'empêcher un civil de rejoindre son village, de fouiller le même homme pour la quatrième fois, de garder un gamin au milieu du groupe pour qu'il ne sorte pas du dispositif » et, d'une façon ou d'une autre, n'alerte les insurgés. « Il y a des risques qu'on ne peut pas prendre » lui déclare Christophe, le chef du groupe que suit Nicolas Mingasson. Et, comme pour souligner le propos, l'auteur enchaîne sur l'incident que lui rapporte l'un des membres du groupe. « Un gamin a débouché au bout d'une ruelle à moins de cinquante mètres de moi. Ça a été très vite. À peine le temps de comprendre qu'il était armé d'une kalach' que ce petit con nous balançait une rafale ! Un gamin ! Il avait quatorze ans, pas plus. »

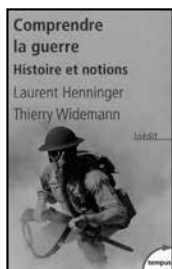
Cet ouvrage constitue un bel hommage, un salut respectueux aux cinquante mille soldats français qui ont vécu cette guerre lointaine. Comme le note Nicolas Mingasson, ces combattants qui « rêvent de drapeaux français agités à leur retour » éprouvent le sentiment profond de ne pas être connus et reconnus. Alors, en parcourant ces pages qui les racontent, on s'interroge. Pourquoi aujourd'hui tant de colloques, d'écrits et de paroles abstraites sur la guerre, sur cette guerre, sur ce qu'il faut faire, ne pas faire, sur ce qu'il aurait fallu faire, sur les valeurs militaires, sur celles de nos unités ? Et pourquoi ce silence sur les réalités parfois dérangeantes que vivent nos soldats dans la guerre, pour quoi ce mutisme sur leur quotidien, sur ce qui se passe en pratique et non en théorie, sur leurs peurs et sur leur courage ordinaire ? Nicolas Mingasson a délibérément éprouvé le désir de rompre ce silence. Puisse ce livre attachant faire écho et faire école.

André Thiéblemont

Comprendre la guerre Histoire et notions

Laurent Henninger et Thierry Widemann

Paris, Perrin, «Tempus», 2012



En réunissant en un volume les articles qu'ils publient depuis des années, presque à tour de rôle chaque mois, dans *Armées d'aujourd'hui*, Laurent Henninger et Thierry Widemann rendent un véritable service à tous les amateurs d'histoire militaire et de réflexion stratégique. La concision et la précision sont les deux premières qualités de ce volume, véritable exercice de synthèse extrêmement difficile.

Le corps du texte est précédé par une brève introduction sous double signature et les deux auteurs y précisent modestement l'objectif poursuivi : « Ce livre souhaite offrir à un large public quelques outils permettant de comprendre les rivalités et les menaces qui traversent un monde instable, et de trouver les mots pour les décrire. » C'est, de ce point de vue, une véritable réussite. L'ouvrage rassemble ensuite quelque cinquante fiches thématiques, organisées en trois grandes parties : « La guerre et l'État », qui aborde les questions générales, de principe et de stratégie ; « L'art de la guerre », qui permet globalement de passer de la stratégie à la tactique et aux règles d'emploi des forces armées dans les situations les plus diverses ; « Les hommes et les armes », où sont traitées des notions plus culturelles ou technologiques. Pour chaque article, afin d'appuyer leur démonstration, les auteurs font régulièrement référence aux événements militaires qui se sont succédé depuis la haute Antiquité, parcourent allègrement l'époque moderne et les guerres de l'Empire, mais n'oublent jamais d'évoquer les aspects les plus récents ou actuels de la question. En fil rouge, la notion (ou l'idée) de « système de guerre » apparaît régulièrement.

À tous les points de vue, ce petit volume est dès à présent absolument indispensable, qu'il soit utilisé comme un outil de travail pour un « rappel » immédiat par les uns, déjà avancés dans l'étude des questions militaires, ou comme une référence « de base » pour les autres (étudiants en particulier), qui commencent à s'intéresser à ces questions. Voilà huit euros très judicieusement employés.

RP

La Bataille d'Occident

Éric Vuillard
Arles, Actes Sud, 2012



La Première Guerre mondiale racontée comme un moment où « l'industrie et la chair allaient donner une fantastique leçon de gaspillage ». « Le gril est prêt, la truelle racle le mur, on va pouvoir rompre la chair comme le pain » (extraits des prémices et de la quatrième de couverture). C'est la mode : la guerre racontée par les uns, déjà avancés dans la lorgnette, les grands et les petits personnages présentés dans la trivialité uniforme de leur vie de tous les jours, mastiquant la bouche pleine ou fouillant le contenu de leur nez... Frédéric Mitterrand a raconté l'histoire du cinéma à travers le destin des stars, leurs secrets d'alcôve et leurs tragédies de cœur. Stéphane Bern a raconté l'Europe du XX^e siècle avec la saga des familles royales faite de passions jalouses et d'ambitions avortées. Éric Vuillard, lui, raconte la Grande Guerre comme une succession de petites choses sans valeurs décisives par elles-mêmes, mais concourant toutes à l'aveuglement dans lequel chacun se jeta pour un bain de sang collectif.

L'auteur est partisan de la théorie du chaos. Le battement d'aile d'un papillon peut-il provoquer une tornade à l'autre bout du monde ? Il nous fait le récit de la Première Guerre mondiale à travers une série de portraits et de faits isolés. On commence par la figure d'un triste aristocrate prussien, maréchal aigri qui passe sa vie à rêver d'une grande offensive. On croirait Don Quichotte. Puis Éric Vuillard nous montre un gamin famélique et mal rasé, la tête pleine d'idées révolutionnaires, régicide, tirer une balle, la première du conflit, à l'origine du cataclysme. Puis il détaille jusqu'à l'écœurement le trajet d'une autre balle, celle-là dans la tête de Jaurès. C'est du Rabelais. Puis il nous fait entendre comment en quelques jours les cadences des usines d'armement s'accéléraient. Il parle des vingt-sept mille morts de la seule journée du 22 août 1914

comme d'un exploit digne de figurer dans le *Guinness World Records*... Puis on lit (p. 111) : « En un an, chaque femme de France va tripoter neuf cent mille obus. » Et on arrête la lecture à cette phrase. La phrase de trop. On pose le livre. Pourquoi poursuivre ?

La psychanalyse a déjà donné beaucoup de clefs pour décoder cette époque. Ce que propose Éric Vuillard est un mélange de Freud et de Frédéric Dard. C'est bien écrit. Le style est vif et enlevé. C'est bien documenté, plein d'une foule de détails méconnus de cette guerre mille fois racontée. Mais on n'a pas le goût d'aller plus loin. C'est comme manger de la cendre à grandes cuillérées. On n'est pas obligé d'en lire d'avantage.

Patrick Clervoy

Ce volumineux ouvrage de près de cinq cents pages est un ouvrage collectif qui, en quatre grandes parties (« Armer », « Produire », « Innover », « Gérer »), rassemble les articles, illustrés de nombreux tableaux et graphiques, de spécialistes français et étrangers du « complexe militaro-industriel » et des questions liées à la guerre industrielle. D'une très grande richesse sur ce plan, il est plutôt destiné à un public déjà connaisseur, qui appréciera les communications relatives à d'autres belligérants (Allemagne, Italie, Russie-Union soviétique, mais aussi Japon) et qui saura ponctuellement corriger quelques erreurs (minimes) dans le domaine strictement militaire. Un volume de référence qui confirme que la prise en compte de toutes les conditions (financières, industrielles, techniques, économiques, scientifiques) qui entourent le processus de prise de décision politico-militaire est absolument indispensable si l'on veut comprendre les grandes opérations dans leur globalité.

PTE

Dominique Barthélemy livre, ici, une version augmentée – enrichie de ses récents travaux sur les Sarrasins en particulier – et refondue de l'ouvrage publié sous le même titre en 2007 aux éditions Fayard. Son propos est organisé en six chapitres : « La vertu germanique », « Les vassaux dans le monde carolingien », « Une féodalité sans barbarie », « La mutation chevaleresque », « Croisade et chevalerie » puis, enfin, « Autour des princes du XII^e siècle ». L'approche chronologique du phénomène prévaut, mais seule « la mutation chevaleresque » est explicitement définie dans le temps : 1050-1130. La précision trouve son explication dans les premières lignes de l'« argument », quand il signale que « la chevalerie classique [...] s'est épanouie en France autour de l'an 1100 » (p. 9). Dominique Barthélemy voit derrière le mot « chevalerie » des hommes rompus à l'art de la guerre, spécialistes des techniques propres au combat à cheval et, surtout, respectueux d'un code de comportements marqué par la recherche de l'exploit, l'exaltation de la loyauté et la régulation de la violence. Déceler dans les pratiques germaniques décrites, entre autres, par Tacite à la fin du I^{er} siècle, les prémices de « la civilisation des mœurs » est la part la plus originale de l'« essai ». L'importance des temps carolingiens est soulignée. L'insistance sur les vassaux permet de donner toute sa force à la formule « mutation chevaleresque » et, surtout, au terme de « mutation ». Ce dernier, longtemps associé à l'affirmation des guerriers et à la montée de l'« anarchie féodale » autour de l'An Mil que l'auteur a vigoureusement dénoncées, vise ici la période 1050-1130 durant laquelle la chevalerie « s'épanouit » et acquiert, avec l'adoubement, les tournois et le développement de la littérature de cour, ses traits « classiques ».

Retenu en 2007, le terme « essai » définit encore le propos (p. 9). Le ton est aussi alerte, le goût des formules percutantes toujours sensible, mais les

Deux guerres totales 1914-1918 / 1939-1945 La mobilisation de la nation

Dominique Barjot (dir.)
Paris, Economica, 2012



La Chevalerie De la Germanie antique à la France du XII^e siècle

Dominique Barthélemy
Paris, Perrin, « Tempus », 2012



objectifs visés sont nuancés. En effet, l'auteur n'entend plus « partir en quête des racines franques et plus encore féodales de la chevalerie classique », mais « réexaminer la filiation germanique de la chevalerie classique, en entendant sous ce terme, repris du XIX^e siècle, non une race mais un type d'organisation sociale, aristocratique et marquée par l'honneur guerrier » (p. 11). S'il prévient ainsi toute accusation de nationalisme, il conserve néanmoins le même parti qu'en 2007 : une focalisation sur les usages « barbares », la matière de France et celle de Bretagne, pour ne faire qu'un « détour par Thèbes et Troie » (p. 457) sans évoquer la figure d'Alexandre. Il associe encore immédiatement chevalerie et aristocratie, un idéal à une élite sociale, au risque de considérer surtout la dernière et de décrire la « mutation chevaleresque » de l'an 1100 sans l'expliquer réellement.

Le discours est hardi et suggestif, mais l'analyse aurait cependant profité d'une meilleure prise en compte du projet de réforme mené par les « grégoriens ». Le dégager du cadre restreint des années 1049-1119 et ne pas le réduire à une volonté de contrôle de la violence permettraient, en effet, de montrer comment les descendants des vassaux carolingiens sont devenus les fiers chevaliers du XII^e siècle, de comprendre donc la réorganisation de la société après 888 en cherchant à saisir les rapports de force, faits de tensions et de collaborations entre les élites, laïques ou non, aux temps féodaux. La « mutation chevaleresque » de l'an 1100 est indissociable de la mise en ordre(s) de la société entreprise par les réformateurs. Elle pourrait même en être un des fruits. Distingués des clercs par le mariage, les hommes de guerre se démarquent des autres laïcs par l'adoubement, la maîtrise des armes et une culture « chevaleresque ». La « chevalerie » leur offre la satisfaction de leurs aspirations sociales voire spirituelles. Elle contribue à les positionner socialement, mais aussi à les situer par rapport aux autres membres du corps social, le roi en particulier. La place qui leur revient et, le cas échéant, les honore prend, en effet, son sens et sa valeur au sein d'une organisation plus vaste, née, en l'occurrence, du mouvement d'ordonnement de la société initié par les réformateurs.

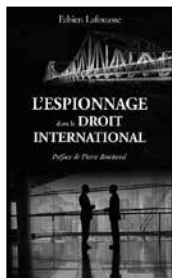
Esther Dehoux

L'Espionnage dans le droit international

Fabien

Lafouasse

Paris, Nouveau Monde éditions, 2012



« On fait dans l'illégal. Mais l'illégal jusqu'à quel point ? » L'auteur du livre, juriste de formation, choisit de commencer par citer un romancier, John Le Carré, qui résume ainsi, en quelques mots, la thèse du livre. Droit et espionnage ne faisant naturellement pas très bon ménage, l'essentiel résidera toujours *in fine* dans l'appréciation de ce « jusqu'à quel point ? », sans pour autant que les réponses à cette question puissent être autrement que partielles, provisoires, en demi-teinte, interprétables, négociables... C'est dire ! La relation entre « droit international » et « espionnage », des mots antinomiques, ne peut donc s'imaginer qu'*a minima* complexe, profondément ambiguë, quand elle n'est pas tout simplement impossible. Ce métier n'est-il pas en effet, selon Pierre Brochand, ancien directeur de la DGSE qui préface cet ouvrage, le « comble de l'obscurité régaliennne » ?

Fabien Lafouasse, docteur en droit et breveté de l'École de guerre, réalise donc avec cet ouvrage un véritable tour de force en parvenant, avec beaucoup de finesse, à déjouer les jeux de miroirs pour décrire le subtil (dés)équilibre qui finit par s'établir entre raison d'État et solidarité internationale. La démonstration n'est pas d'ailleurs sans évoquer un célèbre chapitre de *Paix et guerre entre les nations*. Dans « Entre loi et politique », Raymond Aron conclut à la prédominance de la seconde dimension sur la première : le politique a le dernier mot et les règles ne sont là que pour mieux mettre en lumière les marges de

manœuvre encore disponibles... Le compromis politique offre en effet toutes les solutions : de la disqualification juridique de l'acte qui « sauve » l'agent à l'abandon pur et simple par l'État qui « niera avoir eu connaissance de... », en passant par la gestion d'intérêts bien compris qu'illustrent les fameux trocs de « diplomates ».

La démonstration est très détaillée, bien argumentée et particulièrement exhaustive. La première partie de l'ouvrage revient sur la genèse du droit élaboré par les États à partir de la seconde moitié du XIX^e siècle pour régler la question, immémoriale, du recours aux espions en période de conflit armé. L'auteur s'intéresse ensuite au sort réservé par le droit international à la pratique de l'espionnage en temps de paix pour conclure au silence absolu des traités, les États ayant toujours refusé de se lier juridiquement sur la question. Lorsque l'acte d'espionnage s'effectue à partir des espaces internationaux, la tolérance semble être de mise (deuxième partie) ; en revanche, en cas de violation flagrante de l'intégrité territoriale d'un État, acte d'espionnage par excellence, la responsabilité internationale de l'État espionnant peut être formellement engagée (troisième et quatrième parties). Enfin, l'étude se conclut sur une analyse des différents degrés de protection dont bénéficie un agent selon qu'il agit sous couverture diplomatique ou en tant que fonctionnaire d'une organisation internationale (cinquième partie).

Au bilan, sur la forme, un ouvrage probablement unique en la matière, autant par la nature du sujet traité que par l'étendue du spectre d'analyse, mais un texte aux développements juridiques parfois difficiles à suivre. Derrière le livre, le lecteur attentif ne manquera pas de reconnaître le travail universitaire aux démonstrations élaborées et fourmillant d'extraits de textes juridiques. Le passionné y trouvera largement son compte ; le néophyte sera sans doute plus désorienté. Sur le fond, l'espionnage est l'expression d'une véritable « schizophrénie juridique » en ce qu'il repose sur un paradoxe : l'État interdit aux autres ce qu'il s'autorise. « S'autorise », car à défaut de législation, sa pratique est tolérée en droit international, donc largement courante. « Interdit », car l'espion arrêté est soumis au droit interne de l'État espionné et, à ce titre, passible de lourdes sanctions. Cette dissymétrie témoigne du monde hybride dans lequel nous vivons ; nous restons tiraillés entre logique de solidarité et logique de puissance, entre rêve d'une gouvernance mondiale pleinement efficace et réalité hobbesienne de Léviathans froids rivalisant de cynisme et d'hypocrisie.

Hervé Pierre

Ce livre constitue un témoignage de première main sur le quotidien du commandant d'une force internationale plongé dans une crise paroxysmique. Il est d'abord le récit, extrêmement détaillé, des événements qui s'enchaînent au sud du Liban à l'été 2006 et permet de suivre le général Pellegrini dans ses rapports avec les parties au conflit, le siège de l'ONU mais aussi les principaux gouvernements « pourvoyeurs » de contingents. Il donne de nombreuses précisions sur le détail des opérations sur le terrain et les manœuvres d'influence ou d'intoxication auxquelles se livrent les différents protagonistes. En conclusion, l'auteur tire un certain nombre d'enseignements de cette expérience, en particulier dans le domaine de la compréhension du mandat international et en ce qui concerne l'établissement des règles d'engagement. Un livre qui doit impérativement être lu et médité par quiconque s'intéresse aux opérations de type ONU et par ceux qui travaillent sur ce Proche-Orient si compliqué.

PTE

**Un été
de feu
au Liban
2006, les
coulisses
d'un conflit
annoncé**

**Général
(2S) Alain
Pellegrini**
Paris, Economica,
2012



Les Services secrets en Indochine

Jean-Marc Le Page

Paris, Nouveau Monde éditions, 2012



Le livre de Jean-Marc Le Page lève le voile sur un aspect peu connu de la guerre d'Indochine. Certes, la dimension « renseignement » n'est pas totalement absente d'autres écrits sur ce conflit, mais elle est généralement invoquée en incidente, bien souvent pour souligner ses limites et, donc, plus ou moins explicitement, sa part de responsabilité dans la défaite finale. « L'archipel du renseignement » indochinois fait ici, pour la première fois, l'objet d'une étude extrêmement détaillée. Trop détaillée d'ailleurs, pourrait peut-être estimer le néophyte tant la généalogie des services est parfois difficile à suivre au fil des quatre cent cinquante pages. C'est que, contrairement à ce que le mot « secret » du titre volontairement accrocheur semble annoncer, Jean-Marc Le Page ne se limite nullement à l'histoire du SDECE, mais s'intéresse bien à celle de l'ensemble des « services de renseignement pendant la guerre d'Indochine de 1945 à 1954 », titre de la thèse qu'il a soutenue à l'Institut d'études politiques de Paris en mai 2010.

Les services de renseignement en Indochine ne seraient pas directement responsables de la défaite. En dépit du manque récurrent de moyens, d'imperfections dans l'organisation et d'inévitables tensions internes, la lutte entre le SDECE et les autorités militaires d'Indochine étant une constante du conflit, l'auteur conclut à la qualité globale de l'appareil de renseignement. À l'appui de cette affirmation, il consacre notamment un chapitre au désastre de la RC4 où, en octobre 1950, l'armée française subit un revers majeur face à un adversaire très inférieur en nombre. L'historien démontre que les services ont bien fait leur travail – les interceptions techniques étaient claires et recoupées par du renseignement d'origine humaine –, mais qu'ils ne sont pas parvenus à convaincre le « client ». Cette défaite emblématique ne procèderait donc pas d'un manque de renseignements mais d'une conjonction de facteurs – routine, ignorance, sous-estimation de l'adversaire – dont la responsabilité est à imputer au commandement. Certes la RC4 provoque une prise de conscience quant à la nécessité de développer l'outil qui, de fait, atteint sa plénitude de fonctionnement après 1951 grâce aux actions successives des généraux de Lattre, Salan et Navarre. L'auteur regrette néanmoins que, faute d'une véritable culture du renseignement, le haut-commandement se soit le plus souvent passé d'un moyen qui fonctionnait pourtant globalement bien. Au passage, Jean-Marc Le Page réhabilite la figure du général Navarre, selon lui incompris parce que n'appartenant pas au sérail des baroudeurs et, injustement désigné comme le bouc émissaire de la défaite. Il le décrit au contraire comme un homme courageux, ayant tenté d'insuffler une véritable « mystique du renseignement ».

Deuxième aspect extrêmement passionnant et tout à fait novateur, l'auteur consacre deux chapitres à décrire le quotidien de l'officier de renseignement en Indochine : recrutement, contrôle et formation des sources ; méthodes de travail pour assurer la liaison et récupérer le renseignement ; constitution d'équipes de recherches ; procédés de contre-espionnage et d'intoxication des services adverses. La description des petites et grandes magouilles élaborées pour trouver les fonds nécessaires aux actions de manipulation n'est pas sans une certaine saveur : « affaire de l'opium », trafic de piastres, sous-traitance de maisons de jeu, fonds provenant de la prostitution... Au bilan, et de façon somme toute moins anecdotique, il décrit surtout un travail de fourmi, un travail de l'ombre, un travail ingrat loin des traditionnelles images d'Épinal. L'analyse méticuleuse de nombreuses archives lui permet en outre de tenter le portrait-robot de la source type : notable, catholique, agissant par vengeance ou par besoin d'argent. Enfin, s'il n'évite pas la délicate question du recours à la torture, il met en lumière la position extrêmement claire du haut-commandement sur le sujet et conclut à une réprobation quasi générale du recours à ces méthodes jugées barbares et contreproductives. Le chapitre suivant, consacré

au renseignement vu du côté Vietminh, donne, par effet de contraste, encore plus de relief à la description microsociologique du quotidien de l'agent. Il met par ailleurs en lumière l'asymétrie profonde entre, d'un côté, une capacité de renseignement très pointue, techniquement élaborée mais foncièrement inadaptée à la guerre révolutionnaire et, de l'autre, un dispositif aux moyens rudimentaires mais faisant du peuple le rempart contre l'adversaire, de chaque habitant un agent de renseignement en puissance.

Au bilan, sur la forme, l'articulation de l'ouvrage est un peu déroutante : le fil conducteur est globalement chronologique (du « retour » à la « vietnamisation du renseignement »), mais certains chapitres sont clairement thématiques (SDECE ou moyens air et Marine), voire chrono-thématiques (action avec les alliés). Le passage du macro (le renseignement du niveau politico-stratégique) au micro (le quotidien de l'agent) peut également étonner, mais le procédé n'est pas déplaisant, qui permet d'entrecouper les longs développements argumentés, typiques du travail universitaire, d'exemples concrets à l'humanité criante. Sur le fond, l'ouvrage conclut à la qualité des services de renseignement qui, s'ils n'ont pas su trouver une solution au problème spécifiquement créé par la guerre révolutionnaire, ont répondu aux attentes du commandement.

Le livre permet d'enrichir la connaissance que nous avons de la guerre d'Indochine. On peut souhaiter, avec l'auteur, qui constate que de nombreuses mesures élaborées en Indochine trouvent ensuite application et développement en Afrique du Nord, qu'un travail de la même nature soit conduit sur les services de renseignement en Algérie entre 1954 et 1962.

Hervé Pierre

Préfacé par Roger Bambuck, qui parle d'un « ouvrage foisonnant », ce livre traite d'abord chronologiquement de l'évolution des pratiques sportives au fur et à mesure que la guerre se prolonge, avec cette particularité d'évoquer parallèlement l'évolution de la situation militaire, les réactions des poilus, la place et le rôle du sport parmi les soldats. On relève par exemple le chapitre consacré au Poilu's Park, lieu de repos pour les soldats installé en mai 1915 à Commercy avec l'appui du commandant du 8^e CA ; le rôle des Britanniques dans la diffusion de la pratique des sports collectifs ; celui des Américains à partir de 1918. Au-delà de l'armistice, il revient sur les Jeux interalliés (ou olympiade militaire interalliée) de 1919, la création des premières grandes fédérations nationales et la reprise des compétitions sportives nationales à partir de 1920, où les « anciens combattants » tiennent une place éminente et dont le football est le premier bénéficiaire. Dans une deuxième partie, il s'intéresse davantage à des thématiques particulières : « Les femmes et le sport durant la Grande Guerre » (le premier match de football féminin est daté du 30 septembre 1917), « Le sport au service de la Grande Guerre » (et la plus-value apportée par les activités physiques à la formation militaire, qu'il s'agisse des corps francs, des chasseurs cyclistes ou des lanceurs de grenade), « Le sport, le handicap et la Grande Guerre » (l'activité physique étant conçue comme une méthode valorisante de rééducation et de réinsertion) et, enfin, « Le rôle de l'école de Joinville pendant la Grande Guerre » (héritière de l'École normale militaire de gymnastique de 1852, fermée en août 1914 mais rouverte dès mai 1916 pour répondre aux besoins). La dernière partie se présente comme un « Hommage aux sportifs tués aux combats de 14-18 », présentation faite par discipline (de « athlétisme » à « rugby ») et suivie de la « Liste des quatre cent vingt-quatre champions français répertoriés morts au champ d'honneur ». Une liste à laquelle, généralement, on ne pense pas. À la fois récit historique, étude sociale et galerie de portraits, ce livre est bien construit et riche d'informations originales.

RP

**14-18.
Le sport
dans les
tranchées
Un héritage
inattendu de la
Grande Guerre**

Michel Merkel
Éditions Le
Pas d'Oiseau,
Toulouse, 2012



**Prêcher
la croisade
(XI^e-XIII^e siècle)
Communication
et propagande**

Jean Flori

Paris, Perrin, 2012



Spécialiste reconnu de l'histoire de la chevalerie et des croisades, Jean Flori analyse ici la prédication de la croisade sans omettre, dans une étude qui « repose presque totalement sur une documentation ecclésiastique elle-même très dépendante des directives pontificales » (p. 389), les « thèmes mobilisateurs des entreprises populaires [...] marginalisées, occultées voire niées par l'Église, et souvent aussi par les historiens » (p. 63). Le sous-titre « Communication et propagande » révèle immédiatement les deux aspects de l'enquête : l'attention portée au discours, aux hommes qui l'exposent, aux procédés retenus pour en améliorer la réception, et la prise en compte de l'idéologie qui le sous-tend.

En quinze chapitres qui lui permettent d'aborder successivement les différentes croisades organisées entre 1095 et 1270, l'auteur rappelle les « fondements idéologiques de la guerre sainte », relève les arguments avancés pour encourager sinon le départ pour la Terre sainte, du moins la prise de croix, et décrit les méthodes adoptées et les moyens requis pour accroître l'efficacité du discours. L'exposé, clair et structuré, accorde une place essentielle à ceux qui prêchèrent la croisade, d'Urbain II, Pierre l'Ermite ou saint Bernard à Jean d'Abbeville, Jacques de Vitry, Eudes de Châteauroux ou encore Humbert de Romans, sans négliger les princes sensibles au sort de Jérusalem tels Louis VII, Frédéric II ou Louis IX, et les plus humbles, enfants et pasteurs, qui partirent pour la Terre sainte. Jean Flori analyse les propos de ces hommes, et ceux qui, critiques ou non, font état de leurs actions et de leurs motivations ou permettent de les saisir. Il dégage, autant que faire se peut, les principaux axes de chaque discours, en veillant à les replacer dans leur contexte politique, social, spirituel et, le cas échéant, militaire, et à fournir au lecteur de larges citations voire des traductions renouvelées de certains textes. Attentif aux paroles et aux mots, il ne néglige pas le charisme du prédicateur, ni les manifestations du surnaturel qui contribuent à authentifier et à conforter le message, évoquant encore, sans s'y attarder cependant, images, éphémères ou non, et tableaux vivants qui accompagnent le sermon.

Soucieux de connaître les raisons avancées pour inviter le fidèle, guerrier ou non, à prendre la croix, Jean Flori cherche aussi à déterminer les motivations du pape. Ce dernier prend l'initiative des expéditions destinées à libérer les Lieux saints, à les préserver de la menace des non-chrétiens ou à lutter contre les ennemis de l'Église, musulmans du Moyen-Orient, d'Espagne ou hérétiques. Il se révèle également attentif à ses prérogatives, qu'il affirme, renforce et étend au cours de la période. Il inscrit ainsi la croisade dans le mouvement plus large de structuration de l'Église et d'affermissement de l'autorité romaine. Il souligne l'importance dans ce processus du pontificat d'Urbain II, mais aussi celle des années durant lesquelles Innocent III occupa le trône de saint Pierre, notant la sensibilité des prélats à l'unité de l'Église, brisée en 1054, et – surtout pour Innocent III et son successeur Honorius III – leur aspiration au *dominium mundi*.

Il pointe également les arguments mis en avant pour encourager la prise de croix : la nécessité de libérer les Lieux saints ou d'en conserver le contrôle afin d'hâter la fin des temps, le devoir de venger Dieu, de lutter pour son honneur, contre ceux qui le rejettent ou maltraitent les siens, l'impératif de la pénitence et de la réforme des mœurs, ou encore la possibilité d'agir, en se croisant, pour son salut. Les valeurs féodales et vassaliques se mêlent aux attentes d'ordre eschatologique et à la volonté d'assurer son avenir éternel et, le cas échéant, celui de ses proches. S'il mène une étude sur trois siècles et peut saisir les inflexions du discours, Jean Flori attire l'attention sur le rôle essentiel de l'indulgence, puis des indulgences accordées à ceux qui se lèvent pour se battre, garanties à ceux qui rachètent leur vœu, promises à ceux qui participent financièrement – prenant donc la croix sans se croiser réellement – comme à ceux qui assistent uniquement à la prédication de la croisade. La quête des

pardons est étroitement liée à l'insistance des prédicateurs sur la repentance, qui conduit au glissement d'une prédication de la croisade à une prédication de la croix, de l'appel au combat armé à l'exhortation au combat spirituel, et au développement de la notion de purgatoire. Elle est, avec l'élargissement du concept de croisade à toutes les guerres initiées par la papauté et, *de facto*, une focalisation moindre sur Jérusalem, une des raisons qui expliquent la réticence croissante au départ pour la lutte armée. Le pouvoir mobilisateur de la Ville sainte n'opère plus. Les options retenues par la papauté qui semble plus soucieuse de collecter des fonds que de libérer Jérusalem suscitent des critiques, mais il est surtout possible d'obtenir des indulgences sans s'exposer aux risques de la guerre, fût-elle sainte et saintissime, ni s'absenter de chez soi pour de longs mois.

L'analyse nous conduit, ainsi, au cœur de l'affirmation du pouvoir pontifical. Elle nous en montre les motivations et les modalités, mais elle nous offre aussi la possibilité de mieux connaître l'homme du Moyen Âge, de saisir ses aspirations, de mesurer ses inquiétudes et d'apprécier son pragmatisme.

Esther Dehoux

Le premier tome de cette somme, publié en 2011, commence par un rapide rappel de la situation depuis la Révolution française et s'ouvre en fait sur un chapitre 2 titré « L'armée et l'environnement politique », indispensable, car, dans ce pays où la politique « c'est la bataille d'Hernani au quotidien, pour les petites choses comme pour les grandes », force est de reconnaître que « l'accouchement républicain sera pénible et prendra du temps ». André Bourachot s'intéresse ensuite à ce qui permet matériellement de constituer une armée (« L'argent, les hommes, les armes »), aux fondements intellectuels de cette armée (« La doctrine, les forces morales, le cran »), puis à l'importante question de la « Fortification permanente et fortification du moment » et, enfin, à l'emploi (« La conduite de la guerre, les plans de guerre, les structures »). Un ultime chapitre (« Les guerres ») évoque rapidement les campagnes coloniales qui se succèdent entre 1871 et 1914 et s'attarde naturellement sur la Grande Guerre elle-même. Au terme de ce parcours, en novembre 1918, la conclusion est sans fard : « L'armée française est victorieuse ou, tout au moins, elle se croit victorieuse... Elle avait gagné la bataille et pouvait penser avoir gagné la guerre. Mais, en 1918, personne ne fera l'analyse froide et lucide qu'elle n'était qu'une partie prenante à la victoire. » L'ensemble de l'ouvrage est ponctué de tableaux, graphiques et citations qui viennent à l'appui du discours de l'auteur.

Le second tome, paru en 2012, couvre lui la période de l'entre-deux-guerres. Il s'ouvre sur une interrogation, ou un doute : « Une partie de la France met son refus de courir aux armes au-dessus de tout, même pour défendre sa propre existence en tant que nation. La seule vraie question est bien celle-là. Pourquoi cette attitude ? Je n'ai pas trouvé dans l'historiographie de réponse satisfaisante. Le pire serait qu'il n'y en ait pas, ce qui dévoilerait les sombres lacunes du sentiment national français, à éclipses et peut-être contingent. » L'ouvrage commence donc par « Les problèmes de la paix » qui surgissent dès l'hiver 1918, puis se développe globalement en trois parties chronologiques : les chapitres 2 et 3 sont relatifs aux années 1918-1925, les 4 et 5 aux années 1924-1936, les quatre derniers aux évolutions, réflexions et décisions des quatre années qui précèdent la Seconde Guerre mondiale. Une quinzaine de pages, de facture classique, sont consacrées à la situation outre-mer et aux campagnes du Maroc (Rif) et de Syrie en 1924-1925. De longues pages traitent des débats des années 1920 sur la défense des frontières, la ligne Maginot, son coût et ses troupes. Dans le chapitre consacré aux unités blindées et divisions mécaniques, on passe

De Sedan à Sedan

André Bourachot
Paris, Bernard Giovanangeli éditeur, 2 vol., 2011 et 2012



rapidement (deux ou trois autres noms cités simplement, Velpry, Doumenc, Keller) du général Estienne en 1921 à de Gaulle en 1933, même si l'auteur reconnaît que si « de Gaulle n'est pas un précurseur, il sera un brillant suiveur ». De même, le bref récit de la drôle de guerre et de la campagne de France de 1940 laisse parfois sur sa faim : Blanchard, au GA 1, est pudiquement qualifié de « peu sûr de lui » ; délicat euphémisme. Par nature, un projet de cette ampleur sur une pagination limitée devait nécessairement conduire à certains raccourcis, mais les deux tomes n'en constituent pas moins une excellente base de travail.

RP

La Guerre robotisée

Didier Danet,
Jean-Paul
Hanon et
Gérard de
Boisboissel
Paris, Economica,
2012

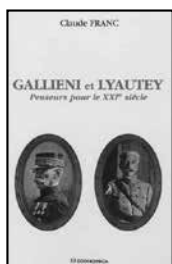


Voici les actes d'un colloque international organisé en novembre 2011 par le pôle Action globale et forces terrestres du Centre de recherche des écoles de Saint-Cyr-Coëtquidan. La vingtaine de communications réunies constitue dès à présent un ouvrage de référence pour trois raisons. Il s'agit tout d'abord d'un sujet relativement neuf, abordé dans sa globalité, par une équipe internationale. Tactique et stratégie, économie et technique, morale et droit, mais peut-être surtout une vraie question politique. Militaires et civils sont ici réunis, pour une « première » aussi complète que réussie. La première partie (« Robots et action globale des forces terrestres ») pose la question de l'intervention actuelle et future des robots dans les conflits, de la préparation des chefs militaires à l'optimisation de leur emploi et des conséquences organiques que cela peut engendrer. La deuxième (« Mutations technologiques et industrielles ») s'intéresse aux coûts relatifs, aux investissements nécessaires et à la problématique de recherche et développement. La troisième (« Questionnements sociopolitiques ») revient sur les obstacles éthiques, moraux et juridiques qui surgissent sans qu'une réflexion préalable, en amont, n'ait réellement permis d'envisager des réponses satisfaisantes. La conclusion enfin (« Réflexions prospectives ») s'attache à préciser ce que pourra être demain la robotisation non seulement du champ de bataille en général mais aussi des unités en tant que telles. Que l'on soit ou non favorable à cette évolution, que l'on appartienne à un camp ou à un autre, les derniers mots de la préface du général Éric Bonnemaison s'imposent tout au long du livre : « Penser cette dimension particulière de la conflictualité contemporaine est donc une impérieuse nécessité pour les forces terrestres qui sont concernées au premier chef. » On ne peut en effet se contenter de refuser la réalité.

RP

Gallieni et Lyautey Penseurs pour le XXI^e siècle

Claude Franc
Paris, Economica,
2012



Voici un petit livre (cent vingt pages) qui constitue une bonne synthèse de ce thème souvent abordé. Les conflits « asymétriques » récents ont en effet favorisé la « redécouverte » de l'action des grands coloniaux de la III^e République, d'où l'intérêt de ce volume.

Le texte de Claude Franc est organisé en deux grandes parties équilibrées qui se font écho : « L'action de Gallieni à Madagascar » et « L'action de Lyautey au Maroc ». Il est solidement appuyé sur de très nombreuses citations et références aux documents, officiels et privés, rédigés par les deux futurs maréchaux de France. Pour Gallieni, l'auteur insiste sur « La conquête », « La pacification » et « Les enseignements » ; pour Lyautey, il traite de « La notion de protectorat », « La méthode » et « La poursuite de la pacification après la Grande Guerre ». Un ultime chapitre s'interroge sur les enseignements, la modernité et les limites de l'œuvre de Lyautey, avant qu'une conclusion mesurée et prudente (Claude Franc évoque « les limites qui s'imposent » dans le recours à ces « leçons », d'autant plus qu'il s'agit à l'époque de conflits relativement périphériques)

ne reconnaisse l'intérêt « de rallier les populations en les incitant à se rallier d'elles-mêmes », un jeu en deux temps. Il rappelle la définition par Lyautey d'une « conquête centripète plutôt que centrifuge » et précise : « C'est dans ce cadre général que s'inscrit le principe de l'emploi minimum de la force, ce qui a le grand mérite d'éviter les pertes collatérales. »

Alors « Penseurs pour le XXI^e siècle » ou non ? Oui, sans hésitation, mais sans jamais oublier de replacer chaque événement dans son contexte particulier et sans y chercher de « recettes » directement applicables. Quelques cartes bien choisies, un index raisonné et une bibliographie de référence complètent ce volume qui permet d'accéder directement à l'essentiel de l'action politico-militaire (réussie) du gouverneur général de Madagascar et du Résident général de France au Maroc. Un ouvrage bien écrit, clair et synthétique.

RP

Le contenu de ce livre va plus loin que ne pourrait le laisser penser le seul titre. En effet, les deux auteurs, partant du constat que « les officiers français entrés en service dans l'entre-deux-guerres ont pu connaître, s'ils ont survécu et s'ils sont restés sous l'uniforme, presque un quart de siècle de guerre continue, de 1939 à 1962 », étudient prioritairement les promotions entrées dans les écoles entre 1923 et 1936. Mais ils n'abordent que très rapidement les périodes de formation et les années qui précèdent immédiatement la Seconde Guerre mondiale. Ils centrent en effet leur étude sur le rôle, la place, l'action de ces officiers à partir de 1939 et, surtout, de 1940. François Cailleteau a rédigé les parties qui correspondent aux officiers de l'armée de terre, Alain Pellan a pris en charge celles qui concernent les officiers de la Marine et de l'armée de l'air.

La longue première partie, rédigée par François Cailleteau, adopte un plan chronologique (« L'avant-guerre », « La campagne de 1939-1940 », « 1940-1942 », « 1943-1945 », « La liquidation de la guerre », « 1945-1954 » et « 1954-1962 ») très détaillé, ce qui permet de faire la part des évolutions et donne au texte une certaine subtilité. Nous retrouvons ces hommes prisonniers après la débâcle, dans l'armée d'armistice, dans l'empire ou dans les Forces françaises libres (FFL), parfois très tôt engagés, parfois longuement hésitants et fidèles à la légalité ou à leurs chefs. Cette partie se termine sur une approche statistique des pertes et des carrières (par exemple, « 40 % des anciens [officiers] FFL sont devenus généraux. 70 % des généraux sont brevetés. Un bon tiers des officiers ayant obtenu au moins sept citations est parvenu aux étoiles », mais aussi « un sur sept de ces officiers est mort pour la France ») et le constat que « cette période amène dans le corps des officiers des novations importantes dans les opinions et les mentalités, novations qui vont peser lourd dans la période suivante ». Cependant, « l'écart entre les accomplissements individuels souvent remarquables et les échecs collectifs est énorme. Ce fut une génération broyée par l'histoire ».

Les deuxième et troisième parties, consacrées à l'armée de l'air (pp. 93-116) et à la Marine (pp. 117-136) ont moins d'ampleur, ne serait-ce que parce que les effectifs concernés sont numériquement moins importants. Dans les deux cas, Alain Pellan adopte un plan presque identique et termine chacune par un chapitre consacré au déroulement des carrières, de 1946 à 1962 pour les aviateurs, de 1948 à 1962 pour les marins. On trouve dans les deux cas de très nombreux chiffres et de précieux renseignements individuels.

Globalement, les auteurs sont assez peu critiques sur les officiers qui firent, parfois jusqu'au bout, le choix de la collaboration avec l'occupant allemand (ils parlent du « sentiment justifié d'avoir fait leur devoir dans des circonstances difficiles ») et il reste, ici, une interrogation à laquelle il n'y a pas répondu : où

Les Officiers français dans l'entre-deux-guerres Une génération dans la tourmente

François Cailleteau et Alain Pellan
Paris, Economica,
« Guerre et guerriers », 2012



était pour l'essentiel placé le curseur, dans l'institution militaire, entre « légalité » et « légitimité ».

Constatant en conclusion qu'il s'agit bien d'une génération sacrifiée, les deux auteurs résument leurs propos et évoquent les jeunes générations actuelles, dont les motivations initiales ne sont pas substantiellement différentes : « Le goût du risque, l'attrait de l'aventure dans les pays lointains et la volonté de défendre la place et le prestige de la France dans le monde. »

RP

SYNTHÈSES DES ARTICLES

ENTRETIEN AVEC ANNE NIVAT « RÉVEILLEZ-VOUS ! »

Grand reporter, reporter de guerre et écrivain, Anne Nivat arpente seule et sans protection les théâtres d'opérations les plus dangereux : Tchétchénie, Irak, Afghanistan. Elle témoigne ici de la guerre, du courage, des journalistes, de leur crédibilité, de la peur, du décalage du monde.

FRANÇOISE HOSTALIER PORTRAITS DE FEMMES AFGHANES

Nafisa est policière, Soraya gynécologue et Azeza députée. Trois femmes qui, en toute connaissance de cause, ont choisi d'assumer des professions qui semblent banales pour des femmes dans la plupart des pays du monde, mais qui peuvent être mortelles dans le leur : l'Afghanistan. Elles ne sont ni inconscientes ni « têtes brûlées », ni des héros ni des victimes, seulement des femmes engagées, peu conscientes d'être à nos yeux des modèles de courage.

MONIQUE CASTILLO LE COURAGE QUI VIENT

Il faut du courage pour surmonter la fracture qui ronge l'intimité individuelle et divise le corps social entre son éthique et sa force, au risque de réduire la vie politique à une opposition désastreuse entre le cynisme (force sans éthique) et le nihilisme (éthique sans force). Aller au-delà de cette opposition ravageuse, renoncer à la sécurité de croire ses actes justifié en raison de son appartenance à un clan, savoir que le point de vue du monde n'existe pas encore et n'est donné à personne appellent un courage à venir comme mobile éthique et culturel.

JEAN-RENÉ BACHELET LA BRAVOURE, VERTU DU PASSÉ ?

La bravoure est l'expression par excellence du courage militaire. Célébrée au cours des siècles, volontiers sur le mode épique, elle est, dans l'armée de terre, au cœur d'un curieux paradoxe. Sa célébration est plus actuelle que jamais ; à cet égard, les cérémonies annuelles marquant le souvenir des combats de Sidi-Brahim pour les chasseurs, de Camerone pour la Légion étrangère et de Bazeilles pour les troupes de marine ne cessent de magnifier cette bravoure reçue en héritage pour en faire une source d'inspiration pour les générations nouvelles. Et pourtant, le mot est presque tombé en désuétude. Comment comprendre ce paradoxe ? La bravoure ne reste-t-elle pas pourtant la vertu cardinale du soldat ?

YANN ANDRUÉTAN MÉTAMORPHOSES

Le courage se métamorphose. Il est protéiforme. Nous admirons beaucoup plus celui d'Hector que celui d'Achille, et plus encore celui de Rosa Parks. Le courage n'est plus le privilège d'un petit nombre. C'est sa première métamorphose : ne plus être la vertu des héros mais une valeur populaire. La seconde est qu'il ne se résume pas à la confrontation à un danger mortel. Il faudrait d'ailleurs réserver à ce cas précis le terme de bravoure. Il y a courage lorsqu'un individu se dresse seul face à l'injustice, l'iniquité ou encore l'absurdité. Un glissement sémantique né avec la Seconde Guerre mondiale qui

a consacré le modèle du résistant. Mais certains ont célébré aussi le courage des mutins de 1917 de façon plus polémique. Néanmoins, quelque chose persiste du courage des anciens. Les oxymores qui le constituent perdurent. Un acte courageux est à la fois absurde, individuel et scandaleux, mais aussi exemplaire, raisonnable et valeureux.

ÉRIC DEROO **EN IMAGES**

AUDREY HÉRISSON **MYTHOLOGIE DU GUERRIER**

Le courage est depuis toujours considéré comme la valeur guerrière par excellence ; il prend chair dans les guerriers des récits mythiques, aussi craints qu'admirés et toujours durs à la souffrance physique. Mais l'incarnation du courage dans l'esprit collectif a subi de curieuses évolutions. De nos jours, si le courage est toujours attribué au héros, la figure de ce dernier a profondément évolué. Le héros n'est plus un « dur » qui fait la guerre ; il est désormais un « doux » dont le courage a été « moralisé » pour désormais revêtir une dimension éthique non violente. Révélateur de la nature humaine, la perception du courage à travers les époques et les civilisations et l'imaginaire auquel il est associé montrent qu'il l'est également de la condition humaine. À l'instar de ces guerriers mythiques, les hommes rêvent de dépasser leur condition humaine, mais le rêve de « désapprendre la peur » ne peut s'accomplir que par l'action et la parole dans lesquels leur courage s'incarne.

HERVÉ PIERRE **LA CONQUÊTE DU COURAGE AU COMBAT**

Éphémère, imprévisible et insaisissable, l'acte de courage au combat serait une saillie erratique de volonté individuelle dans le cours des événements, produit d'une logique collective. Il naît dans des circonstances uniques où la peur extrême face au danger immédiat joue un rôle clef. S'il ne se décrète donc pas plus qu'il ne s'attribue, le courage est néanmoins toujours affaire d'éducation : la compétence, la cohésion et la cohérence sont à acquérir à l'entraînement. Or s'il est une qualité suprême qui semble indispensable parce que résultant des trois autres, c'est bien la confiance : confiance en soi, confiance dans ses camarades, confiance dans le système. En résumé, si le courage s'exprime dans l'instant, les conditions de son expression se forment dans le temps.

THIERRY MARCHAND **COURAGES MILITAIRES**

S'il y a bien une vertu dont le grand public reconnaît sans hésitation que le militaire en est doté, c'est le courage. Le soldat est en effet celui qui s'expose consciemment et volontairement au danger, celui dont la nature même de la fonction sociale lui fait accepter le sacrifice potentiel de sa vie. L'unanimité de ce regard extérieur sur le métier de soldat ne saurait pour autant épuiser le sujet. Donner la parole aux « praticiens » permet de révéler une notion moins uniforme qu'il n'y paraît de prime abord. Un pilote de chasse, un sous-marinier et un officier de l'armée de terre présentent ici leurs approches, leurs visions et conceptions de cette vertu militaire à l'aune de leurs expériences propres.

NICOLAS MINGASSON **DES JEUNES (PRESQUE) COMME LES AUTRES**

L'auteur de cet article a partagé durant plusieurs mois la vie d'un groupe de combat avant, pendant et après son séjour en Afghanistan. Il rend compte d'un étonnement. Expédiés dans les vallées afghanes, des jeunes que l'on pourrait côtoyer dans n'importe quelle discothèque ou n'importe quel bar ont fait preuve d'un courage quotidien, sans coup d'éclat, qui force le respect. Ils étaient conscients des risques de leur mission. Ces risques, c'était leur ordinaire : monter quotidiennement dans un VAB qui pouvait sauter sur un engin explosif, s'enfoncer maintes fois dans une zone sombre à la végétation dense tenue par l'ennemi, sachant que, brutalement, la mitraille pouvait s'abattre sur eux, sortir du refuge pour aller chercher le camarade touché... Et l'un des moteurs puissants de ce courage ordinaire, c'était le groupe, le groupe comme une « usine à courage ».

DIDIER ROLLAND **LE SAPEUR-POMPIER, COURAGEUX, TÊMÉRAIRE OU OPPORTUNISTE ?**

Héros « professionnel », le sapeur-pompier reçoit avec son paquetage les insignes du courage et des vertus collectives. Pour lui, pourtant, le courage n'est pas sujet de discussion. Le goût du risque, la témérité, le plaisir de l'action sont les moteurs de ce qui est qualifié de courageux par le public. Une confusion, consciente ou non, entre le courage, la témérité et l'opportunité d'une reconnaissance facile. Cet amalgame, entretenu au nom de l'image, n'est pas sans danger. Adulé, récompensé, revêtu des instruments de la vertu courageuse, inclus *de facto* dans les événements qui alimentent la gloire collective, l'individu doit cultiver un autre courage, celui de la distanciation. Exposé à la blessure, physique ou psychologique, le sapeur-pompier doit apprendre à se préserver. Touché, il lui faudra trouver le courage de reconnaître sa vulnérabilité puis, un jour, de faire le difficile exercice du retour à la vie normale.

EMMANUEL GOFFI **EXPRESSION LIBRE**

La réflexion philosophique fait indiscutablement défaut au sein des armées françaises. Le poids de la culture militaire pèse lourdement sur la liberté d'esprit des militaires qui ont plus que jamais besoin de penser de manière innovante. À cette fin, il semble nécessaire de favoriser l'émergence d'hommes de caractère, d'esprits libres capables de se libérer des contraintes du système en s'opposant au conformisme ambiant. Ces esprits libres que Nietzsche appelait de ses vœux pourront alors enrichir le débat et offrir de nouvelles voies de réflexion. Mais être un esprit libre nécessite du courage dans une institution caractérisée par la soumission à l'autorité. C'est grâce à ce courage du « dire vrai », la *parrèsia*, que le militaire pourra participer pleinement aux évolutions du monde. L'esprit libre de Nietzsche et le courage de la vérité de Foucault doivent faire leur entrée dans la culture militaire.

OLIVIER KEMPF **COURAGE INTELLECTUEL ET STRATÉGIE**

Réfléchir au courage montre que celui-ci n'est pas une simple affaire de caractère et que l'homme courageux a besoin d'un surcroît de conscience pour l'exercer. Cette conscience est d'ailleurs un facteur premier du courage intellectuel, qui repose d'abord sur l'insatisfaction devant l'état de pensée. Mais le courage intellectuel n'est pas l'apanage des intellectuels : les responsables aussi, du simple fait qu'ils doivent décider et donc trancher face à l'incertitude, en ont besoin. C'est particulièrement vrai pour les chefs : commander nécessite de réfléchir. C'est également le cas pour ceux qui sont responsables de la stratégie, qu'ils la pensent ou qu'ils la mettent en œuvre. En effet, prévenir la surprise stratégique ne consiste pas seulement à cogiter plus d'informations, mais à être capable de penser différemment.

F FRÉDÉRIC GROS

DE SOCRATE À KANT, LE COURAGE DE LA VÉRITÉ

Le courage de la vérité est une notion travaillée par Michel Foucault dans les cours qu'il donne au Collège de France entre 1982 et 1984, à travers l'étude du concept grec de *parrêsia* (« le franc-parler », « le dire vrai »). Quatre figures de ce courage sont étudiées ici : le courage démocratique (celui de l'homme politique qui a l'audace de tenir au peuple des discours anti-démagogiques), le courage socratique (la mise à l'épreuve douloureuse des âmes par Socrate qui ose renvoyer chacun à sa propre ignorance), le courage cynique (la dénonciation des hypocrisies sociales à partir d'une position d'extériorité) et le courage des Lumières (oser penser par soi-même).

F ENTRETIEN AVEC ALAIN DUHAMEL

L'HOMME POLITIQUE EST-IL COURAGEUX ?

Le courage est la vertu cachée du politique. Il distingue l'homme d'État du politicien. Il peut prendre la forme du courage physique, du courage idéologique, du courage psychologique ou du courage politique à proprement parler. L'homme politique courageux prend le risque constant de l'impopularité, encore accru par le temps médiatique et par la tyrannie de la transparence.

F CÉCILE GORIN

À CONTRE-JOUR

Le courage, valeur solide et défendue par l'institution, est fondamentalement associé à la remise des décorations qui le met en scène au sein du microcosme militaire. Il apparaît toutefois qu'au cœur même de ce petit théâtre, il n'est parfois que le costume de lumière à l'ombre duquel viennent se dissimuler des agissements bien moins nobles. De l'imposture à la honte, en passant par les coulisses de la folie et de la faute, le masque du courage peut cacher des vérités qu'il conviendrait parfois mieux de ne pas révéler.

F THIERRY DE LA VILLEJÉGU

VIVRE SELON SA CONSCIENCE

Le handicap peut susciter le rejet ou, à l'inverse, faire naître des destins de héros. Parmi les handicapés, les personnes trisomiques 21 sont devenues les nouveaux boucs émissaires de nos sociétés. Elles se retrouvent victimes de choix de société qui les stigmatisent et les éliminent. L'accueil et la défense de la vie des personnes vulnérables dessinent la voie d'une nouvelle chevalerie, signe des contradictions de notre époque et d'une prise de conscience morale.

F MICHEL DELAGE

FAMILLE ET HANDICAP. QUEL COURAGE ?

En contre-point de l'article de Thierry de la Villejégu, les quelques réflexions exposées dans ce texte sont orientées par la pratique clinique de l'auteur, thérapeute familial. Plutôt que d'invoquer le courage, il paraît plus intéressant de retenir l'idée de capacités psychiques à offrir à l'enfant, les moyens d'éprouver des satisfactions à vivre de sorte qu'ensemble, parents et enfant puissent transformer le malheur en quelque chose de bien malgré tout. On peut comprendre que certains ne se sentent pas aptes et respecter le choix qu'ils font de ne pas garder l'enfant, non par commodité, mais en pleine connaissance de cause.

JEAN-LUC COTARD
SALUT AU VIEUX CRABE JOYEUX !
UN HOMMAGE À PIERRE SCHOENDOERFFER

Réduire Pierre Schoendoerffer à un cinéaste de la guerre et de la mer, essayer de le qualifier, de le catégoriser, c'est passer à côté de son humanité, à côté des interrogations existentielles qui l'ont guidé, des émotions et des histoires, petites et grandes, qu'il a su agréger et raconter. Cet hommage tente de présenter une vie et de transmettre l'attachement que l'on pouvait ressentir au contact, même bref, de ce « Crabe » hors normes.

ESTHER DEHOUX, AMANDINE LE ROUX, MATTHIEU RAJOHNSON
« AUX ARMES CHRÉTIENS ! »

Quand Innocent III appelle à l'organisation d'une nouvelle croisade en 1213, il satisfait les attentes de nombre de chrétiens soucieux de reconquérir Jérusalem et la Terre sainte. L'expédition, lancée vers l'Égypte pour affaiblir la puissance ayyubide, se solde cependant par un échec retentissant. Les critiques s'élèvent rapidement. Elles sont à la hauteur des espoirs suscités par la levée des troupes. Parmi les détracteurs : Huon de Saint-Quentin qui, dans la *Complainte de Jérusalem contre la cour de Rome*, dénonce l'attitude de la papauté et rappelle aux chrétiens leur devoir de combattre pour reprendre le contrôle de la Ville sainte. Son propos, témoin des débats que suscite l'idée même de croisade au XIII^e siècle, connaît un certain succès. Le texte est copié, associé, le cas échéant, à des enluminures qui précisent encore le discours et complètent le message.

TRANSLATION OF THE SUMMARY IN ENGLISH

INTERVIEW WITH ANNE NIVAT "WAKE UP!"

Anne Nivat, a winner of the Albert-Londres (2000) and Erwan-Berhot (2004) prizes, a special correspondent, war reporter and writer, travels alone and without protection in the most dangerous theatres of operations, notably Chechnya, Iraq and Afghanistan. Here, she provides first-hand evidence of war, courage, journalists and their credibility and fear, and of the split from the rest of the world.

FRANÇOISE HOSTALIER PICTURES OF AFGHAN WOMEN

Nafisa is a policewoman, Soraya a gynaecologist and Azeza a member of parliament: three women who, in full knowledge of what they were doing, chose to take up occupations that seem conventional for women in most countries in the world but which can be fatal in their own, Afghanistan. They are not unaware of this, nor hotheads, heroines or victims; just women who are committed, with little awareness that, in our eyes, they are models of courage.

MONIQUE CASTILLO COURAGE THAT IS ON THE WAY

You need courage to overcome the split that gnaws away at individual intimacy and divides society between its ethical aspects and its strength, at the risk of reducing political life to a disastrous opposition between cynicism (strength without ethics) and nihilism (ethics without strength). Going beyond this devastating opposition, renouncing the safety of believing yourself justified by belonging to a clan, and knowing that a world perspective does not yet exist and has not been given to anybody, call for courage to come as an ethical and cultural motivator.

JEAN-RENÉ BACHELET BRAVERY: A VIRTUE FROM THE PAST?

Bravery is the expression *par excellence* of military courage. It has been extolled for centuries, deliberately in epic mode, and lies at the heart of a curious paradox in the army. It is now extolled more than ever, and in this respect the annual ceremonies commemorating the battles of the *chasseurs* at Sidi-Brahim, the Foreign Legion at Camerón, and the marines at Bazeilles have continued to magnify the bravura that constitutes those troops' heritage and inspires new generations. Yet the word has almost fallen into disuse, so how should we understand this paradox? Isn't bravery still a soldier's cardinal virtue?

YANN ANDRUÉTAN METAMORPHOSES

Courage is undergoing a metamorphosis. It is protean and we admire it much more as shown by Hector than as shown by Achilles; even more that of Rosa Parks. Courage is no longer the prerogative of a small number. That is its first transformation: no longer being the quality of a hero but that of ordinary people. The second is that it no longer involves confronting a mortal danger. For such cases, we need to reserve the word "bravery". There is courage when an individual stands up alone

against injustice, an iniquitous situation or simply absurdity. This slide in meaning arose with the Second World War, which established the model of resistance fighters. There were, however people who extolled the courage of those who, more controversially, mutinied in 1917. There nevertheless remains something of the courage of former generations. The oxymorons involved in that courage persist: a courageous act is, at the same time, absurd, individual and outrageous, but also exemplary, reasonable and heroic.

ÉRIC DEROO **PICTURES**

AUDREY HÉRISSON **WARRIOR MYTHS**

Courage has always been considered a soldier's quality *par excellence*; it comes to life in the tales of mythical warriors, both feared and admired, but always hardened to physical suffering. In the collective mind, however, the notion of courage has undergone curious changes. Nowadays, while courage is still a characteristic attributed to heroes, our picture of such people has changed dramatically. They are no longer hardened men who fight wars; they are now "gentle" types whose courage has a moral dimension, now being "ethical" and non-violent. Perceptions of courage are revealing about human nature through the centuries and across civilisations. They also show that associated imaginings reflect people's circumstances. Like the warriors of the myths, people dream of overcoming their society's circumstances, but the dream of "unlearning fear" can be achieved only by actions and words embodying their courage.

HERVÉ PIERRE **CONQUERING COURAGE IN COMBAT**

Acts of courage in combat are ephemeral, unpredictable and elusive, seeming to be erratic combinations of individual will in the course of events and the product of a collective logic. They originate in unique circumstances where extreme fear in the face of an immediate danger plays a key role. While courage is therefore no more decreed than granted, it is nevertheless always a matter of upbringing: competence, cohesion and consistency have to be acquired through training. If there is one supreme quality that seems indispensable because it arises from the other three, it is confidence: confidence in oneself, trust of one's comrades and confidence in the system. To summarise, while courage is expressed at a particular moment, the conditions for its expression are forged over time.

THIERRY MARCHAND **MILITARY COURAGE**

If there is one quality that the general public unhesitatingly recognises soldiers should possess, it is probably courage. Soldiers are those who, consciously and willingly, expose themselves to danger, those whose very function in society makes them accept possible sacrifice of their lives. The ubiquity of this view from outside of a soldier's occupation should, however, not be the last word on the subject. Listening to the "practitioners" reveals a less uniform conception than first appears. A fighter pilot, a submariner and an army officer here present their own approaches, views and conceptions of this military quality, at the beginnings of their own careers.

NICOLAS MINGASSON **YOUNG PEOPLE (ALMOST) LIKE THE REST**

For a number of months, the writer of this article shared the life of a forward combat group, during and after its posting in Afghanistan. The contribution records surprise: when sent into the Afghan valleys, young people with whom you could rub shoulders in any discothèque or bar displayed a daily courage without making a fuss, and that demands respect. They were aware of the risks involved in their missions, but that was part of their ordinary life: every day getting into a VAB (armoured vanguard vehicle) that could run over an explosive device; plunging numerous times into a dark area of dense vegetation held by the enemy, knowing that a hail of bullets could suddenly cut into them; or emerging from a place of refuge to search for a comrade who had been hit. And one of the powerful driving forces for this ordinary courage was the group: the group as a “courage factory”!

DIDIER ROLLAND **FIREFIGHTERS: BRAVE, FOOLHARDY OR SIMPLY A RESPONDING TO OPPORTUNITIES?**

As “professional heroes” of rescue and firefighting, civilian firefighters receive the insignia of courage and collective virtues with their kit. For them, however, courage is not a subject of discussion. What the general public call “courageous” is driven by a taste for danger, foolhardiness and pleasure derived from action. There is confusion, whether or not one is aware of it, between courage, recklessness and opportunities for easy recognition. This confusion of ideas, maintained to promote an image, has its dangers. Individuals may receive adulation, rewards and trappings associated with courage, and in fact be included in events that contribute to the collective glory, while having to cultivate a different kind of courage, that of distancing themselves from events. Firefighters are exposed to physical injury and psychological trauma, and have to learn to protect themselves. When affected, they have to find the courage to recognise their vulnerability and then, one day, undertake the difficult task of returning to normal life.

EMMANUEL GOFFI **FREE EXPRESSION**

Philosophical reflection is unquestionably in short supply in France’s armed forces. Military culture severely restricts the range of thoughts of soldiers who, more than ever, need to think innovatively. It therefore seems necessary to encourage the emergence of people with character: free spirits who are able to liberate themselves from the constraints of the system by opposing the prevailing conformism. These free spirits, for whom Nietzsche fervently hoped, could then enrich discussion and offer new avenues for reflection. Being a free spirit necessitates courage, however, in an institution characterised by submission to authority. It is through this courage to speak the truth, as expressed in the Greek word *parresia*, that soldiers can play a full part in world developments. Nietzsche’s free spirit and Foucault’s “courage of truth” should become part of military culture.

OLIVIER KEMPF **INTELLECTUAL COURAGE AND STRATEGY**

Reflecting on courage shows that it is not just a simple matter of character, and that courageous people need greater conscience to exercise the quality. That conscience is, moreover, a primary factor in intellectual courage, which is first of all based on dissatisfaction with the current state of thinking. Intellectual courage is, however, not solely the preserve of intellectuals: people in charge of things also need it, through the simple fact that they have to take decisions and therefore put an end to uncertainty. That is particularly true for the leaders: being in command requires reflection. It is also

true for those in charge of strategy, whether constructing it or implementing it. Preparing strategies to deal with surprises does not just involve mulling over more information, but also being able to think differently.

FRÉDÉRIC GROS **FROM SOCRATES TO KANT, THE COURAGE OF TRUTH**

The “courage of truth” is a notion on which Michel Foucault worked in the lectures he gave at the *Collège de France* from 1982 to 1984, by studying the Greek concept of *parresia* (speaking freely). This article examines four illustrations of this courage: democratic courage (that of politicians who are bold enough to speak to the people on unpopular themes), Socratic courage (Socrates’ painful testing of minds, daring to confront people with their own ignorance), cynical courage (denouncing social hypocrisies starting from an outside position) and the courage of the Enlightenment (daring to think for oneself).

INTERVIEW WITH ALAIN DUHAMEL **ARE POLITICIANS COURAGEOUS?**

Courage is the hidden quality of politics; it distinguishes statesmen from politicians. It can take the form of physical courage, ideological courage, psychological courage or true political courage. It is constantly risking being unpopular, further increased by the media-dominated era and the tyranny of transparency.

CÉCILE GORIN **AGAINST THE LIGHT**

Courage is a solid value, defended by institutional authorities, fundamentally associated with awarding medals and decorations, which portray it within the military microcosm. It nevertheless emerges that, at the very heart of this piece of theatre, sometimes there are just the trappings of light, while intrigues that are much less noble are hidden in the shadows. From deception to shame and from the fringes of madness to committing offences, a mask of courage can hide truths that it sometimes suits people not to reveal.

THIERRY DE LA VILLEJÉGU **LIVING ACCORDING TO ONE'S CONSCIENCE**

Being disabled can lead to rejection or, in contrast, act to nurture the destiny of a hero. Among those with disabilities, people with Down’s syndrome have become our societies’ new scapegoats. They find themselves victims of society’s choices, which condemn them and remove them. Welcoming and defending the lives of vulnerable persons points the way to a new chivalry: a sign of the contradictions of our era and of increasing moral awareness.

MICHEL DELAGE **FAMILY AND DISABILITY: WHAT COURAGE?**

As a counterpoint to Thierry de la Villejegu’s article, the thoughts described here relate to the writer’s clinical practice as a family therapist. Rather than talking about courage, it seems more helpful to keep in mind the psychological capabilities that can be offered to a child and the ways to experience satisfaction in living so that, together, parents and child can transform misfortune into something good, despite everything. We can understand that some people do not feel able to keep the child, and we can respect the choice they have made, not as a matter of convenience, but because they are fully aware of what is involved.

JEAN-LUC COTARD
HAIL, JOYFUL OLD CRAB!
A HOMAGE TO PIERRE SCHOENDOERFFER

Reducing Pierre Schoendorffer to a war and sea film director, and trying to describe and categorise him, means sidestepping his humanity, the existential questioning that guided him and the emotions and stories, both small and large, that he was able to bring together and portray for us. This homage tries to show us a life and communicate the attachment that could be felt when dealing, however briefly, with this far-from-uniform "Crab" (to refer to one of his best-known films).

ESTHER DEHOX, AMANDINE LE ROUX MATTHIEU RAJOHNSON
"TO ARMS CHRISTIANS!"

When Pope Innocent III called, in 1213, for a new crusade to be organised, he satisfied the expectations of many Christians, who were anxious to reconquer Jerusalem and the Holy Land. The expedition, launched to include Egypt, so as to weaken Ayyubid power, ended as a resounding failure, however. Critics stood up rapidly; they were equal to the hopes that had been roused by recruiting of the troops. Among them was Huon de Saint-Quentin who, in *Complainte de Jérusalem contre la cour de Rome*, denounced the Papacy's attitude and reminded Christians of their duty to fight and to retake control of Jerusalem. His arguments, providing evidence of the discussions aroused by the very idea of a 13th century crusade, met with some success. The text was copied, and combined where appropriate with illumination, again drawing attention to the view and complementing the message.

L BIOGRAPHIES

LES AUTEURS

■ Yann ANDRUÉTAN

Le médecin en chef Yann Andruétan est psychiatre des armées. Il exerce au sein de l'hôpital inter-armées Sainte-Anne de Toulon depuis 2008, où il occupe la fonction d'adjoint au chef de service. Il a effectué ses études à l'ESSA de Lyon-Bron. Médecin d'unité affecté au 1^{er} régiment de tirailleurs à Épinal, il a effectué deux OPEX à Mitrovica au Kosovo. En 2002, il réussit le concours d'assistant d'hôpitaux des armées pour la psychiatrie et choisit d'effectuer ses études à Lyon, à l'HIA Desgenettes. Il est parti en Afghanistan en 2009, où il a effectué un séjour de trois mois. Il coordonne actuellement le groupe de travail sur la résilience des petits groupes militaires en situation de contrainte opérationnelle. Il achève un masters 2 d'anthropologie à l'EHESS dont le sujet est : « Les mots de la guerre, rapporter son expérience opérationnelle à travers les vidéos. »

■ Jean-René BACHELET

Voir rubrique « comité de rédaction »

■ Monique CASTILLO

Voir rubrique « comité de rédaction »

■ Jean-Luc COTARD

Voir rubrique « comité de rédaction »

■ Esther DEHOUX

Esther Dehoux est l'auteure d'une thèse d'histoire médiévale consacrée aux représentations des saints guerriers au sein du royaume franc du VIII^e au XIII^e siècle. Chercheur associé au Centre d'histoire sociale et culturelle de l'Occident (CHISCO) de l'université Paris-Ouest-Nanterre-La Défense, elle a publié plusieurs articles portant sur l'histoire politique et religieuse du Moyen Âge.

■ Michel DELAGE

Michel Delage a une formation initiale de pédopsychiatre. Il a exercé au sein de l'institution militaire où il a été durant vingt-cinq ans professeur et chef de service à l'hôpital d'instruction des armées Sainte-Anne à Toulon. Il poursuit actuellement une activité de thérapie familiale systémique à l'hôpital Sainte-Anne et au sein de l'association Vivre en famille à La-Seyne-sur-Mer. Il est également chargé d'un enseignement d'éthologie humaine aux côtés de Boris Cyrulnik, à l'université du Sud-Toulon-Var. Il est notamment l'auteur d'un ouvrage intitulé *La Résilience familiale* (Paris, Odile Jacob, 2008).

■ Thierry DE LA VILLEJÉGU

Thierry de La Villejégu est diplômé des Sciences politiques de Paris. Après avoir passé plus de vingt ans dans l'industrie, il rentre en 2009 au service de la Fondation Jérôme Lejeune, organisme reconnu d'utilité publique dédié à la recherche sur les maladies génétiques de l'intelligence, à la prise en charge médicale des patients et à leur défense.

■ Éric DEROO

Auteur, réalisateur, chercheur associé au CNRS (UMR 6578, Unité d'anthropologie bioculturelle), Éric Deroo a consacré

de nombreux films, livres et expositions à l'histoire contemporaine, en particulier coloniale et militaire, et à leurs représentations, en France et outre-mer. Les séries documentaires *L'Histoire oubliée* (FR3, 1992-1994), *Le Piège indochinois* (FR3, 1995), *Regards sur l'Indochine* (Histoire, 2004), *La Force noire* (Histoire, TV5, 2007-2011), les films *Les Zoos humains* (Arte, 2002), *Paris couleurs* (FR3, 2005) ou *L'Empire du milieu du Sud* (2010), des albums dont *Aux colonies* (Presses de la Cité, 1992), *Un rêve d'aventure* (avec A. Champeaux, C. Benoit, M. Rives, Lavauzelle, 2000), *Indochine française, guerres, mythes et passions, 1856-1956* (avec P. Vallaud, Perrin, 2003), *Le Paris Asie* (avec P. Blanchard, La Découverte, 2004), *L'Illusion coloniale* (Tallandier, 2006), *Le Sacrifice du soldat* (dir., CNRS Éditions/ECPAD), *La Vie militaire aux colonies* (Gallimard, 2009), *La Grande Traversée. La mission Marchand, 1896-1898* (LBM, 2010), témoignent de cette recherche.

■ Alain DUHAMEL

Alain Duhamel est éditorialiste et essayiste. Il a enseigné à Sciences-Po pendant vingt ans et publié une quinzaine d'ouvrages, dont *Les Peurs françaises* (prix du Memorial), *Les Mythes politiques français* (prix de l'essai de l'Académie française), *Une ambition française* (prix du livre politique) et, récemment, *Portraits-souvenirs. Cinquante ans de vie politique*.

■ Emmanuel GOFFI

Le capitaine (air) Emmanuel Goffi enseigne les relations internationales aux Écoles d'officiers de l'armée de l'air ainsi qu'à l'Institut des sciences diplomatiques (ISD) à Marseille. Il est également conférencier en éthique militaire, sujet sur lequel se focalisent ses travaux de recherche et ses publications. Diplômé de l'École militaire de l'air, il est titulaire d'un master « Affaires internationales. Conflits et sécurité » de l'Institut d'études politiques (IEP) de Paris et d'un master à finalité recherche en « Histoire militaire comparée, géostratégie, défense et sécurité » de l'IEP d'Aix-en-Provence. Il est actuellement doctorant en sciences politiques à l'IEP de Paris, où il travaille sur le sacrifice suprême chez les officiers français en Afghanistan à travers l'approche constructiviste. Il a codirigé deux ouvrages, *L'Europe et sa défense* et *Les Conflits et le droit*, parus aux éditions Choiseul. Il est également l'auteur de *Les Armées françaises face à la morale. Une réflexion au cœur des conflits modernes* publié chez L'Harmattan.

■ Cécile GORIN

Médecin des armées, Cécile Gorin est assistante-chef de clinique dans le service de psychiatrie de l'hôpital d'instruction des armées Sainte-Anne à Toulon. Elle a travaillé sur le mensonge dans les armées et s'intéresse plus particulièrement à la manière dont celui-ci révèle des choses invisibles sur le fonctionnement institutionnel.

■ Frédéric GROS

Frédéric Gros est professeur d'éthique à l'université Paris-Est-Créteil. Il est spécialiste des œuvres de

Michel Foucault, dont il a édité les derniers cours donnés au Collège de France. Par ailleurs, il a travaillé sur le concept de guerre en philosophie dans ses dimensions éthique, politique et juridique (*États de violence. Essai sur la fin de la guerre*, Paris, Gallimard, 2003) et il vient de publier un ouvrage intitulé *Le Principe sécurité* (Paris, Gallimard, 2012), consacré à l'évolution dans l'histoire du concept de sécurité.

■ Audrey HÉRISSON

Officier de marine, la capitaine de frégate Audrey Hérisson a effectué l'essentiel de sa carrière dans l'aéronautique navale. Née en 1974, première femme major de promotion à Navale, elle est ingénieure diplômée de Sup'Aéro (Institut supérieur de l'aéronautique et de l'espace) et titulaire d'un master en ingénierie des affaires depuis 2004. Brevetée de l'École de guerre en 2011, elle sert actuellement à l'état-major des armées, division « Études, synthèse et management général ».

■ Françoise HOSTALIER

Très engagée dans les actions associatives et humanitaires, notamment en direction des femmes et de la protection des enfants, Françoise Hostalier est actuellement Inspecteur général de l'Éducation nationale. Élue deux fois députée (1993 et 2007), elle a été secrétaire d'État à l'Enseignement scolaire (1995). Dès 1997, elle milite pour la défense des femmes afghanes, premières victimes de l'arrivée au pouvoir des talibans. Elle fera de nombreuses missions dans ce pays, notamment en tant que membre de la commission de la Défense. En 2011, le président de la République la nomme parlementaire en mission pour faire le point sur la situation des actions de la France en Afghanistan et dégager des pistes pour une nouvelle coopération entre les deux pays. Elle est présidente du Club France-Afghanistan créé pour être un lieu d'échange entre toutes les personnes qui ont un intérêt pour ce pays et pour contribuer à le faire connaître autrement qu'à travers le prisme de l'actualité dramatique.

■ Olivier KEMPF

Docteur en sciences politiques, Olivier Kempf est maître de conférences à Sciences-Po Paris. Il est également conseiller éditorial de la *Revue Défense Nationale* et dirige la collection « Cyberstratégie » chez Economica, où il a publié, en novembre 2012, une *Introduction à la cyberstratégie*. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages, dont, récemment, *Géopolitique de la France* (Technip, 2012), et de nombreux articles portant sur l'Alliance atlantique, les questions de sécurité européenne, l'économie de défense et la cyberstratégie. Il a été formé au Prytanée militaire de La Flèche puis à Saint-Cyr et au Collège interarmées de défense. Il a commandé le 516^e régiment du train.

■ Amandine LE ROUX

Amandine Le Roux, attachée temporaire d'enseignement et de recherche (ATER) à l'université du Havre, est l'auteur d'une thèse d'histoire médiévale portant sur les collecteurs pontificaux de 1316 à 1521. Chercheur associé au Laboratoire de médiévistique occidentale de Paris (LAMOP) de l'université Paris-I-Panthéon-Sorbonne, elle a publié plusieurs articles sur l'histoire fiscale et administrative pontificale.

■ Thierry MARCHAND

Voir rubrique « comité de rédaction »

■ Nicolas MINGASSON

Photographe et grand reporter, Nicolas Mingasson est le seul reporter à avoir été autorisé par l'armée française à partager pendant un an la vie d'une unité de combat engagée en Afghanistan. De cette expérience unique, il a tiré deux ouvrages : *Journal d'un soldat en Afghanistan*, paru chez Plon en 2011, et *Afghanistan, la guerre inconnue des soldats français*, paru chez Acropole en 2012. Il se passionne également pour les mondes polaires, notamment l'Arctique russe où il a très régulièrement séjourné auprès des populations autochtones et rapporté des récits palpitants, publiés entre autres dans son livre *Sentinelles de l'Arctique* (Democratic Books).

■ Anne NIVAT

Anne Nivat est grand reporter, reporter de guerre et écrivain français. Depuis plus de dix ans, elle se rend dans des zones sensibles (Tchéchénie, Irak, Afghanistan...), parfois sans autorisation. Résidant chez les habitants, quels qu'ils soient, vêtue comme les femmes « locales », prenant son temps, elle revendique le « droit à la lenteur » et le reportage « à l'ancienne », ne jurant que par l'expérience directe. En 2000, elle a obtenu le prix Albert-Londres pour *Chienne de guerre : une femme reporter en Tchéchénie*, écrit après un séjour clandestin dans ce pays où elle s'était fondue dans la population locale. En 2004, elle a reçu le prix littéraire de l'armée de terre Erwan-Bergot pour *Lendemain de guerre en Afghanistan et en Irak*. Après avoir été correspondante à Moscou pour *Libération*, elle est depuis 2004 envoyée spéciale pour *Le Point*.

■ Hervé PIERRE

Voir rubrique « comité de rédaction »

■ Matthieu RAJOHNSON

Matthieu Rajohnson, moniteur à l'université Paris-Ouest-Nanterre-La Défense et membre du Centre d'histoire sociale et culturelle de l'Occident (CHISCO), prépare une thèse d'histoire portant sur l'image de Jérusalem en Occident, de 1187 jusqu'à la fin du XIV^e siècle.

■ Didier ROLLAND

Le major Didier Rolland est chef de groupe prévention et président des sous-officiers du 1^{er} groupement d'incendie depuis le 1^{er} septembre 2012. Engagé à la brigade de sapeurs-pompiers de Paris (BSPP) en 1977, il a passé plus de vingt années en compagnie d'incendie, dirigé l'équipe de rédaction du mensuel *Allo Dix-huit* pendant six ans – il y a créé la rubrique « Mémoire », en 1996 – et travaillé au sein du bureau d'études prospectives de la BSPP. Titulaire d'une maîtrise d'histoire obtenue à Paris-X-Nanterre en 2003, il enseigne l'histoire des sapeurs-pompiers de Paris depuis 2004 dans le cadre des diverses formations et cursus d'avancement de la BSPP. Il est également animateur-fondateur d'un club d'histoire des sapeurs-pompiers de Paris depuis 2009, chef de rubrique histoire du magazine des sapeurs-pompiers de Paris depuis 1996. Il a publié : *Les Sapeurs-pompiers et la lutte contre l'incendie, 1700-2000* (à compte d'auteur, 2000), *Sapeurs-pompiers de Paris. Culture et traditions* (Atlante, 2005) et participé à *Sapeurs-pompiers de Paris. La fabuleuse histoire d'une brigade mythique* (Albin Michel, 2011).

LE COMITÉ DE RÉDACTION

■ Jean-René BACHELET

Né en 1944, Jean-René Bachelet a effectué une carrière militaire complète dans l'armée de terre, de 1962, où il entre à Saint-Cyr, jusqu'en 2004, où, général d'armée, il occupe les fonctions d'inspecteur général des armées. Chasseur alpin, il a commandé le 27^e bataillon de chasseurs alpins, bataillon des Glières. Comme officier général, outre de multiples commandements nationaux au plus haut niveau, il a exercé le commandement du secteur de Sarajevo dans le cadre de la FORPRONU en 1995, au paroxysme de la crise. De longue date, il a mené une réflexion de fond touchant aux fondamentaux du métier militaire en termes d'éthique et de comportements ; cette réflexion est traduite dans un certain nombre de documents dont les principaux sont « L'Exercice du métier des armes dans l'armée de terre, fondements et principes » et le « code du soldat », ainsi que dans de multiples articles et communications. Jean-René Bachelet quitte le service actif en 2004 et sert actuellement en deuxième section des officiers généraux. Il a publié *Pour une éthique du métier des armes, vaincre la violence* (Vuibert, 2006).

■ Monique CASTILLO

Diplômée de l'Institut d'études politiques de Paris, agrégée de philosophie et docteur d'État, Monique Castillo enseigne à l'université de Paris-XII. Ses principaux travaux portent sur la philosophie moderne et sur les questions contemporaines d'éthique et de politique. Elle a notamment publié *La Paix* (Hatier, 1997), *L'Europe de Kant* (Privat, 2001), *La Citoyenneté en question* (Ellipses, 2002), *Morale et politique des droits de l'homme* (Olms, 2003), *Connaître la guerre et penser la paix* (Kimé, 2005), *Éthique du rapport au langage* (L'Harmattan, 2007), *Qu'est-ce qu'être européen ?* (Cercle Condorcet d'Auxerre, 2012). Elle a fait partie en 2001-2002 d'un groupe de recherche (CHEAR-DGA) sur la gestion des crises.

■ Jean-Paul CHARNAY

Né en France, Jean-Paul Charnay passe ses jeunes années en Algérie où il étudie le droit français et musulman ; après avoir soutenu à Paris ses thèses de doctorat (lettres et sciences humaines, droit, science politique) il exerce diverses professions juridiques puis s'intéresse à la sociologie, l'histoire et la stratégie. Jean-Paul Charnay, qui a vécu plus de vingt ans au Maghreb, s'est attaché au fil du temps à multiplier les rencontres de terrain et les missions universitaires sur tous les continents où il a mené une recherche comparée sur les conflits. Après avoir créé à la Sorbonne le Centre d'études et de recherches sur les stratégies et les conflits, il préside actuellement le Centre de philosophie de la stratégie dont il est le fondateur. Islamologue reconnu, Jean-Paul Charnay a publié de nombreux ouvrages, entre autres : *Principes de stratégie arabe* (L'Herne, 1984), *L'Islam et la guerre* (Fayard, 1986), *Métastratégie, systèmes, formes et principes de la guerre féodale à la dissuasion nucléaire* (Economica, 1990), *Critique de la stratégie* (L'Herne, 1990), *Stratégie générative. De l'anthropologie à la géopolitique* (PUF, 1992), *Regards sur l'islam. Freud, Marx, Ibn Khaldun* (L'Herne, 2003), *Esprit du droit musulman* (Daloz, 2008), *Islam profond. Vision du monde* (Éditions de Paris, 2009).

■ Patrick CLERVOY

Issu du collège militaire de Saint-Cyr-l'École puis de l'École du service de santé des armées de Bordeaux, le médecin chef des services Patrick Clervoy a été médecin d'unité pendant

quatre années au profit de régiments de la 9^e division d'infanterie de marine. Il a participé à plusieurs opérations extérieures en Afrique centrale, en Guyane et en ex-Yougoslavie. Il est aujourd'hui professeur titulaire de la chaire de psychiatrie et de psychologie clinique appliquée aux armées à l'École du Val-de-Grâce et chef du service de psychiatrie de l'hôpital d'instruction des armées Sainte-Anne à Toulon. Il est l'auteur de publications sur les thèmes du soutien psychologique des forces – *Les Psy en intervention* (Doin, 2009) – et de la prise en charge des vétérans – *Le Syndrome de Lazare. Traumatisme psychique et destinée* (Albin Michel, 2007). Il vient de publier *Dix semaines à Kaboul. Chroniques d'un médecin militaire* (Steinkis, 2012).

■ Samy COHEN

Samy Cohen est diplômé de Sciences Po et docteur en science politique. Politiste, spécialiste des questions de politique étrangère et de défense, il a également travaillé sur les rapports entre les États et les acteurs non-étatiques et sur les démocraties en guerre contre le terrorisme. Il a enseigné au DEA de Relations internationales de l'université de Paris-I (Panthéon-Sorbonne), au master recherche Relations internationales de Sciences Po Paris et au Stanford Program in Paris. Il appartient au projet transversal « Sortir de la violence » du CERI. C'est également un spécialiste de la méthodologie de l'enquête par entretiens. Samy Cohen est l'auteur d'une douzaine d'ouvrages de science politique, dont en 2009, *Tsahal à l'épreuve du terrorisme* (Le Seuil). Depuis 2007, il est membre du conseil scientifique de Sciences Po.

■ Jean-Luc COTARD

Saint-Cyrien ayant servi dans l'arme du génie, le colonel Jean-Luc Cotard a choisi de se spécialiser dans la communication après avoir servi en unité opérationnelle et participé à la formation directe de Saint-Cyriens et d'officiers en général. Il est titulaire d'une maîtrise d'histoire contemporaine, d'un DESS de techniques de l'information et du journalisme, et a réfléchi, dans le cadre d'un diplôme universitaire à l'Institut français de la presse, aux relations entre les hommes politiques et les militaires de 1989 à 1999. Il a publié des articles qui ont trait à son expérience dans les revues *Histoire et défense*, *Vauban et Agir*. Il a servi en Bosnie en 1992-1993, au Kosovo en 2001 (Mitrovica) et 2008 (Pristina) ainsi qu'en Côte d'Ivoire en 2005-2006. Après avoir eu des responsabilités au SIRPA-Terre, il a conseillé le général commandant la région terre Nord-Est. Il a choisi de quitter l'uniforme en 2010, à quarante-huit ans, pour créer son entreprise de communication spécialisée dans la communication de crise.

■ Benoît DURIEUX

Né en 1965, Benoît Durieux est officier d'active dans l'armée de terre. Saint-cyrien, diplômé de l'Institut d'études politiques de Paris et de l'université de Georgetown (États-Unis), il a effectué l'essentiel de sa carrière au sein de la Légion étrangère, avec laquelle il a participé à plusieurs opérations dans les Balkans (1995 et 1996) et en Afrique (Somalie 1993). Après un passage à l'état-major des armées, il a été chef de corps du 2^e régiment étranger d'infanterie jusqu'à l'été 2010. Ancien auditeur au Centre des hautes études militaires (CHEM), le colonel Durieux est aujourd'hui adjoint « terre » au cabinet militaire du ministre de la Défense. Docteur en histoire, il a publié *Relire De la guerre de Clausewitz* (Economica, 2005), une étude sur l'actualité de la pensée du penseur militaire allemand. Pour cet ouvrage, il a reçu le prix *La Plume et l'Épée*.

■ Michel GOYA

Issu du corps des sous-officiers, le colonel Goya est officier dans l'infanterie de marine depuis 1990. Après dix ans d'expérience opérationnelle, il suit, en 2001, une scolarité au sein de l'Enseignement militaire supérieure scientifique et technique puis, il intègre, en 2003, le Collège interarmées de défense. Officier au Centre de doctrine d'emploi des forces terrestres, il est assistant militaire du chef d'état-major des armées de 2007 à 2009. Il dirige aujourd'hui le domaine « Nouveaux Conflits » au sein de l'Institut de recherche stratégique de l'École militaire (IRSEM). Titulaire d'un brevet technique d'histoire, il est l'auteur de *Res Militaris. De l'emploi des forces armées au XXI^e siècle* (Economica, 2010), d'Irak. Les armées du chaos (Economica, 2008), de *La Chair et l'acier ; l'invention de la guerre moderne, 1914-1918* (Tallandier, 2004), sur la transformation tactique de l'armée française de 1871 à 1918. Il a obtenu deux fois le prix de l'École militaire interarmes, le prix Sabatier de l'École militaire supérieure scientifique et technique, le prix d'histoire militaire du Centre d'études d'histoire de la Défense et le prix Edmond Fréville de l'Académie des sciences morales et politiques. Le colonel Goya est docteur en histoire.

■ Armel HUET

Professeur de sociologie à l'université Rennes-II, Armel Huet a fondé le Laboratoire de recherches et d'études sociologiques (LARES) et le Laboratoire d'anthropologie et de sociologie (LAS) qu'il a dirigé respectivement pendant quarante ans et quinze ans. Il est aujourd'hui le directeur honoraire. Outre un master de recherche sociologique, il a également créé des formations professionnelles, dont un master de maîtrise d'ouvrage urbaine et immobilière ; il a dirigé le comité professionnel de sociologie de l'Association internationale des sociologues de langue française (AISLF). Armel Huet a développé dans son laboratoire plusieurs champs de recherche sur la ville, les politiques publiques, le travail social, les nouvelles technologies, le sport, les loisirs et les questions militaires. Il a créé des coopérations avec des institutions concernées par ces différents champs, notamment avec les Écoles militaires de Coëtquidan. Ces dernières années, il a concentré ses travaux sur le lien social. Il a d'ailleurs réalisé à la demande de l'État-major de l'armée de terre, une recherche sur la spécificité du lien social dans l'armée de terre.

■ Haïm KORSIA

À sa sortie du séminaire Israélite de France et après avoir obtenu son diplôme rabbinique en mars 1986, Haïm Korsia termine son parcours universitaire par un DEA à l'école pratique des hautes études en 2003. Jusqu'en 2004, il a été directeur de cabinet du grand rabbin de France. Actuellement, le grand rabbin Haïm Korsia est aumônier en chef des armées, aumônier en chef de l'armée de l'air, membre du comité consultatif national d'éthique, membre du comité du patrimoine culturel au ministère de la Culture, administrateur national du Souvenir français et secrétaire général de l'association du rabbinat français. Derniers ouvrages parus : *Gardiens de mes frères, Jacob Kaplan* (Édition Pro-Arte, 2006), *À corps et à Toi* (Actes Sud, 2006), *Être juif et français : Jacob Kaplan, le rabbin de la république* (Éditions privé, 2005).

■ François LECOINTRE

Né en 1962, François Lecoindre est officier de carrière dans l'armée de terre. Saint-cyrien, il appartient à l'arme

des Troupes de marines où il a servi comme lieutenant et capitaine au 3^e régiment d'infanterie de marine et au 5^e régiment inter-armes d'Outre-mer. Il a été engagé en Irak lors de la première guerre du Golfe (1991), en Somalie (1992), en République de Djibouti dans le cadre de l'opération Iskoutir (1991-1993), au Rwanda dans le cadre de l'opération Turquoise (1994) ainsi qu'à Sarajevo (1995), et a ensuite servi à l'état-major de l'armée de terre, au sein du bureau de conception des systèmes de forces. Il a commandé le 3^e régiment d'infanterie de marine stationné à Vannes et à ce titre le groupe tactique interarmes 2 (GTIA2) en République de Côte d'Ivoire d'octobre 2006 à février 2007. Ancien auditeur puis directeur de la formation au Centre des hautes études militaires (CHEM), il a été jusqu'à l'été 2011 adjoint « terre » au cabinet militaire du ministre de la Défense. Le général Lecoindre est, aujourd'hui, commandant de la 9^e brigade d'infanterie de marine.

■ Thierry MARCHAND

Diplômé de l'École spéciale militaire de Saint-Cyr en 1987 (promotion « Général Monclar »), Thierry Marchand a choisi de servir dans l'infanterie. À l'issue de sa scolarité à l'École d'application de l'infanterie, il rejoint la Légion étrangère au 2^e régiment étranger d'infanterie (REI) de Nîmes. Il est engagé en République centrafricaine (EFAO) en 1989 et en Guyane en 1990. Il participe également comme chef de section à l'opération Daguet en Arabie Saoudite et en Irak (septembre 1990-avril 1991). Promu capitaine à l'été 1991, il est affecté pour un séjour de deux ans à Djibouti à la 13^e demi-brigade de Légion étrangère (DBLE). Au cours de ces deux années, il participe à l'opération Iskoutir en République de Djibouti puis est engagé par deux fois en Somalie (Opération *Restore Hope* en 1992 puis ONUSOM II en 1993). De retour à Nîmes en 1993, il prend le commandement de la 4^e compagnie du 2^e REI en 1994. Il sera engagé en opération à quatre reprises au cours de son temps de commandement (opération Épervier en 1994, Force de réaction rapide en Bosnie en 1995, Gabon et République centrafricaine – opération Almandin II – en 1996). En 1997, il est affecté à l'École spéciale militaire de Saint-Cyr comme officier instruction au 4^e bataillon. Il est promu chef de bataillon en 1998. Il intègre en 1999 la 113^e promotion du cours supérieur d'état-major, puis en 2000 la 8^e session du Collège interarmées de défense. À l'été 2000, il est affecté au 152^e régiment d'infanterie à Colmar en qualité de chef opérations. Il est promu au grade de lieutenant-colonel en 2001. Il sera engagé avec son régiment au Kosovo (KFOR) en 2003. Il est ensuite affecté au cabinet du ministre de la Défense entre 2003 et 2006 (cellule terre du cabinet militaire) et est promu au grade de colonel en 2005. Entre 2006 et 2008 il commande la 13^e DBLE à Djibouti. De 2008 à 2009 il est auditeur du Centre des hautes études militaires (CHEM) et de l'Institut des hautes études de la défense nationale (IHEDN). Il est ensuite affecté pour une année au Centre interarmées de concepts et de doctrines (CICDE) puis rejoint la Délégation aux affaires stratégiques en qualité de sous-directeur aux questions régionales en 2010.

■ Jean-Philippe MARGUERON

Dès sa sortie de l'École spéciale militaire en 1978 dans l'arme de l'artillerie, Jean-Philippe Margueron sert dans plusieurs régiments tant en métropole qu'outre-mer (5^e régiment interarmes de Djibouti). Commandant de compagnie à Saint-Cyr (promotion Tom Morel 1987-1990), il commande le 54^e d'artillerie stationné à Hyères avant

d'être responsable du recrutement pour la région parisienne et l'outre-mer au début de la professionnalisation de l'armée de terre. Il est auditeur au Centre des hautes études militaires et à l'Institut des hautes études de la Défense nationale (54^e promotion). De 2008 à 2010, général de division, il est général inspecteur de la fonction personnel de l'armée de terre. Promu général de corps d'armée, il est depuis le 1^{er} septembre 2010 général major général de l'armée de terre (MGAT)

■ Daniel MÉNAOUINE

Né en 1964, Daniel Menaouine choisit l'artillerie dès sa sortie de l'École spéciale militaire de Saint-cyr. Il sert comme lieutenant et capitaine au 58^e régiment d'artillerie. Il est engagé au Cambodge (1992-1993). Chef de BOI du 54^e régiment d'artillerie (2002-2004), il commande par la suite ce régiment stationné à Hyères, de 2007 à 2009. Ayant suivi une scolarité à l'École supérieure de commerce de Paris et se spécialisant dans le domaine des finances, il tient la fonction de chargé de mission au sein de la direction de la programmation des affaires financières et immobilière du ministère de l'Intérieur puis de chef de bureau au sein de la direction des affaires financières du ministère de la Défense. Ancien auditeur au Centre des Hautes études militaires (CHEM) et à l'Institut des hautes études de la défense nationale (IHEDN), il est aujourd'hui le chef de cabinet du général chef d'état-major de l'armée de terre.

■ Véronique NAHOUM-Grappe

Chercheur anthropologue à l'École des hautes études en sciences sociales (au CETSAM), Véronique Nahoum-Grappe travaille sur les formes contemporaines et sociales de la culture : le quotidien, les conduites d'excès, les rapports entre les sexes, la violence ; elle participe aux comités de rédaction de plusieurs revues parmi lesquelles *Esprit*, *Terrain*, *Communication*. Quelques ouvrages parus : *Du rêve de vengeance à la haine politique* (Buchet Chastel, 2004), *Balades politiques* (Les prairies ordinaires, mai 2005), *Vertige de l'ivresse – Alcool et lien social* (Descartes et Cie, 2010).

■ Hervé PIERRE

Né en 1972, Hervé Pierre est officier d'active dans l'armée de terre. Saint-cyrien, breveté de l'enseignement supérieur, il a suivi aux États-Unis la scolarité de l'*US Marines Command and Staff College* en 2008-2009. Titulaire de diplômes d'études supérieures en histoire (Sorbonne) et en science politique (IEP de Paris), il est l'auteur de deux ouvrages, *L'intervention militaire française au Moyen-Orient 1916-1919* (Éd. des Écrivains, 2001) et *Le Hezbollah, un acteur incontournable de la scène internationale ?* (L'Harmattan, 2009). Ayant effectué l'essentiel de sa carrière dans l'infanterie de marine, le colonel Hervé Pierre a servi sur de nombreux théâtres d'opérations, notamment en Afghanistan (Kapisa en 2009, Helmand en 2011). Il est actuellement officier rédacteur des interventions du général major général de l'armée de terre.

■ Emmanuelle RIOUX

Historienne, auteur de différentes publications sur les zous pendant la Seconde Guerre mondiale, Emmanuelle Rioux travaille dans l'édition depuis 1990. Elle a été secrétaire de rédaction à la revue *L'Histoire*, directrice de collection « Curriculum » chez Liana Levi et responsable éditoriale à l'Encyclopaedia Universalis. Elle a également mis son savoir faire au service de la Mission pour le bicentenaire de la Révolution française, du Festival international

du film d'histoire de Pessac, de l'Association pour la célébration du deuxième centenaire du Conseil d'État et des Rendez-vous de l'histoire de Blois. Elle est aujourd'hui chargée de mission auprès du général chef d'état-major de l'armée de terre et rédactrice en chef de la revue *Inflexions. Civils et militaires : pouvoir dire*.

■ François SCHEER

Né en 1934 à Strasbourg, François Scheer est diplômé de l'Institut d'études politiques de Paris, licencié en droit, titulaire de trois DESS (droit public, économie politique et science politique) et ancien élève de l'École nationale d'administration (1960-1962).

De 1962 à 1999, il alterne les postes en administration centrale et à l'étranger. Premier ambassadeur de France au Mozambique en 1976, il sera successivement directeur de cabinet du Président du Parlement Européen (Simone Veil) et du Ministre des Relations extérieures (Claude Cheysson), ambassadeur en Algérie, ambassadeur représentant permanent auprès des communautés européennes, secrétaire général du ministère des Affaires étrangères et ambassadeur en Allemagne. Ambassadeur de France, il a été de 1999 à 2011 conseiller international du président directeur général de Cogema, puis du président du directoire d'Areva.

■ Dider SICARD

Après des études de médecine, Didier Sicard entre dans la filière des hôpitaux de Paris : externat, internat, clinicien, nomination comme praticien hospitalier. Professeur agrégé, il devient le chef de l'un des deux services de médecine interne de l'hôpital Cochin de Paris. Il créera (avec Emmanuel Hirsch) l'Espace éthique de l'Assistance publique – Hôpitaux de Paris. Par décret du président Jacques Chirac, il succède en 1999 à Jean-Pierre Changeux (qui avait lui-même succédé à Jean Bernard) à la tête du Comité consultatif national d'éthique, institution qu'il préside jusqu'en février 2008 et dont il est aujourd'hui président d'honneur. Il a notamment publié *La Médecine sans le corps* (Plon, 2002), *L'Alibi éthique* (Plon, 2006) et, avec Georges Vigarello, *Aux Origines de la médecine* (Fayard 2011). Depuis 2008, Didier Sicard préside le comité d'experts de l'Institut des données de santé.

■ André THIÉBLEMONT

André Thiéblemont (colonel en retraite), saint-cyrien, breveté de l'enseignement militaire supérieur scientifique et technique, titulaire des diplômes d'études approfondies de sociologie et de l'Institut d'études politiques de Paris, a servi dans la Légion étrangère, dans des régiments motorisés et dans des cabinets ministériels. Il a quitté l'armée en 1985 pour fonder une agence de communication. Depuis 1994, il se consacre entièrement à une ethnologie du militaire, axée sur les cultures militaires, leurs rapports au combat, aux mythes politiques et aux idéologies, études qu'il a engagées dès les années 1970, parallèlement à ses activités professionnelles militaires ou civiles. Chercheur sans affiliation, il a fondé Rencontres démocrates, une association qui tente de vulgariser auprès du grand public les avancées de la pensée et de la connaissance issues de la recherche. Sur le sujet militaire, il a contribué à de nombreuses revues françaises ou étrangères (*Ethnologie française*, *Armed Forces and Society*, *Le Débat*...), à des ouvrages collectifs et a notamment publié *Cultures et logiques militaires* (Paris, PUF, 1999).

Inflexions

civils et militaires : pouvoir dire

NUMÉROS DÉJÀ PARUS

L'action militaire a-t-elle un sens aujourd'hui ? n° 1, 2005
Mutations et invariants, « soldats de la paix », soldats en guerre n° 2, 2006
Agir et décider en situation d'exception n° 3, 2006
Mutations et invariants, partie II n° 4, 2006
Mutations et invariants, partie III n° 5, 2007
Le moral et la dynamique de l'action, partie I n° 6, 2007
Le moral et la dynamique de l'action, partie II n° 7, 2007
Docteurs et centurions, actes de la rencontre du 10 décembre 2007 n° 8, 2008
Les dieux et les armes n° 9, 2008
Fait religieux et métier des armes,
actes de la journée d'étude du 15 octobre 2008 n° 10, 2008
Cultures militaires, culture du militaire n° 11, 2009
Le corps guerrier n° 12, 2009
Transmettre n° 13, 2010
Guerre et opinion publique n° 14, 2010
La judiciarisation des conflits n° 15, 2010
Que sont les héros devenus ? n° 16, 2011
Hommes et femmes, frères d'armes ? L'épreuve de la mixité n° 17, 2011
Partir n° 18, 2011
Le sport et la guerre n° 19, 2012
L'armée dans l'espace public n° 20, 2012
La réforme perpétuelle n° 21, 2012



Inflexions

civils et militaires : pouvoir dire

À retourner à la Direction de l'information légale et administrative (DILA)
23 rue d'Estrées CS10733 75345 Paris cedex 07

Acheter un numéro, s'abonner, c'est simple :

@ En ligne :
www.ladocumentationfrancaise.fr

✉ Sur papier libre
ou en remplissant
ce bon de commande
à retourner à l'adresse ci-dessus

Où en est mon abonnement ?

@ En ligne :
abonnement@ladocumentationfrancaise.fr

☎ Téléphone 01 40 15 69 96
Télécopie 01 40 15 70 01

Bulletin d'abonnement et bon de commande

Je m'abonne à Inflexions

un an / 3 numéros (3303334100009) deux ans / 6 numéros (3303334200009)

- | | |
|--|--|
| <input type="checkbox"/> France métropolitaine (TTC) 30,00 € | <input type="checkbox"/> France métropolitaine (TTC) 55,00 € |
| <input type="checkbox"/> Europe* (TTC) 33,00 € | <input type="checkbox"/> Europe* (TTC) 58,50 € |
| <input type="checkbox"/> DOM-TOM-CTOM et RP** (HT) 31,70 € | <input type="checkbox"/> DOM-TOM-CTOM et RP** (HT) 58,80 € |
| <input type="checkbox"/> Autres pays 32,50 € | <input type="checkbox"/> Autres pays 59,80 € |
| <input type="checkbox"/> Supplément avion 6,25 € | <input type="checkbox"/> Supplément avion 8,90 € |

* La TVA est à retrancher pour les pays n'appartenant pas à l'Union européenne et aux pays du Maghreb.
** RP (Régime particulier) : pays de la zone francophone de l'Afrique (hors Maghreb) et de l'Océan Indien.

Je commande les numéros suivants de Inflexions

Au prix unitaire de 12,00 € (n° 1 épuisé) livraison sous 48 heures

..... pour un montant de €
participation aux frais d'envoi (sauf abonnement) + 4,95 €
Soit un total de €

Voici mes coordonnées

☐ M. ☐ M^{me} ☐ M^{lle}

Nom : Prénom :

Profession :

Adresse :

Code postal : Ville :

Mél :

Ci-joint mon règlement de €

☐ Par chèque bancaire ou postal
à l'ordre de : Comptable du B.A.P.O.I.A. - DF
(B.A.P.O.I.A. : Budget annexe publications officielles et information administrative)

☐ Par mandat administratif (réservé aux administrations)

☐ Par carte bancaire N°

Date d'expiration : N° de contrôle
(indiquez les trois derniers chiffres situés au dos de votre carte bancaire, près de votre signature)

Date

Signature

Informatique et libertés : conformément à la loi du 6.1.1978, vous pouvez accéder aux informations vous concernant et les rectifier en écrivant au Service Promotion et Action commerciale de La Documentation française. Ces informations sont nécessaires au traitement de votre commande et peuvent être transmises à des tiers sauf si vous cochez ici ☐

Impression

Ministère de la Défense

Secrétariat général pour l'administration / SPAC Impressions

Pôle graphique de Tulle

2, rue Louis Druliolle – BP 290 – 19007 Tulle cedex

